



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*Du sort de l'auteur.*

**VIE MILITAIRE**

DU

**LIEUTENANT-GÉNÉRAL**

**COMTE FRIANT**

PAR

**LE COMTE FRIANT**

SON FILS.



**PARIS**

**CHEZ E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

13, GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS-ROYAL.

—  
1857



IF 411/191

**VIE MILITAIRE**

**DU**

**LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE FRIANT.**





**PARIS**

**IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C<sup>e</sup>**

**rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.**





**D'APRÈS UN CROQUIS EXÉCUTÉ AU CAIRE, EN 1798,**

**PAR DUTERTRE.**

Imp. L. Tinterlin.

IN THE

UNITED STATES

COURT OF APPEALS

FOR THE

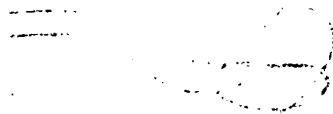
SEVENTH

CIRCUIT

AND

U.S.

\_\_\_\_\_



1911

1911

1911



**VIE MILITAIRE**  
DU  
**LIEUTENANT-GÉNÉRAL**  
**COMTE FRIANT**

PAR  
**LE COMTE FRIANT**

SON FILS.



**BIBLIOTHÈQUE S. J.**  
Les Fontaines  
60 - CHANTILLY

**PARIS**  
**CHEZ E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR**  
13, GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS-ROYAL.

—  
1857



## A MON FILS.

Il y a longtemps, mon cher ami, que je t'ai promis la vie militaire de ton grand-père, je te la donne enfin; si je remplis si tardivement ma promesse, c'est qu'il m'a fallu rechercher pour les rappeler, les noms d'une foule de braves qui ont combattu avec lui et qu'il aimait de ce cœur de soldat qui sait si bien aimer.

Je vais donc te faire suivre, jour par jour, pour ainsi dire, le général Friant dans la brillante carrière qu'il a parcourue à travers les mille dangers qui embellissent la gloire. Tu le verras, au temps de la République, combattre sur les bords du Rhin, en Italie, en Égypte; puis, à la création de l'Empire, placé à la tête de cette vaillante division que ses hauts faits d'armes avaient fait surnommer *l'immortelle*, la guider depuis le camp de Boulogne jusqu'à la fin de 1812; et enfin, comme colonel de l'arme des grenadiers à pied de la garde, chargé du commandement des divisions de vieille garde, grenadiers et chasseurs, dont le souvenir est impérissable (1).

(1) Plusieurs braves de cette 2<sup>e</sup> division du 3<sup>e</sup> corps se retrouvent encore à l'Hôtel impérial des Invalides : MM. Bourdin, chef de bataillon; Gossin, lieutenant; Rosy, sous-lieutenant, tous du 108<sup>e</sup>; Pingeau, Sagot, Bécoulet, Léger de Coligny, sergents; Fluchon, fourrier; Jourde, caporal; Chauveau, Lafond, Michaud, Longchant, carabiniers ou chasseurs du 15<sup>e</sup> léger; Destin et Maupin, caporaux; Lefrançois, soldat du 33<sup>e</sup> de ligne; Plessin, sergent; Chariot, Bouchet, Gaudin, Ouvré, du 48<sup>e</sup>; Robillard, Omnibeau, Mille, du 108<sup>e</sup>; Denise, sergent-major; Derone et Plesse, sergents; Roussel, fourrier, du 111<sup>e</sup>; Pernellet, 12<sup>e</sup> de chasseurs à cheval; Chevron, maréchal-des-logis du 3<sup>e</sup> d'artillerie, et Taille, du 4<sup>e</sup>, aussi d'artillerie.

Je fais précéder ce récit de quelques mots sur les premières années du général Friant comme soldat ; je dois te le montrer à son point de départ, pour que tu apprécies toute la valeur de ce qu'il m'a confié et ce qu'il te faut conserver.

Ton grand-père, mon ami, a laissé une des plus grandes réputations militaires de l'époque, tous ceux qui ont servi avec lui ont reconnu qu'il possédait les qualités du véritable homme de guerre ; ses émules et compagnons de gloire ne lui ont pas contesté ce mérite, et tout le bien que je pourrai t'en dire n'atteindra pas au beau portrait que M. Thiers a bien voulu tracer de lui dans le 14<sup>e</sup> volume de son histoire du Consulat et de l'Empire, pages 168 et suivantes.

Le général Friant fut l'ami particulier du général Desaix ; constamment sous ses ordres, tout le temps que cet illustre capitaine est resté en Égypte, il a profité de son savoir, s'est grandi de ses inspirations, aussi répétait-il souvent que s'il avait quelque connaissance des mystères de l'art de la guerre, c'est à l'école de Desaix qu'il les avait acquises. Il lui était encore resté de précieuses qualités de cette intimité : la simplicité et la modestie ; tu en trouveras la preuve à chaque page de sa vie : tout en accomplissant de grandes choses, le général Friant ne pensait avoir jamais fait plus que son devoir.

L'Empereur avait conçu une grande estime pour ton grand-père, dès qu'il fut à même de le connaître plus particulièrement à l'armée d'Italie ; ce sentiment grandit avec le temps et les services du général Friant ; il en reçut la preuve la plus touchante, quand Napoléon voulut, par une exception flatteuse, le reconnaître lui-même en qualité de colonel des grenadiers à pied de la garde, et tira pour cette fois seulement, en pareille circonstance, sa glorieuse épée. A ce témoignage honorable, j'en joindrai un autre, dont le souvenir m'est précieux.

Page de l'Empereur, je quittai sa maison en 1807, avec une sous-lieutenance au 4<sup>e</sup> de dragons, j'avais à peine dix-huit ans ;

nous étions sept ainsi nommés officiers ; l'Empereur, qui nous avait fait entourer de soins bienveillants et paternels pendant le temps de notre service près de sa personne, voulut nous voir avant notre départ ; nous étions les fils de ses généraux, il avait ses recommandations à nous faire : lorsqu'il fut à moi, il me donna un léger coup de la main sur la joue, et me dit :

« Quant à vous, Friant, soyez digne de votre père, c'est la  
« meilleure recommandation que je puisse vous faire. »

Cette bonté, si indulgente, m'a suivi partout ; chaque fois qu'une mission ou quelques rapports à lui faire me rapprochaient de sa personne, j'étais toujours l'objet de la même attention ; si ton grand-père avait à l'entretenir, il y avait au moment du départ une marque d'intérêt en ma faveur : « Êtes-vous toujours content de votre fils ? » était sa question habituelle, et si j'étais présent : « Allons, me disait-il alors, *étudiez, apprenez votre métier, j'aurai soin de vous.* » D'où provenait tant de bienveillance pour un jeune homme de vingt ans ? La cause est dans ce livre que je te dédie, mon ami ; je devais cette sollicitude toute paternelle aux beaux et brillants services de ton grand-père, à l'estime exceptionnelle que lui portait le plus grand homme du siècle. J'en étais alors et à bon droit heureux et fier, sa mémoire reste en moi comme un pieux souvenir, et je me réjouis encore aujourd'hui d'être resté jusqu'au dernier jour, *du petit nombre de ces quelques soldats, pour me servir des expressions d'un savant et remarquable écrivain, qui, en 1814, avaient noblement juré de mourir sous le drapeau.*

L'épée de ton grand-père est une de celles qui ont aidé à la création de l'Empire ; cette épée je te la conserve, tu la trouveras à la tête de mon lit avec le profil de ce bon et excellent père, fait en Égypte par M. Dutertre, attaché à l'expédition ; cette esquisse est tout ce qui reste de lui ; ses différents portraits, qui se trouvaient réunis sous le toit maternel, ont été détruits par un incendie.

Que ta carrière de soldat soit heureuse, mon ami, je n'en vois



pas de plus belle ; il y a longtemps que l'on a dit : l'industrie est la reine du monde ; cette fille de l'intelligence procure bien des satisfactions, elle conduit jusque dans les hautes régions de l'administration et que ne donne-t-elle pas encore !... Mais elle a ses revers comme la guerre a ses chances , et puisqu'il faut quitter cette courte vie , porter l'épée , appartient mieux , selon moi , à l'homme de cœur ; s'il tombe au milieu d'un combat , s'il sent une main qui serre la sienne déjà sans force , il est certain que c'est celle d'un brave , que c'est un regret sincère qu'il emporte , que c'est un adieu qui part du cœur.

Ne vivant plus par nous-même, le souvenir de nos actions reste, le maréchal Davout, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, pas plus que ses trois lieutenants Morand, Friant, Gudin, n'ont de statues; mais l'Empereur a fait inscrire leurs noms sur l'arc de triomphe de l'Étoile et il a voulu que la 2<sup>e</sup> division du 3<sup>e</sup> corps eût l'honneur d'y représenter la bataille d'Austerlitz (1).

Puissent ces belles actions que je vais te dire, mon ami, rester toujours en ta mémoire, puisses-tu en transmettre les souvenirs à ceux qui te suivront, c'est mon vœu le plus cher.

(1) Dans la Notice sur l'arc de triomphe de l'Étoile, on lit ce qui suit :

« La bataille est gagnée, Napoléon arrête la garde, l'infanterie française se précipite à la baïonnette sur les Russes et les Autrichiens; le général Friant s'est emparé d'un fusil et donne l'exemple, en renversant tout ce qui s'oppose à sa marche; l'ennemi est refoulé sur l'étang de Sokolnitz, etc. »

# VIE MILITAIRE

DU

## LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE FRIANT.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Friant (Louis), né à Villers-Morlancourt (Somme), le 18 septembre 1758, se sentant du goût pour les armes, s'engagea à vingt-deux ans dans le régiment des gardes-françaises, le 9 février 1781 ; six mois après il était caporal de grenadiers et presqu'aussitôt nommé sous-officier instructeur au dépôt des gardes, tant il avait pris à cœur sa nouvelle position et montré d'aptitude dans son service.

D'une taille élevée et tout à la fois élégante, sa bonne mine, l'agrément et l'aménité de son caractère lui avaient promptement gagné l'affection des principaux officiers de son corps : les Hoche, les Lefebvre, les Taponnier, etc., qui se trouvaient avant lui sous-officiers aux gardes, avaient recherché son amitié. Naturellement studieux, il fit de si rapides progrès, qu'il fut bientôt cité comme sous-officier hors ligne et surtout comme bon manœuvrier.

Jusque-là tout avait été satisfaction pour lui ; mais les efforts qu'il avait faits étaient le produit d'une âme ardente, passionnée, qui lui disait que, parvenu au point le plus élevé où il lui était permis d'atteindre alors, il y avait au delà tout un avenir de gloire ; le découragement devait se faire sentir, aussi arriva-t-il et Friant acheta son congé le 7 février 1787.

Mais le repos des champs ne pouvait convenir longtemps à l'homme animé de tels sentiments ; d'ailleurs les événements politiques se succédaient si rapidement en France que tout faisait présager un changement total dans l'organisation de l'armée comme dans celle du gouvernement. Le soldat plébéien allait voir s'abaisser les barrières dont le privilège et la faveur avaient limité sa carrière ; elle était ouverte au patriotisme longtemps endormi sous la pression du pouvoir absolu, au courage, au génie, et ressentant d'avance ces émotions qu'il éprouvera plus tard au milieu des batailles de géants où il déploiera sa bravoure et son talent, Friant vint offrir à la patrie une vie qu'il exposa pendant trente ans et un bras qui ne baissa jamais ses armes.

Le 4 septembre 1789, il reprend du service comme sous-officier dans les troupes de Paris, dites du Centre ; la section de l'Arsenal apprécie ses connaissances militaires et le choisit pour son adjudant-major ; il sait se faire aimer dans cette nouvelle position, et, mieux que cela, il s'y fait estimer ; aussi l'époque venue où toute la jeunesse française se fait inscrire pour se porter aux frontières, où Paris organise ses nombreux bataillons, toutes les compagnies destinées à former le 9<sup>e</sup>, dit de l'Arsenal, demandèrent unanimement Friant pour leur chef comme

lieutenant-colonel ; sa modestie lui fit refuser ce commandement à plusieurs reprises; l'insistance des habitants réunis le lui fit accepter, preuve aussi flatteuse qu'honorable de la considération dont il jouissait ; mais ce qui ne le fut pas moins, c'est que, plus tard, il vit venir à lui dans ses bivouacs, pour servir sous ses ordres, plusieurs habitants de ce quartier, mûris par l'âge, fuyant les échafauds sur lesquels se versait aussi le sang français.

Comme commandant de ce bataillon, Friant se trouvait à la tête d'une jeunesse pleine d'ardeur, mais à laquelle il fallait donner l'instruction, qu'il fallait habituer à la discipline militaire ; il avait, en un mot, tout à créer, et cependant, moins de six mois lui suffirent pour surmonter toutes les difficultés. Il paraît à l'armée de la Moselle, à la tête d'un corps qui égale en bonne tenue, en instruction, et *surpasse* en discipline les plus anciens régiments ; il en avait fait un bataillon-modèle qui donna des instructeurs à plusieurs bataillons des corps de nouvelle levée. Un ordre du jour de l'an II (juillet 1793), du général en chef, prescrivit cette mesure (1).

Ici commence la carrière militaire du lieutenant-général Friant.

La nation française proclamant sa liberté, a mis toute l'Europe en émoi ; une coalition s'est formée à Pilnitz et de toutes les directions ses armées marchent sur les frontières de la France, qui n'avait à opposer à ses nombreux

(1) Dans les écrits qui ont paru à différentes époques, on a donné, si je ne fais erreur, le commandement de ce 9<sup>e</sup> bataillon à plusieurs officiers distingués, tandis que le général Friant l'a conservé *jusqu'après* son incorporation dans la 181<sup>e</sup> demi-brigade, ensuite du décret du 17 pluviôse an II (6 février 1794), mis à exécution le 22 thermidor (9 août 1794), suivant l'ordre du jour du représentant du peuple Gillet.

ennemis que des troupes réglées en désorganisation et des volontaires sans expérience.

L'étranger vient d'envahir nos frontières, toute la jeunesse s'est précipitée pour les défendre : ces jeunes soldats ont fait entendre leur cri de guerre, c'est le signal des combats : si leurs devanciers ont immortalisé l'ancienne bannière de la France, ils feront plier la hampe de la leur sous les couronnes de lauriers qu'ils y attacheront.

La première expédition militaire confiée aux soins du lieutenant-colonel Friant, fut d'aller surprendre et enlever l'abbaye d'Orval, située dans les bois de Sainte-Marie, entre Montmédy et Carignan. Les bonnes dispositions qu'il sut prendre assurèrent un succès complet à son attaque ; l'ennemi fut chassé de cette abbaye et de ses environs ; il en avait fait son magasin avancé d'approvisionnement ; tout ce qu'elle contenait fut transporté dans nos lignes.

A la bataille de Kaiserslautern, aux combats des lignes de Weissembourg et au déblocus de Landau, le 9<sup>e</sup> bataillon de Paris s'acquit, ainsi que son digne chef, une réputation méritée de bravoure. Pendant ce déblocus, chargé d'attaquer les hauteurs près de Lemberg, le lieutenant-colonel Friant en chasse deux fois l'ennemi qui deux fois l'oblige à les abandonner ; à la troisième attaque il est blessé d'une balle qui lui traverse la jambe ; deux mois après, il rejoint son bataillon à Longwy, combat à la journée d'Arlon le 30 mai sous les ordres du général en chef Jourdan, suit le mouvement de l'armée par les Ardennes et Dinant et fait partie du camp de la Tombe sous Charleroy.

Le 9<sup>e</sup> bataillon de Paris se distingua de nouveau à la



bataille du 12 juin sur la Sambre, et particulièrement à celle de Fleurus, où son chef donna encore des preuves d'une brillante valeur : entouré par un corps nombreux de cavalerie autrichienne, il fait former le carré à son bataillon et se fraye un passage malgré tous les efforts que fit cette cavalerie pour l'entamer. Ce trait de sang-froid et d'audace fit beaucoup de bruit dans l'armée ; on n'était pas accoutumé à rencontrer cette fermeté et ce haut degré de discipline qui est l'âme des succès, dans les nouvelles troupes. Le général Championnet en demanda l'auteur au général en chef pour commander son avant-garde, et, peu de jours après, il joignit à ce premier commandement, celui de l'avant-garde du général Morlot. Ainsi le lieutenant-colonel Friant réunissait sous ses ordres, son bataillon faisant alors partie de la 181<sup>e</sup> demi-brigade, le 1<sup>er</sup> bataillon de la 59<sup>e</sup>, la 132<sup>e</sup> en entier et le 4<sup>e</sup> escadron du 1<sup>er</sup> de dragons.

Le général Championnet lui annonça cette nouvelle disposition par la lettre suivante :

« Tu te rendras, mon camarade, avec les troupes au  
« village de Baumal, le général Morlot t'enverra dans la  
« journée un bataillon et un escadron de dragons ; tu t'é-  
« tabliras militairement, tu prendras connaissance de ma  
« position et de celle du général Morlot, comme faisant  
« notre avant-garde ; ne néglige aucuns soins ni argent  
« pour découvrir les forces de l'ennemi, sa position et  
« ses marches ; tiens ta troupe dans le meilleur ordre ;  
« lorsque tu auras besoin d'argent, demande et tu seras  
« servi ; mais surtout, tâche de savoir où l'ennemi a des  
« forces réunies.

« Signé CHAMPIONNET. »

Le lieutenant-colonel Friant eut plus tard la mission de se porter en partisan dans les directions de Gembloux et d'Herstal ; il s'en acquitta heureusement , et les combats qu'il eut à livrer comme à soutenir pendant cette période de temps où il se trouva livré à lui-même , augmentèrent encore sa réputation ; enfin, l'amitié que lui portait le général Championnet et l'estime du général en chef Jourdan , lui valurent le 16 thermidor an 2 (3 août 1794), le brevet de général de brigade ; cette nomination fut précédée de la lettre qui suit :

« Le représentant du peuple Gillet vient de rendre  
« justice à ton mérite , il t'a nommé général de brigade,  
« tu en recevras la commission demain ou aujourd'hui ;  
« j'ai le regret de te quitter, mais nous servirons dans la  
« même armée et mon plaisir sera de dire : Friant a fait  
« toujours son devoir étant sous mes ordres.

« Signé CHAMPIONNET. »

Cinq jours après le général Friant passe aux ordres du général Kléber, commandant l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse , qui , bon appréciateur du zèle et surtout de l'activité rare du général Friant devant l'ennemi , n'hésite pas à lui confier le commandement de la 4<sup>e</sup> division , forte de douze mille hommes, devenu vacant par la retraite du général de division Muller.

Les couleurs de la France flottent maintenant sur les remparts du Quesnoy, de Trèves , de Valenciennes , de Condé, l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse s'est approchée de Maëstricht ; après plusieurs brillants combats, le général Kléber ordonne l'investissement de cette place. Le 2 vendémiaire an III (23 septembre 1794), la

division du centre que commande le général Friant, appuie sa droite à la division Duhesme, sa gauche se prolonge dans la direction de Weldwesert; le 4, sa droite est au village de Vitré, trois de ses bataillons occupent les hauteurs en arrière de l'intervalle, sa cavalerie à Kessel.

Pour couvrir les opérations de ce siège, plusieurs divisions furent portées vers le Rhin, celle du général Friant fut du nombre. Partie le 7 (28 septembre) de son camp de Vitré, elle passa la Meuse à Visé et prit position à Foron-le-Comte; les jours suivants, elle occupa successivement les villes et villages de Sittard, Gangelt, Bradhern, Drummen, Randeraed, Linnich et Nottesheim, liant ses mouvements à ceux de la division Lefebvre qui opérait à sa gauche. Après avoir passé l'Erft et placé une partie de ses troupes près de l'embouchure de cette rivière, dans le Rhin, le général Friant fut relevé de ce poste par la division Lefebvre pour revenir au corps de siège; il se mit en route le 18 (11 octobre 1794), passant par Titz, Linnich, Geylenkirchen et Franquemont, et le 21 il reprenait le camp qu'il avait quitté le 7, après avoir montré dans cette courte expédition autant de zèle que de talent.

Pendant la durée de ce siège, le général Friant déploie la plus grande activité; on le trouve le jour au milieu de ses soldats dont il surveille l'instruction, et la nuit dans les tranchées dirigeant et encourageant les travailleurs (1).

(1) Nous reproduisons ici l'extrait d'une lettre du général Brusselle, commandant une brigade de la division aux ordres du général Friant, qui donne une idée de la remarquable activité de ce dernier et de l'affection qu'il inspirait (26 vendémiaire an III) déjà à cette époque :

« ..... Je reconnais toujours, mon brave camarade, toutes tes sollicitudes et « tous les jours répétées, pour que tout aille bien et pour les intérêts généraux

La tranchée est ouverte dans la nuit du 2 au 3 brumaire (23 et 24 octobre 1794), toutes les troupes prennent les armes, le général Kléber a fixé son quartier général au centre de la tranchée principale; Maëstricht capitule le 13, et le 17 (9 novembre), ce général en voit défiler la garnison devant les divisions à ses ordres; après avoir confié le commandement de cette place au général Bernadotte, il se reporte sur le Rhin et rétablit son quartier général à Cologne.

Vers cette époque, le général de division Chapsal vint prendre le commandement de la 4<sup>e</sup> division; mais déjà atteint d'infirmités graves, cet officier général ne le conserva que trente-deux jours, après lesquels il le remit au général Friant qui venait de l'exercer pendant cinq mois consécutifs.

La division occupait, à ce moment, des cantonnements depuis Neuss jusqu'à Worringen.

Le 2 frimaire (22 novembre 1794), le général Kléber quitte l'armée de Sambre-et-Meuse pour prendre un commandement à celle du Rhin; il adressa à cette occasion la lettre suivante au général Friant :

« Ayant reçu l'ordre du Comité de salut public, mon camarade, de passer de l'armée de Sambre-et-Meuse à

« et pour les intérêts particuliers. Dans ma tournée au camp, ce matin, il m'a  
« été rendu compte que la division que tu commandes avec toute l'activité et  
« l'intelligence dont je te reconnais capable depuis que je suis sous tes ordres,  
« et dont je m'applaudis, que tu es de la surveillance la plus grande; mais j'ai  
« à te reprocher de ne pas faire partager à ton vieux camarade et à l'ami Rous-  
« set, tes peines et tes soins; je serai toujours avec plaisir de moitié dans tout  
« ce que tu feras. J'aurais concouru de tout mon pouvoir à tes succès de la nuit  
« dernière, si tu m'en avais prévenu; fais-moi donc l'amitié de m'en prévenir,  
« je suis le jour et la nuit tout entier à tes ordres et tout à fait à la besogne;  
« ne me laisse donc jamais regretter d'avoir su pouvoir t'être utile et de ne pas  
« y avoir été employé. » ( Voir aux Pièces justificatives. )

« celle du Rhin, je te prie de témoigner à mes frères  
« d'armes de la brigade sous tes ordres les regrets que  
« j'éprouve de les quitter; leurs vertus républicaines, qui  
« les ont familiarisés avec la victoire, m'ont inspiré l'at-  
« tachment inviolable que je leur porte, et je me sépa-  
« rerais de ces braves soldats avec plus de douleur, si  
« je ne savais leur valeur dirigée par des officiers géné-  
« raux qui, à tous égards, méritent leur confiance.

« Je te demande particulièrement, mon cher camarade,  
« une place dans ton souvenir, et je t'assure en retour des  
« regrets d'amitié que j'ai en m'éloignant de toi, satis-  
« fait si j'emporte la tienne et ton estime.

« Signé KLÉBER. »

Le froid fut si rigoureux cette année, que le Rhin gela dans toute sa largeur, et, par suite, l'on fut obligé à un service des plus actifs comme à une surveillance excessive; l'ennemi pouvant traverser le fleuve impunément, il était possible qu'il parvint à surprendre quelques cantonnements ou à enlever quelques avant-postes; une attention constante pouvait parer à ce danger; mais un autre, beaucoup plus grave, bien autrement sérieux, allait se présenter. Dans les premiers jours de pluviôse, le froid faiblit et la débâcle devint imminente. Dès ce moment, le général Friant pourvut à la sûreté de tous ses postes en leur donnant les ordres les plus détaillés, leur indiquant les moyens de se garantir, l'instant où ils devraient se retirer.

Dans la nuit du 9 au 10 (du 29 au 30 novembre 1794) le Rhin rompit ses glaces, déborda subitement et avec une telle violence que, malgré toutes les précautions



prises, plusieurs postes de la 97<sup>e</sup> et surtout un de la 138<sup>e</sup>, fort de 68 hommes, furent enveloppés par les eaux ; ce n'est qu'en risquant leur vie, que les soldats des différents corps de la division parvinrent à sauver celles de leurs braves compagnons ; le général Friant, monté dans une barque, avec ses officiers et ordonnances, dirigeait lui-même les moyens de secours (1).

Depuis neuf mois, les fatigues n'avaient pas été épargnées à la 4<sup>e</sup> division ; elle quitte ses cantonnements le 14 ventôse (4 mars 1795) pour venir occuper Cologne ; remplacée dans cette ville le 8 germinal (27 mars 1795) par la division Bernadotte, elle fut s'établir entre Brulh et Zinzig, son centre à Bonn, liant ses postes par sa droite à ceux de la division Poncet, et par sa gauche à ceux de la division Bernadotte ; le général Friant poursuit le 9 son mouvement sur Brolbach, occupe le 10 Andernach, et le 11, le général Ernouf, chef d'état-major général, lui donne avis que les quinze bataillons composant la division à ses ordres sont destinés à former la troisième colonne des troupes qui doivent marcher sur Luxembourg pour y relever celles de l'armée de la Moselle et les remplacer dans le blocus de cette place. Le 15 (4 avril 1795), la 4<sup>e</sup> division prit, en conséquence, ses cantonnements aux environs de Coblenz, sur la route de Trèves. Le 17, elle vint occuper Polch et successivement Kaisersech, Lutzerath, Wittlich, Hetzenrath, Trèves, Grevenmacheren, pour se trouver le 26 devant Luxembourg. L'attaque de cette place étant confiée au général Hatry, toutes les troupes occupées au siège passèrent sous ses ordres.

(1) Le récit de cette scène émouvante se trouve consigné, article Friant, dans la *Galerie militaire*, ouvrage publié en l'an XIII, par MM. Barbier et Beaumont.

La 4<sup>e</sup> division prit ses bivouacs dans les bois en arrière de la division Taponnier qu'elle devait remplacer dans ses positions ; le lendemain, à la pointe du jour, elle avait sa droite à la rive droite de l'Alzette, à hauteur de Dumeldange, et sa gauche au ravin en arrière et à gauche du village de Hamme, son quartier général à Sandweiller.

La part que le général Friant eut à la reddition de cette place, lui valut l'honneur d'y entrer le premier à la tête de sa division ; le général en chef Jourdan lui en confia le commandement ainsi que le gouvernement de la province et du comté de Chiny, par ordre du jour du 20 prairial (8 juin 1795) ; le général Hatry le fit reconnaître en cette qualité le 22, et le 24 les troupes à ses ordres, formées en ligne sur la route de Trèves, voyaient défiler devant elles la dernière colonne ennemie sortant de la forteresse.

Les différents corps employés à ce siège rejoignirent l'armée du Rhin sous les ordres du général Hatry ; le général Friant conservait la 21<sup>e</sup> demi-brigade légère, les 49<sup>e</sup> et 97<sup>e</sup> de bataille, le 1<sup>er</sup> bataillon de la Sarthe, le 5<sup>e</sup> de l'Yonne, et les 7<sup>e</sup> et 23<sup>e</sup> de cavalerie.

La nouvelle position du général Friant avait ses difficultés ; les partis divisaient l'opinion publique en France, il fallait sans en blesser aucun rester dans la ligne des instructions reçues et il sut ne pas en sortir ; mais cette sage conduite fut précisément ce qui lui occasionna de nombreux ennemis ; les hommes exaltés, ne pouvant se l'attacher, s'éloignèrent de lui, prêts à le dénoncer.

Les revers éprouvés par l'armée de Sambre-et-Meuse à la fin de vendémiaire (d'octobre 1795) de l'an IV, donnèrent des craintes sérieuses pour la sûreté de la place devant laquelle l'ennemi pouvait se présenter : l'administra-

tion des domaines de la province en avait retardé les approvisionnements autant qu'il était en elle et malgré une suite de rapports du général Friant au général en chef et aux commissaires du gouvernement qui croyaient sans doute à la constance de nos succès. Cet état de choses subsistait encore, il devenait urgent d'y porter remède : des ordres impératifs furent envoyés au général Friant pour qu'il eût à se pourvoir dans le plus court délai, par les moyens les plus prompts et les plus efficaces : le seul à employer pour atteindre le but était celui des réquisitions, et le général Friant l'ordonna ; après vingt-cinq jours, grâce à une volonté active et ferme, la place fut approvisionnée pour huit mois et pour une garnison de douze mille hommes ; mais que de cris, que de clameurs !... *Ce n'était plus ce chef aux manières affables et touchantes qui avait mérité la reconnaissance du pays ;* et ceux qui, du haut de la tribune d'une société populaire, prétendaient gouverner le pays, demandèrent un exemple.

Un arrêté pris par l'administration civile, accusant le général Friant d'avoir outre-passé ses pouvoirs, fut envoyé au gouvernement, qui, sur cette simple attaque, fit partir le général de division Micas pour prendre le commandement de la place.

Si la joie fut grande dans les partis que le général Friant avait jusqu'alors contenus dans de justes limites, elle ne fut pas de longue durée : le général en chef et les commissaires du gouvernement adressèrent au Directoire des rapports rétablissant les faits, faisant ressortir les services importants que le général Friant venait de rendre, en y ajoutant l'éloge de la conduite à la fois sage et ferme qu'il avait tenue dans une circonstance aussi délicate : le

Directoire, mieux instruit, cassa l'arrêté de l'administration civile de Luxembourg, par décision du 27 frimaire de l'an IV (n° 603, 5<sup>e</sup> bureau), ordonna l'impression de son jugement à plusieurs milliers d'exemplaires et son affichage dans l'étendue de la province, le tout aux frais de cette administration; déclara la ville de Luxembourg en état de siège et la remplaça sous le commandement du général Friant.

Après avoir ainsi obtenu toute satisfaction, le général Friant n'eut plus qu'un désir, celui de rentrer en ligne à l'armée de Sambre-et-Meuse, si riche en hauts faits rappelés dans nos annales militaires. Il y avait commandé une division pendant quinze mois, ne l'avait quittée que pour le commandement non moins important de la place de Luxembourg, et cependant il n'hésita pas à accepter celui d'une brigade dans la division Poncet, qui lui fut offert dans les premiers jours de germinal. Cette division avait son quartier général à Kirchberg, position intermédiaire entre les divisions Bernadotte et Marceau, ayant en avant d'elle la rivière de Simmern.

Le 20 messidor le général Friant est désigné par le général Marceau, commandant supérieur des sièges de Mayence et du fort d'Ehreinbreistein, pour commander les troupes affectées à l'investissement de ce fort; c'est le troisième siège auquel l'appelle son infatigable activité : comme à Maëstricht, comme à Luxembourg, constamment dans les tranchées, il partage les fatigues du soldat, il y court les mêmes dangers : pendant deux mois les troupes eurent beaucoup à souffrir, la tranchée avait été ouverte à deux cent cinquante toises et les travaux se poussaient avec une activité remarquable ; mais cette fois

le succès ne devait pas couronner leurs efforts ; l'armée se mit en retraite pour repasser le Rhin et le siège fut levé.

Le 22 fructidor (23 septembre 1795), le général Friant est chargé de la défense de la Lahn conjointement avec les généraux Daurier et Bonnet, il occupe Dietz et les hauteurs de Nassau ; le 23, il a pris position à Ems, Emsbaden et Nieder-Lahnstein, avec l'ordre du général Poncet de défendre le passage à quelque prix que ce soit : différents mouvements de troupes s'opèrent jusqu'au 28, et ce jour, le général Marceau, qui commandait l'aile droite de l'armée, prévient le général Friant que, par une nouvelle disposition de troupes, il est appelé au commandement d'une brigade dans la cinquième division, général Bernadotte.

A peine arrivé près de ce général, il relève l'adjudant-général Mireur dans la position de Runckel qu'il a mission de défendre à outrance. La division continua ainsi son mouvement rétrograde par Limbourg et Altenkirchen jusqu'à Deutz où elle passa le Rhin le 4 vendémiaire an V.

Le 11, le général Friant était à Andernach et le 13 à Coblenz, occupant le camp de Metternich par deux bataillons de la 88<sup>e</sup>. Le 16, il conserve seulement un bataillon à Coblenz et fait passer la Moselle à toute sa brigade ; il occupe le camp de la Chartreuse et l'île d'Oberwerd qui lui permet de garder le confluent de la Lahn. Le 18, la cinquième division est relevée dans sa position par la division Championnet ; le 27, le général Friant passe la Moselle à Treiss avec toute sa brigade. Chargé de défendre la rive gauche de cette rivière, il vient occuper Munster-Meinfeld ; le 2 brumaire (22 octobre 1797), il s'établit de sa personne à Bubenach, et le

19 frimaire il porte son quartier général à Aubernach.

Le 16 nivôse, le général Friant reçoit l'ordre du général Kléber d'être rendu à Trèves le 19 pour y prendre le commandement de quatre demi-brigades qui doivent arriver successivement dans cette ville, et de les diriger ensuite dans le même ordre sur Metz où il doit précéder l'arrivée de la première et attendre de nouvelles instructions.

CAMPAGNE DE 1797.

Pendant que le général Friant prenait sa part de gloire dans les célèbres campagnes de la Moselle et de Sambre-et-Meuse, les armes françaises brillaient du plus vif éclat sur le sommet des Alpes et dans les belles plaines de la Lombardie : Bonaparte venait de se révéler au monde ! L'année 1796 l'avait vu marcher de succès en succès des bords du Var à ceux de l'Adige, battre Beaulieu, Colli, Wurmser et Alvinzi dans vingt batailles ou combats, prendre Mantoue, châtier le gouvernement papal et assurer la liberté de l'Italie septentrionale; mais, au commencement de 1797, l'Autriche, redoublant d'efforts après tant de défaites, dirigeait sous l'archiduc Charles une telle masse de renforts sur son armée d'Italie, que Bonaparte, pour y résister, demanda avec instance une augmentation de troupes. Le Directoire consentit à lui envoyer deux divisions prises dans les armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse, et placées sous les ordres des généraux Bernadotte et Delmas; le général Friant faisant partie de la première, fut appelé par conséquent à combattre sous les yeux de celui à qui dès lors il voua sa vie et qu'il aima

jusqu'à son dernier jour. Le général Friant commandait la première colonne de cette division qui traversa toute la France.

Elle quittait Chambéry le 21 pluviôse, arrivait à Milan vers les premiers jours de ventôse, se trouvait à Vérone le 13, et quittait Castelfranco le 23 pour Trévisé ; son avant-garde, commandée par le général Murat, est suivie de la brigade du général Friant, composée des 30<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> ; le mouvement en avant se continue dans le même ordre sur Conégliono le 24 et l'on passe la Piave à Siana. Le 25, le général Friant se met en marche à cinq heures du matin toujours à la suite de l'avant-garde, se dirige sur Sacile pour prendre position en avant de cette ville. Le 26, il suit la grande route, traverse Pordenone et prend position à Valvassone.

A midi commence la célèbre bataille du Tagliamento, où la division Bernadotte se signala par des prodiges de valeur sous les yeux du général en chef (1).

Le 27 à deux heures et demie, le général Friant lève ses bivouacs pour suivre l'avant-garde s'avançant sur Palmanova ; il pousse des partis sur sa droite et sa gauche pour s'éclairer, un bataillon de grenadiers marche en tête de sa colonne. Le 29, il se met en marche à cinq heures et demie ; le 14<sup>e</sup> de dragons, aux ordres de l'adjudant-général Mireur, précède la colonne suivi de quatre pièces d'artillerie ; viennent ensuite les 30<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> et deux pièces de canon ; l'ordre est de se diriger sur Nogaretto par le chemin pris la veille par l'avant-garde.

(1) Voir les deux ordres du jour du général Bernadotte, à la date du 29 ventôse an V.

A onze heures, le général Friant quitte la position qu'il a prise d'abord, passe par Médéa et Mariano, se fait suivre de quatre pièces d'artillerie et se forme en bataille à la droite de la brigade du général Mailly : le général Bernadotte ordonne l'attaque de Gradisca, et cette ville est au pouvoir des troupes de sa division avant le soir même (1).

A la prise de Gradisca comme à la bataille du Tagliamento, le général Friant déploya devant les troupes à ses ordres, cette brillante bravoure dont il était si heureusement doué, ses talents militaires s'y montrèrent sous un si beau jour, qu'ils lui méritèrent les éloges du général Bernadotte avant d'appeler sur lui toute l'attention et l'intérêt du général en chef.

Les divisions Bernadotte et Serrurier se sont portées le 30 sur Goritzia, l'ennemi a évacué cette ville à leur approche, mais non sans y perdre quelques centaines de prisonniers, ses malades et six mille fusils ; le 1<sup>er</sup> germinal, l'avant-garde du général Bernadotte a de nouveau culbuté l'ennemi après un combat assez vif ; le 3, le général Friant dépassait Wippach et poussait une reconnaissance d'infanterie et de cavalerie sur sa droite jusque près de Saint-Angels, avec l'ordre de s'arrêter à la rivière de Sluza ; le 5, il occupait Slapp ; le 11, la division prend possession de Laybach, le général Bernadotte y laisse le

(1) La prise de Gradisca est ainsi annoncée à l'armée par l'ordre du jour du 30 ventôse, de l'état-major-général :

« L'armée a passé la rivière de l'Isonzo sous le feu de l'ennemi et à gué : la division du général Serrurier sur San-Pietro, la division du général Bernadotte sur Gradisca, où l'ennemi s'était fortement retranché ; l'ennemi, épouvanté de l'audace des premières attaques, a capitulé sur la première sommation du général Bernadotte. Trois mille sept cents hommes ont été faits prisonniers, sept pièces de canon et huit drapeaux enlevés. »



général Friant avec sa brigade pour assurer les derrières de l'armée, et de sa personne, avec les autres corps de sa division, force de marche pour rejoindre l'armée qui, de son côté, s'avancait à grandes journées sur les traces du Prince Charles.

Le général Bernadotte était le 18 à Klagenfurth d'où il écrivait au général Friant :

« Tiens les approches de Fiume, empêche l'ennemi de  
« se porter sur Trieste, tiens-toi bien sur tes gardes et  
« crains une surprise; il y a des munitions qui nous ar-  
« rivent par la route de Goritzia, ordonne qu'on retienne  
« ce dont tu auras besoin : de mon côté j'écris au chef  
« de brigade de hussards de t'en retenir.

« Je t'embrasse,

« Signé BERNADOTTE. »

Le 22 germinal, un corps de cinq mille Hongrois prit possession de Fiume, le général Friant fit aussitôt occuper les routes de Fiume à Trieste et à Adelsberg, bien résolu d'en venir aux mains avec l'ennemi malgré ses faibles moyens; les préliminaires de paix signés à Léoben arrêtaient ses préparatifs d'attaque.

La division du général Bernadotte se cantonna dans le pays de Montefalcone, quartier général à Udine. Vers la fin de thermidor, le général Bernadotte, chargé d'une mission près du Directoire, remit le commandement au général Friant qui le conserva jusqu'à la fin de nivôse de l'an VI. A cette époque, une nouvelle organisation de l'armée place le général Friant sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers : après un séjour de trois semaines à Mantoue, il en part sur un ordre du général en chef,

pour Brescia où il doit prendre le commandement de la division Guyeux ; mais à peine arrivé en cette ville un nouvel ordre lui donne Civita-Vecchia pour destination.

Ici se terminent, pour le général Friant, les campagnes sur la Moselle, la Sambre, la Meuse, le Rhin et l'Italie, où il concourut à la gloire de son pays par un dévouement et un zèle sans bornes et une activité sans égale.

---

---

## CHAPITRE II.

### ÉGYPTE.

A peine Bonaparte avait-il achevé sa conquête de l'Italie, répandu le lustre de son nom dans l'univers entier et conclu le traité de paix de Campo-Formio, que, avide de gloire, il proposa et fit adopter par le gouvernement directorial le projet de l'expédition d'Egypte.

Aussitôt, et dans le plus grand secret, il s'occupa de la formation de l'armée qui devait le suivre sur les bords du Nil. Le choix des généraux fut fait avec soin parmi les plus dignes et les plus braves. Le général Friant ne pouvait être oublié; désigné par Bonaparte, il fut placé dans la division de l'illustre Desaix, dont il ne tardera pas à devenir l'ami et l'élève, ainsi qu'il se plaisait à le dire.

En conséquence, il avait reçu à Brescia l'ordre de se rendre à Civita-Vecchia.

Il s'embarque le 7 prairial an VI, à la tête des 61<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> demi-brigades de bataille.

La division rejoint l'armée d'Orient à la hauteur de l'île de Malte.

Arrivé devant cette île, le général Friant débarque dans la nuit du 21 au 22 avec deux bataillons de la 61<sup>e</sup> et deux compagnies de la 88<sup>e</sup>; à peine a-t-il pris terre, qu'il se rend maître de la baie de Siroco et des sept fortins qui la défendent (1).

Le 24, le général Desaix fait son entrée dans la cité victorieuse à la tête des troupes débarquées de sa division; il donne le commandement de cette ville au général Friant, qui l'occupe ainsi que tous les ouvrages qui en forment la défense.

Le 26, le général Friant est relevé dans tous ses postes par les troupes aux ordres du général Vaubois; le 27, il se rapproche de la baie de Marsa-Siroco, et le 28 il surveille le réembarquement des corps de sa brigade.

Le général Desaix ne suivant pas le convoi pendant la traversée, le commandement de la division est remis au général Friant par l'ordre du jour du 28.

L'armée quitte Malte le 1<sup>er</sup> messidor; elle est devant Alexandrie le 13, à la pointe du jour. Le général Friant débarque sur la plage entre le fort Marabouk et Alexandrie; les brigades à peine formées s'avancent pour prendre position. La ville est enlevée et l'armée s'avance ensuite sur le Caire.

Le général Friant se distingue aux célèbres batailles de

(1) « Je me suis porté, à la pointe du jour, sur le village de Casal-Zabar, avec environ cent cinquante hommes de la 21<sup>e</sup>, momentanément sous mes ordres, dit le général Friant au général Desaix, dans son rapport du 23 prairial. Arrivé à ce village, j'ai reconnu avec vingt-cinq hommes les hauteurs entre Casal-Zabar et le fort T. M. Della-Gratia, où j'ai pris position avec une compagnie de grenadiers de la 61<sup>e</sup> qui avait passé la nuit dans le fort de San-Tomasso; j'occupe en ce moment, avec les deux bataillons de la 61<sup>e</sup>, le plateau en avant du fort T. M. Della-Gratia; ma droite se prolonge perpendiculairement jusqu'au village de Casal-Zabar. »

**Chébreïsse et des Pyramides, il attache ainsi son nom au souvenir de ces premières victoires.**

L'expédition de la Haute-Égypte est décidée, le succès en est confié au général Desaix, le général Friant l'accompagne. On était aux premiers jours de fructidor ; à cette époque, la crue du Nil met le pays entièrement sous les eaux ; la division dut s'embarquer ; le 14, elle était à Bénisouef.

Le général Desaix, instruit que Mourad-Bey se retire devant lui, fait mettre une partie de ses troupes à terre et, par une marche rapide, se porte sur Behnaseh, situé sur les bords du canal Joseph ; il lui enlève quatorze barques chargées de bagages, de tentes et de quatre pièces de canon, puis retourne au Nil qu'il rejoint le 21 ; le 26, il est à Syout, à plus de cent lieues du Caire ; pendant ce long parcours, il a pris possession des villes les plus importantes qui bordent les deux rives de ce fleuve, il a aussi poussé devant lui la flottille des beys qui va se réfugier du côté de la cataracte (1).

Arrivé à Syout, le général Desaix apprend que Soliman, l'un des beys les plus considérables de l'Égypte, était au village de Beni-Adin, à cinq lieues de lui, près du désert, où il avait réuni ses Mamelucks et les tribus arabes de Coraïm et de Benouafi ; le général Desaix espère le surprendre en marchant à lui par le désert, il ordonne le débarquement. Bien que ce mouvement s'opérât de nuit, la chaleur était excessive, aussi les troupes eurent-elles beaucoup à souffrir. Pour surcroît de peines, l'ennemi,

(1) Rapport du général en chef Bonaparte au Directoire exécutif, 26 vendémiaire an VII.

instruit de la marche de la division, avait levé son camp et s'était enfoncé dans le désert ; on passa le jour sous les murs de Beni-Adin (1).

La division était revenue à Syout pour descendre à Darout-el-scheriff, village situé à l'entrée du canal Joseph. On navigua sur ce canal pendant une quinzaine de jours avec des peines infinies ; mais le désir de joindre Mourad-Bey qui, depuis la bataille des Pyramides, s'était retiré dans le Faïum, fit surmonter tous les obstacles et oublier toutes les fatigues.

Le 12 vendémiaire an VII, la flottille arriva à la hauteur de Behnaseh. Des avis certains annonçaient que Mourad-Bey remontait pour livrer bataille. Le général Desaix or-

(1) Le général Friant, accablé par la chaleur et la fatigue de la marche qu'il avait faite à pied, voulut se baigner dans l'inondation qui approchait des murs de la ville ; il comptait y trouver un délassement, il faillit y perdre la vie.

Il était à peine éloigné de quelques cents pas du rivage, qu'il se sent enlacé dans un tourbillon qui l'entraîne ; c'est en vain qu'il nage de toutes ses forces pour sortir du danger ; constamment ramené au centre, il demande du secours ; le sieur Senneville, commissaire des guerres, et plusieurs autres personnes qui se baignaient aussi, essaient d'aller à lui ; mais, à l'approche du lieu fatal, près eux-mêmes d'être entraînés, ils sont forcés de s'éloigner ; aux cris que poussent ces baigneurs, répétés par les personnes qui se trouvent sur le rivage, le brave Joubert, grenadier de la 88<sup>e</sup>, instruit du danger que court son général, s'élance dans l'eau tout habillé, le joint au moment suprême, car déjà deux fois le général Friant avait disparu de la surface de l'eau ; Joubert lui dit de mettre la main sur son épaule ; ils nagent ainsi quelques instants ; mais Joubert, dont le courage a dédaigné le danger, surchargé de ses vêtements, du poids du naufragé, ne peut sortir du gouffre ; ses forces s'épuisent ; ils allaient périr tous deux, lorsque des Turcs arrivent à leur secours et les ramènent au rivage.

C'est à cette occasion, surtout, que l'on vit combien le général Friant était chéri de ses soldats ; leur joie et leurs acclamations ne peuvent se comparer qu'aux cris douloureux qu'ils avaient fait entendre lorsque sa perte avait paru inévitable. Tout le monde l'entoure, le presse : amis, officiers, soldats, chacun veut l'embrasser. Joubert eut aussi son tour ; il fut accueilli, fêté par ses camarades ; le général Desaix, également accouru sur les lieux, voulut le voir, et, après avoir serré dans ses bras à plusieurs reprises le général Friant : « Joubert, « lui dit-il, vous avez fait une belle action, vous avez sauvé mon meilleur ami, « vous prospérerez. »

La prédiction du général Desaix se réalisa, Joubert devint un des officiers les plus distingués de son corps.

donna le débarquement, ne laissant sur les barques que les malades et les provisions, et l'on continua de descendre sur le Faïum.

BATAILLE DE SÉDIMAN.

Le 14 et le 15, on eut à soutenir contre un gros corps de Mamelucks quelques attaques partielles (1) qui furent comme le prélude de la journée de Sédiman. Le 16, à la pointe du jour, la division se trouvait en présence de toute l'armée de Mourad-Bey, forte de huit mille chevaux tant Arabes que Mamelucks, et d'un corps nombreux d'infanterie, dont une partie était répandue dans la plaine avec la cavalerie et l'autre gardait les retranchements armés de quatre pièces de gros calibre.

La division, toute composée d'infanterie, se forma en bataillon carré, ayant sur ses deux angles deux petits carrés de deux cents hommes chacun. Les Mamelucks, après avoir longtemps hésité et attendu que le général Desaix se fût engagé dans la vallée qui séparait les deux armées, se décidèrent enfin, et chargèrent avec la plus grande valeur, en poussant d'horribles cris, sur le petit carré de droite et attaquèrent en même temps l'extrémité du carré de la division où était la 88<sup>e</sup>, bonne et intrépide demi-brigade. L'ennemi est reçu partout avec le même sang-froid et le même courage; les chasseurs de la 21<sup>e</sup> ne tirent qu'à dix pas et croisent la baïonnette; les plus braves de la cavalerie des Mamelucks viennent mourir dans leurs rangs; quelques-uns, ayant eu leurs chevaux

(1) Les combats de Menekiah et de Manzourah.

tués, se glissent le ventre contre terre pour passer sous les baïonnettes et couper les jambes des soldats ; tout est inutile, la valeur française triomphe et l'ennemi fuit hors de portée de la mousqueterie.

Les troupes s'avancèrent alors sur Sédiman malgré le feu de quatre pièces dont chaque coup emportait sept à huit hommes, il y eut un moment de stupeur parmi les soldats ; le nombre des blessés, déjà considérable, augmentait à chaque instant, et comme on n'avait plus les moyens de les transporter, on était obligé en marchant en avant de les abandonner sur le champ de bataille où ils étaient impitoyablement massacrés. Le général Desaix, affligé de voir périr sous ses yeux tant de braves d'une manière si horrible, hésita s'il ne devait pas rejoindre ses barques pour les y déposer : le général Friant dont il demanda l'avis, lui répondit aussitôt en lui montrant les retranchements ;

« Général, c'est là haut qu'il faut aller, la victoire ou la mort nous y attend, nous ne devons pas différer l'attaque d'un moment, si nous ne voulons pas courir les risques d'une destruction totale en faisant retraite. » — « C'est aussi mon sentiment, répliqua le général Desaix, mais je ne puis m'empêcher d'être ému en voyant ces braves gens périr de la sorte. » — « Si je suis blessé, repart le général Friant, qu'on me laisse sur le champ de bataille. » — « En avant ! s'écrie le général Desaix en l'embrassant. » — « En avant ! répète le général Friant. » Le pas de charge se fait entendre, il communique à chacun une ardeur nouvelle, électrique, et les retranchements sont enlevés.

Jamais victoire ne fut plus éclatante ni plus chèrement achetée que celle de Sédiman, l'acharnement des deux



partis fut sans égal, peu d'individus sortirent du combat sans avoir été blessés ou atteints de balles.

Le résultat de cette journée fut la prompte retraite de Mourad-Bey et la prise du Faïum, dont on s'empara les jours suivants. On y eut à soutenir plusieurs petits combats contre des tribus arabes ou villages révoltés ; après quoi, ne pouvant plus espérer de rejoindre Mourad-Bey et l'inondation ne permettant pas encore de parcourir le pays, on fut attendre à Bénisouef les moyens de continuer la guerre.

Pendant le peu de jours destinés au repos de la division, le général Friant descendit au Caire, chargé par le général Desaix de solliciter des renforts, surtout en cavalerie, que l'expérience démontrait être si nécessaire pour profiter des avantages que de nouvelles circonstances pourraient procurer : le général en chef lui fit le plus favorable accueil et lui dit entre autres choses flatteuses, qu'il était instruit de la part qu'il avait eue à la bataille de Sédiman et qu'il lui en tiendrait compte (1).

Après avoir obtenu tout ce qu'il avait à demander et le général Desaix étant lui-même descendu au Caire, ils retournèrent ensemble à Bénisouef pour se porter de nouveau à la rencontre de Mourad-Bey ; celui-ci, instruit de ce dessein, lève son camp placé près du canal Joseph sur les bords du désert, et remonte jusqu'à Syout. Le général Desaix le suit sans relâche, et par des marches forcées arrive à Girgeh le 9 nivôse. Les vents contraires ayant retardé l'arrivée de la flottille qui portait les provisions et

(1) Le rapport du général en chef Bonaparte au Directoire exécutif, du 26 vendémiaire an VII, sur la bataille de Sédiman, contient ces quelques mots :

« Le général Friant a soutenu, dans cette journée, la réputation qu'il avait acquise en Italie et en Allemagne. »

munitions de toute espèce , on fut obligé de s'y arrêter pour l'attendre. Mourad , étonné de cette inaction, reprend courage ; il réunit à ses Mameluks ceux du vieux Hassan-Bey, aux Mameluks s'est joint un corps nombreux d'Arabes d'Yambo qui a passé le désert à la voix de Mourad ; son armée s'est encore grossie de Nubiens , de Mangrebins , d'Arabes et de paysans fanatiques de tous les points de la Haute-Égypte. Fier de cette réunion d'hommes de toutes couleurs et de tous pays, Mourad espère un succès ; il quitte son camp de Hou le 2 pluviôse, pour venir attaquer le général Desaix , qui, de son côté, avait quitté Girgeh le même jour et s'avançait pour le combattre et prenait ses bivouacs à El-Macéra.

#### BATAILLE DE SAMANHOUT.

Le 3, au matin, les deux armées sont en présence, le général Desaix forme deux carrés de son infanterie, celui de droite est aux ordres du général Friant, celui de gauche obéit au général Belliard ; la cavalerie, placée au centre, est commandée par le général Davout : huit pièces d'artillerie protègent cette disposition. L'ennemi fait attaquer par une partie de son infanterie le village de Samanhout que défendent les carabiniers de la 21<sup>e</sup> ; il dirige plusieurs colonnes également d'infanterie contre le carré de gauche, en même temps qu'une charge générale de toute sa cavalerie s'exécute sur le carré de droite : alors commença contre l'ennemi un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie qui lui occasionna tout d'abord de grandes pertes, mit ensuite un grand désordre dans ses rangs et l'obligea enfin à rétrograder, laissant la terre couverte de ses

morts et de ses blessés ; vivement poursuivi, il ne lui fut laissé aucun répit jusqu'à ce que ses masses fussent totalement désunies, dispersées, et que ce qui restait de cette infanterie eût repassé le fleuve ; le 9, la division occupait Esné.

Après la bataille de Samanhout, le général Desaix laisse le général Friant à Esné, chargé de lever les contributions en argent et en chevaux jusqu'à Girgeh, et prit la direction de Syène. Le général Friant occupait Louafi avec la 61<sup>e</sup>, Farchout et Girgeh avec la 88<sup>e</sup> ; le chef de brigade Conroux commandait l'arrondissement de Louafi ; le chef de brigade Silly celui de Farchout, et le chef de brigade Morand, à la suite, celui de Girgeh. Tandis que le général Friant se livrait à cette opération, il apprit que les Arabes d'Yambo, réfugiés dans le désert à la hauteur d'Aboumana, mettaient tout en œuvre pour soulever les croyants de la rive droite du Nil ; l'orage grossissait, ces belliqueux habitants ne connaissaient pas encore assez la puissance de nos armes, ils vont en ressentir le pouvoir : le général Friant va leur en donner une preuve éclatante aussi bien qu'aux troupes envoyées par le schérif de La Mecque.

#### COMBAT D'ABOUMANA.

Le 25 pluviôse, le général Friant est devant Aboumana, qu'il trouve rempli d'hommes armés ; en avant sont rangés en bataille les Arabes d'Yambo, plus de trois cents cavaliers de toutes couleurs flanquent la droite du village. Le général Friant prend aussitôt ses dispositions ; les grenadiers, formés en colonne d'attaque, se portent en avant, sous les ordres du chef de brigade Conroux, soutenus de quelques pièces tirant à mitraille, la fusillade s'engage et

bientôt les grenadiers croisent leurs terribles baïonnette ; à leur approche la cavalerie et les paysans prennent la fuite, les seuls Arabes d'Yambo tiennent bon. Le général Friant forme alors deux colonnes pour tourner Aboumana et leur couper toute retraite ; renversés par le choc des grenadiers, ils cherchent leur salut dans le village, ils n'y trouvent que leur tombeau.

Pendant ce dernier engagement, une autre colonne, commandée par le chef de brigade Silly, de la 88<sup>e</sup>, poursuivait les fuyards ; les soldats y mirent tant d'acharnement qu'ils s'enfoncèrent à cinq lieues dans le désert et arrivèrent ainsi sur le camp des Arabes d'Yambo. Le général Friant eut un instant la crainte qu'ils ne se fussent perdus dans les immenses plaines où cette colonne s'était engagée, mais il la vit bientôt revenir victorieuse et chargée de butin. Il donna après ce brillant combat les plus grands éloges aux chefs de brigade Conroux et Silly, ainsi qu'aux braves troupes qui, par leur courage et leur dévouement, les avaient si bien mérités ; il recommanda également au général Desaix le capitaine Petit, remplissant auprès de lui les fonctions d'aide de camp (1).

Le général Friant continua sa marche sur Girgeh, où il arriva le 3 ventôse, y laissa un bataillon de la 88<sup>e</sup> aux ordres du chef de brigade Morand, repassa le Nil et remonta jusqu'à Farchout, d'où il renvoya le 2<sup>e</sup> bataillon de la 61<sup>e</sup> à Qeneh. Il fut rejoint par le général Desaix à Farchout et l'on descendit vers Syout sur les traces de Mourad-Bey.

(1) Qui reçut les adieux de l'Empereur à Fontainebleau, comme général de brigade commandant le 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers à pied.

COMBAT DE SOUHAMA.

A deux journées de marche de Syout, près le village de Souhama, la cavalerie avait pris les devants avec le général Desaix, et le général Friant marchait à la tête de l'infanterie, lorsque l'arrière-garde est subitement attaquée et bientôt entièrement engagée; le général Friant s'y porte aussitôt, il se trouve en présence d'une multitude d'Houaras, les plus guerriers et les plus habiles cavaliers du pays, d'Arabes, de paysans et de Mamelucks qu'un aga de la province avait réunis.

Le général Friant dispose ses troupes en trois colonnes, attaque l'ennemi, le culbute sur tous les points, lui tue un grand nombre d'hommes, lui en blesse un plus grand nombre encore. Ainsi battu, l'ennemi cherche, comme d'ordinaire, à fuir dans le désert; mais le général Friant l'enveloppe par une manœuvre habile; alors, il s'en fait un grand carnage, ceux qui échappent sont acculés au Nil, s'y jettent et s'y noient; l'aga, lui-même, est pris à ce dernier moment.

Après ces brillants combats, où le succès fut toujours la récompense due au courage et aux talents militaires, le général Desaix écrivait, le 7 ventôse, au général Friant :

« Je reçois à l'instant, mon cher général, votre lettre  
« du 4; je suis enchanté de vos dispositions; vous verrez  
« par les lettres que je vous ai fait écrire hier, que vous  
« avez parfaitement rempli mes instructions.

« J'applaudis à vos lettres au Caire, vous avez mandé  
« précisément ce que je désirais.

« Donzelot, accablé d'écritures, vous dit mille choses,  
« et moi vous savez combien je vous estime.

« Adieu, mon cher général, je vous aime plus que tout  
« le monde.

« Signé : DESAIX. »

Le général Friant est appelé au commandement de la province de Girgeh, le 13 floréal an VII; à cette époque, le général Desaix s'occupait d'une expédition dans les Oasis, qu'il destinait encore au général Friant. En attendant que les préparatifs en fussent terminés, ce dernier, toujours actif, sort de Syout pour aller combattre les tribus de Géama et de Zaïde, qui ravageaient les provinces de Minieh et de Bénisouef; il les atteint, les bat, et toujours à leur suite, il les force à lever précipitamment leur camp et à se jeter dans le désert.

Impatient d'aller chercher Mourad-Bey dans les Oasis, le général Friant remontait vers Syout, lorsqu'arrivé à Minieh, il apprend que Mourad, prévenu de l'apparition d'une flotte turque dans les parages d'Alexandrie, s'est hâté de quitter le lieu de sa retraite pour venir soulever le pays; il a déjà réuni ses forces à celles de différentes tribus arabes; il espère par une diversion dans la Basse-Égypte, tenir en échec une ou plusieurs divisions de l'armée française et faciliter à l'armée turque les moyens de débarquement et de succès dans son entreprise. Le général Friant marche à sa poursuite; toujours prêt à l'atteindre, il le harcèle pendant trente-neuf jours, sans quitter un seul moment ses traces; et si, dans cette circonstance, le pays ne s'insurgea pas à la voix de Mourad, si ce bey ne fit aucune diversion avantageuse à l'armée

turque, l'honneur en doit être attribué au général Friant ; le général Desaix, en lui donnant ses derniers ordres, le 3 thermidor, finissait par ces mots :

« Poussez vivement Mourad, vous avez la tâche la plus difficile, mais la plus glorieuse. »

Après la bataille d'Aboukir, qui eut lieu le 7 thermidor, le général en chef Bonaparte quittait l'Égypte dans la nuit du 5 au 6 fructidor. Ne voulant pas que les services nombreux rendus par le général Friant dans le cours de cette guerre, restassent plus longtemps sans récompense, il chargea le général Kléber, son successeur, de lui expédier le brevet de général de division. Le général Kléber, en remplissant les intentions du général Bonaparte, accompagna cette nomination de la lettre suivante :

« Du Caire, le 19 fructidor an VII.

**KLÉBER, GÉNÉRAL EN CHEF,**

**AU GÉNÉRAL DE DIVISION FRIANT.**

« Les services que sous mes yeux vous avez rendus à la patrie et dans la Belgique et en Allemagne, la manière distinguée dont vous vous êtes conduit depuis, en Italie et en Égypte, méritent, mon cher général, un témoignage de satisfaction ; je vous le donne ; mais c'est en doublant votre tâche, en augmentant vos travaux. Votre zèle, votre activité si bien connus le voulaient ainsi, et je suis charmé que, dans cette circonstance, mon affection particulière ait été si parfaitement d'accord avec les intérêts de la République et la justice qui vous était due (1).

« *Signé* : KLÉBER. »

(1) Dans son rapport au Directoire exécutif, du 6<sup>e</sup> jour complémentaire an VII,

Deux jours après cette promotion, le général Kléber appelait le général Friant au commandement de toute la Haute-Égypte, pays de plus de deux cents lieues de longueur; rien n'égale les peines et les fatigues qu'il eut à supporter, pendant les premiers mois de l'an VIII, pour lever les contributions du pays, faire arriver les chevaux et les chameaux nécessaires au service de l'armée, tout en pourchassant et combattant les Arabes et les Mamelucks.

Le général Desaix venait de terminer l'organisation des colonnes mobiles montées à dromadaires; le général Friant, qui l'avait secondé dans cette formation, en prit le commandement. Il parcourt le désert dans tous les sens, à de grandes distances et en peu de temps; il poursuit Mourad à outrance, et ce bey, rencontrant partout son infatigable adversaire, qui semblait se multiplier, ne lui laissait aucun repos, se décide à ne garder autour de lui qu'une centaine de Mamelucks, les plus attachés à sa personne, et disperse les autres dans le pays, sous le commandement de leurs beys respectifs.

Le général Friant revenait de parcourir les déserts de la rive droite du Nil; après quinze jours de poursuite, Mourad-Bey lui avait encore échappé, lorsqu'il apprend, à la hauteur de Benisouef, qu'Osman-Bey El-Tambourgy était à dix lieues de lui, à la fontaine El-Scheriff, avec un

le général Kléber rappelle en ces termes les services rendus par le général Friant :

« Je vous demande aussi, citoyens directeurs, le grade de général de division pour le général de brigade Friant, dont le zèle, l'activité et les talents doivent vous être connus, et qui, depuis une année, n'a cessé de combattre avec succès dans les déserts de la Haute-Égypte. »

Le général Friant est resté au delà de cinq années général de brigade; ses titres au grade supérieur se trouvent suffisamment indiqués par ce qui précède.



nombreux parti de Mamelucks et d'Arabes de Maazé ; il rentre aussitôt dans le désert, et, par une marche rapide, arrive sur le camp ennemi au milieu de la nuit. Les Mamelucks surpris essaient de se mettre en défense ; une partie est passée au fil de la baïonnette, l'autre est atteinte par le feu d'une colonne que dirige le chef d'escadron Binot, premier aide de camp du général. De toute cette réunion d'hommes, un très-petit nombre ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit.

Les troupes firent, en cette occasion, un immense butin, en équipages, en chevaux, en chameaux et en armes de la plus grande beauté ; le camp entier fut pris ; on y trouva les effets du bey, ses armes, son argent et les ornements que les beys ne portent que dans les jours de cérémonies publiques.

A peine de retour de cette heureuse expédition, le général Friant reçoit l'ordre d'évacuer la Haute-Égypte et de se rendre au Caire pour y prendre le commandement des colonnes mobiles chargées de couvrir cette place et ses établissements, de les organiser conjointement avec les troupes qu'il doit amener de la Haute-Égypte et celles restées au Caire ; le général Lanusse le remplacera dans ce commandement à son arrivée avec les troupes à ses ordres, et lui partira avec les siennes pour Belbeis. Le 27, le général Kléber lui écrit directement de se rendre à Salayeh pour y commander la 2<sup>e</sup> division (ordre du jour du 6 pluviôse), composée des 21<sup>e</sup> demi-brigade légère, 61<sup>e</sup>, 75<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> de bataille ; en artillerie, d'une pièce de 11, deux de 8, une de 5 et deux obusiers de 6 pouces. Le général Belliard commande la première brigade ; le général Donzelot la seconde ; deux adjudants-

généraux sont attachés à l'état major de cette division, MM. Alméras et Gilly-Vieux.

Depuis le départ du général Bonaparte (26 août 1799) et son remplacement par le général Kléber, l'armée d'Égypte avait continué de remporter de brillants succès; mais, au commencement de 1800, son existence semblait menacée par les immenses préparatifs que la Porte et l'Angleterre faisaient contre elle. Le grand-visir, avec quatre-vingt mille Turcs, guidés par de nombreux officiers anglais, s'avancait à travers la Syrie, et les flottes ennemies menaçaient les bouches du Nil. Kléber, inquiet sur les suites de la lutte, influencé par quelques-uns de ses lieutenants, écouta des propositions présentées par l'amiral Sydney Smith et fut entraîné dans une fâcheuse négociation qui eut pour résultat une convention signée, le 24 janvier 1800, à El-Arich, par laquelle il consentait à évacuer l'Égypte, à la condition que son armée serait ramenée en France avec tous les honneurs de la guerre.

Aussitôt ce traité signé, le loyal Kléber en commença l'exécution en désarmant les places, abandonnant les positions et évacuant son matériel sur Alexandrie; mais il apprit bientôt que les Anglais, sous prétexte que leur roi n'avait point ratifié la convention d'El-Arich, se réservaient le droit de retenir l'armée française prisonnière de guerre (1).

Indigné de cette perfidie, Kléber rappelle près de lui

(1) Dès avant la rupture du traité d'El-Arich, le général Desaix, qui l'avait signé comme plénipotentiaire nommé par le général Kléber, s'était embarqué pour rentrer en France, laissant sur cette terre d'Égypte les plus glorieux souvenirs comme guerrier et comme administrateur.

une partie de ses troupes, la division Friant fut du nombre, parlemente pour gagner du temps avec le grand-visir arrivé avec son armée à demi-journée du Caire, et parvient à réunir sous les murs de cette ville dix mille braves avec lesquels il n'hésite pas à marcher à l'ennemi.

Le général Friant vint donc camper en avant du Caire, et le 20 mars au matin, le général Kléber se porta en avant (1).

#### BATAILLE D'HÉLIOPOLIS.

La ligne de bataille du général Kléber était composée de quatre carrés; ceux de droite obéissaient au général Friant, ceux de gauche au général Reynier; l'artillerie légère occupait les intervalles d'un carré à l'autre, et la cavalerie en colonne, au centre, était commandée par le général Leclerc; les pièces marchaient sur ses flancs, soutenues par deux divisions du régiment des dromadaires: derrière la gauche, en seconde ligne, était un petit carré de deux bataillons; l'artillerie de réserve, placée au centre, était couverte par quelques compagnies de grenadiers et par les sapeurs armés de fusils; d'autres pièces marchaient sur les deux côtés du rectangle, soutenues et flanquées par les tirailleurs; enfin, des compagnies de grenadiers doubleraient les angles de chaque carré et pouvaient être employées à l'attaque des postes.

La division de gauche commença le combat, elle attaqua et enleva le camp retranché de Matharieh, défendu

(1) Le général Kléber terminait une lettre au général Friant (du Caire, 4 nivôse) par ces mots :

« J'ai le pressentiment que nous mettrons le grand-visir et son armée en « pleine déroute. »

par l'avant-garde ennemie, forte de six mille janissaires d'élite et d'un gros corps de cavalerie.

Pendant ce premier engagement le général Friant exécutait le mouvement que lui avait prescrit le général Kléber, il marchait pour s'élever à la hauteur de Sérîâ-quoûs, où l'armée du grand-visir était en position : arrivé à la hauteur d'El-Merg, il fut assailli par une nuée de tirailleurs qui garnissaient le bois de palmiers entourant ce village ; il les repoussa tout d'abord, le bois et le village furent enlevés, puis, continuant sa marche, le général Friant attaque avec son artillerie le gros de l'armée ennemie ; alors, et presque au même instant, on aperçut tous les drapeaux se porter en avant de la première ligne, signal ordinaire d'une charge générale : les carrés que commande le général Friant sont prêts à la recevoir, les assaillants sont attendus à demi-portée de mitraille, la fusillade se mêle aussitôt aux détonations de l'artillerie dont les décharges se succèdent avec rapidité, hommes et chevaux tombent renversés pêle-mêle, ceux qui restent debout au milieu de ce terrible feu s'arrêtent, se dispersent et les plus timides entraînent les plus braves ; tous fuient, la victoire est complète, de nouveaux lauriers décorèrent les drapeaux de l'armée (1).

Le lendemain 30, Belbeis est enlevé ; après l'échange de quelques coups de canon le fort se rendit.

L'armée ottomane, considérablement affaiblie par la

(1) On lit cette phrase dans la biographie du général Friant, par MM. Babié et Beaumont, an XIII :

« Nous touchons à une époque où la gloire du général Friant va briller d'un nouvel éclat ; nous voulons parler de la bataille d'Héliopolis, où l'habileté de ses mouvements et ses talents militaires contribuèrent puissamment à fixer la victoire sous les drapeaux français. »

perte de la bataille, ne présentant plus qu'un aspect peu redoutable, et des avis certains annonçant au général Kléber que le Caire était en pleine insurrection aussi bien que Boulacq où Nasif-Pacha avait pénétré avec un corps de six mille hommes, fit partir le général Friant pour ramener ces deux villes à l'obéissance s'il en était temps encore.

SIÈGE DU CAIRE.

Arrivé devant le Caire avec cinq bataillons, le général Friant se met aussitôt en mesure d'attaquer vigoureusement les rebelles ; mais les succès qu'il obtient dans cette première tentative lui font connaître combien il serait difficile de pénétrer dans la ville. Chaque rue avait ses barricades, la plupart en maçonnerie de douze pieds de haut, à deux rangs de créneaux ; les maisons et terrasses étaient occupées par les Turcs qui les défendaient avec la dernière opiniâtreté.

Les chefs des révoltés mettent tout en œuvre pour entretenir l'erreur du peuple sur la faiblesse des assiégeants et sur les résultats de la bataille, ceux qui paraissent en douter sont tués ou emprisonnés.

Le 3 germinal, l'ennemi s'est porté vers le quartier de la Tannerie en avançant de maison en maison par des percements pratiqués à l'intérieur, menaçant d'intercepter la route de Giseh ; une compagnie de grenadiers de la 61<sup>e</sup> soutenue de deux pièces d'artillerie placées sur une hauteur en arrière du quartier général, le ramène vigoureusement à son point de départ.

Le chef d'escadron Donzelot, frère du général de ce nom, est tué dans une rencontre du côté de Boulacq.

Vers midi, un fort parti ennemi pénètre jusqu'au quartier Cophte, l'adjudant-général Durandeaou, à la tête d'un détachement de la 75<sup>e</sup>, le repousse, lui tue beaucoup de monde et lui enlève quatre drapeaux. Pour se garantir de semblables attaques, le général Friant ordonne que le feu soit mis aux maisons qui permettent à l'ennemi d'assurer ses communications ; il occupe toute la partie de la place d'Elbeckieh, depuis la maison du général Reynier jusqu'au café Marcelin, voisin du quartier Cophte, il a deux pièces dans la rue qui débouche de l'ancien quartier du général Dugua sur la place.

Le feu, qui a été mis en avant du café Marcelin, a continué ses ravages jusque dans la journée du 4 ; il s'est communiqué à une partie de la face gauche de la place ; toute la façade, depuis le quartier général jusqu'à la maison Reynier, a été la proie des flammes, de façon que les Turcs, obligés de se retirer, n'ont pu que tirailler sans résultat des maisons en face de la partie droite de la place, mais où ils restent fortement retranchés et d'où il serait imprudent de tenter de les déloger. L'ennemi fait agir trois pièces d'artillerie qui tirent continuellement sur le quartier général, deux sont établies à la maison du Check-el-Bekri, et la troisième à la mosquée à gauche de la façade de face. Le 5, l'embrâsement étant apaisé sur la face de gauche de la place, l'ennemi, au risque d'être écrasé sous les ruines des maisons qui s'écroulent à chaque instant, cherche à s'établir jusque près du café Marcelin, non loin du quartier général ; la mitraille le fait échouer dans cette entreprise chaque fois qu'il veut la renouveler. Il fait également un mouvement sur sa droite à la faveur des ruines, en passant à travers les maisons ; il parvient

ainsi jusqu'au quartier de la Tannerie et vient inquiéter la route du quartier général à Boulacq : vivement attaqué, on le chasse de tous les points où il s'est avancé ; les braves de la 61<sup>e</sup> pénètrent jusque près de Cassan-Bey, malgré le feu des retranchements et celui des croisées et maisons en ruines : ils tuent un grand nombre de Turcs et de Mamelucks, mais les chefs des demi-brigades Conroux et Maugras sont dangereusement blessés, le dernier ne survécut pas à ses blessures.

Le 6, l'ennemi vient attaquer, pour la quatrième fois, le quartier de la Tannerie ; il s'empare d'abord de toutes les maisons avoisinant la route du quartier général et de toutes celles, près les jardins, qui bordent la route à droite, allant à Giseh ; là encore, le général Friant le fait attaquer et chasser malgré le feu très-vif partant des maisons et des murs crénelés des jardins, auquel nos soldats ne pouvaient répondre ; au moment opportun, la 61<sup>e</sup> se porte en avant avec une bravoure sans exemple, refoule l'ennemi de toutes parts et le poursuit sans relâche. Tout ce qui a favorisé ses approches est détruit, plusieurs barricades et retranchements sont établis sur ces divers points pour se garantir de nouvelles insultes (1).

Le 6, le général en chef Kléber arrive devant le Caire avec une partie de l'armée.

Le 7, le général Friant fait pousser la communication d'un côté jusqu'à la maison Torin et de l'autre jusqu'à celle qui fait la face de la petite place qui donne sur celle d'Elbeckieh ; on y prépare une batterie pour prendre en

(1) Dans son rapport au général en chef, le général Friant donne les plus grands éloges à MM. Tousard, chef de bataillon du génie, et Best, chef de bataillon d'artillerie.

écharpe la batterie ennemie du jardin du Check-el-Bekri, à une distance de cent toises. Les deux maisons en face celle Torin sont barricadées, l'espace depuis la rue qui entre à gauche dans la rue des Boucheries jusqu'au quartier général est interdit à l'ennemi, on occupe la mosquée en avant de cette ligne.

La batterie derrière la maison Torin est continuée dans la nuit du 8 au 9 ; le général Friant fait enlever par cent hommes de la 88<sup>e</sup>, aux ordres du chef de bataillon Ravier et dirigés par le capitaine du génie Bachelu, une mosquée au-dessous de Boulacq; du 9 au 12 l'ennemi ne fait aucune attaque sérieuse et les travaux se continuent.

Le 9, la division Reynier étant arrivée sous les murs du Caire, le général Friant reste chargé du blocus de la ville, depuis le fort Sulkowski jusqu'à la citadelle exclusivement, en y comprenant les forts Camin, d'Ibrahim-Bey, de l'Institut, du Vieux-Caire. Le général Kléber lui laisse la liberté d'entreprendre ce qu'il jugerait à propos de faire, en ménageant le plus possible les hommes ; le général Reynier a le commandement de l'autre partie du blocus de la ville.

Dans la matinée du 12, l'ennemi tente l'attaque de plusieurs forts du quartier général, il est partout repoussé; on met le feu pendant la nuit à cinq maisons pour isoler davantage la droite de ces postes.

Le 13, à minuit, trois cents hommes aux ordres de l'adjudant-général Alméras, guidés par un chef de bataillon du génie, enlèvent les postes ennemis de la rue qui enveloppe la gauche du quartier Cophte; en poursuivant leur succès ils débusquent successivement les assiégés de quatre grandes mosquées et de plusieurs maisons, d'où ils faisaient un feu très-vif; on s'y établit.



Le 14, au matin, l'ennemi, qui n'avait cessé de travailler toute la nuit, se porte en force sur les retranchements, qui furent pris et repris trois fois, on finit par se maintenir dans ceux de la première mosquée. Dans ce combat, le chef de bataillon Lequoi, de la 61<sup>e</sup>, et le capitaine Fichter, de la 4<sup>e</sup>, officiers très-distingués, furent blessés; les carabiniers de la 4<sup>e</sup> et les grenadiers de la 75<sup>e</sup> s'y conduisirent avec la plus grande bravoure (1).

Les travaux se continuent les 14 et 15; l'ennemi essaie, sans succès, de pénétrer dans le quartier Cophte vers le milieu du jour; il renouvelle cette attaque dans la matinée du 17, sans être plus heureux. Il est également repoussé avec perte dans la sortie qu'il fait à l'extrémité de la gauche de la place d'Elbeckieh; la mitraille et un feu d'obusier suffirent pour le faire rentrer dans ses retranchements. Le matin du 18, quelques Turcs et Mamelucks pénétrèrent dans les jardins voisins du quartier de la Tannerie; les grenadiers de la 75<sup>e</sup> les en chassèrent promptement. Vers une heure de l'après-midi, l'ennemi fait une sortie avec l'intention de pénétrer dans le quartier Cophte, elle n'a aucun succès. Le 19, il perd ses établissements au centre de ce quartier, le feu est mis aux maisons qu'il occupait sur le reste de la ligne. Le 20, la maison, attenant à celle du payeur fut enlevée et le mur crénelé au moyen duquel nos postes étaient fortement inquiétés, fut abattu.

Le 21, l'ennemi, suivant sa coutume, se présente contre

(1) Le général Friant donne des éloges au capitaine de grenadiers Fourneaux, de la 75<sup>e</sup>; au lieutenant Couder, au sous-lieutenant Petit, au carabinier Génard, blessé, de la 4<sup>e</sup> légère, et au capitaine Joanis, commandant un détachement des Grecs, également blessé.

les défenses du quartier Cophte , il y perd plusieurs tués et blessés et se retire. Le soir , à dix heures, un détachement du régiment des dromadaires pénètre, par une brèche , dans la maison Bertrand, dont il occupe une partie ; la maison Ferco est enlevée, mise en état de défense et conservée malgré un retour offensif de l'ennemi pour la reprendre. Le lendemain, dans la nuit du 22, il fait attaquer la partie de la maison Bertrand qu'il avait perdue la veille , par un fort détachement, dont tous les efforts pour s'en rendre maître échouent devant la fermeté de nos soldats , qui parviennent, au contraire, à déloger les Turcs de l'une des deux chambres qu'ils y occupaient encore à dix heures du soir, et de la seconde à minuit.

Pendant la nuit du 23 au 24, les murs de cette maison sont crénelés, l'estacade de la rue des Boucheries est continuée, les flammes ont fait raison des maisons qui pouvaient la dominer.

Le 24, le général Friant fait enlever toute la rue des Boucheries, l'ennemi est chassé de toutes les maisons et de ses retranchements, les troupes occupent les jardins et s'établissent derrière les murs qu'elles ont crénelés.

Pour la troisième fois les habitants de Boulacq sont sommés de se rendre ; leur réponse est conforme à la première, ils se défendront jusqu'à la dernière extrémité. Le général Kléber ordonne l'attaque pour le lendemain 25.

Le rapport du général Friant au général en chef retrace mieux que tout ce que l'on pourrait écrire, l'effrayant tableau de ce combat :

« Mon général, hier, à quatre heures du matin, conformément à vos ordres, j'ai fait attaquer la ville de Boulacq; l'attaque était disposée de la manière suivante : une co-

bonne forte d'un bataillon et demi de la 21<sup>e</sup> légère, commandée par le général Belliard, avec une pièce de 8 et un obusier, s'avança en suivant le bras du Nil et s'empara de la maison de la Marine. Deux compagnies de carabiniers passaient en même temps le bord du Nil qui sépare Boulacq de l'île de la Quarantaine et s'emparaient de la maison Rosetti.

« Deux autres colonnes, l'une d'un bataillon avec deux pièces de campagne, aux ordres du chef Eppler, marcha par l'ancienne route de Boulacq, et l'autre, forte d'un demi-bataillon seulement, aux ordres du chef Crépin, attaqua et emporta la Boulangerie et les maisons voisines.

« Je fis alors vivement canonner la ville, tant par les pièces attachées à mes trois colonnes que par un obusier et deux pièces de quatre placées sur les bords de l'île de la Quarantaine. J'espérais réduire les rebelles par la terreur et leur éviter les horreurs d'un sac ; mais, ayant encore méprisé l'avis d'une dernière sommation et continuant leur résistance, j'ordonnai au général Belliard d'attaquer l'Oquel et de forcer en même temps les retranchements des rues à droite et à gauche de la place. L'Oquel fut bientôt en notre pouvoir. Les carabiniers forcent ensuite les retranchements avec une bravoure tout exceptionnelle, rien ne leur résiste, ils tuent et renversent tout ce qui s'oppose à leur marche ; l'ennemi fuit de retranchements en retranchements, de maisons en maisons, toujours et partout il est forcé. Les rues sont jonchées de morts, les flammes menacent de consumer la ville entière et d'ensevelir tous les habitants sous ses ruines.

« D'un autre côté, le chef de brigade Eppler s'était avancé suivant mes ordres, il avait également forcé nombre de re-

tranchements et tué tout ce qui opposait de la résistance, puis enfin effectué sa jonction avec les troupes du général Belliard.

« La troisième colonne venait aussi de se réunir aux deux premières, après avoir eu les mêmes succès ; se montrant supérieure à force de bravoure à l'opiniâtreté des troupes qu'elle combattait, elle avait surmonté tous les obstacles.

« Me trouvant alors maître de presque toute la ville, l'ennemi n'ayant plus de refuge qu'au milieu des flammes, je fis pour la quatrième fois proposer le pardon et les chefs vinrent se rendre à moi, ce qu'il y avait d'Osmanlis me fut livré, et j'ai pardonné, mon général, en votre nom, à tout ce qui restait d'habitants.

« Le général Belliard s'est conduit dans toute cette attaque, comme il s'est toujours conduit dans les combats où il s'est trouvé, c'est-à-dire avec cette bravoure froide et raisonnée qui caractérise le véritable officier général. J'ai beaucoup à me louer du chef de brigade Eppler ; vous n'avez pas, dans toute votre armée, un meilleur chef de corps.

« L'adjutant-général Alméras s'est également bien distingué ; il a été blessé de deux coups de feu assez dangereux en remplissant l'ordre que je lui ai donné de faire avancer la colonne Eppler.

« L'adjutant-général Gilly-Vieux et le chef Crépin, méritent les plus beaux éloges.

« Je ne vous parlerai pas de la bravoure de la 21<sup>e</sup> elle est au-dessus de tout ce que je pourrais vous dire, aucun corps ne connaît mieux ce genre de guerre, qui demande de la part des soldats beaucoup de sang-froid et de discernement.

« Les sapeurs des corps de l'armée ont renversé les retranchements ennemis et combattu en même temps avec un courage dont je suis encore étonné.

« Je ne puis vous parler des deux compagnies de grenadiers placées en réserve au soutien de l'artillerie ; c'est avec peine qu'ils ont rempli ce devoir qui les a empêché de combattre.

« L'artillerie ne peut être oubliée, adresse et bravoure voilà sa devise.

« La perte de l'ennemi est bien de cinq cents morts ; nous avons pris trois pièces de canons et trois drapeaux, non compris ceux enlevés des minarets. »

« Pendant que tout ceci se passait du côté de Boulacq, l'ennemi, en nombre très-supérieur, était venu attaquer les postes de la Boucherie, vers sept heures du matin, avec un acharnement qu'il n'avait pas encore montré ; trois fois repoussé par les grenadiers de la 75<sup>e</sup> placés dans le jardin, il revint à la charge une quatrième fois, les Mamelucks en grand nombre coururent jusqu'aux créneaux par lesquels on se fusillait alternativement, d'autres voulurent escalader les murs, mais ils furent arrêtés court par une vive fusillade. Voyant qu'ils ne pouvaient pénétrer plus avant de cette manière, ils se jetèrent sur notre gauche à la faveur des maisons incendiées la veille et parvinrent ainsi à tourner en même temps l'estacade de la rue de la Boucherie et le jardin dont ils crénelèrent le mur. Le poste des grenadiers de la 75<sup>e</sup> ainsi pris de flanc n'était plus tenable, ces braves se retirèrent et l'ennemi se hâta de profiter de cet avantage en s'avançant en foule par les mesures et les brèches ; mais le chef de bataillon Guyardet, par un mou-

vement rapide sur la gauche, venait de paralyser celui de l'ennemi qui, engagé sous une fusillade des plus meurtrières, vit s'évanouir ses espérances de succès et précipita sa retraite au résonnement du pas de charge de nos troupes. Pour faire diversion, l'ennemi avait attaqué la maison Bertrand qu'il essaya d'incendier, le feu fut éteint, et comme dans sa principale attaque il dut se retirer en grand désordre, suivi jusqu'à ses retranchements, de ce côté. Les Mamelucks combattirent presque seuls ; ils eurent quatre-vingts tués ou blessés parmi lesquels plusieurs chefs.

« Le général Donzelot avait le commandement des troupes sur ces différents points, vous connaissez aussi bien que moi, mon général, les talents et la bravoure de cet estimable camarade.

« Signé : FRIANT. »

Par un ordre du 27, le général Kléber charge le général Friant de donner de sa part le tribut d'éloges dû au courage qu'ont déployé le 21<sup>e</sup> d'infanterie légère et les trois compagnies de grenadiers de la 32<sup>e</sup> de bataille à l'attaque et à la prise de Boulacq.

« Le 26, la mine de la place d'Elbeckieh a été chargée; le soir, à sept heures, l'ennemi essaya de nouveau d'enlever le poste de la Boucherie, les grenadiers de la 75<sup>e</sup> le repoussèrent en se portant en avant avec leur valeur habituelle; une fausse attaque, faite au même moment contre le 3<sup>e</sup> bataillon de la 61<sup>e</sup>, du côté de la porte du Vieux-Caire, ne réussit pas davantage.

« L'ennemi est resté tranquille le 27; dans la matinée, Osman-Bey, Moustapha, quatre Mamelucks, un offi-

cier osmanlis et quelques paysans sont sortis de la ville.

« On a approfondi la tranchée de la place et revêtu entièrement en palmier l'épaulement de la première cour.

« Au-dessus de la première chambre d'où l'on a miné la maison Reynier, on a réparé une partie du parapet que le canon avait détruit la veille et l'on a préparé les matériaux nécessaires pour masquer la croisée qui donne sur la rue et empêcher qu'elle ne soit prise à revers.

« Sur la droite du poste de la Boucherie, on a fait une tranchée qui contourne le mur qui se trouve au pied de la hauteur. On a crénelé une partie de ce mur et assuré par ce moyen la communication de ce poste avec le retranchement des avant-postes ; à l'extrémité de ce retranchement, on a construit une barricade pour flanquer le chemin creux qui se trouve entre les derniers murs du jardin que nous occupons et la hauteur qui les domine (1).

« Signé : FRIANT. »

Le général Kléber, désespérant de réduire le Caire par les moyens de douceur et voulant profiter du mouvement de terreur qu'avait inspiré le sac de Boulacq, ordonna une attaque générale pour le 28 ; la tâche réservée au général Friant était de pénétrer dans la ville sur trois points : il conserve le commandement des deux attaques de droite, ayant près de lui le général Donzelot ; le général Belliard conduit celle du centre : une mine pratiquée sous la maison Swittie Fatmé, qui appuie le flanc gauche de l'ennemi sur la place Elbeckieh, répond au cen-

(1) Ici s'arrêtent les rapports du général Friant au général Kléber, sur le siège ; ils indiquent suffisamment avec quelle activité les travaux étaient poursuivis.

tre de la division, son explosion au commencement de la nuit doit être le signal du combat.

Aussitôt son effet produit, les colonnes pénètrent de toutes parts dans l'intérieur des rues et des maisons voisines des attaques, elles égorgent tout ce qu'elles rencontrent de Mamelucks, de Turcs, d'ennemis de toute espèce; elles incendient des quartiers qui deviennent en un instant la proie des flammes, avec les effets précieux et les richesses qu'ils renferment : l'ennemi, tout d'abord désorganisé par l'effet de la mine et repoussé par les impétueuses attaques de nos soldats, ne peut se rallier sur aucun point ; poursuivi sans relâche, il éprouve des pertes considérables, et les succès de la division ne s'arrêtent qu'au dernier retranchement, qu'aux dernières maisons qu'elle devait enlever. Le général Belliard fut atteint d'une balle au travers du corps, et le lieutenant-colonel Binot, premier aide de camp du général Friant, blessé d'une balle à la jambe.

Après ce brillant combat, le général Friant doit incendier dans la nuit du 29, les maisons du quartier de la Tannerie, qui forment dans leur ensemble une pointe s'avancant de la ville vers la route d'Ibrahim-Bey, dans le but important d'en déloger l'ennemi, qui se trouve par cette occupation prendre de flanc la hauteur à la droite de la position enlevée la veille par le général Donzelot et qu'il serait autrement très-difficile de conserver.

Le général Friant doit également couvrir et appuyer les travailleurs du génie qui cheminent, au travers des maisons, vers la mosquée au bas du mur de laquelle le général Sanson attachera les mineurs aussitôt qu'on y sera parvenu.

Le 1<sup>er</sup> floral, le général Friant tient ses troupes prêtes



à la pointe du jour pour déboucher sur la place Elbeckieh ; il met à la disposition du général Sanson deux cents hommes de réserve pour soutenir, par des postes, les travailleurs à mesure qu'ils avanceront sur cette place. L'ordre d'attaque est donné, les maisons attenantes à celle du général Reynier sont promptement enlevées, on parvient très-près de la petite mosquée où l'ennemi s'est retiré après avoir abandonné ses postes et ses barricades.

Malgré le feu de l'ennemi, on a jeté un pont construit en solives des fenêtres de la maison Reynier à celle Gaston ; les troupes le franchissent, chassent les Osmanlis et s'établissent dans cette dernière maison. Le général Friant fait avancer quelques détachements de sa réserve pour s'en assurer la possession et en occuper de nouvelles ; mais, avant leur arrivée, l'ennemi, revenu de la terreur que lui avait inspirée cette subite attaque, se porte vivement sur la maison Gaston pour la reprendre et débusquer les nôtres de la partie voisine de la mosquée. Le feu mis à la maison Gaston en chasse les Turcs qui y avaient pénétré, ils sont forcés d'en sortir par la porte que défend une de nos barricades ; il en part un feu de file qui en laisse une centaine sur place.

Les sapeurs sont employés dans la journée à la construction des ouvrages nécessités par les circonstances et la conservation des postes occupés.

Le capitaine du génie Roger, officier recommandable par ses talents et son expérience, est atteint d'un coup mortel dans l'un de ces combats de la matinée.

Ce même jour, 1<sup>er</sup> floréal, les Osmanlis et les Mamelucks consentent à l'évacuation de la ville aux conditions

imposées par le général en chef ; le 2, ils remettent toute la partie de la ville jusqu'au canal qui la traverse ; le 3, le général Friant fait bivouaquer un nouveau bataillon sur la place Elbeckieh, indépendamment des deux postes des mosquées qu'il fait occuper par deux compagnies de grenadiers.

Le 5, les Turcs et les Mamelucks défilent devant nos troupes pour retourner en Syrie, escortés par la division Reynier, et le Caire rentre ainsi sous l'obéissance de l'armée française. Un ordre du jour du 10 annonce cet événement à l'armée en ces termes :

« Le 20 floréal, toutes les garnisons de l'Égypte, excepté celle du Caire, célébreront, par des salves d'artillerie et de mousqueterie, la victoire d'Héliopolis et la prise du Caire, c'est-à-dire l'Égypte reconquise.

« Des six mille Turcs qui s'étaient jetés dans le Caire sous les ordres de Nesif-Pacha et d'Osman-Effendi, trois mille seulement en sont sortis, le 5 floréal, par capitulation, les autres ont été tués ou blessés ; ces derniers sont restés en notre pouvoir.

« Il a été pris à l'ennemi soixante bouches à feu, un grand nombre de caissons et cent dix-sept drapeaux ou étendards, tant à Matarieh qu'à Belbeis, Salahieh, Damiette et au Caire.

« Aussitôt que les rapports des différentes armes seront parvenus au général en chef, il fera connaître, par l'ordre du jour, les militaires qui ont eu plus particulièrement occasion de se distinguer dans les différents combats de cette glorieuse campagne, ainsi que les récompenses militaires accordées à leur valeur. »

Le 17, la paix est accordée à Mourad-Bey, auquel les

revenus de la province de Gyrgéh sont concédés. Cet événement, des plus intéressants pour la domination française en Égypte, est également annoncé à l'armée par l'ordre du jour.

L'Égypte reste divisée en huit arrondissements, sauf quelques modifications ; le général Friant est appelé au commandement du troisième ; il est composé des provinces de l'Alttfyehly et de Gizeh, avec le titre de lieutenant du général en chef.

Elfy-Bey, un des personnages de l'ancien gouvernement, resta le seul du parti de Mourad-Bey qui ne se soumit pas après la prise du Caire ; il continua sa vie errante et chercha à se maintenir plus particulièrement dans la province de l'Alttfyehly. Le général Friant, malade alors par suite des nombreuses fatigues qu'il avait éprouvées dans le cours de cette guerre, le fit poursuivre par son premier aide de camp, le lieutenant-colonel Binot, qui avait toute sa confiance. Cet officier, à la tête d'une colonne de dromadaires, se mit à la suite d'Elfy, qu'il chassa pendant quarante jours dans les déserts de la rive droite, dont il avait appris à connaître, sous le général Friant, les issues, les fontaines et tous les lieux propres à la retraite de l'ennemi. Elfy n'échappa que par d'heureux hasards à vingt embuscades qui lui furent tendues et finit par remonter auprès de Mourad-Bey.

Pourquoi faut-il que les joies, toutes récentes et bien naturelles après tant de fatigues et de combats, si vivement ressenties à la suite de l'ordre du jour du 10 floréal venant de proclamer l'Égypte une seconde fois reconquise, se soient si promptement changées en cris de douleur et d'indignation,.... Un assassin fanatique, sorti de l'armée

du grand-visir, vient frapper de son poignard le vainqueur d'Héliopolis, ce vaillant chef tombe sous ses coups le 25 prairial..... Une basse vengeance, a-t-on dit, fut la cause de ce crime odieux.

Le général Kléber pouvait seul, entre tous, maintenir la bonne harmonie dans les chefs de l'armée, il savait apprécier chacun selon son mérite, aucun ne pensait à commenter ses ordres, tous obéissaient, et le bien général était la conséquence de leur prompt exécution. Cet abominable attentat rompit cette harmonie, et l'on peut dire que ce premier chaînon brisé, conduisit à la perte de la colonie.

Le général de division Menou succéda au général Kléber ; mais, il faut bien le dire, ce ne fut qu'après de longues hésitations ; d'abord, et aussitôt après la mort de Kléber, il y avait eu réunion de tous les généraux de l'armée d'Égypte dans laquelle on avait délibéré sur le choix de son successeur. Les yeux de presque tous les membres de cet imposant conseil, se portèrent sur l'un des généraux de division dont le mérite supérieur devait justifier son élévation au pouvoir ; le commandement lui fut proposé ; mais, par un motif que l'on ne peut bien qualifier, il déclina cet honneur ; on suppose qu'il voulait échapper à la responsabilité inséparable de la dignité de général en chef, en espérant cependant exercer le commandement de fait, par l'influence que lui donnaient ses talents et l'estime que lui portait l'armée entière (1). On dut alors, quoiqu'à regret, se baser sur l'ancienneté de grade ; c'était sagesse ; prétentions, amour-propre, vanités ambitieuses s'abais-

(1) Pensée traduite, de nos jours, par *le Roi règne et ne gouverne pas.*

saient devant cette mesure qui devait, on l'espérait du moins, maintenir l'union et la bonne harmonie entre tous. Ce but, que l'on croyait atteindre, ne le fut pas ; le général Menou fut appelé, pour son malheur et celui de l'armée, à une mission au-dessus de ses forces.

Le général Menou devenu général en chef, ne voulut pas toujours écouter avec assez d'attention les avis et conseils qui lui étaient présentés dans un intérêt général, avec tous les égards dus à sa haute position ; il repoussa souvent les observations de celui qui lui avait laissé, par son refus, le commandement suprême, et, dès cet instant, deux partis se dessinèrent dans l'état-major général ; ces tristes débats sont hors de notre sujet, nous ne les traiterons pas.

Le 17 vendémiaire an IX, le général Friant quitte le troisième arrondissement, il est appelé, par de nouveaux ordres, à commander le cinquième, composé des provinces de Baheireh, d'Alexandrie et de Rosette.

Dès le commencement de son séjour à Alexandrie, foyer ordinaire de la peste, il cherche par tous les moyens possibles à garantir les troupes et les habitants de ce terrible fléau ; il exigea tout d'abord la plus grande propreté dans la ville, les rues furent sablées et les immondices amoncelés qui viciaient l'air furent transportés à de grandes distances. On trouva le moyen de donner un écoulement aux eaux croupissantes par l'établissement d'égouts en maçonnerie ; ces travaux, promptement terminés, donnèrent les plus heureux résultats. La peste enlevait chaque année une grande partie de la population et pendant tout le cours de l'an IX elle n'atteignit pas vingt personnes, malgré qu'une partie de l'armée y fût réunie, qu'elle y

éprouvât des maux affreux et la plus complète misère.

Depuis près de trois années on occupait l'Égypte; jusque-là, les circonstances n'avaient pas permis la reconnaissance par terre de la tour des Arabes. Le général Friant, profitant de la tranquillité dont jouissaient les provinces sous ses ordres, voulut aller la reconnaître lui-même; il quitta Alexandrie dans les premiers jours de frimaire en se faisant accompagner de plusieurs membres distingués de l'institut du Caire. Il revint ensuite par la vallée qui conduit de cette tour à Alexandrie; il la trouva riche, à des distances de deux à trois lieues, de fontaines, de mares d'une eau douce et excellente, et de pâturages assez étendus pour nourrir de nombreux troupeaux, ce qui lui fut extrêmement profitable; peu de temps après cette reconnaissance eut lieu la révolte de la tribu arabe des Oualadalis, qui pensa échapper aux poursuites et trouver sa sûreté dans les pâturages de cette vallée. Le général Friant partit d'Alexandrie à la chute du jour pour la châtier, il marcha toute la nuit, l'attaqua au moment où elle était sans défiance, et la détruisit presque en totalité; elle perdit ses troupeaux qui devinrent la proie du vainqueur (1).

A cette époque, il y avait nécessité de renforcer les demi-brigades affaiblies par tant de combats journaliers, le général Menou voulut que les marins, tous hommes robustes et habitués aux fatigues, y fussent incorporés, un certain nombre excédant d'ailleurs le chiffre de ceux né-

(1) « A merveille, mon cher général, écrivait, le 2 ventôse, le général en chef  
« au général Friant; vous venez de donner une fière leçon aux Oualadalis; j'i-  
« magine qu'ils vont chercher à réparer leurs pertes dans quelques-unes de nos  
« provinces; il faut avoir l'œil sur eux. Témoinnez toute ma satisfaction à tous  
« ceux qui vous ont accompagné, et notamment à tous ceux que vous m'avez  
« désignés. J'ai mis leurs noms à l'ordre du jour. »

cessaires au service de la navigation intérieure ; mais un changement si complet dans les habitudes du service de ces braves , ne pouvait se faire accepter sans quelques difficultés, le général Friant fut chargé de les lever (1).

La saison des débarquements approchait, tous les bâtiments marchands qui avaient le bonheur d'échapper aux nombreuses croisières des Anglais, annonçaient que des préparatifs considérables pour le transport d'une armée anglaise dans les parages de l'Égypte, avaient lieu dans les ports de l'île de Rhodes ; le général Friant ne pouvant douter que le point le plus menacé ne fût la partie des côtes qu'il avait dans son commandement, y faisait exercer une surveillance des plus actives. Il avait fait établir une ligne de signaux de jour et de nuit qui devait l'instruire avec la rapidité du télégraphe de l'apparition de l'ennemi, de sa force en bâtiments, de la direction qu'il paraissait prendre et des points menacés.

On aura bientôt à reconnaître la sagesse de toutes les mesures et précautions même minutieuses prises pour être averti en temps utile ; mais le général en chef avait retiré cinq cents hommes d'infanterie et cent hommes de cavalerie, tous hommes d'élite, au général Friant, suivant son ordre du 21 frimaire, pour être employés en un détachement destiné à la reconnaissance de l'armée du grand-visir, que l'on annonçait se trouver réunie et prête

(1) Le général Menou écrivait le 19 frimaire, à cette occasion, au général Friant :

« Nos marins sont arrivés et fort contents ; sans vous, nous ne serions jamais arrivés à les obtenir ; tâchez d'en recruter encore une cinquantaine à Rosette, je chercherai les moyens d'en obtenir à Damiette et à Boulacq ; soyez assuré que nous ferons de bonne besogne toutes les fois que l'on emploiera, *comme vous, activité et moralité.* »

à pénétrer en Egypte par la même route qu'avait suivie l'armée détruite l'année précédente à Héliopolis : ces six cents hommes manquèrent au général Friant au moment le plus opportun, malgré ses demandes pressantes, souvent renouvelées, pour que ce détachement lui fit retour.

Le général Friant ne parvint pas à convaincre le général Menou du peu de moyens qui lui restaient pour s'opposer, avec quelque apparence de succès, au grave danger d'un débarquement nombreux.

« Vous avez, lui écrivait le général Friant le 26 nivôse, « plus de troupes qu'il ne vous en faut pour combattre « celles du grand-visir, renvoyez-moi les miennes, et je « vous répons de culbuter le débarquement qui pourrait « s'effectuer depuis ici, Alexandrie, jusqu'à Rosette. »

Dans ses lettres des 9, 17, 22 et 27 pluviôse, il ajoutait :

« Et ce n'est pas seulement pour un débarquement « que je vous demande le retour de mes troupes, mais « pour donner la chasse aux Arabes. »

Le 6 ventôse, il écrivait encore :

« Je n'ai point assez de troupes pour percevoir les « contributions et le point de Rosette n'est point assez « garni. »

Et le 11 du même mois :

« Je ne vous prêterai plus de troupes, mon général, « car vous ne savez pas les rendre. »

Le général Friant restait avec mille cinquante hommes pour répondre aux attaques qu'il avait prévues et annoncées depuis si longtemps : la flotte anglaise était en vue de la côte;



L'intéressant rapport du général Friant au général en chef, écrit de sa main, trouve ici sa place.

« Mon général,

« Une flotte de cent vingt à cent trente voiles parut le 10 ventôse, à onze heures du matin, devant Alexandrie; je suivis aussitôt son mouvement, après vous avoir prévenu par plusieurs courriers de son apparition, et j'allai passer la nuit avec les troupes de la garnison, à moitié chemin de cette ville à Aboukir.

« J'envoyai en même temps les ordres au général Zayoncheck, commandant à Rosette, de se porter sur Edkou avec 50 hommes de la 61<sup>e</sup>, qui étaient tout ce qui restait d'infanterie disponible, après avoir fourni la garnison du fort Julien et placé soixante-dix à quatre-vingts hommes qu'il avait encore du 3<sup>e</sup> de dragons à la Maison Carrée, près le lac Edkou.

« Un plan de débarquement trouvé sur deux officiers du génie anglais, qui avaient été pris le 8, sondant près de la Maison Carrée, me laissa dans l'incertitude de savoir si l'ennemi effectuerait son débarquement à Edkou ou dans la baie d'Aboukir.

« Je me déterminai alors à ordonner au général Delgorgue, commandant à Rahmanieh, de se rendre à Edkou avec sa garnison, composée d'un bataillon de la 75<sup>e</sup> et vingt-cinq dragons du 3<sup>e</sup>.

« Le 11 au matin, je suis rentré à Alexandrie croyant que le mauvais temps avait forcé la flotte anglaise à prendre le large; à dix heures, la vigie du phare me fit le signal qu'elle mouillait dans la baie d'Aboukir.

« Le 13, la mer était mauvaise, l'ennemi ne fit que s'assurer sur ses ancres, je reçus les hommes provenant de la frégate.

« Le 14, la mer était toujours orageuse, l'ennemi ne fit aucun mouvement, ses bâtiments de guerre, sur lesquels se trouvaient les troupes de débarquement, étaient embossés plus près du Bogaz du lac d'Edkou que du fort d'Aboukir, de manière qu'il m'était impossible de connaître approximativement ses forces.

« Le 15, la mer devint encore plus agitée, l'ennemi fut obligé de hisser ses chaloupes sur ses bords.

« Le 16, la mer, devenue plus calme, permit à l'ennemi de remettre ses chaloupes à la mer et d'établir une seconde ligne de bâtiments de transport ne portant aucunes troupes de débarquement. A deux heures de l'après-midi, deux bâtiments sur lesquels il y avait des troupes vinrent renforcer cette seconde ligne. A cinq heures, l'ennemi dirigea plusieurs de ses chaloupes vers le Bogaz du lac Madié; elles firent feu sur nos pontonniers et la chaloupe canonnière qui était embossée à la tête du pont de la Traille: la chaloupe riposta par plusieurs coups de canon. Six chaloupes ennemies s'avancèrent ensuite près de la Traille et mirent du monde à terre; les pontonniers, forcés par le nombre, s'embarquèrent sur des chaloupes placées près d'eux en cas d'événement; mon aide de camp Binot se trouvant sur les lieux, se porta à un poste de six braves soldats de la 61<sup>e</sup> placés sur la digue d'Aboukir au lac, et y soutint le feu de l'ennemi jusqu'à l'arrivée d'une compagnie de grenadiers de la même demi-brigade, qui, conduite par l'adjutant-général Martinet, culbuta l'ennemi

en moins d'un moment et lui tua six hommes : ce détachement se rembarqua avec une telle rapidité, que la plupart des soldats abandonnèrent sur la plage leurs pistolets et leurs sabres ; un de leurs canots nous est resté.

« Le même jour plusieurs chaloupes firent feu sur un de nos postes établi dans la presqu'île entre le lac Madié et celui d'Edkou. Toute la nuit l'ennemi fit des mouvements, il renforça sa première ligne d'un grand nombre de bâtiments ou transports, et envoya ensuite des troupes de débarquement de la seconde ligne à la première. La mer était calme et tout annonçait qu'il effectuerait son débarquement dans le courant de la journée, il n'en fut cependant rien. Je fus rejoint par une compagnie de la 25<sup>e</sup> de bataille forte de cinquante hommes et par cinquante-cinq dragons du 20<sup>e</sup>.

#### COMBAT D'ABOUKIR.

« Le 17, à la pointe du jour, on aperçut les bâtiments de première ligne remplis de troupes ; chacun d'eux avait à ses côtés plusieurs embarcations de toutes grandeurs, celles de la flotte s'y trouvaient aussi, remplies de troupes de débarquement. A six heures du matin, les chaloupes canonnières mirent à la voile et louvoyèrent pour s'approcher au plus près de la côte ; la brise était faible et la mer calme ; bientôt ces chaloupes furent à portée et firent feu ; dans le même instant, toutes les embarcations se mirent en mouvement et s'approchèrent à portée de canon, là elles s'arrêtèrent et repartirent de nouveau toutes ensemble faisant force de rames.

« Ni le feu de notre artillerie du fort et de la ligne, ni

celui de notre infanterie qui fut très-vif, ne purent arrêter la marche de cette ligne vraiment imposante ; bientôt sa gauche joignit l'extrémité de la digue en même temps que sa droite arrivait à la plage qui se trouve au delà de la hauteur de sable, laquelle se prolonge dans une direction oblique de la mer au lac Madié.

« Assuré du point de débarquement, j'avais resserré mes troupes ; déjà les deux bataillons de la 61<sup>e</sup> étaient réunis ; malgré le nombre de l'ennemi et son grand feu, j'ordonnai à cette brave demi-brigade d'attaquer son aile gauche, ce qui fut exécuté de la manière la plus prompte et la plus valeureuse ; les grenadiers de ce corps se jetèrent dans le centre de la ligne de nos ennemis qui, culbutés par ces intrépides soldats, avaient la crosse en l'air et demandaient grâce.

« Les deux bataillons de la 75<sup>e</sup> s'avancèrent en même temps avec la même intrépidité ; arrivés à demi-portée de fusil de la mer, ils reçurent des plus fortes chaloupes tout le fer envoyé par leur artillerie ; trente-deux hommes furent tués et vingt-deux blessés, ce qui était la huitième partie de leur force ; les Anglais, débarqués au même instant, entamèrent une forte fusillade, et ce double concours de feu obligea cette demi-brigade à un mouvement rétrograde qu'elle exécuta tout en répondant au feu de l'ennemi.

« Au commencement de l'attaque, j'avais envoyé chercher le 18<sup>e</sup> de dragons, par l'ordonnance de ce même corps de service près de moi. Il portait au chef de cette demi-brigade l'ordre de s'avancer au plus vite et de charger l'extrême droite des Anglais. Cette charge devait fortement appuyer le mouvement des deux bataillons de la 75<sup>e</sup>

qui, dans mes prévisions, s'il ne donnait pas la certitude du succès, le rendait au moins probable.

« Ne voyant pas arriver cette cavalerie, je fus la chercher moi-même; je trouvai son chef faisant seulement exécuter un à-droite. Je lui ordonnai de me suivre et d'entamer immédiatement la charge; mais cet officier supérieur, voyant son général au milieu d'une pluie de balles, ne l'y suivit pas et s'en alla faire le tour du mamelon, à soixante pas de là, en suivant le revers de la côte: je revins lui renouveler mon ordre; il se mit alors machinalement en bataille, ou plutôt ne s'y mit pas du tout, se porta sur le centre de l'ennemi en se faisant maladroitement tuer du monde et des chevaux: dès lors la 75<sup>e</sup>, qui s'était reformée et marchait de nouveau en avant, au lieu d'être soutenue, resta livrée à ses propres forces, écrasée par un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie, et dut rétrograder une seconde fois. Mon général, les dragons du 18<sup>e</sup> sont intrépides, mais le chef qui les commande n'a pas cette qualité; le bien de mon pays exige qu'un homme d'honneur commande ce régiment. J'ai à me louer des officiers du corps, et particulièrement du chef d'escadron Leclerc qui, blessé dans l'action et ayant eu son cheval tué, n'a point quitté le champ de bataille; cet officier est d'une bravoure remarquable.

« A ma droite, les cinquante-cinq dragons du 20<sup>e</sup>, commandés par le chef d'escadron Boussard, avaient chargé et dispersé tout ce qui se trouvait devant eux; la 61<sup>e</sup> continuait ses premiers avantages en marchant constamment sur le flanc gauche de l'ennemi, renversant au pas de charge des corps entiers d'Anglais et d'Irlandais; elle avait bravé un feu des plus vifs, rien ne l'avait arrêtée;

ses grenadiers, véritables lions de guerre, étaient entrés dans les embarcations et déjà les chaloupes reprenaient le large ; mais le succès que l'ennemi venait d'obtenir à sa droite lui avait permis de faire filer des troupes sur sa gauche, et ce renfort lui permettait d'attaquer de front et de flanc cette vaillante demi-brigade, tandis qu'une forte colonne manœuvrait pour l'envelopper. Je fis donner contre cette dernière colonne les dragons du 20<sup>e</sup> et une compagnie de grenadiers de la 75<sup>e</sup> qui la prirent en flanc, la culbutèrent et la mirent en pleine déroute.

« Le combat continuait ainsi à la droite, la 61<sup>e</sup> arrêtait, par la fusillade la mieux soutenue, tous les efforts de l'ennemi ; mais elle combattait un contre huit, il lui était impossible de remporter à elle seule la victoire. Voyant l'ennemi en possession de toutes les hauteurs, ayant le tiers de mes troupes hors de combat, la 75<sup>e</sup> étant forcée de continuer son mouvement de retraite, j'arrêtai la 61<sup>e</sup> et lui ordonnai de commencer aussi un mouvement rétrograde. La bravoure et les talents de son chef me laissaient en repos sur les obstacles qu'il devait surmonter, et, en effet, il l'exécuta par échelons en fusillant toujours l'ennemi.

« Mon général, nous avons disputé le terrain pied à pied aux Anglais ; malgré eux, nous avons enlevé nos malheureux blessés, et toutes les fois qu'ils tentaient un mouvement en avant trop précipité, nous marchions à eux et les forcions à s'arrêter.

« Après le combat, qui dura depuis sept heures du matin jusqu'à midi, j'établis mon camp au poste de l'Embarcadère, à une lieue du champ de bataille, ma droite appuyée au lac Madié, ma gauche s'étendant jusqu'à la mer. Le ter-

rain, très-resserré et cet endroit, me donnait l'avantage d'opposer à l'ennemi une ligne d'une même étendue que la sienne et de pouvoir profiter de mon artillerie, mais il ne vint pas jusque là ; ayant fait reconnaître ma position, il ne la jugea pas attaquable. Il fit halte dans un bois de palmiers, à l'extrémité de la plaine, forma son camp sur deux lignes : la première à cheval sur la route d'Alexandrie ; la seconde occupa les hauteurs qui se prolongent de la mer au lac Madié.

« Le soir même, l'ennemi fit passer plusieurs embarcations, armées d'artillerie, sur le lac Madié, ce qui lui permettait de battre ma position de flanc et en arrière ; elle ne devenait plus tenable, cependant je ne la quittai qu'à l'instant où il prenait ses dernières dispositions d'attaque. Je n'avais plus que huit cents hommes de disponibles contre dix à onze mille, je me déterminai à prendre position sur les hauteurs d'Alexandrie, en avant de la première enceinte, du côté de la porte Rosette, afin de couvrir cette ville qui était restée, depuis sept jours, sans autre garnison que des marins tirés des différents bâtiments et des dépôts des corps, entièrement composés d'hommes invalides ; je laissai seulement le 18<sup>e</sup> de dragons au poste de l'Embarcadère.

« Mon général, malgré que la victoire ne soit pas restée fixée à nos drapeaux, je crois mes braves soldats, ainsi que moi, encore dignes de votre estime et de celle de la France entière ; ce n'est qu'avec regret que nous avons cédé au nombre, puisque nous avons combattu dans la proportion de un contre cinq et sous le feu de l'artillerie des bâtiments ennemis.

« Les Anglais n'ont dû la victoire qu'à la grande éten-

due de la baie d'Aboukir, qui leur a permis de jeter, à la fois et dans le plus grand ordre, de cinq à six mille hommes d'élite sur la plage : il ne la durent qu'à la perte de quinze cents hommes au moins de leurs plus braves, restés sur le champ de bataille et dans les embarcations, de l'aveu des prisonniers faits le 19.

« Onze pièces de canon ont constamment tiré à mitraille sur l'ennemi à distance de trois cents toises; le chef de bataillon Dandignier, qui les commandait, s'est conduit en homme de mérite; lui et ses officiers ont montré la plus grande bravoure et plus particulièrement parmi ces derniers le capitaine Peugenot. Deux pièces, une de huit et un obusier, ont été démontées; nous avions à soutenir le feu de plus de trente chaloupes canonnières, bombardes et avisos, portant du douze, dix-huit et vingt-quatre.

« Les capitaines en premier et en second de la 4<sup>e</sup> compagnie d'ouvriers de la marine, que j'avais jointe à la valeureuse 61<sup>e</sup>, se sont comportés en hommes d'honneur; huit hommes de cette compagnie ont été tués et dix-sept blessés en sauvant une pièce de douze des mains des Anglais. Un soldat de cette compagnie avait été fait prisonnier, le chef de brigade Dorsenne chargea les Anglais jusque dans leur chaloupe et le reprit.

« Les talents militaires de ce chef de brigade égalent sa bravoure.

« La perte de la journée a été de douze officiers tués et seize blessés, cent quarante-cinq sous-officiers et soldats tués et trois cent six blessés; au total, quatre cent soixante-dix-neuf hommes et trente chevaux hors de combat.

« Parmi les officiers tués, se trouvent l'adjudant-général Martinet, un des officiers les plus distingués de



l'armée, et le chef de bataillon Senneville, de la 61<sup>e</sup>; le chef de bataillon Vilain, de la même demi-brigade, est blessé très-dangereusement.

« Presque tous les officiers de l'état-major ont été atteints ou bien ont eu leurs chevaux tués ou blessés (1), et la plupart des officiers et soldats des différents corps pouvaient aussi montrer le passage des balles au travers de leurs habits.

« Le 18, l'ennemi ne fit aucun mouvement dans la journée, il se retrancha au poste de l'Embarcadère et éleva une batterie de cinq pièces dans la redoute. Vers quatre heures du soir, les généraux Zayoncheck et Delgorgue arrivèrent au camp, ils avaient forcé de marche pour venir me joindre, amenant le 3<sup>e</sup> de dragons, trente-deux hommes du 20<sup>e</sup>; un bataillon de la 75<sup>e</sup>, un détachement de la 61<sup>e</sup>, une compagnie de grenadiers et une de fusiliers de la 25<sup>e</sup>, commandée par le chef de cette demi-brigade.

« Le 3<sup>e</sup> de dragons fut relever le 13<sup>e</sup> à l'Embarcadère.

« Le général Bron, venant du Caire avec le 22<sup>e</sup> de chasseurs, arriva également au camp; le 19, il fut reconnaître l'ennemi, poussa jusqu'à l'Embarcadère et ramena une quinzaine de prisonniers.

« Le 22<sup>e</sup> de chasseurs releva le 3<sup>e</sup> de dragons.

« A dix heures du matin arriva le général Lanusse, venant du Caire avec neuf compagnies de grenadiers de sa division; ces troupes prirent position à la gauche des mîennes. Parti du Caire le 13, il avait reçu en route l'ordre de s'arrêter à Rahmanieh et d'y rester jusqu'à nouvel avis

(1) Le général Friant eut deux chevaux tués sous lui. Trois cent trente hommes se trouvaient détachés au Marabout, à la Maison-Carrée, à l'Embarcadère, dans le fort d'Aboukir, au poste de la digue du lac Madié.

du général en chef ; il prit sur lui de continuer sa marche.

« Le 20 au matin, il fit une reconnaissance jusqu'à l'Embarcadère. A midi, sa division, conduite par le général Silly, arrivait et prenait ses bivouacs ; aucun mouvement n'eut lieu de la part de l'ennemi. Je fis partir le général Zayoncheck pour Rosette, avec une escorte de trente hommes.

« Le 21, j'allai reconnaître l'ennemi à la pointe du jour, rien n'annonçait un mouvement de sa part ; cependant, prévenu à dix heures qu'il se préparait à se porter en avant, je fus le reconnaître de nouveau ; il s'avancait sur trois colonnes et dans le plus grand ordre : une longeait la mer, une autre suivait le lac Madié, entre les deux s'étendait la ligne de bataille, ayant son centre appuyé à la troisième colonne.

« Les deux ailes de cette ligne étaient couvertes par deux pelotons de cavalerie, en avant de son front marchaient de nombreux tirailleurs.

« L'armée ennemie, forte de dix à onze mille hommes, continua sa marche dans cet ordre, s'étendant à mesure que le terrain le permettait, et poussant notre cavalerie que j'avais envoyée à sa rencontre.

« A la nouvelle du mouvement de l'ennemi, je quittai ma position pour venir occuper le camp des Romains ; ma gauche, aux ordres du général Lanusse, prit possession des hauteurs qui dominent ce camp et s'étendent entre la mer et le lac Madié, prolongeant sa droite jusqu'à la grande route d'Aboukir, où ma division, sous le général Delgorgue, appuyait sa gauche et s'étendait depuis ce point jusqu'à la digue entre le lac Maréotis et le lac Madié.

« Nos deux divisions ainsi réunies ne présentaient pas

au delà de trois mille cinq cents combattants ; quoique avec une force aussi inférieure, je devais défendre la communication d'Alexandrie à Berket, chemin que l'armée devait suivre pour opérer sa jonction avec mes troupes.

« Il fut convenu entre le général Lanusse et moi que nous attendrions l'ennemi dans notre nouvelle position, qu'elle serait défendue à outrance, que l'ennemi serait canonné avec la dernière vigueur pour lui détruire le plus de monde que l'on pourrait avant qu'il n'abordât nos lignes, et de ne s'engager dans la plaine qu'à moins de succès marqués qui nous permissent de prendre l'offensive.

« Les 3<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> de dragons, ainsi que le 22<sup>e</sup> de chasseurs, devaient se porter en arrière de la droite de la ligne, derrière des hauteurs qui les masquaient et d'où le général Bron pouvait facilement les déployer si l'occasion devenait favorable ; je donnai les ordres en conséquence.

« En cas de retraite, le 3<sup>e</sup> de dragons et le 22<sup>e</sup> de chasseurs devaient rejoindre l'armée.

« L'ennemi s'arrêta en avant de la Maison-Carrée, sur les hauteurs qui s'étendent parallèlement à deux portées de canon de la nouvelle position que je venais de prendre ; pendant cette marche, le chef de brigade Latour-Maubourg, commandant le 22<sup>e</sup> de chasseurs à cheval, fut blessé d'un éclat d'obus à la tête.

BATAILLE DU 22 (13 MAI 1801).

« Le 22, au soleil levant, l'ennemi se mit en marche dans le même ordre que le jour précédent, il avait en outre une seconde ligne à portée de fusil de la première, ses chaloupes canonnières suivaient en mer et sur le lac Madié, pour soutenir ses flancs et inquiéter les nôtres.

« Lorsque j'envoyai le chef d'escadron Guyon porter l'ordre au général Bron de prendre la droite de la ligne, l'ennemi n'était pas encore à portée de canon.

« Le désir qu'avait le général Lanusse de se mesurer avec l'ennemi, le porta à oublier les ordres que je lui avais donnés la veille (1), il quitta sa position avec précipitation pour descendre dans la plaine, fit avancer la 4<sup>e</sup> demi-brigade légère qui attaqua l'ennemi avec le dernier entrain, soutenue par son artillerie légère. Cette attaque brusque et imprévue ébranla une partie de la droite des Anglais ; le général Lanusse y voyant de l'hésitation, la fit charger par le 22<sup>e</sup> de chasseurs qui se trouvait encore en avant ; cette charge fut heureuse, elle mit en notre pouvoir quatre à cinq cents prisonniers ; le 3<sup>e</sup> de dragons, qui avait marché au soutien du 22<sup>e</sup> de chasseurs, chargea à son tour, mais la colonne du centre de l'ennemi et une partie de sa seconde ligne s'étaient promptement portées en avant et avaient rétabli le combat à son avantage. Le général Lanusse fit alors avancer le reste de sa division en soutien de la 4<sup>e</sup> légère et de sa cavalerie si fortement engagée ; le combat se soutint de la sorte encore quelque temps dans la vallée avec opiniâtreté, puis le général Lanusse effectua définitivement sa retraite sur les hauteurs qu'il venait de quitter quelques heures avant : l'artillerie de position s'employa de tout son pouvoir pour assurer ce mouvement rétrograde, mais ne fut que d'un faible secours, les nombreuses ondulations du terrain ne lui permettant pas de le rendre plus efficace.

(1) Tome III, page 189, de l'ouvrage de M. Abel Hugo, intitulé : *France militaire*, on lit : « Après avoir demandé et obtenu l'assentiment du général Friant, « le général Lanusse fit avancer... » C'est le cas de dire : Voilà comme on écrit l'histoire ! M. Hugo a, du reste, été trompé par une relation inexacte et n'est pas coupable de ce mensonge.

« Mon étonnement avait été extrême de voir le général Lanusse exécuter un mouvement offensif malgré mes ordres précis et les engagements pris la veille : il était facile de prévoir que cette malencontreuse attaque compromettrait toute ma gauche.

« Au moment où je vis la 4<sup>e</sup> légère aux prises avec l'ennemi, je donnai l'ordre à mes trois demi-brigades de se porter en avant. La 61<sup>e</sup> tenait la droite. Mon artillerie s'avança également, prit position et commença son feu ; mais déjà l'ennemi avait déployé ses colonnes et porté une grande partie de ses forces contre la division Lanusse.

« Aussitôt que mes trois demi-brigades furent à portée, elles exécutèrent leur feu de deux rangs, et bientôt je m'aperçus de ses heureux résultats. Je le fis cesser alors pour battre la charge. La première ligne anglaise fut renversée ; nous en étions à la seconde lorsque le général Lanusse me fit prévenir de son mouvement de retraite. Forcé d'ordonner la mienne, elle se fit par bataillon, toujours en fusillant et combattant.

« Une pièce de huit, que j'avais laissée sur les hauteurs en arrière de ma ligne, tua beaucoup de monde à l'ennemi et protégea la retraite des troupes. Nous emportâmes nos blessés et je vins prendre position sur les hauteurs en avant d'Alexandrie, depuis la mer jusqu'au canal, où j'appuyai ma droite. La gauche du général Lanusse s'étendit jusque sur les dunes.

« L'ennemi reforma ses colonnes sur ses deux ailes et son centre et, toujours comme avant le premier combat, avec une double ligne de bataille : il rejoignit bientôt le général Lanusse sur les hauteurs, et le combat recommença de nouveau. Le but évident de l'ennemi était, en prolongeant ses

deux ailes, de s'emparer par sa gauche du dernier pont qui existe sur le canal, en même temps que sa droite attaquerait et tournerait la gauche du général Lanusse. Son aile gauche réussit en effet à se rendre maîtresse du pont sur le Colibri en avant d'Alexandrie ; mais je fis marcher la 61<sup>e</sup> avec quatre pièces de canon et un obusier contre cette colonne, le pont fut repris sans que ma demi-brigade perdit un seul homme ; dès ce moment l'ennemi renonça à me forcer ; il était d'ailleurs très-maltraité, depuis le commencement de cette nouvelle attaque, par deux pièces de douze que m'avait envoyées le chef de brigade d'Anthouard, et que j'avais fait placer à droite et à gauche du chemin d'Aboukir, et par deux pièces de huit et une de douze en position sur ma droite. Ces trois pièces contribuèrent principalement à hâter sa retraite. Il s'établit dans le camp des Romains dont il venait de s'emparer, nous laissant sur le champ de bataille vingt-cinq tués et bon nombre de blessés, que mes soldats transportèrent à l'hôpital.

• L'enlèvement de la position du camp des Romains n'avait été obtenu qu'à la suite des plus grands efforts ; la brillante défense du général Lanusse a fait croire à l'impossible avec le petit nombre de soldats qu'il commandait et qui partageaient son ardeur héroïque ; mais si l'on s'était battu dans la plaine avec vigueur, si l'on fit beaucoup de mal à l'ennemi, si l'on venait encore à ce dernier moment de combattre avec la plus rare bravoure, on perdit l'avantage de cette position du camp des Romains, avantage précieux qui me permettait de foudroyer l'ennemi plus d'une demi-heure avant d'en venir aux mains ; peut-être même mon artillerie serait-elle parvenue à l'ébranler, et l'on aurait alors pu profiter du moment pour faire don-

ner en masse les quatre cents hommes de cavalerie qui se trouvaient dans les meilleures dispositions et que le brave général Bron commandait. Il n'en fut pas ainsi, malheureusement. Cette cavalerie, si bonne, si vaillante, ne donna, ainsi que je viens de le dire, que par régiment et par suite des ordres du général Lanusse, qui, s'abandonnant à sa fougue, ne sut pas attendre.

« Quoi qu'il en soit, cette seconde affaire fait beaucoup d'honneur aux troupes, par le calme et le bon ordre qu'elles y conservèrent.

« Nous perdîmes, dans cette journée, cent dix hommes, dont dix officiers; six cents officiers, sous-officiers et soldats furent blessés. Parmi les morts se trouve le chef d'escadron Réfrogné, du 22<sup>e</sup> de chasseurs, officier très-distingué; parmi les blessés, le chef de brigade Dorsenne, le chef d'escadron Lagné, et le chef de bataillon Darricau, tous trois officiers de grand mérite, et le capitaine Holtz, mon aide de camp, remarquable, je l'ai déjà dit plusieurs fois, par une bravoure exceptionnelle. Le général Lanusse a été aussi atteint d'une balle à l'épaule qui, heureusement, n'a produit qu'une contusion.

« Le général Delgorgue a été remarquable de mérite et d'action, à la première attaque comme à celle du pont; cet officier supérieur, mon général, a tous les droits possibles à votre intérêt.

« La cavalerie eut trente-deux chevaux tués et cent blessés.

« L'ennemi a dû perdre au moins quinze cents hommes; s'étant trouvé longtemps dans un ordre profond, il n'avait que six pièces de canon, nous en avons vingt-deux, et, certainement, si nous nous fussions bornés à défendre

notre position, il aurait encore payé plus chèrement la victoire, si toutefois il l'avait obtenue.

« L'affaire commença à six heures du matin, et ne finit qu'à une heure de l'après-midi. »

Dès le même soir, le général Friant, craignant quelques nouvelles tentatives de l'armée anglaise, dont les suites auraient pu le forcer à se retirer dans la place, fit partir pour Rahmanieh le 22<sup>e</sup> de chasseurs à cheval, le 3<sup>e</sup> de dragons et un détachement du 20<sup>e</sup>, sous les ordres du général Bron, qu'il chargea de rendre compte au général en chef de tout ce qui s'était passé, et de lui montrer une route pour faire passer l'armée au travers du lac Maréotis; mais la résistance opiniâtre qu'avait rencontrée l'ennemi l'avait rendu extrêmement circonspect. A dater du 23, il ne s'occupa, jour et nuit, qu'à se couvrir de terre, il hérissa son camp de redoutes et de fortes batteries sur sa droite, près du camp des Romains, et, à sa gauche, sur la digue qui conduit à Beïdah. Le 24, il fit continuer ses travaux et attaquer, par sa flotte, le fort d'Aboukir. Le bombardement s'en continua les 25 et 26. Le chef de bataillon du génie Vinache, qui le commandait, écrivait ce jour au général Friant qu'une batterie de trente-six pièces le battait en brèche, que la grosse tour était en partie abattue, ce qui mettait les poudres en danger, qu'il n'avait plus que deux pièces en état d'agir, et qu'enfin il se voyait dans l'impossibilité de résister à un assaut si l'ennemi le tentait.

Pendant cette journée du 26, quelques chaloupes canonnières vinrent s'établir à la gauche du camp; le 27, le feu contre le fort d'Aboukir cessa dès le matin; vers midi, quinze bâtiments turcs, dont quatre de guerre,



vinrent mouiller dans la baie, et le 28, les pavillons anglais et ture flottaient sur le fort.

Dans la nuit du 28 au 29, le général Menou arriva avec une partie de son armée sous les murs d'Alexandrie; la journée du 29 fut employée à reconnaître la position de l'ennemi et à donner du repos aux troupes; une attaque générale fut résolue pour le lendemain.

BATAILLE DU 30 (21 MAI 1801).

L'armée anglaise était forte de seize mille deux cents hommes, celle de Menou n'en comptait que neuf mille sept cents. Un général capable et brave, qui se fit tuer au milieu de l'action, en ralliant son infanterie, dirigeait l'armée ennemie; la nôtre était aux ordres d'un homme indécis, entêté, qui ne sut ni prévoir les événements, ni les maîtriser, et qui, sans manquer de courage, joua, dans cette journée, le rôle le plus triste et le plus fatal.

Il avait cependant pour lieutenants des hommes comme Reynier, Friant, Damas, Rampon, Lanusse, qu'il n'avait qu'à consulter pour obtenir la victoire; mais loin de donner cette preuve de bon sens, il s'attacha à repousser leurs conseils et leurs inspirations.

Nous ne nous étendrons pas sur ces affligeants détails, nous nous bornerons même, pour le récit de cette affaire, à quelques lignes qui constateront seulement que, comme toujours, le général Friant y a eu sa part de gloire et de dévouement.

Le 30, à la pointe du jour, l'attaque fut générale; le général Friant faisait partie de l'aile droite de l'armée, il appuyait sa droite à la gauche du général Reynier et sa

gauche à la droite des troupes commandées par le général Destaing ; le général Lanusse était chargé d'attaquer la droite de l'armée anglaise.

Au moment de cette attaque, le général Friant, conformément à ses instructions, fit marcher sa division perpendiculairement à sa position, devant forcer conjointement avec la division Reynier tout ce qui se trouverait devant elles, dès que la division Lanusse aurait tourné la droite de l'ennemi et se serait emparée de la redoute ; mais l'attaque de cette division n'ayant pas eu de succès, le général Lanusse y ayant été mortellement frappé, le général Friant fut obligé de faire appuyer sa division à gauche, jusqu'à quatre cents pas de la mer, afin de faciliter la retraite et d'assurer les moyens de réunion à toute la gauche de la ligne et plus particulièrement à la 18<sup>e</sup> qui se trouvait en face du centre de l'ennemi ; elle vint se rallier derrière la 75<sup>e</sup>.

Le général Friant resta dans cette dernière position et s'y battit jusqu'à dix heures du matin, heure à laquelle le général en chef ordonna la retraite. Le général Friant fut reprendre sa position première sur les hauteurs en avant de la porte de Rosette.

Dans cette bataille, la division eut deux cent douze hommes tués ou blessés ; parmi ces derniers, le chef de brigade Lhuillier de la 75<sup>e</sup> et le commandant de l'artillerie Dandignier, officier regardé avec justice comme l'un des plus distingués de l'armée (1).

Le général en chef n'espérant plus, après la perte de la bataille du 30, forcer l'armée anglaise dans son camp re-

(1) Rapport du général Friant.

tranché, prit le parti d'attendre dans ses positions que l'on s'occupa de fortifier.

Malgré ce grave échec, le général Friant ne considérait pas la position de l'armée comme désespérée, il entretenait la possibilité de conserver l'Égypte à la France ; c'est dans cette pensée qu'il adressa le rapport suivant au général en chef Menou, à la date du 22 germinal an IX :

AU GÉNÉRAL EN CHEF MENOÛ.

« Mon général, je considère notre position actuelle ainsi qu'il suit :

« Les Osmanlis à Salahieh ou près d'y entrer; les Anglais parfaitement retranchés dans leur camp de la digue, à l'ancien camp des Romains, en possession de Rosette, de la presqu'île entre le lac d'Edkou et ceux de Madié et de Beïdah, pouvant faire un mouvement avec des forces supérieures aux nôtres sur Rahmanieh, où se trouve notre dépôt de vivres, s'en emparer et se joindre immédiatement après aux Osmanlis.

« L'armée française est partagée en trois, Alexandrie, Rahmanieh et le Caire; il est de toute impossibilité de faire face partout, avec des forces aussi faibles que les nôtres; il n'y a d'autre parti à prendre que de réunir les troupes de l'armée qui se trouvent à Rahmanieh et au Caire.

« La situation critique où nous nous trouvons, exige impérieusement et très-promptement l'exécution de cette mesure, sans quoi les troupes de Rahmanieh ne peuvent plus agir; si les Anglais s'emparaient du point de Rahmanieh, les troupes qui s'y trouvent pour le défendre doivent faire leur retraite sur le Caire, en défendre l'entrée à nos ennemis, de manière que si nous sommes obli-

gés par la longue des temps d'évacuer l'Égypte, nous pourrions capituler comme armée.

« Des forces navales supérieures à celles des Anglais pourraient nous faire sortir de la position où nous nous trouvons ; viendront-elles ? il est presque impossible d'y croire : il faut donc chercher à défendre le pays le plus longtemps possible, car je regarde la côte comme prise.

« Si les troupes de Rahmanieh font leur retraite sur Alexandrie, toute l'armée alors ne pourrait capituler que comme garnison.

« Dans le cas où les Osmanlis feraient rentrer également nos troupes dans le Caire, il faut nous attendre de plus à une insurrection générale dans le pays ; au lieu que, si les troupes susdites remontent au Caire, se réunissent à celles qui y sont, les Osmanlis n'étant point encore battus, bien sûrement ils le seront, et l'armée, ainsi victorieuse, en imposera aux habitants.

« Je ne pense pas que les Anglais, après s'être emparés de vive force du point de Rahmanieh, suivent nos troupes remontant au Caire, pour se réunir aux Osmanlis ; ils seraient obligés de laisser du monde dans leur camp retranché, à Rosette et à Rahmanieh ; ce dernier endroit deviendrait, nécessairement, leur point central de communication s'ils marchaient en avant ; mais ils n'ont point de chevaux pour traîner leur artillerie ; à la vérité, ils pourraient en trouver, mais tout cela demanderait du temps.

« Je ne pense pas non plus qu'ils cherchent à avoir avec nous une affaire de plaine, si leurs quatre régiments de cavalerie ne sont montés auparavant ; bien certainement ils ont peur de la nôtre.

« Notre artillerie étant à peu près réunie, sera toujours

supérieure à la leur, je tiens donc à ce que nos troupes soient réunies aussi vite que possible.

« Les Anglais, voyant le mouvement rétrograde de nos troupes, et ne pouvant les suivre, il est présumable qu'ils laisseront du monde à Rahmanieh pour se procurer des chevaux, etc.

« S'empareraient-ils de la côte, depuis Alexandrie jusqu'au lac Menzaleh, ce qui peut leur être avantageux pour recevoir des vivres, non-seulement pour leur armée et leur escadre, mais encore pour s'emparer de Damiette ; s'ils ne reçoivent point de renforts, je ne pense pas qu'ils occuperont ce point, leur armée se trouverait alors trop divisée.

« Dans l'hypothèse où l'ennemi n'occuperait pas la côte jusqu'au lac Menzaleh, il n'en laisserait pas moins du monde à Rahmanieh et à Rosette ; Alexandrie deviendrait alors l'objet de sa convoitise, il réunirait de nouveau toutes ses forces à son camp retranché et chercherait sans doute à nous enlever le nôtre, ce qui n'aurait pas lieu sans qu'il essuie une perte considérable. Ferait-il un débarquement entre le Marabout et Alexandrie pour faire diversion ? Ces troupes ne pourraient avoir avec elles d'artillerie, ce ne serait qu'une fausse attaque. Plusieurs compagnies de grenadiers avec quelques pièces légères, protégées par les forts, seraient suffisantes pour les tenir en respect.

« Il n'y a pas de doute que ce débarquement n'aurait lieu que si l'ennemi attaquait notre camp et ne veuille l'enlever de vive force, ce qui pourrait être, n'ayant que la moitié des troupes nécessaires pour le défendre avec succès.

« Dans la supposition où l'ennemi se serait emparé de nos lignes, j'évalue qu'il nous aurait attaqué avec dix mille

hommes, et j'évalue sa perte à quinze cents au moins ; peut-il cerner Alexandrie avec le reste ? c'est impossible. Or, il se portera en force sur les hauteurs de Pompée ou sur celle de Cléopâtre ; ce dernier point lui est plus convenable, car, s'il s'en emparait, il deviendrait maître du pont neuf, y ferait venir de la grosse artillerie, étant près de la mer ; il y faut donc une redoute extrêmement forte, qui se trouvera protégée par d'autres et plusieurs forts, de manière qu'il puisse se repentir de sa témérité s'il venait l'attaquer ; il faut également bien retrancher les hauteurs de Pompée.

« Avec les troupes qui sont au camp et les marins qui se trouvent dans les forts, on peut défendre Alexandrie six semaines avec une grande activité ; et on pourrait prolonger cette défense dans le cas où il nous viendrait des secours.

« A l'époque où la garnison d'Alexandrie serait susceptible de capituler, si nos troupes étaient encore en possession de l'Égypte, la place ne pouvant être cernée par l'ennemi, je pense qu'il lui serait facile de remonter au Caire où ailleurs, laissant des chirurgiens pour les malades ; avec du caractère, on peut exécuter cette mesure.

« Mon général, lorsque l'on est possesseur de l'Égypte, Alexandrie est une place extrêmement importante, à cause de ses ports et de notre communication avec la métropole ; mais l'escadre anglaise, qui croise devant, nous prive de ces avantages ; l'armée que cette escadre a jetée sur nos côtes, nous menace de l'envahissement du pays. Alexandrie, dans cette situation, deviendra une place qui épuisera, j'ose dire anéantira l'armée, si elle n'est pas approvisionnée avant que l'ennemi ne se soit emparé du point de Rahmanieh ; l'ennemi n'attend que des moyens

pour nous l'enlever. Il peut faire passer une forte colonne par Berket avec de l'artillerie, faire attaquer nos troupes par celles qui sont à Rosette; mais, pour réussir, il lui faut le cours du Nil; aussitôt qu'il s'en sera emparé, il attaquera Rahmanieh bien sûrement.

« Si donc l'ennemi s'en empare avant qu'Alexandrie ne soit approvisionnée, je propose d'évacuer cette place à l'instant même, en laissant une commission de santé pour nos malades, de quoi les nourrir et les traiter; nous prendrons pour quatre ou six jours de vivres et nous nous retirerons sur Vaccardam, même plus haut, en gagnant le Caire, emportant avec nous le plus de munitions possible, jetant le reste à la mer et faisant sauter les forts (ici j'observe que nous devrions envoyer à Rahmanieh le plus de munitions de guerre possible que l'on placerait sur des barques qui suivraient le mouvement de l'armée); d'un autre côté, il me semble qu'étant toujours maîtres de l'Égypte, on peut affamer et réduire Alexandrie possédée par les Anglais, en lui coupant toutes espèces de vivres et surtout la privant d'eau; alors il faudrait reprendre Rahmanieh, ce que nous pourrions faire.

« Si les circonstances exigeaient qu'Alexandrie soit évacuée, deux mille marins rentreraient dans les corps de l'armée et vous redeviendriez formidable.

« Signé : le général FRIANT. »

Le 24 germinal, le général en chef Menou nomma le général Friant lieutenant-général de l'armée d'Orient, pour en remplir sous ses ordres les fonctions dans tous les territoires qui dépendent de l'Égypte.

Cette récompense de ses longs et pénibles travaux de guerre, accomplis depuis trois années, devenait double-

ment agréable au général Friant et le remplissait d'espérances pour un heureux avenir ; il pensait que cette nouvelle position donnerait plus de valeur à ses paroles dans la tâche difficile qu'il avait entreprise.

Il a été dit que le bon accord dans l'état-major général de l'armée avait cessé à la mort du général Kléber, et malheureusement les discussions de chaque jour avaient encore plus divisé les esprits ; quelques amis du général Friant l'avaient prié de s'employer pour ramener chacun à cette harmonie, le bonheur des camps, qui fait courir à tous les dangers, console de toutes les fatigues et privations, et, il faut bien le dire, qui donne les succès : il ne fut pas assez heureux pour réussir ; il eut seulement le mérite de l'avoir tenté avec ce zèle, ce désir du bien, cet amour du pays qui ne le quittaient pas. On se borne à donner comme preuve de cette funeste division les lettres des généraux Belliard et Donzelot, des 26 germinal et 8 floréal, produites à la fin de ce volume comme pièces justificatives.

Cette mémorable campagne d'Égypte se termina par le siège d'Alexandrie ; nous pensons devoir transcrire ici les quelques mots qui suivent, tirés de la biographie du général Friant qui parut en l'an XIII :

« Pendant le siège de six mois que soutint Alexandrie  
« contre toutes les forces réunies des armées ottomane et  
« anglaise, quoique le général Menou s'y trouvât en per-  
« sonne, le général Friant ne continua pas moins d'être  
« chargé, en sa qualité de lieutenant-général, du com-  
« mandement de la place, d'une partie du camp retran-  
« ché qui se trouvait sous ses ordres et sous ceux du lieu-  
« tenant-général Rampon. Il ne démentit pas, dans ces  
« dernières circonstances, la gloire qu'il avait acquise de-



« puis dix années de guerre dans tant de combats où il  
« avait signalé sa valeur ; il sut encore orner son front de  
« nouveaux lauriers ; quoique atteint d'une maladie cruelle,  
« causée par les peines et les fatigues sans nombre qu'il  
« avait éprouvées, il ne cessa de se montrer chaque jour  
« à ses troupes, qui le chérissaient comme leur père, afin  
« de les encourager dans leurs travaux et à soutenir les  
« maux infinis dont elles étaient accablées.

« Enfin, la longueur du siège, le scorbut, les combats  
« et la famine ayant enlevé et plongé dans les hôpitaux la  
« grande majorité de la garnison, il fut nommé président  
« du conseil de guerre qui débattit avec les principaux gé-  
« néraux anglais les articles de la capitulation ; elle fut si-  
« gnée le 22 fructidor.

« Le général Friant ne s'embarqua qu'après avoir vu  
« monter sur les bâtiments jusqu'au dernier soldat de la  
« garnison ; il fit voile pour la France le 21 vendémiaire  
« an X, et arriva à Marseille le 22 frimaire (1).

« La paix régnait en France ; cependant, le Premier  
« Consul voulant employer les talents du général Friant  
« de manière qu'ils fussent encore utiles à la République,  
« le nomma inspecteur-général d'infanterie ; il remplit  
« pendant deux ans ces importantes fonctions, jusqu'au  
« moment où il reçut une nouvelle preuve de la confiance  
« du gouvernement qui l'appela au commandement d'une  
« division de l'armée destinée à l'expédition d'Angleterre.

« Telle a été la carrière parcourue jusqu'ici par le gé-

(1) Le général Friant, à son arrivée à Marseille, était sans argent. Il y emprunta 10,000 francs. Pendant le siège, les caisses de l'armée étaient vides, et il y avait déposé ce qu'il possédait pour subvenir aux besoins les plus urgents de l'armée, et, par conséquent, n'avait rien touché de ses appointements.

Lettre du 22 nivôse an X, au ministre de la guerre.

« général Friant. On y trouve rassemblés en grand nombre  
« ces traits de courage et de dévouement, dont quelques-  
« uns seulement suffiraient pour établir la plus brillante  
« réputation, et quelle que soit la gloire que lui réserve l'a-  
« venir, quelques services qu'il soit appelé à rendre en-  
« core à sa patrie, son nom, honoré aujourd'hui de l'es-  
« time et de la considération publiques, est désormais insé-  
« parable dans l'histoire des plus glorieuses circonstances  
« de la guerre de la révolution. »

A son arrivée à Marseille, le général Friant adressa la lettre suivante au Premier Consul, vendémiaire an X :

AU GÉNÉRAL BONAPARTE, PREMIER CONSUL.

« Vous avez sans doute appris les malheurs de l'armée d'Orient et la perte de la colonie, et vous aurez appris également combien les divisions qui ont régné entre plusieurs de nous y ont contribué. Je ne cherche pas à jeter de la défaveur sur personne, mais un jour chacun de ceux qui ont eu part aux événements devront rendre compte au gouvernement de leur conduite; la mienne sera facile à connaître; le général Menou fut nommé par vous notre général en chef, il avait votre estime, il eut votre confiance, devais-je lui refuser la mienne?

« Le général Menou vous rendra compte, s'il ne l'a déjà fait, des affaires que j'ai eues avec l'ennemi les 17 et 22 ventôse dernier; le 17 j'avais à peine mille baïonnettes, et malgré mes efforts le débarquement s'effectua. Le 22, le général Lanusse m'avait rejoint, mais je n'avais pas malgré cela quatre mille hommes, et l'ennemi en avait quinze mille en présence. J'ai fait dans cette affaire tout ce qu'il était possible de faire; je détruisis ou mis hors

de combat plus de deux mille cinq cents Anglais, et je couvris Alexandrie qu'ils n'osèrent pas attaquer. Je puis vous le dire, mon général, ces deux affaires leur imposèrent singulièrement et leur avaient donné la plus haute idée de nos troupes ; pourquoi faut-il que depuis les choses aient tourné si mal ?

« Je ne vous ai point donné ces nouvelles par l'avis de *l'Osiris*, je ne pensais pas qu'il fût en France.

« Recevez mes remerciements, citoyen Consul, des bontés que vous avez eues pour mon fils ; j'espère, dans peu, vous en remercier de vive voix, car si, dans les malheurs dont nous sommes accablés, nous éprouvons quelques consolations, c'est celle de revoir celui qui sauva la France à Marengo.

« Agréez mon profond respect,

« Signé : le général FRIANT. »

RÉPONSE DU PREMIER CONSUL.

« Paris, 22 frimaire an X.

« J'ai connu, citoyen général, les efforts que vous avez faits pour empêcher le débarquement des Anglais. Je sais que depuis et dans toutes les occasions vous avez soutenu la réputation que vous aviez acquise ; lorsque vous vous serez reposé dans le sein de votre famille le temps que vous jugerez convenable, venez à Paris, je vous y verrai avec le plus grand plaisir.

« Je vous salue,

« Signé : BONAPARTE. »

Deux fragments de lettres du général Menou au général Friant, des 6 frimaire et 15 pluviôse an X, disent :

« Vous pouvez être assuré, mon cher général, de l'estime et de l'amitié que je vous ai voué ; la probité, l'honneur, l'attachement à la République et au Premier Consul qui la gouverne, tels sont les principes de votre conduite et de la mienne, telles sont les causes qui nous réuniront, je l'espère, pour toujours. Je sortirai de quarantaine le 17, je compte vous embrasser à Marseille.

« Signé : Abd. MENOU. »

« J'ai appris par le Gouvernement, mon cher général, que vous aviez été nommé inspecteur-général d'infanterie ; je vous en fais bien mon compliment ; c'est une très-belle place et que vous remplirez parfaitement ; dans tous les temps du monde, je prendrai le plus vif intérêt à ce qui vous regarde.

« Le Gouvernement a confirmé toutes mes nominations, ce qui me fait le plus grand plaisir, car j'attache beaucoup de prix à ce que tous ceux que j'ai eu l'honneur de recommander soient bien traités ; ce qui m'intéresse personnellement m'est d'une indifférence absolue.

« Signé : Abd. MENOU. »

---

Là, dans les camps à jamais célèbres de Boulogne, d'Ostende, d'Étaples et d'Ambleteuse, étaient rassemblés les quatre corps d'armée aux ordres des nouveaux maréchaux Lannes, Soult, Ney et Davout.

Augereau commandait le camp de Brest, Mortier occupait le Hanovre, le général Marmont la Hollande, le général Gouvion-Saint-Cyr le royaume de Naples, Masséna était en Italie.

Ces illustres lieutenants du grand capitaine commandaient les immortelles légions qui devinrent cette Grande Armée dont la marche victorieuse sillonna l'Europe, qui planta ses aigles sur les murs de dix capitales, et qui sema partout les souvenirs impérissables de sa gloire et de sa vaillance.

Ces braves, prêts à s'élancer sur les côtes de la Grande-Bretagne, sont tout à coup arrêtés.... La Bavière est envahie ! Les Autrichiens s'avancent sur le Rhin, les Russes marchent à leur suite.

Napoléon, forcé de tirer l'épée contre eux, se dispose à faire repentir ses agresseurs de leur témérité. Avec une rapidité merveilleuse, un ordre sans égal, un ensemble parfait, un nouveau plan de campagne est conçu et mis à exécution. Le 8 septembre, l'armée ennemie avait commencé les hostilités sans déclaration préalable. Le 26, les soldats du camp de Boulogne franchissaient le Rhin!... Dix jours après, plusieurs étapes étaient doublées, plusieurs marches de nuit exécutées, et le 3<sup>e</sup> corps passait le Danube à Neubourg.

Le 18 vendémiaire (10 octobre), l'avant-garde de ce corps, augmentée du 103<sup>e</sup> régiment de ligne, du 7<sup>e</sup> de hussards, est mise, ainsi que le général Eppler, qui l'avait commandée jusqu'alors, aux ordres du général Heu-

delet, qui fut remplacé dans le commandement de sa brigade par le général Grandeau (1).

Le 19 (11 octobre), la division part d'Aichach à quatre heures du soir par un temps affreux qui se change bientôt en une véritable tempête; elle prend ses bivouacs en avant d'Ober-Roth. Le 2 brumaire (24 octobre), elle passe l'Iser à Munich et prend position près de Freysing. Le 4, l'avant-garde s'empare de Mühldorf après l'échange de quelques boulets.

Le 5 (27 octobre), l'artillerie des deux premières divisions est mise en batterie pour chasser un fort parti ennemi qui, s'étant établi dans un château sur la rive droite de l'Inn, inquiétait nos travailleurs occupés à la réparation du pont de Mühldorf; la division ne franchit cette rivière que le 6, à cinq heures du soir.

Le 9, l'avant-garde eut une affaire assez chaude près de Jeding, où l'on fit de cinq à six cents prisonniers; la compagnie de sapeurs attachée à la division y fut engagée, elle eut plusieurs blessés, au nombre desquels se trouva le capitaine Boissy, qui la commandait. Ce même jour, la division quitte, à sept heures du soir, les cantonnements qu'elle occupait depuis deux heures seulement, au delà de Haag. Cette fois encore, le mauvais temps la poursuit; le vent chasse au visage des troupes une neige épaisse et une pluie à moitié gelée.

Le 10, nouvel engagement d'avant-garde au delà de Lambach: les Autrichiens veulent tenir dans un château au delà de la Trann, ils ont plusieurs tués, on leur prend quelques hommes. Le général Bisson, commandant la

(1) Ce dernier n'occupait ce poste que trois semaines environ; les fatigues de la campagne l'obligèrent à s'en démettre et à se retirer sur les derrières de l'armée.

1<sup>re</sup> division, est blessé et remplacé par le général Caffarelli, aide de camp de l'Empereur.

Le 13, l'avant-garde s'empare de la ville de Steyer, que la rivière de ce nom sépare en deux parties, après un combat de quelques heures.

Le 14, le général Friant quitte Surning-Hoffen à trois heures du soir, abandonnant 20,000 rations de pain qu'il avait commandées, et dont il faisait surveiller et activer la confection.

Le 16, chaque division du corps d'armée laisse un régiment à la garde de son parc d'artillerie, et 200 hommes de chaque régiment sont commandés pour piquer la route, couverte de neige et d'une glace épaisse, pour y semer de la paille et du foin lorsqu'il est possible de s'en procurer. Cette journée fut encore plus pénible et plus fatigante pour les troupes que les précédentes (1).

Voici l'ordre du jour du 3<sup>e</sup> corps à l'occasion de cette marche.

« Le 3<sup>e</sup> corps est prévenu que cette marche lui occasionnera beaucoup de peines et de privations, mais le résultat sera de lui faire faire l'avant-garde des autres corps d'armée et de faciliter la victoire, en épargnant le sang des braves et fidèles soldats de notre illustre souverain.

« Si les obstacles qu'offriront cette marche nous rebu-

(1) Dans son Mémorial de cette campagne, le capitaine du génie Méniessier l'indique de cette manière :

« D'Usitz à Rislau, où fut notre quartier général, les chemins sont très-mauvais, presque toujours dans des fonds; des ruisseaux viennent de toutes parts des hauteurs qui, très-rapprochées, paraissent suspendues; ces ruisseaux inondent le chemin non ferré, étroit et encaissé. Tous les petits ponts pour les hommes à pied avaient été détruits; je marchais avec les sapeurs de tous les régiments pour en construire de nouveaux. »

« taient, nous nous trouverions en troisième ligne. M. le  
« maréchal réclame et compte sur le zèle et la volonté des  
« généraux, colonels, officiers et soldats ; il se flatte que  
« tous employeront cette énergie française qui fait faire  
« des miracles. »

Le lendemain, 17 (8 novembre), l'avant-garde eut à livrer un combat acharné en avant de Maria-Zell, qui commença aux approches de Neuhauss. Quoique l'ennemi eût l'avantage de la position, on ne tarda pas à en venir aux mains. Le 108<sup>e</sup> de ligne et le 1<sup>er</sup> de chasseurs de la division Friant, ainsi que le 13<sup>e</sup> léger et le 7<sup>e</sup> de hussards y firent des prodiges de valeur, inspirés qu'ils étaient par l'intrépidité du brave et malheureux général Eppler, tué dans le combat. L'ennemi, outre un grand nombre de morts, perdit trois mille cinq cents prisonniers, douze pièces de canon ; le lendemain, on lui prit encore deux drapeaux.

La division établit ses bivouacs sur une partie de ce champ de bataille, où tout respirait encore le combat du matin. Les hommes, les chevaux, tués ou blessés, des armes, des gibernes, des sacs, des casquettes de l'ennemi, couvrent le terrain ; la route, les défilés, encombrés d'équipages, de voitures, de caissons abandonnés, des chevaux délaissés, errant dans les bois, représentaient l'é-mouvant tableau de cette lutte sanglante, d'où l'extrême bravoure et l'intrépidité portées au sublime, étaient sorties victorieuses.

L'artillerie avait marché jour et nuit (1).

« (1) Le capitaine du génie Ménissier décrit ainsi le terrain sur lequel s'est engagé ce combat :

« ..... Le chemin se partage en deux dans ce vallon ; l'un, sur la droite, conduit à Luntz, gros village dans les montagnes ; l'autre, que nous suivons, conduit à Neuhauss. Le terrain, jusqu'à ce village, n'est que vallons séparés par des hauteurs assez grandes, sur chacune desquelles la route a une pente assez



Le 20, un ordre de départ précipité détruit encore les espérances du général Friant pour une distribution de pain qui se confectionne, et dont ses troupes se trouvent encore privées.

Le 22, l'avant-garde est dissoute et le général Heudellet reprend le commandement de sa brigade, il ramène avec lui le 108<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> de chasseurs. Un ordre du jour annonce l'entrée à Vienne.

Le 23, les grenadiers de la division partent pour cette capitale, sous le commandement du chef de bataillon Dulong, du 15<sup>e</sup> léger. L'armée est prévenue qu'elle doit se préparer à de nouveaux combats, et les soldats se mettent en marche en chantant.

Le 24 (15 novembre), les 48<sup>e</sup> et 108<sup>e</sup> régiments de ligne entrent à Vienne, où se trouve le quartier général du maréchal Davout; ces deux régiments ne rentrent à la division que le 29.

Le 25, le reste de la division traverse Vienne et passe le Danube pour prendre des cantonnements à deux lieues en avant de cette ville, sur la route de Brünn. Le 26, son

« bien calculée. Cette route serait bonne pour l'artillerie, si, comme lors de notre passage, elle n'était couverte de neige et de glace. Nous côtoyâmes alternativement les deux rives de l'Ernbach, qui coule du Sud-Est au Nord-Ouest, dans ces gorges profondes. Trois quarts de lieue avant Neuhauss, le chemin monte le revers gauche d'un défilé dans lequel il y avait beaucoup de cadavres ennemis et plusieurs des nôtres; beaucoup de blessés dans une ferme sur la droite; d'autres étaient encore sur le champ de bataille; beaucoup de morts sur la route et les côtés.

« Nous descendîmes dans un vallon presque circulaire de soixante-quinze mètres de rayon environ, coupé par plusieurs petits ruisseaux; il y avait aussi beaucoup de blessés dans la maison dans laquelle notre quartier général fut établi. De nos croisées nous pouvions voir nos intrépides soldats, aussi joyeux, aussi gais, autour de leurs foyers, malgré leurs fatigues, qu'ils le sont après la victoire, plumant oies, poules, etc., produit de cette maraude obligée qui devait subvenir à leur existence par le manque de distributions réglées qui ne pouvaient avoir lieu en ces moments, à cause de nos marches rapides de jour comme de nuit, dans des pays presque déserts, où l'homme à cheval eût préféré mille fois être à pied. »

quartier général est à Folsdorf. Le 7 frimaire, elle se rapproche de Vienne, et son quartier général s'établit à Léopoldau-Spitz.

Le 8, à huit heures du soir, le 3<sup>e</sup> corps reçoit l'ordre de se porter sur Brünn à marches forcées, en ordre serré, les soldats munis de cartouches, les armes en état pour entrer en ligne (1).

A neuf heures le général Friant a levé ses cantonnements ; et le lendemain à pareille heure il était à Nicolsbourg, sa division avait fait dix-huit lieues. Le 10, à neuf heures du soir, il était en avant de l'abbaye de Raygern, avec ses têtes de colonnes, à droite de la route de Brünn et à un quart de lieue environ de Zatz, village sur la route ; il avait pris position à onze heures, et le chef de bataillon Petit (2), son premier aide de camp, partait pour le grand quartier général annoncer son arrivée à l'Empereur.

L'Empereur étonné remarqua avec la plus vive satisfaction la marche rapide et sans exemple de la division, vu la longueur et les difficultés de la route, aussi dit-il : *Cet homme me fera toujours des siennes*. La division Friant représentait seule le 3<sup>e</sup> corps ; dans cette grande lutte, elle a seule combattu sur le point important de Sokolnitz. La 3<sup>e</sup> division était aux environs de Nicolsbourg, et la 1<sup>re</sup>, que commandait le général Caffarelli, depuis Lambach, avait été appelée au grand quartier général et se trouvait

(1) Pour ces grands mouvements et pour éviter tout retard, le double de ces ordres était toujours adressé, du grand quartier général, aux généraux commandant les divisions, et à cette occasion le général Friant reçut du prince Berthier, major-général, le billet suivant :

« Mon cher Friant, on se bat le 11 ; partez au reçu de la présente et faites « tous vos efforts pour arriver. »

(2) Mort il y a peu de mois, général de division, sénateur. Il reçut les adieux de l'Empereur à Fontainebleau, le général Friant étant malade. Il a été plusieurs années commandant de l'Hôtel des Invalides.

placée, le jour de la bataille, en seconde ligne, derrière la division Suchet, à cheval sur la route d'Olmùltz, et sous les ordres du maréchal Lannes.

BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Le 11, à six heures du matin, le général Friant met sa division en mouvement; à huit heures et demie l'ordre d'attaquer est donné; le général Heudelet se porte avec sa brigade (1) sur Turias, au pied des hauteurs, non loin de la gauche de la Schwarzawa, d'où il chasse les tirailleurs de l'ennemi; de là il marche sur Sokolnitz, petit village sur la gauche du ruisseau de Goldbach; il se lie par des postes et reconnaissances aux troupes du maréchal Soult, qui étaient déjà aux mains avec l'ennemi, lui-même ne tarda pas à en faire autant; il dégage le 36<sup>e</sup> de ligne, écrasé par un corps russe infiniment supérieur en force, et pour éviter d'être tourné dans sa marche il soutient sa droite par le 1<sup>er</sup> régiment de dragons, dont les éclaireurs fouillent le bois qui se trouve devant eux.

L'artillerie, qui n'avait pu suivre la marche rapide de la division, arriva un peu après avec les deux autres brigades, entre neuf et dix heures; l'action était déjà bien engagée: ces deux brigades n'auraient pris part au combat que plus tard encore, sans la prévoyance du général Friant qui, au lieu de laisser ses troupes en arrière de

(1) La brigade Heudelet se composait à ce moment du 108<sup>e</sup>, de deux compagnies de voltigeurs du 15<sup>e</sup> léger, de deux pièces de quatre et du 1<sup>er</sup> de dragons.

La 2<sup>e</sup>, celle Kister, des restes du 15<sup>e</sup> et du 33<sup>e</sup>, et la 3<sup>e</sup>, celle Lochet, des 48<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup>.

Le reste de l'artillerie partagé entre ces deux dernières brigades.

l'abbaye de Raygern, les porta en avant, l'encombrement qui existait sur ce point rendant le passage très-long et très-difficile. On voit, par la composition de la brigade Heudelet, que le général Friant n'était arrivé sur le champ de bataille qu'avec des têtes de colonnes de ses divers régiments, ce qui ne l'avait pas empêché d'attaquer l'ennemi.

« L'action pour la 2<sup>e</sup> division dura jusqu'à quatre heures du soir, elle fit presque toujours feu de deux rangs et ne dut la victoire longtemps disputée qu'elle remporta sur un ennemi quatre fois plus nombreux, *qu'aux savantes manœuvres* que lui fit exécuter son général ; il était partout, il eut quatre chevaux tués sous lui. (1) »

Le 15<sup>e</sup> léger, dont le bataillon d'élite était avec le général Oudinot, dont les voltigeurs étaient avec le général Heudelet, ne comptait pas alors plus de 500 baïonnettes ; aussi, lorsque le général Friant le conduisit sur Sokolnitz, lui dit-il : « Allons, mon petit 15<sup>e</sup>, en avant ! » et son petit 15<sup>e</sup> fit des prodiges de valeur ; il resta à sa tête jusqu'à l'entrée du village sur la droite ; puis, prévoyant son prochain retour, il court au 33<sup>e</sup> pour ordonner un mouvement qui mit ce régiment à même de prendre l'ennemi en flanc et par derrière à sa sortie du village. En effet, les Russes occupaient Sokolnitz en grand nombre ; le 15<sup>e</sup> fut ramené ; mais il rentre dans le village à la suite des Russes que le feu du 33<sup>e</sup> a décimé, il tue, renverse, culbute tout ce qui lui résiste, le terrain se jonche de morts, lui-même perd beaucoup de monde ; sur trente-deux officiers il en eut quinze hors de combat, mais il s'empare de cette partie du village.

(1) *Mémorial* du capitaine du génie Ménissier.

Les autres régiments, particulièrement le 108<sup>e</sup>, ne montrèrent pas moins d'intrépidité ; malheureusement, l'artillerie du général Vandamme, en batterie sur notre droite, croit tirer sur l'ennemi et, par une fatale erreur, tue plus de trente hommes de la division.

Le 48<sup>e</sup> avait, de son côté, acculé une colonne russe d'environ cinq mille hommes contre les marais, lui avait tué beaucoup de monde, un grand nombre étaient blessés ; ceux qui restaient debout étaient tellement fatigués, harassés, étonnés, qu'ils ne combattaient plus ; ce n'était plus qu'une multitude, qu'une masse informe que le colonel Barbanègre, du 48<sup>e</sup>, regarda comme prisonnière, et il continua son mouvement sur la droite.

Peu après, le colonel du 8<sup>e</sup> de hussards, corps du maréchal Soult, aperçoit cette colonne abandonnée, la somme de se rendre, elle dépose les armes aussitôt et il la fait escorter par sa troupe (1).

(1) Le général Lochet, qui avait le 48<sup>e</sup> sous ses ordres, crut devoir réclamer l'honneur de la destruction de cette colonne. Il adressa à cet effet un rapport au général Friant, son chef immédiat. Nous donnons ici une copie textuelle de l'autographe que nous possédons :

« .... Après le combat vif et meurtrier soutenu par la division, depuis huit heures du matin jusque vers deux heures de l'après-midi, devant le village de Sokolnitz, pendant lequel ce village, défendu par neuf à dix mille Russes, fut pris et repris deux fois de vive force par moins de trois mille hommes, les Russes se trouvèrent acculés au lac qui se trouve à l'extrémité de la droite et près Sokolnitz.

« Tant que la glace de ce lac ne fut pas rompue, partie des Russes se jeta en désordre sur la rive opposée, rive droite, partie resta entassée, sans ordre, marchant lentement et sans direction.

« La division avait alors reçu l'ordre de se porter sur Tellnitz ; le 48<sup>e</sup> avait été laissé, avec le général soussigné, à la poursuite de l'ennemi en déroute ; ce corps, joint au 36<sup>e</sup> régiment, détaché de la division Saint-Hilaire, était parvenu, une heure au moins avant la division Legrand, à acculer plus fortement la colonne ennemie au lac de Sokolnitz et à la mettre dans un état tel, qu'elle ne pouvait tirer un coup de fusil, et ce ne fut qu'après qu'un grand nombre de tirailleurs de ces deux régiments furent pêle-mêle au milieu d'elle, qu'un escadron du 8<sup>e</sup> de hussards se porta au trot dans cette mêlée ; mais alors l'ennemi avait jeté ses armes, et la partie qui, comme on l'a dit, avait profité des glaces pour

La force de la division, en entrant au feu, était de deux cent sept officiers, trois mille trois cent soixante-trois sous-officiers, soldats et canonniers; elle eut quatorze officiers tués, quarante blessés; cent quatre-vingts sous-officiers, huit à neuf cents soldats hors de combat, et quelques prisonniers; mais plus de trois mille Russes prisonniers, douze cents tués ou noyés, cinq drapeaux, plus de vingt pièces de canon, furent pour la division les gages de la victoire; elle resta jusqu'à huit heures sur le champ de bataille.

Le lendemain 12, une heure avant le jour, elle était sous les armes, on rectifia sa position; la gauche était au lac, le village de Neuhoffen et un gros ruisseau sur son front, la droite se prolongeait sur Crépitz; elle était placée de manière à maîtriser la route de Nicolsbourg à Olmütz.

On fit de suite remplacer les cartouches.

Le quartier général de la division s'établit à Lauritz.

La division quitte sa position à neuf heures du soir pour

traverser le lac, était déjà faite prisonnière par les troupes de Saint-Hilaire ou de Vandamme.

« Cet escadron qui, sans doute, s'il l'eût fallu, eût bien fait le coup de sabre, n'eut pas, dans cette circonstance, l'occasion d'en user; le corps ennemi se trouvait dans le plus grand désordre et totalement décidé à poser les armes devant les troupes contre lesquelles il se battait depuis le matin.

« La division Legrand, qui ne parut à portée de faire le coup de fusil qu'au moment de la reddition de l'ennemi, recueillit les prisonniers; mais il est vrai de dire qu'ils ne lui ont pas coûté un seul homme, si j'en excepte la perte qu'a faite le brave 3<sup>e</sup> régiment, faisant partie de cette division, à l'attaque de Tellnitz, dès le matin. Au surplus, cette attaque n'a aucun rapport avec les faits qui ont précédé la prise des huit à neuf mille Russes, qui ne posèrent les armes qu'à trois heures du soir.

« Le général, soussigné, appelle le témoignage du général Legrand sur la belle conduite des 36<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> régiments.

« Je sais que sa division n'a pas dû tirer un coup de fusil, et il a été témoin des généreux efforts que ces troupes ont été obligées de faire pour mettre l'ennemi dans l'état où il était à son arrivée.

« Aichtœdt, le 8 mars 1806.

« Signé : Le général C. LOCHET. »

marcher sur Pawlawitz, où elle arriva le lendemain à neuf heures du matin (1). Elle prit position en arrière de Josephdorf : sa force numérique s'était augmentée d'un tiers, la plupart des soldats que la fatigue avait empêché d'assister à la bataille étaient rentrés à leurs corps pendant ces deux derniers jours.

Tout annonçait une victoire certaine pour le lendemain, lorsque l'on vint annoncer que l'Empereur avait accordé un armistice qui avait commencé le même jour à six heures du matin.

Le bivouac de Josephdorf fut le dernier de la campagne.

Les soldats, durant deux mois et demi, dans une saison très-rigoureuse et qui commença de bonne heure, ne connurent d'autre lit que la terre, d'autre demeure que les bois ; n'eurent d'autre repos, d'autre délassément que

(1) Telle était l'énergie des hommes de cette époque, de ces hommes de fer, on peut le dire. Cette 2<sup>e</sup> division, après avoir fait trente-deux lieues en quarante-quatre heures, après sept heures de repos qu'apprécieront ceux qui ont passé des nuits au bivouac, en vue de l'ennemi, se bat le lendemain pendant neuf heures consécutives contre des forces au moins quadruples, en reste treize sur le champ de bataille, est sous les armes une heure avant le jour le lendemain, et quitte sa position à neuf heures du soir, pour exécuter une marche de nuit, pendant une partie de laquelle elle dut parcourir un chemin de traverse défoncé.

Si l'on devait être heureux et fier de commander à de tels hommes, si l'on tenait à honneur de se trouver à leur tête, il faut bien admettre que leurs chefs étaient aussi des hommes à part, qui avaient compris de tels soldats, avaient fortement contribué à les rendre exceptionnels, à leur faire conquérir ce noble titre de premiers soldats du monde.

En ce qui concerne particulièrement le général Friant, on peut citer ces quelques mots de l'Empereur :

Le général Friant, nommé colonel des grenadiers à pied, en 1812, ne prit le commandement de la division vieille garde, qui appartenait à son nouveau titre, qu'en 1813, ses blessures de la campagne de Russie à peine fermées. Dès ce moment, lorsque le quartier général était fixé au départ, la division vieille garde s'y établissait toujours la première et prenait les armes à l'arrivée de l'Empereur, ce qui lui fit dire plusieurs fois : « Je ne sais comment Friant s'y prend, « mais il sait redonner des jambes à mes vieux grognards, » faisant allusion à sa marche si extraordinairement accomplie de Vienne jusqu'au delà de l'abbaye de Raygern.

les batailles ; toujours en marche par des temps et des chemins affreux, ils ne se plaignirent jamais, et si quelquefois ils murmurèrent, c'était pour avoir des souliers dont ils ont eu bien souvent besoin.

De telles troupes, dirigées par le premier des guerriers, subjugueraient le monde, si la générosité de ce chef n'égalait sa fortune et son courage.

Le 16, la division prit ses cantonnements à Laudembourg; le 20, elle se rendit à Auger ; le 21, à Morkeck, et le 22 elle occupa Presbourg.

Ainsi se termina cette glorieuse campagne (1). Mais notre tâche resterait inachevée si nous ne transcrivions le rapport du général Friant au maréchal Davout, dans lequel il précise le combat qu'il eut à soutenir; il en explique les différentes phases, il indique la part que chacun des régiments de sa division y a prise et la gloire qui en revient à chacun d'eux; enfin, il fait comprendre quel était le terrain sur lequel il venait d'opérer, les difficultés qu'il eut à surmonter par suite des positions qu'il fallut enlever, comme celle bien autrement sérieuse, que présentait la masse d'ennemis qu'il rencontra devant lui, qu'il lui fallut attaquer, combattre et détruire.

« ..... En conséquence des ordres reçus, les trois brigades de ma division marchaient par échelons sur Turas, lorsqu'arrivé à la hauteur de Robeschowitz, je reçus celui de me porter sur Sokolnitz; le général Heudelet força le pas, joignit Sokolnitz qu'il trouva occupé par l'ennemi: bientôt cette première brigade battit la charge, se précipita dans le village à la baïonnette, fit un carnage affreux

(1) *Mémorial* du capitaine du génie Mémissier. Cet officier, un des plus distingués de son arme, était attaché depuis trois ans déjà à l'état-major du général Friant.



de ce qui se trouvait devant elle ; néanmoins, l'ennemi, très en force, soutint la charge, et l'on continua de part et d'autre à combattre avec acharnement. Mais, comme le général Heudelet commençait à s'établir dans les premières maisons, une décharge qu'un régiment de la division du général Legrand fit malheureusement sur mes soldats, qu'il prit pour ennemis, l'obligea à se jeter dans le petit bois qui se trouve à la gauche du village, après avoir longtemps soutenu les efforts d'un corps de cinq à six mille Russes et lui avoir pris et repris plusieurs pièces de canon et caissons.

« L'ennemi, toutefois, s'était déjà rendu maître des hauteurs en avant de Sokolnitz, lorsque la brigade du général Lochet arriva au pas de charge. Le 48<sup>e</sup> s'avance la baïonnette croisée et parvient à s'emparer des premières maisons de l'extrême droite du village ; il fait des progrès étonnants en raison de sa force comparée à celle de l'ennemi, car il doit attaquer chaque maison et il s'en empare ; il prend également deux drapeaux, plusieurs pièces de canon et caissons ; mais l'ennemi le déborde tout à coup et le cerne par de nombreux tirailleurs.

« Le 111<sup>e</sup>, qui était resté en bataille à quelque distance en arrière, se porte aussitôt en avant et charge avec vigueur un gros ramas de gens s'avançant sans ordre en jetant des clameurs horribles ; il les chasse, puis il attaque un corps nombreux marchant pour couper les communications de la brigade Lochet avec celle du général Kister, qui arrivait et se déployait sur la gauche.

« Les 15<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup>, à peine déployés, marchent à l'ennemi ; rien ne résiste à leur vigoureuse attaque. Le 15<sup>e</sup> se dirige sur le pont, qu'il enlève au corps dix fois plus nombreux que lui qui le défendait, pénètre dans Sokolnitz

pêle-mêle avec les Russes, immolant de ses baïonnettes tout ce qui s'oppose à lui.

« Cependant l'ennemi recevait de nombreux renforts de sa droite; il parvient à réunir ses troupes éparses et battues et les ramène au combat, dans le village, dans la plaine et sur les hauteurs; deux fois de suite elles sont repoussées, deux fois il les ramène à la charge et parvient à nous forcer à un mouvement rétrograde.

« Le 15<sup>e</sup> avait été obligé de se retirer sur les hauteurs qui étaient précédemment à sa gauche; le 33<sup>e</sup>, qui se trouva, par ce mouvement, découvert et débordé sur son flanc, dut faire également un mouvement en arrière.

« Je crus le moment arrivé de frapper un coup décisif; je ralliai le 15<sup>e</sup> et le fis marcher de nouveau en avant, je ralliai ensuite le 33<sup>e</sup>, lui fis faire un changement de front et l'élevai sur le flanc gauche de l'ennemi; de là il marcha aux Russes avec fureur, les renversa en en faisant un grand carnage; de toutes parts on battit la charge. L'ennemi, pour cette fois, est mis en déroute sans retour et sans qu'il lui soit donné un seul instant de répit; il se sauva dans le plus grand désordre du côté du lac. Le village, les hauteurs sont emportées: bientôt nous sommes maîtres du champ de bataille. Vingt pièces de canon ou obusiers tombent en notre pouvoir, ainsi qu'un grand nombre de prisonniers.

« L'ennemi, en se retirant, abandonne ses bagages, jette son butin et ses armes, la terre demeure couverte de morts et de blessés qui sont abandonnés à la merci de nos troupes.

« Dirai-je ici que si les corps de la droite ont fait plusieurs milliers de prisonniers et pris de l'artillerie, la gloire doit en rejaillir sur la division, puisque c'est elle

qui a forcé l'ennemi à la retraite après plusieurs heures de combat et trois charges des plus opiniâtres. Beaucoup de Russes, comme il vient d'être dit, avaient abandonné leurs armes.

« Quoi qu'il en soit, généraux, officiers et soldats, tous dans la bataille ont donné des preuves de la plus brillante bravoure ; chacun a combattu pour ainsi dire corps à corps avec plusieurs ennemis, chacun brûlait de se signaler dans cette journée à jamais célèbre.

« Si je devais ici, Monsieur le maréchal, vous rendre compte de tous les braves qui ont donné de grandes preuves de courage, je vous nommerais tous les hommes de la division qui ont combattu, car tous ont fait des merveilles : artilleurs, cavaliers, fantassins, tous ont également bien mérité ; à chacun d'eux il est dû des éloges.

« Je dois cependant distinguer d'une manière particulière le brave et intrépide général Heudelet, dont vous connaissez les grands talents militaires ; le général Lochet, qu'on ne saurait assez louer pour son sang-froid : aucun officier n'est beau comme lui dans le combat, il contribua beaucoup au succès de la journée par ses marches au pas de charge faites à propos ; et le général Kister, digne aîné de grade de ses deux collègues, s'est montré officier général consommé.

« Le général Lochet a eu un cheval tué sous lui, ainsi que le général Kister.

« En suite des rapports de MM. les généraux de brigade, je me plais à vous citer avec éloge le major Gaither, commandant le 15<sup>e</sup> léger, dont qui que ce soit ne surpasse la valeur ; après avoir eu un cheval tué sous lui, il a été blessé de deux coups de feu.

« Le colonel Saint-Raymond, aussi intrépide que sage,

qui a ramené à trois reprises différentes son régiment à la charge contre un corps russe six fois plus nombreux ; son cheval ayant été tué, il a combattu à pied à la tête de ses braves.

« Le colonel Barbanègre, bien digne de commander au 48<sup>e</sup>, un de ceux qui ont le plus longtemps combattu à Sokolnitz, qui a fait mettre bas les armes à plus d'ennemis et, par conséquent, fait le plus de prisonniers.

« Le colonel Higonet, du 108<sup>e</sup>, qui sait se montrer tour à tour chef et soldat. A de pareils officiers, on ne doit pas d'apostille ; leur réputation les devance, les faits parlent pour eux.

« Le colonel Gay, du 111<sup>e</sup>, qui a donné l'exemple du courage le plus entraînant et fait preuve de l'expérience la plus consommée.

« MM. Chevalier et Lamaize, du 108<sup>e</sup>, sont en tous points les dignes lieutenants du colonel Higonet : Legrand et Cartier, du 33<sup>e</sup> ; Lacombe, du 48<sup>e</sup> ; Dulong, du 15<sup>e</sup>, déjà mutilé et toujours plus brave ; Guigne et Guignaud, du 111<sup>e</sup>, tous chefs de bataillon, méritent de grands éloges.

« MM. Cartier, Lacombe et Guigne ont été blessés.

« Je dois encore vous citer, M. le maréchal, comme s'étant distingués : le jeune Muiron, aide de camp du général Kister, qui a été tué au milieu des tirailleurs ; les aides de camp du général Lochet, Hiègre et Galichet, tous deux extrêmement braves, l'un et l'autre ont eu un cheval tué ; et MM. Liégard et Duvivier, aides de camp du général Heudelet, qui, lors de la première attaque, marchèrent à pied à la tête des troupes, leur frayant le chemin.

« Enfin, je vous citerai mes aides de camp et officiers d'état-major : le chef de bataillon Petit, qui s'est comporté dans cette affaire, comme dans celles qui ont eu lieu dans la Haute-Égypte, avec une bravoure rare ; le capitaine Binot, qui entra un des premiers dans Sokolnitz, remarquable par son intrépidité ; et le capitaine Holtz, d'une bravoure à toute épreuve : il a fait la guerre sur mer, en Amérique, en Égypte, a eu un cheval tué en chargeant l'ennemi ; Bonnaire, capitaine d'état-major, un des officiers les plus distingués de l'armée, blessé au commencement de l'action ; Despéramont, également capitaine à l'état-major, dont l'instruction et la bravoure sont au-dessus de tout éloge.

« Henrat, capitaine du génie, aussi bon sur le terrain pour combattre qu'habile à en faire la reconnaissance ; Delahaye, capitaine aide de camp du général Grandeau, brave officier ; on doit lui tenir à honneur d'avoir sauvé la vie au général Gazan, dans une mêlée des plus périlleuses ; Esparron, aussi aide de camp du général Grandeau ; ce jeune officier a quitté Vienne pour venir prendre sa part des dangers de cette journée ; Larchet, du 15<sup>e</sup> léger, officier de correspondance, dont la bravoure était déjà en renom à son corps.

« Jarry, capitaine d'artillerie, remarquable comme savoir, bravoure et intelligence de guerre. Si je n'ai fait jusqu'à ce moment aucune mention particulière de l'artillerie, c'est qu'ayant combattu avec les brigades auxquelles elle se trouvait attachée, elle a dû naturellement recueillir une partie de leur gloire. Je me plais ici à lui rendre toute la justice qui lui revient, appelant votre attention sur tous les officiers.

« Je dois encore vous faire connaître que le 1<sup>er</sup> de dragons, aux ordres du général Heudelet, s'est parfaitement conduit, et, par ses belles manœuvres, a soutenu puissamment les efforts de nos troupes.

« Mon rapport, déjà trop long, ne me permet pas de citer une foule d'autres officiers des corps; je me propose de vous en adresser un état nominatif. Je terminerai en vous donnant, dans une très-courte analyse, la part d'action qui appartient à chacun des régiments de ma division dans l'ensemble du combat.

« Le 15<sup>e</sup> léger donna à Sokolnitz avec un tel élan, qu'il se trouva à plusieurs reprises pêle-mêle avec les Russes, qu'il combattit presque toujours à la baïonnette : ce régiment est admirable d'entrain et de bravoure.

« Le 33<sup>e</sup>, dans ses manœuvres, a été d'une précision qui leur a donné toute l'importance que l'on en attendait, et, tout en manœuvrant, il marchait à l'ennemi au pas de charge pour se mêler plus tôt avec lui : son courage approche de la fureur.

« Nommer le 48<sup>e</sup> pendant toute la dernière guerre, c'était nommer un des plus braves régiments de l'armée : dans la journée du 11, il a voulu encore augmenter sa réputation.

« M. le maréchal a été à même d'apprécier avec quelle intrépidité le 108<sup>e</sup> a donné à Sokolnitz, comment il s'est précipité seul, et comptant à peine huit cents baïonnettes, sur une colonne russe de six mille hommes, et quelle perte il lui fit éprouver : les braves qui sont cités, et ceux que nous avons à regretter, ont été les vaillants guides de leurs compagnons d'armes.

« Le 111° n'avait point encore combattu comme régiment français ; il s'est acquis dans cette journée la réputation de bravoure qu'on accorde aux anciens régiments. »

Quel est le secret du succès d'un combat soutenu par une poignée de braves contre un si grand nombre ? le capitaine Ménessier l'a révélé en deux mots.

« Par les savantes manœuvres de leur général ! » Mais il convient d'ajouter qu'il fut secondé par des chefs également habiles, d'un coup d'œil sûr, comprenant les ordres de leur chef, les exécutant avec cette bravoure, cette promptitude intelligente qui en assurent le succès : nous dirons aussi, en suivant les échelons, par les officiers et soldats, tous aguerris, exercés, pouvant apprécier par ces manœuvres qu'ils exécutaient, les chances de la victoire ; de là cette confiance absolue dans leur chef, confiance devant laquelle les masses ennemies s'effaçaient ; leur courage se chargeait de les décimer : ils ne comptaient pas.

Pour être juste, l'histoire devra buriner sur ses tablettes de marbre, et d'une empreinte ineffaçable, que ces braves ont fait une vérité de ce mot de l'Empereur :

« Qu'il ne connaissait pas l'impossible. »

L'Empereur récompensa ces vaillants soldats comme ils avaient combattu, et il décréta 20,000 francs de pension sur la Légion d'honneur à leur digne chef, en le nommant grand-cordon de l'ordre (1).

(1) C'est ainsi que nos pères ont acquis leurs grades, titres et honneurs. Cependant, plusieurs membres de nos assemblées nationales les ont attaqués ; ils ont protesté contre ces titres et pensions de l'Empire, dont je viens d'indiquer la noble cause ; ils se sont refusés à ce que le Trésor restituât ce que l'Empe-

Le colonel Michel, ancien officier du 48<sup>e</sup>, qui a pris connaissance de la relation qui précède, a bien voulu extraire de ses notes le récit que nous sommes d'autant plus heureux de transcrire, qu'il confirme les faits les plus marquants de l'action rapportée par le capitaine du génie Ménissier, qui, de son côté, les a décrits sous l'impression du moment.

Ce superflu de récits pour une même cause est donné pour que l'on puisse bien apprécier tout le mérite acquis par le général Friant et sa division dans cette immortelle journée de 1805 :

« La position de la ligne de bataille assignée au général Friant, dit le colonel Michel, se trouvait fortement occupée par l'ennemi, menaçant l'aile droite de l'armée française.

« Dans cette conjoncture, le général Friant, n'écoutant que son bouillant courage, prend une partie des quelques pelotons parvenus à Gros-Raygern, marche à leur tête, et maintient les Russes ; mais ceux-ci, au nombre de cinq à six mille, l'obligent à reculer : il va prendre de nouveaux pelotons et se reporte sur l'ennemi qui le contraint derechef à la retraite.

« Le même manège dura depuis neuf heures du matin jusqu'à dix environ, moment où sa division venait d'être réunie ; alors il se porte en masse en avant, attaque l'ennemi, qui occupait les hauteurs en deçà du village de

reur avait confié à l'État, sous la garantie d'un traité, pour remettre, comme un souvenir, à ses vieux compagnons d'armes.

L'auteur d'une brochure sur la Légion d'honneur, après les événements de 1848, a dit aussi que ceux qui portaient les grands-cordons étaient *une espèce d'individus* auxquels il fallait des pensions pour soutenir l'éclat de leur cordon ; il n'a oublié que le sang versé pour les obtenir.



Sokolnitz, se disposant à marcher sur le village de Turas et de là sur la route de Vienne pour, selon son plan, tourner enfin l'aile droite des Français.

« Quoique, pour effectuer ce mouvement, les Russes soient quatre à cinq fois plus nombreux que les soldats de sa division, le général Friant les attaque avec sa fougue ordinaire, les chasse de ces hauteurs et les refoule dans Sokolnitz, entrant pêle-mêle avec eux et en faisant un massacre affreux.

« En même temps le général Heudelet, avec le 108<sup>e</sup> de ligne et les voltigeurs du 15<sup>e</sup> léger, dégage un régiment du corps du maréchal Soult, compromis avec un nombreux corps russe.

« Toutefois, le général en chef russe voulant, coûte que coûte, ressaisir ces positions, y dirige de fortes colonnes qui nous forcent à les lui céder : de son côté, le général Friant, comprenant l'importance qu'il y avait à les occuper, fait charger l'ennemi par la brigade du général Lochet, 48<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup> et dans ce mouvement le 48<sup>e</sup> s'empare pied à pied des premières maisons de Sokolnitz; il se voit promptement assailli par des masses considérables, tandis que, au même moment, le 111<sup>e</sup> se trouvait engagé avec une nombreuse colonne ennemie s'avancant dans l'intention d'isoler la brigade Lochet d'avec celle du général Kister.

« Dans cette situation critique, le 48<sup>e</sup> se barricade dans chaque maison de son occupation, s'installe aussi dans les granges et foudroie les Russes par des feux de pelotons croisés, tirés à brûle pourpoint. On se fera une idée de l'énormité de leurs pertes en tués et blessés, en apprenant que leurs généraux, dans une confiance aveugle d'en-

lever ce régiment français, poussaient sur lui des masses d'hommes que ses décharges de la mousqueterie écrasent et mutilent.

« Cette boucherie durait depuis un quart d'heure, quand le général Friant, impatient d'en finir, rallie le 15<sup>e</sup> léger et le 33<sup>e</sup> de ligne, les porte en avant au pas de charge, la baïonnette croisée, tombe sur l'ennemi, le met dans une déroute complète et force ceux qui ont échappé au fer et au feu de ses soldats, à fuir du côté de Tellnitz et de Monitz, où quelques instants plus tard ils sont pris ou noyés dans les lacs.

« Pendant cette mémorable journée, la division Friant prit vingt pièces d'artillerie, quatre drapeaux et fit quelques milliers de prisonniers : par un bonheur providentiel, cet intrépide général n'y fut pas blessé, mais il y perdit quatre chevaux tués sous lui.

« Si on étudie maintenant le général qui a contribué si puissamment au succès de cette mémorable bataille et qu'on se demande par quel prestige il est parvenu à surmonter les difficultés que présente une longue et presque impraticable route à travers les montagnes de la Styrie, en un temps donné, bien qu'ayant livré un combat sanglant à Maria-Zell ; comment, à peine a-t-il rejoint le corps d'armée, que, recevant l'ordre de se diriger sur Gros-Raygern, enlève-t-il ses soldats et leur fait-il franchir dans ce but un espace de trente-deux lieues en quarante-quatre heures tout d'une traite, quoiqu'ils soient presque dépourvus de chaussures et manquant de pain ; quelle est enfin cette puissance magnétique ou morale, à laquelle tous se soumettent sans contrôle, sans examen, et leur fait

affronter un ennemi dont le nombre est au leur comme cent est à dix ? Car telle était la proportion entre les pelotons qu'il conduisit au feu dès le matin du 2 décembre, et les Russes massés autour et dans le village de Sokolnitz.

« Ceux qui ont servi sous ses ordres et qui l'ont approché, répondent à ces questions en traçant son portrait en quelques mots :

« Le général Friant, par son bon naturel, son excellent cœur, ce sentiment généreux, l'humanité qui le dominait, aimait ses soldats, les soignait comme ses propres enfants, vivant de leur vie, se mêlant avec eux, tout en conservant sa dignité : il en était chéri et estimé au point que pas un d'eux n'eût balancé à sacrifier sa vie pour sauver celui qu'ils appelaient : Notre bon, notre brave père. Il était d'une grande taille, portant la tête haute, surtout devant l'ennemi ; d'une tenue irréprochable, doué d'un esprit fin et juste, d'un courage et d'une bravoure incontestables et incontestés ; il aurait figuré dans le nombre de ces nobles et vaillants chevaliers cités dans l'histoire et dans les poèmes épiques, qui ne comptaient leurs ennemis que quand ils avaient mordu la poussière.

« D'après ce portrait nullement flatté, l'esprit concevra aisément que le général Friant, dans ces moments de difficultés presque insurmontables, ait pu, par sa parole, par sa constance et sa fermeté, affermir et retremper le moral de ses soldats et leur faire accomplir des travaux de géants : aussi l'Empereur, si juste appréciateur des hommes, avait-il, et cela depuis longtemps, distingué le général Friant, et lorsqu'il apprit qu'il avait eu quatre chevaux tués sous lui pendant la bataille, il s'écria : « Ah !

quel bonheur, il n'est pas blessé cette fois ! » Enfin l'Empereur lui en témoigna sa haute satisfaction, et le nomma grand-aigle de la Légion d'honneur : il ajouta à cette insigne faveur une dotation de 20,000 francs de rente sur les revenus de cette Légion. Sa réputation militaire n'était pas restreinte dans le cercle des armées françaises, elle en avait franchi la circonférence et s'étendait bien au delà, comme on le verra par l'épisode suivant qui se rattache à ce que nous venons de rapporter sur la bataille d'Austerlitz.

« Quelques jours après l'entrevue des Empereurs Napoléon et Alexandre, qui eut lieu le 29 juin 1807, sur un radeau établi au milieu du Niemen, après l'armistice conclu entre ces deux souverains, à l'issue de la bataille de Friedland, l'armée française était réunie dans une vaste plaine pour passer une revue dont l'Empereur Napoléon, par courtoisie, voulait faire les honneurs à l'Empereur de Russie et au Roi de Prusse.

« Chaque corps d'armée devait défilé devant Leurs Majestés, derrière lesquelles étaient placés sur une même ligne formant un arc de cercle concentrique, les princes, les grands-officiers et les aides de camp attachés à chacun des trois monarques.

« Le corps commandé par le maréchal Davout venait de défilé et occupait une position à gauche et en dehors du mouvement général qui s'opérait, il avait l'arme au pied. C'est alors qu'un officier du 12<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, nommé Mitel, mon compatriote, vint à moi et me proposa de nous diriger vers les Empereurs, pour voir le grand-duc Constantin, frère d'Alexandre; j'acceptai la proposition, et nous nous portâmes sur la ligne

des princes et des aides de camp. Ne pouvant distinguer celui que nous cherchions puisque nous ne l'avions jamais vu, je m'adressai à un général russe et le priai de me faire connaître ce prince ; à cette question, mon interlocuteur répondit : « Vous voulez savoir où est le grand-duc Constantin, Messieurs, et pourquoi cela ? — Parce que nous désirons le voir, répondis-je. — Eh bien, soyez satisfaits, Messieurs, il est devant vous et vous parle ; » effectivement, c'était bien le grand-duc Constantin que nous venions d'aborder :

« Flatté d'avoir été l'objet de notre curiosité, laquelle naturellement lui faisait supposer qu'il jouissait d'une certaine réputation militaire dans l'armée française, il entama la conversation et, s'adressant à mon camarade, du ton le plus affable, mais un peu brusque, il lui demanda de quel régiment il était, ce à quoi ce dernier répondit : — « Du 12<sup>e</sup> de ligne. — Ah ! fit le prince, puis se tournant vers moi, et vous, Monsieur, de quel régiment ? — Du 48<sup>e</sup>, prince. — 48<sup>e</sup> de ligne ! Oh ! que vous avez fait de mal à nos pauvres Russes, à Sokolnitz surtout ! Vous étiez embusqués dans les maisons de ce village d'où vous avez fait un carnage affreux de ces malheureux, en les foudroyant en masse ! Quelles terribles gens vous êtes, messieurs du 48<sup>e</sup> ; et votre diable de général Friant qui, encore à Eylau, nous en a fait des siennes.... Savez-vous combien à Sokolnitz nous avons perdu?.. » Au moment où il allait achever cette question, un bruit de chevaux attira notre attention, c'était l'Empereur Napoléon qui partait au galop, suivi de tous ceux qui l'entouraient ; ce que voyant, le grand-duc Constantin s'écria : « Encore un temps de galop, ce diable d'homme nous fera crever à cheval ! Au revoir, Monsieur, me dit-il, à la première

occasion tâchez de me rejoindre, nous continuerons cet entretien. » Ce désir du prince ne s'accomplit pas, car ce fut la première et la dernière fois que je le vis.

« *Signé* : LE COLONEL, CHEVALIER MICHEL. »

Le portrait que le colonel Michel a voulu encadrer dans sa notice paraîtra sans doute bien élogieux ; je ne l'en remercie pas moins du fond du cœur, parce qu'il ne l'a pas tracé pour la circonstance : mon fils en jugera par le passage d'une lettre qu'il m'écrivit dix-neuf ans après la mort de son grand-père. Ainsi donc, si ce portrait est un souvenir de reconnaissance, elle ne date pas d'aujourd'hui.

« Passy, 29 mai 1847.

« Mon cher Friant,

« Personne ne connaît mieux que moi les éminentes qualités que possédait ton excellent père ; mais j'avoue que je ne me serais jamais imaginé qu'il poussât aussi loin la modestie et l'indulgence. En effet, en lisant l'historique des mouvements de sa division dans la campagne de 1809, j'ai été frappé du laconisme des récits qu'il contient et surtout du peu de relief donné à des faits d'armes tellement remarquables, qu'ils suffiraient pour établir la réputation de dix hommes de guerre du premier ordre ; car tous témoignaient de ce coup d'œil d'aigle, d'un courage intrépide et de ce talent pratique si rare de faire tête à tout dans les moments les plus critiques où puissent se trouver les plus grands capitaines. Ah ! combien d'hommes, tout en restant dans les limites d'un raisonnable amour-propre, auraient fait sonner haut et fort de tels faits, s'ils en avaient été les auteurs !...

« *Signé* : LE COLONEL, CHEV. MICHEL. »

---

## CHAPITRE IV.

CAMPAGNES DE 1806 - 1807.

Pendant la campagne de 1805, la Prusse avait manifesté des dispositions hostiles ; mais n'ayant pu les mettre à exécution assez rapidement, la victoire d'Austerlitz lui fit prendre une attitude toute pacifique. Cette politique, dont elle n'aurait pas dû se départir, ne convenait pas à la vieille ennemie de la France, à l'Angleterre, qui sut inspirer à la Prusse des idées de vengeance basées sur des faits calomnieux. Une espèce de délire s'empara de toute la nation, et il ne fut plus question que de renouveler la brillante époque du grand Frédéric, dont les compagnons d'armes encore vivants devaient être les héros. Les négociations prirent un caractère blessant ; elles devinrent même injurieuses pour la France, et se terminèrent par un ultimatum prussien empreint de déraison qui décida la guerre.

L'Empereur, dont l'armée séjournait encore en grande partie en Allemagne, donna les ordres pour la concentration de ses forces sur Bamberg.

Le 3<sup>e</sup> corps, qui avait son quartier général à Oettingen, se mit en mouvement.

La 2<sup>e</sup> division (Friant) était cantonnée dans le Wurtemberg, quartier général à Hall.

Le 26 septembre, elle reçoit l'ordre de se porter sur Elwangen, point de réunion des corps qui la composaient.

Les 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> formaient la première brigade aux ordres du général Kister ; le 108<sup>e</sup> la seconde, général Lochet ; et le 111<sup>e</sup> la troisième, général Grandeau. Le 15<sup>e</sup> léger, colonel Dessailly, se trouvait détaché ; il ne rejoignit la division que le 23 février 1807.

L'adjudant-commandant Leclerc des Essarts, chef de l'état-major, et le capitaine du génie Ménissier, étaient toujours attachés à la division ; l'artillerie était commandée par le chef de bataillon Villeneuve.

Le 27 septembre, le quartier général de la division était à Oettingen ; les 28 et 29 à Unter-Elbach, la tête de la division à Waser-Mungenau ; le 30, on occupa Eybach ; le 1<sup>er</sup> octobre, Furth ; le 2, on prit la direction de Bamberg et l'on s'établit dans les villages bordant les deux rives de la Reidnitz, et avant et en arrière de Strulendorf ; le 3, le quartier général était à Bamberg, et le 7 on se porta sur Lieltenfels, occupant les villages entre cette ville et Stafelstein.

Le 8, la division dépassa Kronach et prit position à deux lieues en avant de cette ville, sur la petite rivière la Rodach ; le 9, elle bivouaqua sur les hauteurs en avant de Lobenstein. Vers deux heures, on entendit la canonnade dans les environs de Schleitz : c'était le 1<sup>er</sup> corps qui y mettait en déroute le corps de Tauenzien. Le 10, la division prit cette direction et bivouaqua en avant de ce vil-



lage, dans les positions occupées la veille par l'ennemi. Deux compagnies de voltigeurs du 108<sup>e</sup>, détachées vers Saalfeld pour éclairer le pays entre le 3<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> corps, rentrèrent le lendemain.

Le quartier général de l'Empereur à Schleitz.

Le 11, la division se dirige sur Auma, où s'établit le quartier général impérial; elle fut prendre ses bivouacs une lieue et demie en avant près Unter-Polnitz; le 12, elle bivouaqua en carré autour du village de Malau, et, le 13, sur les hauteurs, à un quart de lieue en arrière de Naumbourg.

Les corps des maréchaux Bernadotte et Davout avaient été dirigés sur Naumbourg, pour couper la route de Leipzig et de Berlin; mais les manœuvres déconcertées des Prussiens amenèrent devant ces deux corps l'armée commandée par le roi de Prusse en personne. La gloire de la défaire était réservée au digne chef du 3<sup>e</sup> corps, car, au moment de donner, suivant les ordres de l'Empereur, son concours au maréchal Davout, Bernadotte s'y refusa sous de futiles prétextes, et conduisit son corps vers Camburg où il se trouva à l'abri de tout danger et *complètement inutile*. Le maréchal Davout, abandonné à lui-même, ne craignit pas d'affronter, avec moins de trente mille hommes, les cinquante-cinq mille qui allaient le heurter.

Il fait occuper le défilé de Kosen et y dirige d'abord la division Gudin que celle du général Friant suit immédiatement.

#### BATAILLE D'ÏÉNA ET D'AUERSTAEDT.

Le 14 octobre, la division leva ses bivouacs à cinq

heures du matin, marcha la gauche en tête, passa la Saale à Neukosen, suivant sans intervalle la 3<sup>e</sup> division qui se dirigeait sur ce point.

Arrivé sur les hauteurs qui dominent la Saale, vers huit heures, le général Friant fit former sa division en colonne serrée par bataillon, sa gauche suivant la direction de la grande route à la distance de trois à quatre cents toises, et marcha à la hauteur de la droite de la 3<sup>e</sup> division, général Gudin, qui était déjà fort engagée avec l'ennemi ; le général Friant appuya de suite cette division par le 111<sup>e</sup> avec l'ordre au général Grandeau de se conformer à ses mouvements ; ce régiment prit aussitôt part au combat, il marcha quelques instants formé en carré par bataillon, puis se ploya en colonne d'attaque et continua sa marche jusqu'à la hauteur de la 3<sup>e</sup> division ; le boulet et la mitraille lui faisant éprouver des pertes sensibles dans cette formation, il se déploya et continua sa marche sous un feu des plus meurtriers, son colonel en tête, sans ralentir en rien son attaque.

A ce moment, la 3<sup>e</sup> division se voyait obligée à un mouvement rétrograde, devant céder à des forces infiniment supérieures, le village de Hassenhausen menaçait d'être enlevé, le 2<sup>e</sup> bataillon du 111<sup>e</sup> fut chargé d'en défendre l'entrée ; il s'en acquitta de la manière la plus brillante, plusieurs centaines de prisonniers furent le résultat de cette courageuse résistance ; et la 3<sup>e</sup> division reprit aussitôt l'avantage qu'elle venait de perdre.

Après le 111<sup>e</sup> et à sa droite, le 108<sup>e</sup> était entré au feu ; pendant que son 1<sup>er</sup> bataillon enlevait à l'ennemi le village de Spielberg, son 2<sup>e</sup> bataillon, sur l'ordre du général Friant, s'emparait d'une batterie de six pièces qui

le couvrait de mitraille et allait le décimer ; attaquer l'ennemi, forcer sa position, le mettre en déroute fut l'affaire d'un instant.

Le général Kister, avec les 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup>, s'était porté plus sur la droite de ce dernier village et de ceux de Zeckwar et Bindorf, pour inquiéter l'ennemi et l'occuper sur ce point ; mais bientôt des vedettes de tirailleurs se montrent sur cette droite ; le général Friant, voulant s'assurer de la valeur réelle de cette apparition, détache quatre compagnies de voltigeurs pour éclairer et fouiller les bois de ce côté, il en donne le commandement au capitaine du génie Méniissier, qui se porte jusqu'à la hauteur de Marienthal, chassant toujours devant lui un gros corps de cavalerie qui le crut protégé par d'autres troupes masquées dans les bois.

Cette mesure de prudence ordonnée pour la droite, le général Friant s'empresse de revenir aux 111<sup>e</sup> et 108<sup>e</sup>, qu'il sait fortement engagés ; il les trouve aux prises avec l'ennemi dont les forces sont triples, et contre lesquelles ils ne peuvent se maintenir longtemps encore. Il appelle le général Kister avec le 33<sup>e</sup>, lui ordonnant de passer par Bindorf pour avoir plus d'action sur le flanc gauche de l'ennemi : ce régiment à peine déployé, attaque avec un tel élan que les premiers succès des 111<sup>e</sup> et 108<sup>e</sup> furent assurés ; profitant de cet avantage, le général Friant donne au général Lochet la difficile mission d'enlever le village de Poppel à la baïonnette, afin de pouvoir prendre à dos cette partie de l'aile gauche de l'ennemi. Le régiment du roi défend ce poste, il y est tué ou pris ; un drapeau, trois pièces de canon, un grand nombre de prisonniers, sont pour le 108<sup>e</sup> le résultat de son attaque

vigoureuse et bien dirigée, mais qu'il paya de la vie de son valeureux colonel (Higonet) ; cette mort, bien que glorieuse, fut un deuil pour toute la division.

Après le départ du 33<sup>e</sup>, le 48<sup>e</sup> était resté seul chargé de surveiller l'extrême gauche de l'ennemi. Ce régiment, livré à lui-même, avait pris une fausse direction qui pouvait le compromettre ; le général Friant lui envoya l'ordre de rejoindre la division, mais pour y obéir, ce corps dut traverser la plaine assez près de l'ennemi pour éprouver, par le boulet et la mitraille, une perte de vingt-deux hommes, dont un capitaine de grenadiers, et vint occuper la position qui lui fut assignée.

Vers trois heures, le général Friant ordonne au colonel Barbanègre d'attaquer l'ennemi par son flanc gauche avec son 1<sup>er</sup> bataillon, soutenu de son 2<sup>e</sup> en colonne serrée ; sur ce point, l'ennemi présentait une force de quatre régiments en bataille appuyés de huit pièces d'artillerie, en position sur la crête d'une côte très-élevée derrière un amas de pierres formant retranchement, ce qui en rendait les abords plus difficiles. Ce brave régiment n'en fut point intimidé, le chef du 1<sup>er</sup> bataillon se porta hardiment à l'attaque, suivi de près par le 2<sup>e</sup> qui se réunit bientôt au 1<sup>er</sup> sous un feu de mousqueterie et de mitraille à demi-portée de fusil ; ils s'avancent au pas de course sur la batterie sans faire feu, à travers une grêle de balles et de mitraille, et s'emparent de deux pièces ; un colonel et un lieutenant-colonel furent pris les armes à la main, et l'on fit plusieurs centaines de prisonniers.

Ce dernier ordre au colonel Barbanègre était donné au

moment jugé favorable pour une attaque générale ; l'heure de la victoire sonnait.

Les autres régiments de la division, qui jusqu'alors avaient combattu dans les environs de Poppel et qui étaient parvenus à repousser l'ennemi, marchaient en avant en colonne serrée, laissant Auerstaedt sur leur gauche et appuyant leur droite au village de Lisdorf. Le 33<sup>e</sup> formait cette droite ; il avait aussi perdu plusieurs braves par le boulet et la mitraille, et le chef de bataillon Cartier, commandant le régiment, venait de tomber. Le général Friant, pouvant seul apprécier toute l'importance du mouvement qu'il avait ordonné et qui se trouvait en voie d'exécution, se mit à la tête du 33<sup>e</sup> pour lui donner sa direction. Il dépassa Lisdorf, qu'il laissa également sur sa gauche, pour se rapprocher du 48<sup>e</sup> et assurer le mouvement de ce dernier régiment, dont la réussite procurait l'avantage de tourner entièrement la gauche de l'ennemi et de lui couper sa retraite ; c'était aussi contribuer puissamment au succès de l'attaque du bois en arrière d'Eckartsberg par les 111<sup>e</sup> et 108<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> division ; et, de fait, toutes ces troupes réunies arrivèrent sur les batteries prussiennes au même instant que les 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> y apparaissaient.

Dans cette dernière attaque, les 111<sup>e</sup> et 108<sup>e</sup>, déjà affaiblis par les pertes de la journée, eurent encore leurs rangs éclaircis par la mitraille, mais la charge se battait toujours et l'ennemi fut abordé à la baïonnette. Si la défense fut vive, l'attaque fut plus vigoureuse encore. Les Prussiens, culbutés sur tous les points, sont chassés des bois qui couronnaient cette dernière position ; ils furent pour ne plus revenir ; la 2<sup>e</sup> division les poursuit jusqu'à la nuit.

Dans cette mémorable journée, le 3<sup>e</sup> corps a combattu des forces doubles des siennes, l'élite de l'armée prussienne, la garde du roi. Chacun a été à la hauteur de sa tâche ; le courage et la bravoure ont assuré le succès de cette brillante bataille ; on y reconnaissait les soldats d'Austerlitz et la science manœuvrière de leur chef.

Si l'on s'arrête quelque peu aux dispositions prises par le général Friant sur ce nouveau champ de bataille, on y retrouve toujours l'homme habile, l'homme de guerre.

Pendant plusieurs heures, deux de ses régiments sont seuls engagés, ils suffisent pour le combat ; il manœuvre avec les deux autres pour inquiéter son adversaire. L'ennemi croit un moment que ses efforts auront raison de la vive résistance que lui opposent deux braves régiments : c'est alors qu'un troisième prend une part active au combat, qu'il y apporte le poids de sa force et de toute sa vaillance. L'ennemi est arrêté court : mais ce n'est pas assez, il faut qu'en ce moment il ait le pressentiment de sa défaite ; le village de Poppel, que défend le régiment du roi, est enlevé à la pointe des baïonnettes du 108<sup>e</sup>.

Le 48<sup>e</sup> a manœuvré sur la droite, et l'ennemi s'est trouvé dans l'obligation de combattre dans un cercle rétréci, tandis que le général Friant a toute la liberté de ses mouvements. Lorsque viendra le moment de l'attaque générale, ce dernier disposera de ce quatrième régiment pour tourner la gauche de ses adversaires ; belle manœuvre qui contribue à la réussite de l'attaque de front, qui aide à la victoire et la rend plus complète.

Cette bataille fut, comme celle d'Austerlitz, une bataille de géants, dans laquelle la 2<sup>e</sup> division eut sa large part de gloire ; mais aussi elle eut bien des braves à regretter.

Le général Lochet, qui plus tard payera également de sa vie une nouvelle victoire, fut, dans cette journée, aussi remarquable de sang-froid et de bravoure qu'à Austerlitz.

Il faut se servir des mêmes expressions pour louer le mérite des colonels Barbanègre, du 48<sup>e</sup> (1), et Gay, du 111<sup>e</sup>.

Le général Friant nomme, dans son rapport, les chefs de bataillon Thoulouze, du 33<sup>e</sup>; Lacombe et Glachant, du 48<sup>e</sup>; Chevalier et Lamaire, du 108<sup>e</sup>, tous deux grièvement blessés; Guigne et Guignand, du 111<sup>e</sup>, qui ont eu leurs chevaux tués, comme s'étant particulièrement distingués.

Il recommande aussi MM. Bonnaire et Despéramont, capitaines adjoints à l'état-major, et réclame de l'avancement pour le capitaine du génie Méniissier, dont il fait le plus grand éloge; enfin, il appelle l'attention de M. le maréchal sur ses aides de camp Binot et Holtz (2).

Le soir de la bataille, la division bivouaqua en arrière d'Holzhausen, à l'exception du 33<sup>e</sup>, qui prit position en avant du village de Burgholzhausen; le 15, on se porta sur Freyburg et l'Unstruth: un régiment occupa la ville et les trois autres bivouaquèrent sur les hauteurs en avant, se prolongeant vers la Saale; le 16, le 108<sup>e</sup> fut envoyé à Marck-Rolitz, où il resta le 17; le 19, la division traversa Leipzig et bivouaqua près de Tiefensée; le 20, elle passa l'Elbe à Wittemberg, sur le pont que les Prussiens avaient tenté de brûler; le 22, elle prit position en avant de Zahna, à cheval sur la route de Jüterbock, en avant de Séehausen, établit ses bivouacs en arrière de Kliestow, route de Ber-

(1) Le défenseur d'Huningue.

(2) Tué colonel au siège de Hambourg, en 1813.

lin, le 23 et le lendemain, dans les bois en arrière de Tempelhof; le 25, elle traversa Berlin, où le 108<sup>e</sup> tint garnison, pour s'arrêter en avant de Marzahn.

Le 28, le 3<sup>e</sup> corps se réunit dans la plaine de Biesdorf pour y être passé en revue par l'Empereur, qui voulut lui témoigner toute sa satisfaction sur sa belle conduite dans la journée du 14. A la suite de cette revue, les troupes retournèrent à leur position.

Le 30, on prit la route de Francfort-sur-l'Oder, et l'on s'arrêta en avant d'Eggersdorf. Le 31, la division continua son mouvement; la 1<sup>re</sup> brigade prit position sur la rive droite de l'Oder, appuyant sa droite au village de Schwetzig, maîtrisant la route de Francfort et de Crossen, liée par sa gauche avec la 1<sup>re</sup> division par des postes et de fréquentes patrouilles. La 2<sup>e</sup> brigade fut établie en arrière de Francfort, sur la rive gauche de l'Oder, éclairant la route de Furstenberg, ainsi que celle de Neu-Crossen : le 108<sup>e</sup> rentra à la division.

Le 1<sup>er</sup> novembre, la 2<sup>e</sup> brigade passa l'Oder, pour venir prendre position à la gauche de la première.

Le 5, la division vint occuper Radach; le 7, elle était à Landsberg; le 8, à Bytin, et le 9, à Posen : elle en partait le 11 pour se cantonner sur la rive droite de la Wartha, sa droite à Dembogora et sa gauche à Klein-Goslina. Le 16, elle se réunit à Pudwitz, d'où elle alla bivouaquer dans les bois en avant de Wekla; le 27, elle marcha sur Varsovie par Slupée-Kleczewo, s'arrêta à deux lieues en avant de Sompoluo le 19, et partit de ses cantonnements le 22, pour se diriger sur Klodawa : le 24, elle traversa Kutno et porta son quartier général à Molina; le 25 à Dobrzelin, et le 27 à Gombin, ayant un bataillon du 48<sup>e</sup> détaché à Dobrzikow, pour observer



les mouvements de l'ennemi sur la rive droite de la Vistule.

Le 29, la division passa le Bzura à Sochaczew, eut son quartier général à Cholewy; le 30, il était à Pilaskowo.

Le 3 décembre, on se rapprocha des bords de la Vistule. Le général Friant avait sa droite à Lomna, sa gauche à la Bzura, son quartier général à Maloczyce; le 5, la 1<sup>re</sup> brigade de la division devait passer la Vistule à Varsovie, et la 2<sup>e</sup> à Mlociny; mais les glaces ne rendirent le passage possible que les 9, 10 et 11. Le 33<sup>e</sup> et un bataillon du 108<sup>e</sup> furent occuper Praga le 9; le 33<sup>e</sup> fut remplacé le lendemain par le 2<sup>e</sup> bataillon du 108<sup>e</sup>, et le 48<sup>e</sup> alla s'établir à Nowydwor; le 48<sup>e</sup>, remplacé à son tour, le 11, par le 111<sup>e</sup>, se cantonna dans les environs de Jablona et Chotomow. Le 14, les 48<sup>e</sup>, 108<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup> se rapprochèrent des bords de la Narew et s'y cantonnèrent; le 22, la division passa le Bug à Okonin vers les huit heures du soir, et établit ses bivouacs dans les bois en arrière de Pomichowo; le 23, elle prit position sur les hauteurs de Kosewk, et, le 24, elle marcha sur Nasielsk.

#### COMBAT DE NASIELSK.

Le 24 décembre, la division quitta ses bivouacs à quatre heures du matin, pour passer la Wkra, à Pomichowo; le pont ne se trouvant pas rétabli convenablement, le général Friant fit suivre le cours de cette rivière jusque vers son embouchure, et effectua son passage sur un pont de bateaux; on entendait la canonnade et la fusillade: c'était la 1<sup>re</sup> division (Morand) qui était aux prises

avec l'ennemi et enlevait les retranchements de Czarnewo.

Arrivé en avant de Nasielsk, la division fit une halte d'une heure et demie environ, puis le général Friant reçut l'ordre de l'Empereur de marcher à l'ennemi, déjà attaqué par le général Lemarrois à la tête de douze à treize cents chevaux, mais qui opposait une vive résistance.

Le rapport du général Friant est ainsi conçu :

« La première brigade de ma division arrivée près de Nasielsk, marcha à l'ennemi qui occupait les hauteurs en avant des bois faisant face à cette ville.

« Une fois à Nowawies, j'envoyai sous le commandement du chef de bataillon Thoulouze, du 33<sup>e</sup>, les voltigeurs de ma division que j'avais réunis à l'avance sur la gauche de la route de Nowemiasto, dans la direction de Mosewko, pour couper la retraite à l'ennemi. Ce mouvement, exécuté avec toute la célérité possible, ne se fit cependant pas sans éprouver une longue résistance, mais la bravoure de mes voltigeurs devait en avoir raison ; ils refoulent l'ennemi et le talonnent à tel point, qu'il abandonne trois pièces d'artillerie dont les canonniers ou conducteurs sont tués ou pris.

« Le sous-lieutenant Surleau, aidé du sergent Cagnard, arrête la première pièce ; à ce moment, il a la cuisse traversée d'une balle ; le voltigeur Blanchier s'élance sur la seconde (ces trois braves du 48<sup>e</sup>) ; Hébleu, sergent-major, Pinau et Cotin, grenadiers (tous trois du 38<sup>e</sup>) arrivent en même temps sur la troisième.

« Ma première brigade, qui avait toujours continué sa marche, parvint à l'entrée de la forêt, où je la fis mettre aussitôt en bataille sur la droite de la route de Nowemiasto,

laissant en réserve le 2<sup>e</sup> bataillon du 48<sup>e</sup>; elle avait à peine fait cent pas que je découvris l'ennemi occupant les hauteurs en avant du bois, également en bataille; une vive fusillade s'engagea sur-le-champ et le major Pouchelou, commandant le 33<sup>e</sup>, fut blessé.

« Voyant que, malgré la vivacité de mon attaque, l'ennemi s'obstinait à la soutenir, je fis battre la charge et le forçai à quitter sa position; mais je m'aperçus que pendant cette marche en avant, il avait augmenté ses tirailleurs dans le bois et qu'ils inquiétaient mon flanc gauche; je détachai, pour les en chasser, deux compagnies de ma réserve, dont je confiai la direction au commandant Lacombe (du 48<sup>e</sup>) et ces tirailleurs disparurent bientôt. L'ennemi avait en face de moi cinq pièces de canons et je n'en avais pas à lui opposer, mon artillerie, retardée par les mauvais chemins, n'arriva que vers la fin de l'affaire.

« La charge se battait toujours, le bois fut traversé baïonnette en avant et je suivis l'ennemi jusqu'à Mosewko, où il prit de nouveau position, probablement pour donner le temps de se retirer à ce qu'il avait encore d'engagé.

« Deux pièces de huit m'arrivèrent enfin et se mirent de suite en batterie, et la brigade se porta de nouveau en avant, augmentée du reste de ma réserve; après une résistance d'un quart d'heure environ, l'ennemi se retira en désordre dans la forêt; poursuivi jusqu'à huit heures du soir, il ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit.

« Je pense que ma division a répondu à la bonne opinion que vous avez d'elle, monsieur le Maréchal; il a été fait peu de prisonniers, je ne puis vous en faire connaître le nombre, parce qu'ils ont tous été envoyés au fur et à mesure au quartier général à Nasielsk; mais j'estime que cette affaire

doit avoir coûté à l'ennemi de quatre à cinq cents hommes hors de combat ; la perte de ma division a été de quinze tués et de cent quarante-sept blessés.

« Dans cette affaire, ma 1<sup>re</sup> brigade a été seule engagée.

« Je donnerai connaissance à monsieur le Maréchal, par des états particuliers, des actions de bravoure accomplies par les officiers, sous-officiers et soldats de cette brigade, en demandant pour eux, soit l'avancement qu'ils méritent, soit la croix d'honneur en reconnaissance de leur belle conduite. »

La division prit ses bivouacs le soir de ce combat, le long des bois en avant de Nasielsk, occupant Mosewko. Le 25, elle se porta sur Nowemiasto, s'arrêta à Klukowo ; le 26, elle fut prendre position en avant de Strzegocin pour suivre ensuite la route de Golymin, ne prit aucune part au combat de ce nom, et vint bivouaquer dans les bois, en avant de Garnowo ; le 27 au soir, elle alluma ses feux dans ceux de Golymin et le 29 avait son quartier général à Biclany. Le 3<sup>e</sup> corps en entier occupait l'espace entre Golymin et Pultusk ; l'armée prenait ses quartiers d'hiver.

Le 3 janvier 1807, la division quitta ses cantonnements pour en prendre de nouveaux sur la rive gauche de la Narew, qu'elle traversa sur un pont de bateaux à Pultusk. Le 1<sup>er</sup> régiment poussa jusqu'à Rzonzink, quartier général à Psary jusqu'au 16 et à Gortkowo jusqu'au 30.

Le 21 janvier, le 33<sup>e</sup> eut un bataillon détaché à Ostrow et villages environnants, commandant Hubert, pour soutenir la cavalerie d'avant-garde.

L'ennemi, trompé par l'attitude des Français, dont le repos était motivé par l'impossibilité d'exécuter aucune

marche dans un pays impraticable, attribua leur inaction à la crainte, et, profitant des premières gelées, conçut le projet de surprendre Napoléon dans ses quartiers d'hiver, en tournant son extrême gauche.

Une première rencontre eut lieu le 23 janvier à Liebstadt.

L'Empereur, devinant le projet des Russes, rassembla ses troupes et se porta en avant.

Le 26, la 2<sup>e</sup> compagnie de voltigeurs du 33<sup>e</sup>, capitaine Mouret, fut attaquée par 800 Cosaques et 200 hommes d'infanterie dans le village d'Alt-Duchny; livrée à ses propres moyens elle sut résister pendant deux heures, et l'ennemi, lassé, se retira après avoir eu douze tués et une cinquantaine de blessés environ.

Le capitaine Mouret et sa compagnie eurent les honneurs de l'ordre du jour de l'armée.

Le 29, la division se réunit dans ses cantonnements les plus avancés sur la route d'Ostrolenka; le 30, elle eut ses bivouacs en avant et en arrière de cette ville, le bataillon du 33<sup>e</sup> détaché à l'avant-garde rentra. Le 31, Myszyniec fut donné comme point de direction; la division bivouaqua, sa droite à Wykrotte et Glinka, sa gauche à Sarezalanka; point de réunion, en cas d'attaque, Wydmus. Le 1<sup>er</sup> février, elle s'établit en avant et en arrière de Myszyniec; le 2, elle occupa d'abord Ortelsbourg et plus tard Mensguth et le 3 Legnau. Le général Grandeau fit retour sur Myszyniec avec le 111<sup>e</sup> et deux pièces de 8 pour y rester jusqu'à nouvel ordre en se conformant aux instructions particulières qui lui étaient données.

De Legnau, le général Friant poussa une reconnaissance sur Wartemburg, où sa division prit position; le 4,

il leva ses bivouacs avant le jour pour se porter sur Spiegelberg et se réunir au maréchal Soult, qui avait battu l'ennemi et s'était emparé du pont de Bergfried; il marcha dans la direction du feu, mais la nuit étant venue il s'arrêta à Rosengarth; le 5, il se dirigea sur Guttsadt, le 33<sup>e</sup> bivouaqua à une demi-lieue en avant de Benern, que les autres régiments occupèrent conjointement avec la division Saint-Hilaire.

Le 6, on se mit en marche sur Heilsberg; la 1<sup>re</sup> division, qui s'était avancée par Liebenberg et Reichenberg, avait déjà forcé l'ennemi d'abandonner cette ville qu'il avait incendiée en se retirant; il occupait encore les hauteurs qui l'avoisinent, lorsque le général Friant parut avec son avant-garde, le capitaine Holtz, un de ses aides de camp, chargea à la tête d'un détachement du 12<sup>e</sup> de chasseurs et ramena trente-sept dragons russes prisonniers.

#### COMBAT DE JEGOTHEN.

L'ennemi effectuait sa retraite par la route de Jegothen à Eylau; on ne l'atteignit qu'à quatre heures et demie du soir entre Jegothen et Schwolmen; le général Friant fit placer le 33<sup>e</sup> en bataille sur les hauteurs à la gauche du chemin qui conduit de Jegothen à Schwolmen, appuyé par l'artillerie légère, les voltigeurs de ce régiment répandus en tirailleurs: le feu de ces derniers et celui de l'artillerie obligèrent en très-peu d'instant l'ennemi à se réfugier dans Schwolmen; alors le 33<sup>e</sup> battit la charge pour enlever ce village; en y entrant, il trouva les voltigeurs qui y avaient déjà pénétré et se battaient corps à corps avec

les Russes. Schwolmen fut emporté; mais au moment où le 33<sup>e</sup> se portait en avant, le général Friant donnait l'ordre au général Marulaz de dépasser le village avec sa cavalerie, de se jeter dans la plaine et de couper l'ennemi. Ce général exécuta cet ordre avec autant d'intelligence de la guerre que de bravoure; il chargea à la tête du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs, après avoir placé le 12<sup>e</sup> en mesure de le soutenir, poussa l'ennemi jusqu'au bois, à une bonne demi-lieue en avant de Schwolmen, et parvint à couper une partie de sa colonne d'arrière-garde, à un quart de lieue de Sieslach. Le colonel Excelmans fut légèrement blessé d'une balle au talon dans cette charge.

Le général Marulaz cite particulièrement le chef d'escadron Deschamps et le maréchal-des-logis Camus, et fait le plus grand éloge des quatre compagnies de voltigeurs dont il a admiré l'intrépidité.

Les voltigeurs poursuivirent l'ennemi presque aussi vite que la cavalerie; tout ce qu'il y avait de Russes entre elle et eux et qui ne posa pas les armes immédiatement fut tué.

Ce petit succès est dû à l'impétuosité des troupes dans leurs attaques; il produisit sept à huit cents prisonniers dont sept officiers; l'ennemi eut en outre cent onze morts.

Il était six heures du soir lorsque le général Friant fit cesser la poursuite; l'ennemi se retirait au nombre d'environ quatre mille hommes dans les bois et le village de Sieslach.

Les 48<sup>e</sup> et 108<sup>e</sup> ainsi que l'artillerie, restèrent en bataille sur les hauteurs entre Jegothen et Schwolmen, et le 33<sup>e</sup> prit position en avant de ce dernier endroit.

Le 7, la division marcha sur Eschlingen, puis changea

de direction pour se porter à travers bois sur Beisleiden et bivouaqua le long des bois à gauche de la route de Bartenstein.

L'armée russe, repoussée de toutes parts dans sa tentative pour tourner l'armée française, prête à être elle-même écrasée dans sa marche, mais avertie par un hasard fatal du danger qu'elle courait, avait battu en retraite et venait de se concentrer dans la position de Preusch-Eylau. C'est sur ce point que les divisions du 3<sup>e</sup> corps étaient appelées par l'Empereur.

#### BATAILLE D'EYLAU.

Le 8 février, la division partit à cinq heures du matin de son bivouac de Beisleiden, pour se porter sur Serpallen ; arrivé à un quart de lieue en arrière et sur la hauteur de ce village, au débouché des bois qui couronnent la plaine, le général Friant reconnut l'ennemi sur la droite de Serpallen : il envoya quatre compagnies de voltigeurs commandées par le chef de bataillon Lacombe, du 48<sup>e</sup>, pour s'emparer de ce village, et deux autres compagnies pour occuper les bois qui se trouvent entre Serpallen et Molwitten, et fit aussitôt former sa division en colonne et marcher par le flanc le long du bois, jusqu'aux marais à moitié gelés qui se trouvent au bas des hauteurs entre Serpallen et Kleinsausgarten.

Prévenu par le colonel Excelmans, dont le régiment était en bataille sur sa droite, qu'une nombreuse cavalerie ennemie cherchait à le tourner, le général Friant se porta en avant de sa personne et reconnut en effet une force de deux mille chevaux environ.



Il donna alors l'ordre au général Lochet de s'avancer à la tête du 33<sup>e</sup> et de diriger ce régiment le long d'une barrière qui prenait sa direction depuis les marais qui se trouvent au bas de Serpallen jusqu'à Kleinsausgarten, et ordonna de même aux 48<sup>e</sup> et 108<sup>e</sup> de se mettre en bataille derrière une autre barrière à droite, se prolongeant dans les broussailles vers les bois de Molwitten : cette manœuvre arrêta l'ennemi et le détermina à se porter par sa droite vers Kleinsausgarten ; aussitôt ce mouvement terminé, huit à dix mille hommes d'infanterie russe descendirent des hauteurs de ce village pour attaquer la division.

Le 33<sup>e</sup> se mit sur-le-champ en bataille, le 1<sup>er</sup> bataillon faisant face au village et le 2<sup>e</sup> à la barrière, formant l'équerre. L'ennemi venant par une ligne diagonale et sa cavalerie menaçant de nouveau la droite de la division, le 1<sup>er</sup> bataillon du 48<sup>e</sup> vint se mettre en bataille faisant face à la barrière, à la gauche du 33<sup>e</sup>, et le 2<sup>e</sup> bataillon se forma en carré dans les marais en arrière du 1<sup>er</sup> bataillon et du 33<sup>e</sup> ; la quantité de neige qu'il y avait dans cette partie des marais garantissait ce dernier bataillon des approches de la cavalerie et lui permettait de la recevoir avec de grands avantages.

L'ennemi attaqua vigoureusement le 33<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> bataillon du 48<sup>e</sup>, mais sans succès. Le 1<sup>er</sup> bataillon du 33<sup>e</sup> manquant de cartouches fut remplacé par le 2<sup>e</sup> du 48<sup>e</sup>, et ce dernier par un bataillon du 108<sup>e</sup>, dont l'autre bataillon appuyait les mouvements de la cavalerie légère.

L'ennemi, reçu avec autant de fermeté par l'infanterie, écrasé par l'artillerie, dont cependant deux pièces furent démontées, rétrograda et fut poursuivi par une nuée de

tirailleurs qui accélérèrent de beaucoup sa retraite.

La division marcha sur les hauteurs que l'ennemi venait d'être forcé d'abandonner ; mais ce dernier avait établi une batterie de douze pièces de douze qui, labourant cette position, la rendaient des plus dangereuses sans la possession de Kleinsausgarten. Il était deux heures de l'après-midi ; le général Friant envoya le général Lochet avec un bataillon du 33<sup>e</sup> pour s'en emparer ; ce brave général y réussit, mais ne put le conserver qu'une demi-heure : une colonne de quatre à cinq mille hommes, disposée dans le ravin qui se trouve à la droite du village, l'obligea à se replier sur le 48<sup>e</sup>.

En cet instant, la colonne de cavalerie qui s'était présentée le matin, se dirigeait sur le 2<sup>e</sup> bataillon du 33<sup>e</sup> et le 108<sup>e</sup>. Le général Friant les fit mettre en bataille contre la barrière qui aboutit à Kleinsausgarten, et former le carré à treize compagnies du 51<sup>e</sup>, qui avaient été mises momentanément sous ses ordres, en arrière de cette barrière et sur le revers des hauteurs.

Cette cavalerie chargea d'abord les 33<sup>e</sup> et 108<sup>e</sup> ; arrêtée par la barrière, qu'elle ne put franchir, elle fut atteinte d'un feu meurtrier qui fit tomber bon nombre des siens. Sans être rebutée par ce premier échec, elle fut se ruer sur le carré du 51<sup>e</sup> qui la reçut avec la même fermeté ; elle se retira alors au galop, laissant aussi, de ce côté, la terre couverte d'hommes et de chevaux.

L'infanterie russe, qui venait de forcer le général Lochet de se retirer de Kleinsausgarten, et qui s'était encore renforcée d'environ deux mille hommes de sa réserve, s'avancait à son tour pour l'attaquer. La position devenait difficile et même menaçante : la division avait manœuvré

depuis six heures du matin dans la neige jusqu'à mi-jambe, se battant sans relâche contre des forces supérieures, et il lui fallait, à ce moment, soutenir le choc d'un corps trois fois plus nombreux, ayant contre elle un vent debout glacial, une neige intermittente tombant par rafales, aveuglant les soldats, mouillant les batteries et rendant le tir rare et incertain. La constance et le dévouement vinrent à bout de tant de chances contraires, une volonté énergique fera de nouveau reculer les Russes.

Possédant cette supériorité numérique, n'ayant pas le grave inconvénient d'être aveuglé par la neige, puisqu'il avait le vent arrière, l'ennemi veut mettre à profit cette double circonstance, il se porte avec impétuosité contre la division, menaçant de la tourner par sa droite ; ce mouvement rapide, inattendu pour nos tirailleurs répandus à quelques cents pas en avant de notre ligne, les surprend ; ils reculent d'abord avec un certain ordre, puis la confusion se met parmi eux. Cette péripétie, qui s'est vue mainte fois à la guerre, étonne toutefois le général Friant, qui, tout blessé qu'il était, se porta de sa personne au devant de ces hommes pour tenter, sinon de les rallier, du moins de mettre de l'ensemble dans leur retraite et prévenir le désordre qu'ils pouvaient apporter dans les rangs des 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup>, qui s'apprêtaient à bien recevoir l'ennemi. La présence de notre cavalerie légère sur notre droite, et surtout du 12<sup>e</sup> de chasseurs, colonel Guyon, qui vint se porter à la hauteur de la division et prendre les ordres du général Friant, redonna l'assurance, et chacun reprit sa ligne.

L'ennemi, comptant sur des succès qui lui paraissaient certains, doublait le pas. Parvenu à une petite distance de

la division, il fut reçu par une fusillade qui le contraignit à s'arrêter ; il riposta avec aplomb d'abord ; mais la bonne contenance des 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup>, et la cavalerie légère qui s'était rapprochée encore de ces deux régiments, lui imposèrent tellement qu'il se mit en retraite. Mais, en cet instant, le brave et intrépide général Lochet fut atteint d'un coup mortel au milieu du 48<sup>e</sup>.

Le général Friant poursuit les Russes la baïonnette dans les reins, sa droite appuyée par la cavalerie, et, soutenu d'une batterie d'artillerie de la 3<sup>e</sup> division qui venait de prendre position, il les pousse jusqu'à Auklappen. Arrivé là, la canonnade s'engage de nouveau ; le général Friant fait enlever ce village par le 48<sup>e</sup> ; mais, voyant que l'ennemi dispose encore sur ce point de forces trop supérieures, il ne veut pas exposer ce régiment à une seconde attaque disproportionnée comme celle qu'il venait de soutenir, il le fait retirer et prendre position en arrière. La brigade Gauthier, de la 3<sup>e</sup> division, arrive bientôt au pas de course sur ce point, entre dans Auklappen et le conserve.

Au moment de l'attaque de ce village par le 48<sup>e</sup>, le général Friant envoyait le 2<sup>e</sup> bataillon du 108<sup>e</sup> fouiller les bois qui se trouvaient sur la droite d'Auklappen, et chasser l'ennemi qui s'y tenait encore. Ce bataillon, après avoir réussi dans sa mission, vint se mettre en bataille devant la lisière de ces mêmes bois.

Cette nouvelle position de la division Friant assurée, le maréchal Davout se porta en avant dans le but constant de tourner l'aile gauche de l'ennemi, et, pour cela, il fit attaquer le plateau qui sépare Auklappen de Kutschitten, où la gauche et la réserve russes avaient pris

de nouveau position, par les divisions Morand et Friant.

Aussitôt cet ordre reçu, ce dernier général, par une sage et prudente prévoyance, détacha quatre compagnies du 2<sup>e</sup> bataillon du 108<sup>e</sup> sur Lampasch, avec ordre de s'emparer de ce village, situé à quinze cents mètres environ de notre flanc droit et à peu près à la même distance à droite de Kutschitten, comme pouvant offrir à l'ennemi la chance de gêner ou de paralyser le mouvement projeté sur le plateau.

Ces quatre compagnies étaient soutenues par les treize compagnies du 51<sup>e</sup>, que le 12<sup>e</sup> régiment de ligne, de la 3<sup>e</sup> division, venait de remplacer dans leur position sur la lisière des bois.

Bien en prit au général Friant, car à peine les quatre compagnies du 108<sup>e</sup> s'étaient-elles emparées de Lampasch, que l'ennemi les en délogea avec une perte de trois officiers et de soixante hommes qui, ne pouvant rejoindre assez à temps, furent coupés dans leur retraite et faits prisonniers.

Les compagnies du 51<sup>e</sup> placées en réserve, s'avancèrent alors et maintinrent les Russes ; après une fusillade échangée de part et d'autre, ces derniers se retirèrent pour aller rejoindre le gros de leur armée.

Les divisions Morand et Friant, à la suite d'un combat des plus vifs, venaient de s'emparer du plateau ; mais les Russes, renforcés par des régiments frais, reviennent à la charge ; trois fois ils attaquent les deux divisions avec autant d'ardeur que de courage, trois fois ils sont repoussés, ils cèdent enfin, se replient sur leur centre et les deux divisions restent maîtresses du plateau.

A ce moment, l'armée française, appuyant sa gauche à

Eylau et sa droite à Kutschitten, est maîtresse de la position que l'ennemi avait occupée toute la journée ; dès lors la victoire ne paraît plus indécise, mais de nouveaux adversaires se présentent ; c'est le général prussien Lestocq avec douze bataillons de grenadiers qui, après avoir échappé à la poursuite du maréchal Ney, se dirige sur Kutschitten et vient canonner la division Friant qui bordait en ce moment la route de Domnau (il était six heures du soir). Sans canons pour riposter, la division perdit du monde l'arme au bras ; mais le général Lestocq, instruit que le maréchal Ney, après avoir passé sur le corps du général Tuczko, arrivait sur le terrain de la lutte, se retire craignant d'être enveloppé. Dans ce mouvement rétrograde, les localités exigent qu'il se rapproche de la division Friant ; c'est alors qu'une fusillade des mieux nourries, partant du 108<sup>e</sup>, que le feu de notre artillerie, enfin arrivée et placée en batterie sur un plateau en arrière du 48<sup>e</sup>, le forcent à précipiter sa marche et lui font payer cher son imprudente attaque ; il laisse à son tour bon nombre des siens sur ce nouveau champ de bataille.

Si nous revenons à cette attaque à coups de canon de ce corps prussien sur la division Friant, nous dirons que le 48<sup>e</sup> perdit dans cette circonstance le brave capitaine Groux et le lieutenant Arnaud, fils de l'ex-colonel, officier d'une belle espérance ; le commandant Lacombe y eut son cheval tué sous lui.

Dans cette sanglante journée, il faut le dire bien haut, la 2<sup>e</sup> division, affaiblie dans le nombre de ses combattants par l'absence du 111<sup>e</sup>, et dans son artillerie, par les deux pièces de huit qui avaient dû suivre ce régiment sur Myscyniec depuis le 2 février, la 2<sup>e</sup> division, disons-

nous, a usé de tout le dévouement et de toute la force que la nature humaine peut accorder à des hommes, puisqu'après nombre de bivouacs au milieu des neiges, faveur accordée à toute l'armée, il est vrai, elle avait quitté celui de la veille à cinq heures du matin, qu'elle était en présence de l'ennemi à six heures, et qu'à sept heures du soir de braves officiers et soldats tombaient encore frappés par les boulets de l'ennemi.

Le général Friant y eut un cheval blessé sous lui et le fut lui-même ; le général Lochet, d'un mérite rare, si brillant dans le combat, fut tué ; l'adjudant-commandant Leclerc des Essarts, chef de l'état-major, eut deux chevaux tués sous lui ; le chef de bataillon Villeneuve, commandant l'artillerie, et le chef de bataillon Glachant, du 48, furent blessés ; le capitaine Jarry, qui remplaça le chef de bataillon Villeneuve dans le commandement de l'artillerie, eut deux chevaux tués ; le capitaine Chemin, de l'artillerie légère, fut tué ; enfin, entre tous les braves qui trouvèrent la mort sur ce champ de neige, il faut citer le capitaine de voltigeurs Mouret, qui avait été mis à l'ordre du jour du corps d'armée, pour sa belle défense dans son cantonnement du village d'Alt-Duchny, le 26 janvier (1).

La division Friant bivouaqua sur le champ de bataille

(1) SOUVENIRS DU COLONEL MICHEL.

« L'arrivée du maréchal Ney sur le terrain de la lutte, ses succès sur le général Tuczko, facilitent un mouvement offensif de notre aile gauche ; le maréchal Soult chasse en effet les Russes du village de Schloditten, et nos artilleurs incendient celui de Schmoditten.

« Le général Benighsen ayant perdu tout espoir de vaincre, songe à la retraite et va profiter de la nuit pour l'exécuter ; il veut, pour l'assurer, reprendre Schmoditten, défendu par le 59<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> léger ; six bataillons de grenadiers, qui n'ont pas donné de la journée, y marchent sur son ordre ; mais ils y sont telle-

en arrière d'Auklappen, y resta le 9 et se porta le 10 sur la ville de Domnau, qu'elle occupa jusqu'au 17.

L'Empereur ayant ordonné, le 17, un mouvement rétrograde pour toute l'armée, la division commença le sien en se dirigeant sur Bartenstein ; l'arrière-garde, commandée par le colonel Rottembourg, du 108<sup>e</sup>, était composée du 1<sup>er</sup> bataillon de son régiment et des grenadiers et voltigeurs de la division, avec deux pièces de quatre. Ordre était donné au colonel, de ne partir que deux heures après la division et de conserver pendant toute la marche la distance d'une lieue environ.

Le 18, la division se porta sur Heilsberg, l'arrière-garde occupa Jegothen ; le 20, le quartier général fut à Kossen ; le 21, à Digitten ; le 22, à Grosberding, et le 23, à Jeyerswald ; et l'arrière-garde à Peterswald le 20, à Spiegelberg le 21 ; elle est dissoute le 22 ; les compagnies de voltigeurs et de grenadiers rentrèrent à leur corps ; le 23, le 15<sup>e</sup> léger fit retour à la division, et le 25, le 111<sup>e</sup> rentra de son détachement de Myscynie.

Le 28, la division se porta sur Osterode, un bataillon du 111<sup>e</sup> fut mis à la disposition du général Marulaz, qui occupait Selecsen et devait s'éclairer, avec sa cavalerie, sur Vittemberg et Passenheim.

ment maltraités qu'ils renoncèrent à une nouvelle attaque et se replièrent sur le gros de leur armée. Alors le général en chef russe rappela à lui le général Les-tocq, rassemble ses troupes et les fait filer sur la route de Königsberg, laissant sur le terrain sept mille morts, cinq mille blessés mortellement, vingt-quatre pièces de canon : seize mille autres blessés, dont vingt-neuf généraux transportés à Königsberg, périrent en partie ; douze à quinze cents prisonniers et seize drapeaux restèrent en notre pouvoir.

« L'armée française eut à regretter trois mille tués, six mille blessés grièvement, et près de douze mille autres atteints plus ou moins légèrement.

« Telle fut l'issue de cette gigantesque et sanglante bataille. »



Le 1<sup>er</sup> mars, la division continua son mouvement sur Libemühl et le 2 sur Mohrungeu ; le bataillon détaché à Selescen rentra à son corps.

Le 4, on se mit en marche pour se porter sur Liebstad. On s'arrête à Gorgenthal ; le 8, il y eut un mouvement de retour sur Osterode (quartier général à Warglitten) ; le 9, on traversa Osterode pour aller prendre de nouveaux cantonnements sur la rive droite de la Passarge.

Le 11 mai, un camp fut établi à Dohrungeu, la division du général Friant quitta ses cantonnements pour en faire partie ; elle y resta jusqu'au 6 juin (quartier général à Dohrungeu).

Ce camp était réputé pour le choix et l'agrément de sa position, et pour le soin avec lequel il avait été établi.

Il était placé à un quart de lieue en avant de Dohrungeu, avait une position tout à fait avantageuse, agréable et saine ; il formait un angle obtus d'environ cent dix degrés, et couronnait de beaux bois qu'on avait eu le soin de conserver à la lisière pour embellir le coup d'œil.

Devant son front, se trouvait un petit ravin de l'autre côté duquel on découvrait une belle plaine ; un ruisseau d'une eau limpide passait derrière et arrosait des prairies, dont le pâturage, dans ces moments de détresse où l'on était pour les fourrages, faisait vivre les chevaux, bœufs et vaches que chaque régiment avait en grand nombre.

Il était construit sur deux rangs de baraques dont l'intérieur était très-soigné pour la santé du soldat ; les lits, partie planchéiés, partie en clayonnage, étaient à environ vingt pouces de terre : chaque baraque, par ses dimensions, qui étaient de seize pieds sur dix-huit, et

douze d'élévation, pouvait facilement contenir dix-huit à vingt soldats; elles étaient toutes faites sur le même modèle, solidement travaillées et bien couvertes, ayant sur leur pignon l'aigle impériale surmontée d'une petite oriflamme. L'ensemble offrait un coup d'œil charmant, auquel ajoutaient encore les belles allées d'arbres que les officiers avaient fait planter devant leurs baraques.

Les cuisines étaient construites en beaux gazons verts; entre le camp et le bois, les cantiniers, les juifs, les équipages et toutes les voitures étaient placés et parqués dans le plus grand ordre.

A Dohrunge, d'où le maréchal Davout pouvait, pour ainsi dire, inspecter le camp, était établie la manutention des fours, qui pouvait fournir, par jour, huit à dix mille rations de pain; en un mot, tous les avantages étaient réunis aux agréments, aux commodités, que les officiers et soldats s'étaient procurés par soins, par goût, par expérience et à force de travaux qui venaient de finir, au moment où il fallut quitter ce camp d'instruction et de plaisance.

Les hostilités recommencèrent le 4 juin, à la gauche de l'armée française, et, le 6, l'ennemi ayant attaqué et repoussé le 6<sup>e</sup> corps à Guttstadt, le 3<sup>e</sup> reçut l'ordre de se diriger sur cette ville : le camp fut levé, et la 2<sup>e</sup> division dut se porter sur Detterswalde; elle bivouaqua ce même jour sur les hauteurs en avant de ce village. Le 7, le corps d'armée se réunit dans les plaines en avant de Schonenberg, et la division, passant par Langguth et Vorleinen, prit position avec quatre régiments en avant de Looken, le 15<sup>e</sup> léger occupant Alt-Ramten.

Le 8, la division se dirigea sur Deppen et prit ses bi-

vous le long des bois, sur les hauteurs en arrière de la Passarge, rivière peu large, mais profonde, dont les arrivages vaseux rendent l'approche difficile : l'ennemi, qui en avait rompu les ponts, arrêta l'armée dans sa marche.

Le corps d'armée était en ce moment dépourvu d'officiers et de compagnies de sapeurs du génie, employés aux sièges des trois places restant à la Prusse.

Le général Friant, dont le coup d'œil militaire caractérise l'homme né pour cet art, s'était déjà porté de sa personne sur ce terrain, et avait reconnu le point où cette barrière devait être franchie, avant même que sa division n'eût pris position : il l'indiqua au sous-lieutenant Michel, du 48<sup>e</sup>, sorti depuis peu de temps de l'École polytechnique, qu'il venait de faire appeler : « Jeune homme, lui dit-il, vous voyez cette rivière ; l'ennemi en occupe la rive opposée et paraît vouloir en retarder le passage ; eh bien ! vous savez nager, il faut la traverser, tâcher d'y trouver un gué, et, à défaut de gué, y établir des ponts ; vous chercherez un chemin qui conduise à la route de Guttstadt, afin de pouvoir y diriger de suite les troupes. »

Le sous-lieutenant Coudreux, qui disputait à son camarade l'avantage de se jeter à la nage, fut chargé du commandement d'environ quatre-vingts voltigeurs, pour assurer cette reconnaissance, qui fut faite en moins d'une heure sur trois points ; mais, à peine terminée, elle fut renouvelée par le désir qu'avait le maréchal, venu lui-même sur les lieux à ce moment, d'en reconnaître l'exactitude et les avantages.

Le jeune sous-lieutenant prit ses dispositions, se mit à l'œuvre pour répondre aux instructions de son général,

qui avait mis à ses ordres les sapeurs des cinq régiments de la division ; vers le soir, lorsqu'il arrêta en avant du village de Kloben la place où devait être construit le pont destiné au passage de l'artillerie, le maréchal vint s'assurer par lui-même de la bonté du choix de l'emplacement, et en témoigna sa satisfaction.

De même que les hommes employés ordinairement à ces travaux manquaient, il n'existait non plus aucun des matériaux nécessaires à leur construction : pour remédier autant que possible à cette pénurie, les arbres les plus proches furent abattus, et le général Friant ordonna que chaque soldat fit une fascine pour établir la chaussée dans les marais, depuis Kloben jusqu'aux deux ponts, qui furent faits en moins de deux heures et demie, à une distance de cinquante toises l'un de l'autre.

Le général Friant traça lui-même la chaussée, il la fit consolider pendant que l'on travaillait aux ponts, en sorte que ces travaux furent faits à peu près en même temps.

Le 9, de grand matin, le 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs à cheval commença le passage, l'artillerie légère et à pied de la division suivirent, et enfin, en moins d'une demi-heure, les cinq régiments de la division étaient sur la rive droite, et poursuivaient l'ennemi, qui, étonné de la rapidité que l'on mit à le rejoindre, se retira sur le gros de son armée. Le général Friant le suivit dans la direction de Guttstadt, et fit prendre les bivouacs à ses troupes sur la rive gauche de l'Alle.

Le jeune sous-lieutenant Michel, qui était resté jusqu'au soir sur les ponts avec les sapeurs de la division, pour réparer les dégradations, s'il y avait lieu, ne rejo-

gnit que le 11 : cet officier fut à même de juger de quelle importance avait été la célérité de ses travaux pour la presque totalité de l'armée, en ouvrant un chemin à l'artillerie de chaque corps et à plusieurs divisions de cavalerie, dont la présence devenait si nécessaire pour le maintien de la ligne d'opération (1).

Le 10, la division se porta en avant d'Alt-Kirch et s'établit dans les retranchements qui avaient été faits par le 6<sup>e</sup> corps ; toute la journée on entendit une forte canonnade du côté d'Heilsberg.

Le 11, la division marcha sur cette ville devant laquelle plusieurs corps se trouvaient déjà réunis. Après un arrêt de quelques heures, elle se dirigea vers l'aile droite de l'ennemi, pour lui couper la retraite sur Eylau.

L'ennemi, qui avait pris cette route, étonné d'y trouver la division, parut vouloir tenter une trouée, il la menaça d'une attaque et lui présenta en conséquence une ligne d'environ deux mille chevaux.

Le général Friant, déjà échelonné, fit former le carré dans chaque régiment, et placer l'artillerie aux angles ; le maréchal, qui se trouvait au 33<sup>e</sup>, formant la droite du front attaqué, ordonna au 2<sup>e</sup> de chasseurs de charger : ce régi-

(1) Mettant à part le juste tribut d'éloges que méritent les deux officiers Cou-dreux et Michel, pour le zèle, le courage et l'activité qu'ils montrèrent chacun dans ce qu'ils eurent à exécuter, cette prompte opération, qui, en apparence, ne présente pas un grand intérêt, eut les résultats les plus avantageux, comme déjà on a pu en juger par ce qui vient d'être dit.

Ce récit de la construction des ponts sur la Passarge et du passage de cette rivière, est une copie fidèle des notes du colonel Michel, qu'il a bien voulu me confier. L'âge de la retraite, qui vint pour lui en 1845, a privé l'armée d'un officier distingué que ses connaissances plaçaient hors ligne. D'une constitution robuste, il avait fait, sans qu'elle en fût altérée, toutes les campagnes de l'Empire ; il y avait acquis l'expérience si nécessaire aux jours du combat. Le général Friant portait à cet officier une estime et une affection toutes particulières, dont je suis heureux de consacrer le souvenir.

ment exécuta cet ordre avec sa valeur habituelle ; mais, relancé par la masse qu'il était venu attaquer, il rentra promptement sous la protection de notre canon.

Cette cavalerie, qui formait l'avant-garde de l'ennemi, s'avancait majestueusement ; elle semblait vouloir se faire une réputation aux yeux du vieux général, qui, plus d'une fois, fut la terreur des Mamelucks : tout présageait un combat opiniâtre et sanglant ; mais, prévoyant sans doute cette rude épreuve, l'ennemi préféra changer de direction, il se retira.

La division bivouaqua dans cette position ; un demi-bataillon du 108<sup>e</sup> fut envoyé à la sortie du bois, sur la route d'Heilsberg à Jegothen.

Le 12, l'ennemi ayant évacué Heilsberg pendant la nuit, la division se porta sur Eylau et prit ses bivouacs en avant, dans les positions qu'avait occupées la division Saint-Hilaire lors de la bataille de ce nom. Le 13, elle suivit la route de Königsberg par Ludwigswalde ; à la nuit elle alluma ses feux dans les bois, près de la briqueterie de Wickboldt. Le 14, elle passa Ludwigswalde, marcha en colonne par division à distance de peloton, en échelon par régiment, jusqu'en vue de Königsberg. En ce moment, l'Empereur livrait la célèbre bataille de Friedland.

L'ennemi occupait encore Königsberg, pressant par tous les moyens l'évacuation de ses magasins : des bateaux en sortaient pour remonter la Prégel. On envoya des voltigeurs du 33<sup>e</sup> de ligne et du 15<sup>e</sup> léger, qui passèrent un bras de cette rivière pour s'en emparer ; ces bateaux étaient chargés de riz et de farine. Pendant ses préparatifs d'attaque, le général Friant reçoit l'ordre de se diriger sur Friedland ; ses postes et déta-

chements rentrés, il livre ses positions aux troupes du maréchal Soult et se met en marche. Près de Friederichstein, un aide de camp du maréchal lui annonce la victoire de Friedland ; il fait alors prendre les bivouacs à la droite de ce dernier endroit, à l'embranchement des deux routes. Le 15, la division est à Kopheim ; le 16, elle passe la Prégel à Tapiau et bivouaque en avant de cette ville.

Le 17, la division se dirigeait sur Labiau, lorsque, sur l'avis du maréchal qu'une colonne ennemie devait se trouver dans les bois de Gros-Scharlaken, elle fit halte à ce village ; le général Friant envoya des reconnaissances sur plusieurs points et prit position à la nuit. Le 18, il était à Kartzaminken, et le 19, jour où l'Empereur entra à Tilsitt, il fit prendre les bivouacs à Birjholen, entre Tilsitt et Ragnitz. Ce jour, un parlementaire russe se présenta aux avant-postes, et le 21 un armistice fut conclu.

La division conserva sa même position jusqu'au 26, pour aller camper à une lieue et demie en deçà de Tilsitt, sur les hauteurs en arrière de Bartukaiten. Ce camp fut fait en quatre jours ; les troupes y restèrent jusqu'au 20 juillet.

Le 28 juin, l'Empereur, accompagné de l'empereur de Russie et du roi de Prusse, passa la revue du corps d'armée dans la plaine à droite de Tilsitt. Le 7 juillet, Leurs Majestés vinrent visiter le camp de la division. Le 9, l'Empereur partit de Tilsitt pour Königsberg ; la division formait la haie sur son passage, et, malgré un orage affreux qui survint, il fut accueilli avec enthousiasme et des vivats chaudement répétés.

Le 20 juillet, la division commença son mouvement de retour, s'arrêta le 31 à Neidembourg, et le continua le 12 août pour s'arrêter de nouveau à Sochaczew, où l'établisse-

ment d'un camp avait été arrêté. La division s'y établit jusqu'au 10 octobre, époque où elle entra en cantonnement (quartier général à Varsovie) jusqu'en décembre, pour venir ensuite occuper Posen et ne quitter cette ville qu'en septembre 1808. A cette époque, et après un séjour de six semaines à Breslaw, le général Friant reçut l'ordre d'occuper Bayreuth, où la division resta jusqu'au moment où les hostilités recommencèrent.

La guerre de Pologne, si glorieusement terminée par la paix de Tilsitt, avait été suivie de la malheureuse expédition d'Espagne, où l'Empereur n'avait d'abord employé que des nouvelles levées ou des troupes tirées de l'intérieur, laissant en Allemagne, dans de bons cantonnements, les vieux vainqueurs d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland ; mais cette fatale guerre au delà des Pyrénées se prolongeait et prenait une extension qui demandait l'emploi de moyens énergiques. Une partie des vieilles bandes suivit l'Empereur, en 1808, dans sa marche sur Madrid, et le nord des possessions françaises se trouva dégarni. Il ne restait en Allemagne que quatre-vingt mille hommes dont faisait partie le 3<sup>e</sup> corps, occupant les places de l'Oder, Magdebourg, le Hanovre et Bayreuth. La division Friant cantonnait aux environs de cette dernière ville.

Telle était la situation des choses au commencement de 1809, lorsque le gouvernement autrichien, voyant Napoléon embarrassé par les affaires d'Espagne, crut l'instant propice pour rompre la paix de Presbourg et venger ses nombreuses humiliations. L'Angleterre lui fournissait de l'or et promettait sa coopération armée ; la Prusse, abaissée, contenue, était disposée à la seconder au premier succès, et les révoltes fomentées dans les nouvelles



acquisitions de la France devaient achever le succès.

Mais l'Empereur, instruit des premiers mouvements des armées autrichiennes, arrête la marche de celles de ses troupes qui allaient en Espagne, appelle le contingent des princes de la Confédération du Rhin, fait rassembler son armée par Berthier, quitte l'Espagne et accourt pour se mettre à la tête des corps réunis sur le Danube.

Le 16 avril, la Bavière est envahie par le prince Charles ; et, dès le 10, le comte de Bellegarde, débouchant de la Bohême, avait essayé de tourner le corps du prince d'Eckmühl marchant sur Ratisbonne et composé des divisions d'infanterie Friant, Morand, Saint-Hilaire et Gudin, et de celle de cavalerie de Montbrun.

---

## CHAPITRE V.

(1809.)

Au moment où les hostilités recommencèrent, le général Friant avait son quartier général à Bayreuth ; sa division, toujours la 2<sup>e</sup> du 3<sup>e</sup> corps, se composait des mêmes régiments placés sous son commandement dans les campagnes précédentes, les 15<sup>e</sup> léger et 33<sup>e</sup>, 48<sup>e</sup>, 108<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup> de ligne.

Cette division occupait le pays de Bayreuth, couvrant Cobourg, Amberg et Forkeim, où s'étaient réunis tous les corps de l'armée du Rhin. Elle avait sa gauche appuyée à Cronach, sa droite était soutenue par la brigade de cavalerie légère aux ordres du général Pajol, son front était couvert par la brigade du général Jacquinot, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> de chasseurs ; ce général se liait par sa gauche à quelques postes de cavalerie saxonne répartis depuis Plauen jusqu'à Dresde, et par sa droite à la brigade Pajol. Le colonel Méda, 1<sup>er</sup> de chasseurs, était détaché à Weiden avec un escadron de son régiment, pour observer les débouchés de

la Bohême ; il poussait ses postes jusqu'à Schwandorf, le long de la Naab, en avant même de la brigade Pajol. Le 15<sup>e</sup> léger occupait Creussen et Pëgnitz ; le 33<sup>e</sup>, la ville de Bayreuth, ayant deux compagnies de voltigeurs à Veidenberg ; le 48<sup>e</sup> aux environs de Berneck ; le 108<sup>e</sup> à Turnau, et le 111<sup>e</sup> à Culmbach, un bataillon gardant les ponts de Zettlitz et de Zeuln.

Chacun de ces régiments, infanterie et cavalerie, pouvait se réunir en trois heures.

Le rassemblement de la division était entre Bayreuth et Berneck, route de Hoff ; elle avait reçu l'ordre d'envoyer à Cronach tous les hommes susceptibles de réforme.

La division venant à être forcée, devait se retirer sur Amberg.

Elle resta dans cette position jusqu'au 7 avril ; à cette époque les mouvements de l'ennemi devenant plus menaçants, le général Friant crut devoir resserrer davantage sa cavalerie.

Le 1<sup>er</sup> de chasseurs se réunit à Weissenstadt, et le 2<sup>e</sup> descendit à Münchberg ; cette brigade ayant des postes à Hoff, Rehau, Kirchenlamitz, Tauschensig, Vunsidel et Nagel.

Le 8, le maréchal ordonna que la division s'établît, l'extrême gauche à Bayreuth et la droite à Haag ; en conséquence, le 9, le 15<sup>e</sup> léger occupait ce dernier point ; les autres régiments furent placés à cheval sur la route de Bayreuth à Amberg, le 33<sup>e</sup> à Tumbach, le 48<sup>e</sup> à Etmansberg, le 108<sup>e</sup> à Creussen et le 111<sup>e</sup> à Bayreuth, la cavalerie dans sa même position.

Le 10, au matin, le colonel Méda, commandant les avant-postes, fit remettre au général Friant une lettre

contenant la déclaration de guerre de l'Autriche à la France, envoyée par le comte de Bellegarde, général en chef de l'armée de Bohême.

Aussitôt, et sans attendre les ordres du maréchal, le général Friant prescrivit au général Jacquinot de faire arriver sa brigade à Bayreuth et d'y rester. On ne devait d'abord laisser dans cette ville que deux cents chevaux ; mais le général Friant préféra se priver de cette cavalerie, qui ne pouvait s'y trouver réunie qu'assez avant dans la nuit, plutôt que de perdre un temps devenu si précieux à l'attendre.

Un escadron du 1<sup>er</sup> de chasseurs, soutenu par deux compagnies de voltigeurs du 48<sup>e</sup>, fut envoyé à Neustadt par la route de Vunsiedel, pour éclairer la division sur le flanc qu'elle prêtait à l'ennemi.

Il y avait à redouter que le comte de Bellegarde, suivant la route de Bohême sur Nuremberg, ne vint s'emparer des hauteurs de Hambach, position la plus avantageuse pour lui et la plus critique pour la division qu'il se fût jamais rencontrée. De Bayreuth à Amberg on compte dix-neuf lieues, il fallait y précéder l'ennemi qui n'en était pas plus éloigné que les premières troupes de la division ; ce mouvement possible, heureusement exécuté par les Autrichiens, coupait toute retraite à la division ; pour en prévenir les désastreuses conséquences, le général Friant envoya au général Gilly deux pièces légères de quatre, lui enjoignant, non-seulement de dépasser Hambach, mais de pousser jusqu'à Amberg et de l'occuper avec le 15<sup>e</sup> léger ; le 33<sup>e</sup> remplaça le 15<sup>e</sup> à Hambach et détacha son premier bataillon à Gobenbach pour se mettre en communication avec le colonel Méda, qui avait un de ses escadrons sur la route de Pilsen à Hambach.

Ces ordres, transmis au général Gilly et au colonel du 33<sup>e</sup> pour le détachement de son 1<sup>er</sup> bataillon à Gobenbach, n'arrivèrent à fin d'exécution que fort avant dans la nuit, malgré toute la célérité que l'on mit à les transmettre et à les exécuter. Le 48<sup>e</sup> prit position à Burggrab, le 108<sup>e</sup> à Tumbach et le 111<sup>e</sup> à Etmansberg.

Le général Friant quittait Bayreuth avec les dernières troupes, à deux heures de l'après-midi, pour venir établir son quartier général à Tumbach. Les bagages et le parc d'artillerie étaient partis à l'avance. Le parc de réserve dut rester à Creussen pour être dirigé sur Hoff avec les équipages militaires de la division, en raison de l'ordre de marche que l'on était contraint de suivre; ainsi tous les moyens étaient réservés pour soutenir un grand choc, sans craindre de donner aucune autre prise à l'ennemi que les chances des combats.

Dans la nuit du 10 au 11, on envoya à Bayreuth confirmer au général Jacquinet l'ordre qui lui avait été donné.

Le 11, à cinq heures du matin, la division se mit en marche pour se concentrer sur Amberg. Depuis la déclaration des hostilités jusqu'à cet instant, c'est-à-dire depuis le 10 à dix heures du matin, jusqu'au 11 cinq heures du matin, le 15<sup>e</sup> léger avait occupé Amberg, le 33<sup>e</sup> Hambach, le 48<sup>e</sup> Haag, les 108<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup> Tumbach.

Le 1<sup>er</sup> de chasseurs avait été obligé, par suite des mouvements de l'ennemi, de se concentrer à Hirschau.

#### COMBAT DU 11 AVRIL.

Dès le matin de ce jour, 11 avril, les Autrichiens repoussèrent d'Hirschau le colonel Méda, qui se retira sur

Golembach sous la protection du feu du 1<sup>er</sup> bataillon du 33<sup>e</sup>; la division arrivait. Le général Friant fait avancer un bataillon du 113<sup>e</sup> et deux pièces de quatre, comme réserve à celui du 33<sup>e</sup> engagé en partie au soutien des tirailleurs du 1<sup>er</sup> de chasseurs; cette journée n'eut d'autre résultat qu'un échange de mousqueterie qui blessa quelques hommes de part et d'autre. L'ennemi venait trop tard pour prendre possession des hauteurs d'Hambach, le général Friant l'avait devancé par son activité; son quartier général fut porté à Amberg, où déjà, depuis la nuit précédente, se trouvait la 1<sup>re</sup> brigade; les autres régiments prirent position à Hambach et Sultzbach, ayant ordre d'en partir à minuit pour rejoindre à Amberg; le colonel Méda devait suivre ce mouvement avec son escadron.

Le 12, à sept heures du matin, la division se trouve réunie, elle quitte Amberg, repasse la Vils, en détruit tous les ponts et vient prendre position à Neumarckt; cette position avait été étudiée à l'avance, elle défendait les débouchés d'Amberg et de Nuremberg et assurait la retraite sur Ratisbonne. Le 108<sup>e</sup> occupait Pilsah, point intermédiaire entre l'avant-garde et la droite de la division; le 15<sup>e</sup> était à Kastel avec le 1<sup>er</sup> de chasseurs, en tête de Pfaffen-Hoffen, en observation.

Le général Friant se liait par sa gauche au général Piré à Nuremberg, par sa droite à la division du général Montbrun, postée à Welburg et chargée d'observer les rives de la Vils et de la Nab.

L'ordre fut expédié au général Jacquinot de rejoindre par la route de Nuremberg, l'ennemi étant en force sur celle d'Amberg.

La division fut observée dans cette journée, mais nullement inquiétée.

COMBAT DU 13.

Le 13, le général Friant fit pousser une reconnaissance sur Amberg, le colonel Méda en fut chargé ; il rencontra quelques hulans de Merfeld, établis à Ursensoln, qui prirent la fuite à son approche ; mais à une lieue de là, il en retrouva un fort parti, et sans en compter le nombre il le chargea avec sa valeur ordinaire ; la mêlée fut chaude et si serrée qu'on ne pouvait plus faire usage des armes, les pelotons cherchaient à se déborder mutuellement. Le colonel Méda allait devenir victime de son intrépidité, si les voltigeurs du 111<sup>e</sup> ne fussent venus se glisser dans sa mêlée et tirer à bout portant sur les Autrichiens, ce qui décida la charge en notre faveur et nous valut des prisonniers et des chevaux.

L'ennemi reconnu en force à Amberg, on devait s'attendre à être attaqué le lendemain ou à apprendre qu'il se dirigeait sur Nuremberg, le général Friant s'était mis en mesure et se trouva de bonne heure en avant de Kastel.

AFFAIRE DU 14.

Vers midi, l'ennemi n'ayant fait aucune tentative, bien qu'il fût en présence, le général Friant pensa qu'il voulait lui masquer un mouvement sur Nuremberg ; en conséquence, il prit le parti de pousser en avant et de dégager la brigade Piré d'une attaque.

L'escadron du 1<sup>er</sup> de chasseurs fut lancé sur l'ennemi, un bataillon du 15<sup>e</sup> léger s'avança en bataille et les deux autres le flanquèrent en colonne; la droite et la gauche étaient appuyées à des bois garnis de tirailleurs, le 108<sup>e</sup> en réserve.

L'ennemi ne soutint pas le premier choc, il se retira en désordre pendant plus d'une lieue pour se rallier au gros de ses troupes posté avantageusement. Dès lors s'engage une vive fusillade, l'ennemi déploie deux régiments d'infanterie, environ deux mille chevaux et tient masquées en colonne de fortes réserves. Malgré leur supériorité numérique, les Autrichiens ne tentent rien contre cette reconnaissance, ils se contentent d'opposer des tirailleurs aux nôtres et de répondre à notre artillerie par la leur; notre contenance semble paralyser leurs moyens. A la chute du jour, le général Friant ordonne la retraite, qui s'exécute comme sur un champ d'exercice; les tirailleurs suffisent pour protéger cette manœuvre, qui assure le salut de la division (1).

« Dans cette affaire, le 15<sup>e</sup> léger a donné des preuves  
« d'une contenance inébranlable, et les trois compagnies  
« de voltigeurs du 108<sup>e</sup>, les seules engagées du régiment,  
« ont montré une grande bravoure; l'escadron de chas-  
« seurs n'a pas démenti la bonne réputation dont jouit  
« ce régiment.

(1) Les assurances de paix données par l'Autriche ne l'avaient pas empêchée de faire prendre position et disposer ses troupes de manière à pouvoir cerner la division Friant au moment de la déclaration de guerre et de lui faire mettre bas les armes. Cette déclaration, dénoncée le 9, n'avait été portée à la connaissance du général Friant que le 10 au matin, et peu d'heures après ses avant-postes étaient attaqués. La puissance autrichienne réclamait un succès de la foi punique, et déjà l'archiduc Charles, généralissime autrichien, avait annoncé à son armée que la division Friant était tombée en son pouvoir.



« Les colonels Dessailly et Méda sont des colonels  
« aussi valeureux qu'intelligents.

« La perte de la division n'a pas laissé de se monter à  
« une centaine d'hommes mis hors de combat, celle de  
« l'ennemi a dû être plus forte, son développement étant  
« plus étendu et nos tirailleurs se rendant constamment  
« maîtres de ses flancs en occupant les bois auxquels il  
« appuyait ses ailes (1). »

Le lendemain le 15<sup>e</sup> a quitté Kastel pour prendre position à l'entrée du défilé de Pfaffenhofen; plusieurs compagnies distribuées sur les bords de ce défilé contribuaient à sa défense. Des régiments de cavalerie légère se trouvaient dans les environs d'Altdorf, de Velbourg et de Nuremberg, éclairant les flancs de la division.

Le 16, à quatre heures du matin, la division se dirigea sur Taswang, les régiments s'échelonnant; le 15<sup>e</sup> léger et le 2<sup>e</sup> de chasseurs à cheval, formant l'arrière-garde, demeurèrent à Teining, chargés de pousser des reconnaissances sur les routes qui descendent vers Neumarck; le 1<sup>er</sup> de chasseurs remplaça la division Montbrun entre la Vils et la Laber. La division prit position en avant de Taswang, point de réunion vers Diesfurth, pour se placer derrière l'Altmühl dans le cas où elle se trouverait forcée; un bataillon du 111<sup>e</sup>, deux compagnies du 33<sup>e</sup> et un escadron de chasseurs s'y trouvaient déjà et avaient pris poste en avant de Berching. Le 5<sup>e</sup> de hussards observait les flancs de la division entre la Nab et la Laber; quatre compagnies du 33<sup>e</sup>, commandées par un officier supérieur, étaient également placées à Kalmütz, pour empêcher l'en-

(1) Rapport du général Friant.

nemi de rétablir le pont sur la Nab, que nous avons détruit quelques jours auparavant.

Le 17, la division eut son arrière-garde à Taswang et se plaça en échelons entre le village et Tuerling (quartier général à Hemmau), des compagnies de voltigeurs remplacèrent le 5<sup>e</sup> hussards entre la Nab et la Laber, et furent disposées de manière à repousser les partis ennemis qui tenteraient le passage de la première de ces rivières; deux compagnies du 33<sup>e</sup> furent détachées pour garder le pont d'Ederzhausen.

Le 18, la division prit la direction de Ratisbonne; elle fut rejointe par le général Piré, qui s'était dirigé par Rotty; elle passa le Danube et prit position à cheval sur les routes de Neustadt et de Landshut.

#### COMBAT DE THANN.

L'Empereur, arrivé le 18 avril à Ingolstadt, fut loin d'être satisfait des dispositions prises par son major-général qui avait, pendant quelques jours, dirigé les opérations, et il les changea avec cette rapidité et ce génie qui présidaient à toutes ses actions.

Dès ce jour même, il fit parvenir au maréchal Davout l'ordre de quitter Ratisbonne avec son corps, d'y jeter un régiment et de marcher sur Abensberg, où le maréchal Lefebvre réunissait l'armée bavaroise placée sous ses ordres. Le 3<sup>e</sup> corps devait s'avancer en quatre colonnes, son artillerie et ses bagages filaient par le défilé d'Abbach, escortés par la division de cuirassiers du général Bonardi-Saint-Sulpice; la cavalerie de Montbrun soutenait la colonne de gauche.

De son côté, l'archiduc Charles, campé sur les bords

de la Laber avec soixante-trois mille hommes, s'avancait sur Eglofsheim, Thann et Tengen, comptant y accabler les trente mille hommes du maréchal Davout.

Le 19, en conséquence de l'ordre de l'Empereur, la division du général Friant se dirigeait sur Eglofsheim et Welkering, ayant devant elle la division Gudin à une demi-heure de distance ; arrivé à la hauteur de Tengen, au débouché de la forêt, en arrière de Schmithort, il était neuf heures, le général Friant trouva la division Saint-Hilaire aux prises avec l'ennemi posté sur les hauteurs qui se dessinent en avant du village de Tengen. Au delà de Schmithort descendaient des tirailleurs du 7<sup>e</sup> léger, repoussés par l'ennemi embusqué dans les bois.

Les premières dispositions prises par le général Friant, furent de porter un régiment sur la hauteur au delà de Schmithort, afin de débusquer l'ennemi des bois à l'aide desquels il appuyait sa droite à une demi-lieue de distance ; il chargea le général Gilly de cette opération ; ce général se porta en avant avec le 15<sup>e</sup> léger, se faisant précéder par quatre compagnies aux ordres du chef de bataillon Seraire, qui devait s'enfoncer dans les bois et en chasser les tirailleurs ennemis.

En même temps que le général Friant donnait cet ordre, il marchait par échelons vers le village de Tengen, longeant la lisière des bois opposés au front de l'ennemi. La brigade de cuirassiers du général Guiton fut se déployer sur un mamelon propice qui se trouve entre la forêt d'où l'on avait débouché et le village de Schmithort ; elle soutenait le 15<sup>e</sup> léger posté sur la croupe des bois au delà de ce village, et avait à sa gauche, près de Dinzling, la division de cavalerie du général Montbrun.

Le chef de bataillon Seraire ne fut pas à la hauteur de la mission qu'il avait à remplir, ou ne la comprit pas; il appuya tellement à droite sur la division Saint-Hilaire, qu'il ne trouva plus d'ennemis à combattre, ils avaient déjà été chassés par les troupes de cette division. Ce faux-mouvement laissa à découvert le général Gilly, qui n'avait avec lui qu'une faible réserve du 15<sup>e</sup>, exposé au feu meurtrier d'une nuée de tirailleurs autrichiens qui seraient parvenus à le culbuter, si le 48<sup>e</sup> n'avait été envoyé pour le soutenir : ce régiment traversa à cet effet le Vallon entre Schmithort et Tengen, sous le commandement du général Barbanègre qui envoya la compagnie de voltigeurs du capitaine Surleau sur le flanc gauche du général Gilly, vivement attaqué et même débordé : cet officier, avec intrépidité, balaya ce côté du terrain, et le mouvement du 48<sup>e</sup> rétablit, non-seulement l'équilibre du combat, mais encore força l'ennemi d'abandonner ses positions; le capitaine Surleau fut blessé.

Il était une heure de l'après-midi; le colonel Rottembourg (1), commandant le 108<sup>e</sup>, en position en arrière du défilé de Fouxbrun, reçut l'ordre de faire porter en avant et sur le plateau qui domine ce défilé, un bataillon et ses compagnies de voltigeurs; le chef de bataillon Schmits (2) commande ce détachement; aussitôt arrivé au point menacé, il lance tous ses voltigeurs dans le bois à sa gauche, repousse l'ennemi et le contraint à renverser trois caissons dans sa retraite précipitée; revenu avec de nouvelles forces il est chassé de nouveau.

(1) Mort récemment général de division.

(2) Mort général de brigade. Le capitaine du génie Schmits, tué à Sébastopol, était son fils.

Le nombre des tirailleurs ennemis s'étant considérablement augmenté le général Friant voit la nécessité de soutenir par des masses les voltigeurs du 108<sup>e</sup> toujours occupés dans les bois ; le 48<sup>e</sup> eut encore cette mission ; la gauche de son ordre de bataille tenait aux bois et sa droite se prolongeait dans la plaine ; le premier bataillon du 108<sup>e</sup> fut établi sur la crête de l'arrière-position de l'ennemi et le 33<sup>e</sup> formé en échelons pour appuyer cette première ligne. Les tirailleurs de tous ces corps faisaient des feux roulants et meurtriers, l'ennemi tentait parfois de regagner sa position perdue, mais cette tentative ne faisait qu'exciter l'opiniâtreté des nôtres ; on assure que dans une de ces attaques, le généralissime autrichien se mit à la tête des siens ; nos soldats paraissaient avoir le sentiment de la grandeur de la scène et leur valeur n'en fut que plus éclatante. Deux bataillons du 108<sup>e</sup> et un du 111<sup>e</sup> étaient postés sur un plateau en arrière des échelons, cette mesure garantissait de tout événement fâcheux.

Cependant le général Gilly, resté à sa première position avec le 15<sup>e</sup>, voit débusquer de la forêt, sur son flanc gauche, des gros de tirailleurs ennemis ; il ne lui reste qu'un bataillon, en ayant laissé un entre l'Althmühl et la Nab ; mais il sent la nécessité de conserver son poste et engage avec ces faibles moyens de défense le combat le plus opiniâtre. Sa petite troupe fait des prodiges de contenance : en arrière de lui, plus bas que les cuirassiers, était un bataillon du 111<sup>e</sup> chargé de former la gauche de la division et de protéger le parc de réserve ; il appelle à lui ce bataillon si à propos, que, dès qu'il paraît, l'ennemi ralentit son attaque ; mais bientôt il la reprend avec une nouvelle vigueur et ses tirailleurs finissent par déborder le général

Gilly, en même temps qu'une colonne profonde, serrée en masse par division, se porte au pas de charge contre lui : ce général n'hésite pas un moment, il se met à la tête des deux compagnies de grenadiers de ses deux bataillons et s'élance à la baïonnette contre cette colonne ; les Autrichiens redoutent le choc et rentrent dans leurs bois.

Il faut dire que le général Friant avait appuyé ce mouvement offensif en envoyant quatre compagnies du 108<sup>e</sup> au soutien du général Gilly qui les conserva jusqu'au soir. Le général Friant avait également placé en tête de ses échelons, et à leur droite, six bouches à feu qui furent du plus grand effet quand l'archiduc Charles se mit à la tête de ses colonnes pour regagner le terrain perdu.

« Dans cette journée, la division n'eut pas en masse un de ces instants d'éclat qui lui rappellent les batailles d'Austerlitz et d'Iéna, mais toutes ses heures furent employées à maintenir et à secourir.

« Le combat soutenu par le général Gilly démontre assez dans quelles dispositions heureuses étaient les troupes de la division, et les tirailleurs des divers corps repoussant le soir la charge dirigée par le généralissime ennemi, est une nouvelle preuve de la supériorité de notre mousqueterie.

« Le général Gilly a rendu un service essentiel.

« Le colonel Dessailly est un véritable homme de guerre ; demander de l'avancement pour cet officier, n'est que justice.

« Les officiers de voltigeurs justifient de plus en plus l'excellence de leur institution, plusieurs ont été blessés.

« Le chef de bataillon Schmits, du 108<sup>e</sup>, officier d'une

distinction tout exceptionnelle, a saisi cette nouvelle occasion de faire preuve d'une grande valeur.

« Le général de division joint ici le tableau des pertes essuyées par ses troupes ; elles ne sont pas considérables eu égard aux nombreux engagements que les corps et les divers détachements ont eu avec l'ennemi ; à en juger d'après la supériorité constante que nos tirailleurs ont obtenue sur les Autrichiens, on doit croire que la perte de ceux-ci est considérable et c'est ne pas exagérer que de la porter à deux mille hommes. Le 15<sup>e</sup> léger a jonché de morts le terrain des assaillants ; on ramasse encore des prisonniers, des déserteurs ou des égarés et les blessés abandonnés sur le champ de bataille (1). »

Le 20, la division se concentra sur les hauteurs de Tengen et s'occupa de reconnaissance.

#### JOURNÉE DU 21.

Le 21, la division se mit en marche à cinq heures du matin, avec ordre de se diriger sur Hausen, suivant à une demi-lieue de distance la division Saint-Hilaire.

L'ennemi était en position à droite du village de Poëring, sa gauche, son front et sa droite protégés par des bois encombrés de tirailleurs. La 4<sup>e</sup> division, engagée la première, avait repoussé les tirailleurs de la gauche ennemie ; la 2<sup>e</sup> fut chargée de chasser ceux qui masquaient sa ligne de bataille : le général Friant jugea qu'il ne fallait rien moins que les voltigeurs de toute la division pour exécuter et soutenir ce dessein. Le capitaine du génie Heurat fut

(1) Rapport du général Friant.

chargé de diriger cette opération; les bonnes dispositions que prit cet officier, le courage des voltigeurs, nous rendirent bientôt maîtres de ce rideau de fer.

Pendant ce temps, l'artillerie légère se portait à toute vitesse sur le plateau paraissant commander la droite de l'ennemi, les régiments de la division s'avançaient en échelons, l'affaire prenait un caractère des plus sérieux, une forte canonnade s'engageait de part et d'autre : le général Friant est démonté à côté du maréchal duc d'Auers-  
taedt par un boulet, et son chapeau est abattu presque au même instant par un obus qui heureusement n'éclate pas; un grenadier lui ramasse son chapeau.

Le général Friant saisit le côté faible de l'ennemi; il ordonne au 111<sup>e</sup>, colonel Husson, de se porter sur le flanc droit des Autrichiens; le 33<sup>e</sup>, aux ordres du général Hervo, doit protéger le 111<sup>e</sup> et tourner Poëring aidé du 108<sup>e</sup>; ce beau mouvement eut pour résultat de faire taire l'artillerie ennemie, l'occupation de Poëring, où l'on fit quatre cents prisonniers, et de rendre libre toute la partie de la plaine où il est situé.

La journée était à peine commencée et l'ennemi avait quitté ses positions; restait à s'en assurer la possession : chassés de la plaine, les Autrichiens se disposent pour se maintenir dans les bois, ils paraissaient même vouloir déborder notre gauche; le général Friant forme ses bataillons en échelons, le 33<sup>e</sup> manœuvre obliquement de manière à dépasser la droite ennemie, et nous sommes bientôt maître des hauteurs de Schierling : dans cette position, l'ennemi a fait un changement de front en arrière et la 2<sup>e</sup> division en a exécuté un en avant; les deux corps se trouvent en face l'un de l'autre; dès lors s'est engagée à



notre droite une très-vive canonnade soutenue de la mousqueterie roulante du 15<sup>e</sup>; mais la gauche eut à soutenir des feux nourris de tirailleurs souvent relevés jusqu'à huit heures du soir.

Le 33<sup>e</sup> était en position à l'extrême gauche en arrière de Laichling, l'ennemi fit tous ses efforts pour emporter ce point, et le général Hervo mit en œuvre tous ses moyens pour le conserver; il accueillit, embusqué dans l'éclaircie, plusieurs charges très-vigoureuses qu'il repoussa toujours avec un égal succès : pour dégoûter l'ennemi de ses tentatives réitérées, et remarquant qu'il revenait toujours avec des troupes fraîches, le général Friant fit réunir les compagnies d'élite du 108<sup>e</sup>, les mit aux ordres du chef de bataillon Schmits qui fut attaquer l'extrême droite des Autrichiens; l'audace de ces braves et l'expérience du chef qui les commandait, remplirent les intentions du général Friant, deux charges successives à la baïonnette découragèrent l'ennemi qui cessa ses attaques.

Tous les corps de la division furent successivement engagés. La nuit approchant, on dut chercher à placer les postes : on fait cesser les feux ; le général Hervo veut assurer sa position et place lui-même les avant-postes ; il cherche dans l'ombre de la nuit les places propices ; de misérables tirailleurs, déserteurs peut-être, ou surpris par la rapidité des charges, ou réduits à se cacher sous les pièces, dirigent sur lui, à bout portant, une décharge de mousqueterie, et, par cette espèce de forfait, privent l'armée française de l'un de ses généraux les plus distingués, celui qui, avec une poignée de monde, venait de résister pendant plus de huit heures à des forces quadruples.

Cette journée, comme celle du 19, n'offre pas de résultats exceptionnels, cependant la division a voulu prendre des positions et elle les a obtenues, elle a voulu les conserver, elle y est parvenue, elle a eu à combattre des forces triples et elle les a repoussées. L'ennemi fait de grands efforts pour la faire plier sur son centre par de vives attaques, il cherche à la déborder par la gauche, partout il a trouvé une égale opiniâtreté, il s'est vu forcé de lui céder le champ de bataille après un combat qui ne finit qu'à neuf heures du soir.

Le succès de la division est principalement dû au mouvement que le général Friant fit faire sur Poëring par les 111<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> que le 108<sup>e</sup> appuyait; les colonels Husson, Pouchelon et Rottembourg, y déployèrent le sang-froid de militaires consommés.

« La perte de la division ne laisse pas que d'être considérable; mais si l'on fait attention au mal qu'elle a dû faire à l'ennemi, en lui prenant au delà de huit cents prisonniers, en repoussant toutes ses charges par la mousqueterie, en s'emparant de vive force de toutes ses positions, on se convaincra que notre perte doit être bien moindre que la sienne, qu'il faut porter au moins à trois mille hommes hors de combat.

« Cette journée a dû enfanter mille traits de valeur, puisque, ayant en tête des forces supérieures, les nôtres n'ont jamais essuyé de revers : les colonels s'empres-  
seront de faire connaître ces braves qui se battent isolément avec autant de courage dans les bois fourrés, qu'ils combattent vaillamment en ligne et sous les yeux de leurs chefs.

« Le colonel Husson, du 111<sup>e</sup>, se portant audacieuse-

ment en arrière de la droite ennemie, et son régiment ne cessant de donner des preuves de courage et d'intrépidité, mérite d'être cité comme un des bons officiers de l'armée.

« Les troupes se sont conduites avec courage, parfois avec trop d'emportement contre l'ennemi, les conscrits prennent l'aplomb des anciens soldats. (1) »

La division prit la gauche de l'armée et vint s'établir dans les bois abandonnés par l'ennemi entre Laichling et Geseberg.

La mousqueterie et l'artillerie n'ayant cessé leurs feux qu'à neuf heures du soir, et l'ennemi ayant pris ses bivouacs et allumé ses feux à portée de canon des nôtres, le général Friant s'attendait à être attaqué le lendemain ; il prit ses dispositions, même contre une attaque de nuit qu'il eut quelques motifs de soupçonner ; des patrouilles roulèrent pendant la nuit, des découvertes furent poussées dans toutes les directions où l'on pouvait craindre une attaque.

Le général Friant ne tarda pas à être instruit que l'ennemi avait fait des mouvements par la droite et pouvait tenter, non-seulement d'enlever les positions perdues la veille, mais encore de tourner la gauche de sa division, placée dans un vallon, en avant d'un bois accessible sur plusieurs points, mais qu'il avait fait garantir par des abattis de gros arbres. La division faisait face à une chaîne de monticules que l'ennemi couronnait en forces imposantes et que défendaient en outre des redoutes en terre construites à la hâte.

Les 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> furent établis sur la lisière des bois qui

(1) Rapport du général Friant.

faisaient face à l'ennemi, les 108° et 111° prirent position à l'extrême gauche, point d'attaque présumé. Le 15° était placé en réserve dans l'éclaircie du bois à notre gauche ; l'artillerie était prête à se porter partout où il serait besoin ; toutes les communications étaient reconnues et bien gardées ; tout présageait un combat de dix mille hommes contre trente mille assaillants.

Cependant, au lever du soleil, l'ennemi reste tranquille, il est sans doute instruit de la marche du gros de l'armée française ; d'attaqués que nous devions être, nous devenons attaquants : l'ordre est venu de se porter en avant au premier coup de canon. Si les services rendus par la division Friant dans les journées des 19 et 21, ont été remarquables par l'importance des résultats, il en a été bien autrement encore dans celle du 22, à cette célèbre bataille d'Eckmühl.

#### BATAILLE D'ECKMUHL.

Il est deux heures, le signal est donné.

Le général Friant fait porter sa grosse artillerie sur un tertre couvrant la droite du 33° : tout s'ébranle, l'artillerie tonne de toutes parts ; la division sort des bois et s'avance en ordre de bataille, autant que le terrain le permet, jusqu'à quatre ou cinq cents mètres de l'ennemi, qui, de ses positions élevées, l'accueille par un feu des mieux nourris et la contraint de s'arrêter ; les tirailleurs de chaque corps s'avancent jusqu'au pied des hauteurs qu'ils doivent gravir. Ramenés une première fois, ils reviennent à la charge, et sont repoussés de nouveau par la force de résistance la plus opiniâtre.

Une certaine inquiétude se mêle à l'impatience du général, qui, sachant sa division isolée par suite des mouvements effectués pendant la dernière nuit, et son aile gauche en l'air, par conséquent sans appui, comprenait l'immense responsabilité qu'une aussi grave situation faisait peser sur lui : tout venait donc faire appel à son expérience, à son intelligence, pour emporter de vive force cette formidable position de l'ennemi, et aider par là au mouvement général de l'armée, dirigé par l'Empereur ; ces réflexions faites, le général Friant embrasse d'un coup d'œil le terrain, en reconnaît le fort et le faible ; son parti est pris : ses tirailleurs retrempés sont repartis en avant ; il ordonne au lieutenant Michel, commandant ceux du 48<sup>e</sup>, de monter par un sentier qui se trouve sur sa direction, jusqu'à la crête des hauteurs, et de s'y maintenir coûte que coûte ; il le fait appuyer par le 3<sup>e</sup> bataillon de ce même régiment, commandé par le capitaine Thévenot ; ces tirailleurs s'élançant tête baissée sous une grêle de balles, gravissent le sentier comme des chamois, s'emparent d'une redoute en terre établie aux deux tiers de ces monticules et des grenadiers hongrois qui la défendent, puis enfin parviennent à en couronner le sommet, où ils sont bientôt suivis du 3<sup>e</sup> bataillon battant la charge.

Pendant l'exécution de ce hardi mouvement, les régiments de la division s'avancent rapidement ; les 33<sup>e</sup> et 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons du 48<sup>e</sup> par la droite ; le 15<sup>e</sup> léger en réserve derrière le centre ; les 108<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup> par la gauche ; ces deux derniers régiments menacent l'extrême droite de l'ennemi qui, redoublant d'efforts pour conserver sa position, oppose la plus vive résistance. Une fusillade terrible est engagée ; tous les régiments battent la charge ;

les 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> franchissent à leur tour les hauteurs qui se trouvent devant eux et pénètrent dans les bois qui les couronnent; les 103<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup>, après avoir surmonté les mêmes difficultés, tournent l'extrême droite, si menaçante de l'ennemi; celui-ci se retire et ne doit son salut qu'à l'épaisseur des bois et aux accidents de terrain qui nous obligent souvent à ralentir et à resserrer nos mouvements. C'est ainsi que le général Friant, se reliant aux autres divisions de son corps d'armée, après avoir battu et refoulé l'aile droite des Autrichiens, a rempli, à la grande satisfaction de l'Empereur, la mission importante qui lui avait été confiée.

Cependant les Bavares à la droite paraissent éprouver quelque résistance; le général Friant reçoit l'ordre de se porter à travers la forêt sur le village de Obersantling pour les dégager; il débouche de la forêt en arrière de ce village, et, par cette direction, l'extrême droite de l'ennemi est sérieusement compromise: tout projet de résistance est illusoire; sa retraite est décidée; il n'a plus d'espoir que dans quelques mouvements de cavalerie.

Nos lignes se forment, l'artillerie légère les précède; on dépasse le village d'Obersantling. Le 33<sup>e</sup> est porté à la droite de la division en avant de ce village; le 15<sup>e</sup> est disposé pour s'emparer d'une touffe de bois qui recèle deux bataillons de tirailleurs; le 48<sup>e</sup> est à sa gauche formé en carré; le 108<sup>e</sup> est en arrière en colonne, et le 111<sup>e</sup> garantit la gauche: l'artillerie, en arrière et au-dessus du 15<sup>e</sup>, foudroie tout et ne craint rien. Cette disposition menaçante atterre l'arrière-garde de l'ennemi; il hasarde à diverses reprises quelques escadrons par sa gauche sur le 33<sup>e</sup>, et par sa droite sur le 111<sup>e</sup>: impuissantes tenta-

tives ! Les mêmes soldats qui avaient repoussé ou contenu l'infanterie autrichienne les 19 et 21, reçoivent la cavalerie avec ce calme, ce sang-froid et cette assurance, présage du succès : toutes ces différentes charges, après le coucher du soleil, n'émurent pas le courage des plus faibles.

• Cette journée comptera comme un des plus beaux faits d'armes de la 2<sup>e</sup> division ; trente mille hommes occupent une forte position ; leurs manœuvres ne tendent qu'à l'envelopper ; cependant, à peine sortie des bois que lui ont acquis ses vaillants efforts de la veille, elle forme ses lignes, et, surmontant tous les obstacles, elle emporte les positions d'un ennemi aussi supérieur en force, et qui, sans doute, se croyait certain de vaincre.

• Si l'on considère les charges de notre infanterie dans les bois, le jeu d'une nombreuse artillerie à laquelle l'ennemi n'osait opposer la sienne, qui eût été compromise, le non-succès de six charges de cavalerie reçues à bout portant, l'avantage continuel de nos tirailleurs après leur première attaque, la grande quantité de morts et blessés que l'ennemi n'a pu emporter, le grand nombre de prisonniers qui veulent tous être déserteurs, on peut, sans exagération, faire monter sa perte à trois mille hommes : si l'on révoquait en doute les divers aperçus donnés dans les rapports du 19 et 21, comme dans celui-ci, on doit prendre en considération la déclaration des déserteurs de dix-huit régiments, dont la majeure partie avoue la réduction de leurs compagnies de cent quarante hommes à soixante et soixante-dix. Il est donc plus que probable que dans ces trois journées, la division, vu ses grands et longs engagements, a causé à l'ennemi une

perte d'au moins huit mille hommes, nombre presque égal à celui de ses baïonnettes, puisqu'elle a laissé plus de deux bataillons sur la rive gauche du Danube.

« Cette dernière journée a fourni au général Barbanègre un nouveau moyen de justifier sa promotion au grade d'officier général.

« La manière dont le 33<sup>e</sup> accueillit les diverses charges de cavalerie, fait le plus grand honneur au colonel Pouchelon.

« Le général soussigné, qui regarde l'issue de la journée du 22, après les combats des 19 et 21, comme celle d'une longue bataille, rend cet hommage aux officiers de toutes les armes qui se trouvent sous ses ordres, et à toutes les troupes en général, qu'ils ont tous fait leur devoir ; le soldat ne s'est jamais montré plus vertueux ; ses fatigues étaient sans relâche ; ses privations extrêmes et même désolantes ; il n'est arrivé à aucun d'eux d'élever le moindre murmure : on a peu vu de traîneurs ; aucun n'osait se soustraire au combat.

« Sa Majesté peut être assurée du bon esprit de la 2<sup>e</sup> division de son 3<sup>e</sup> corps d'armée, comme elle est convaincue de l'amour des chefs qui la commandent pour sa personne.

« *Signé* : le général FRIANT. »

Qui n'a pas connu le général Friant pourrait penser que la dernière phrase de ce troisième rapport tenait du courtisan, il se tromperait ; cette expression lui venait du cœur : son dévouement à l'Empereur était un culte, une admiration, son attachement l'a suivi jusque sur le rocher stérile où les tortures morales et physiques ont tué ce



grand homme ; il lui a été fidèle et dévoué jusque dans ces mauvais jours, sans jamais en avoir sollicité ou fait demander une faveur ni une récompense.

L'Empereur *seul* s'est constamment souvenu des services du général Friant ; *seul* il a pensé à l'en récompenser : tout lui est venu directement de l'Empereur.

Depuis le camp de Boulogne, le général Friant n'a quitté le commandement de sa division que pour se faire guérir de ses blessures, ou pour raison de santé.

Si, dans ces trois rapports, il fait connaître et revendiquer, dans le style simple du soldat, la part de gloire qui appartient, dans ces trois journées, aux braves régiments composant sa division, il convient de laisser ici un souvenir de celle qui lui est toute particulière sur ces champs de combat, pour les beaux mouvements qu'il y a fait exécuter, et mieux encore de rappeler tout le mérite de sa haute intelligence, pour avoir surmonté les difficultés de sa position au début de la campagne.

Si le général Friant s'en était tenu à la stricte exécution des ordres qu'il avait reçus, s'il avait hésité à prendre la responsabilité de ses mouvements, ses communications, même toute retraite, lui étaient coupées, et la preuve, c'est que, malgré toute la ponctualité et la célérité qu'il a trouvés dans l'exécution de ses ordres, il n'a opéré que *juste à temps* pour surmonter les premiers dangers que sa position lui faisait craindre.

En suivant les ordres reçus, il eût fallu attendre le général Jacquinot, dont la brigade de cavalerie ne pouvait arriver que de nuit à Bayreuth ; ce n'était donc que le 11, à la pointe du jour, que le général Friant avait quitté cette ville, et *encore* il ignorait que la notification des hostilités

ne lui avait été remise à *lui*, dont la division faisait pointe, que vingt-quatre heures plus tard : que l'on n'oublie pas que les premiers coups de fusil ont été tirés le 10, et que le 11, à peine le jour venu, le colonel Méda était attaqué à Hirschau.

Rien n'est brutal comme un fait, dit-on, et les faits sont là en faveur du général Friant : s'il n'avait su communiquer son activité à tous ceux qui obéissaient à ses ordres, il ne restait plus pour la division que les Thermopyles ou les fourches caudines ; elle eût choisi les Thermopyles ; mais quelles en seraient les conséquences pour les événements futurs ? Quelles calamités auraient pu se produire alors, ainsi qu'il en a été plus tard ? Le souvenir en est encore trop récent pour que l'oubli vienne l'effacer de notre mémoire.

La sagesse, la prévoyance en toutes choses, et l'activité tout exceptionnelle du général Friant, lui ont donc fourni les moyens de se montrer supérieur à cette situation critique ; aussi croit-on pouvoir dire que, dans cette circonstance, il a justement acquis la reconnaissance de l'armée.

Le 22, au soir, la division prit ses bivouacs au delà d'Obersindling ; elle en partit le 23, à sept heures du matin, ayant ordre de se porter sur Ratisbonne ; arrivée près de cette ville, elle se forma en échelons, et prit position, spectatrice immobile du combat qui se livra sous ses murs ; elle avait le soir sa droite appuyée aux Bavarois, et sa gauche à la division Saint-Hilaire. Elle ne tarda pas à être établie sur une même ligne de bataille ; chaque régiment formé en colonne, à demi-distance, par peloton, la droite en tête. Cette disposition, ordonnée par l'Empereur, étant terminée, Sa Majesté se présenta en avant du centre

de la ligne, et, après avoir prononcé quelques paroles concises et élevées, témoignant de sa haute satisfaction, elle procéda aux récompenses, en donnant de l'avancement dans tous les grades et en élevant un bon nombre de sous-officiers au grade de sous-lieutenant. Puis, se portant successivement devant la tête de colonne des divers corps, elle adressa à chaque colonel cette question : « Quel est le plus brave officier de votre régiment ? — Mes officiers sont tous braves, Sire, lui fut-il répondu. — Je n'en veux voir qu'un, reprit l'Empereur, présentez-le-moi... » L'embarras des colonels était d'autant plus grand, que, se doutant bien qu'il s'agissait de rémunérations extraordinaires, dont ils ignoraient toutefois la nature, ils craignaient, étant mis ainsi en demeure à l'improviste, de ne pouvoir maîtriser le hasard et disposer de la circonstance en faveur du plus méritant. Les officiers appelés en vertu de cet ordre impératif furent interrogés en ces termes : « Combien de services ? de campagnes ? de blessures ? » Après les réponses, l'Empereur dit à chacun d'eux : « Je vous fais baron de l'Empire, et j'ajoute à ce titre une dotation de 4,000 francs de rente. »

Sa Majesté fit appeler ensuite avec la même précipitation, et sans donner le temps de la réflexion, un sous-officier, réputé le plus brave, par régiment, leur fit les mêmes questions qu'aux officiers, en reçut les mêmes réponses, et accorda à chacun de ces derniers une dotation de 1,200 francs de rente.

Telle fut la manière dont l'Empereur voulut récompenser les éminents services rendus par la division Friant, dès le début de cette campagne. La brave division Saint-

Hilaire eut une part égale dans cette insigne munificence, et c'était justice.

Les prévisions des colonels se réalisèrent en partie, car les élus n'étaient malheureusement pas tous dignes de telles faveurs ; aussi, l'Empereur, qui en fut instruit, se promit-il de ne plus user des mêmes procédés pour créer des barons. C'est peu d'instant après cet épisode, qu'il fut atteint d'une balle au pied gauche, laquelle, amortie heureusement par sa botte, ne fit qu'une contusion.

Le 24, la division traversa Ratisbonne à neuf heures du matin, prit position sur les hauteurs en avant, appelées la Trinité, laissant le 108<sup>e</sup> en ville pour la police de la place ; de cette position, elle protégeait les ponts du Danube, de la Reigen et de la Nab. Le 48<sup>e</sup>, aux ordres du général Barbanègre, fut envoyé à Ederzhausen, un bataillon à Kalmüntz devant pousser des détachements sur la Vils, quartier général de la division à Ratisbonne.

Le 25, la division partit à quatre heures du soir, pour aller prendre position à Salern ; elle se trouvait en arrière de la 3<sup>e</sup>, établie sur la route de Nittenau. Le général Barbanègre fut rappelé pour venir occuper la position de la Trinité, que venait de quitter la division, avec les mêmes instructions pour les trois ponts, et celle de pousser en outre des partis de cavalerie jusqu'à Nuremberg : il avait à ses ordres le 12<sup>e</sup> de chasseurs à cheval, qui devait occuper Wofseck avec quelque peu d'infanterie.

Le 26, la division quitta Salern pour se porter sur Kirn, route de Nittenau, où elle s'établit ; mais le 48<sup>e</sup> dut rester sur les hauteurs de la Trinité : ce jour, le 12<sup>e</sup> de chasseurs, ayant reçu l'ordre direct du maréchal Davout de se

porter sur Burcklengfeld, quitta le général Barbanègre. Le 27, ce général reçut ordre d'envoyer une compagnie à Ederzhausen, et de pousser un parti jusqu'à Kalmüntz. La division partit de Kirn à midi, pour venir s'établir sur la route de Ratisbonne à Cham, entre celle de Kirn et le Danube, quartier général à Altentann; trois régiments furent portés en arrière à cheval sur le chemin de Ratisbonne, couvrant celui de Kirn, où la 3<sup>e</sup> division et le quartier général du corps d'armée s'étaient arrêtés. Le 15<sup>e</sup> léger eut un bataillon, avec deux pièces de quatre, sur la hauteur en avant d'Altentann, un second à Sissenbach, et le 3<sup>e</sup> à Brunsberg; le parc de réserve de la division restant toujours à la tête du pont du Danube à Ratisbonne.

Le 28, le général Barbanègre dut se porter de grand matin de la Trinité sur Straubing, pour y garder le pont de cette ville avec deux bataillons du 48<sup>e</sup>, laissant le 3<sup>e</sup> au poste de la Trinité.

Le 29, la division quitta sa position à deux heures de l'après-midi, pour se diriger sur Straubing, en passant par Ratisbonne; elle eut ce jour-là son quartier général à Parbling, et le lendemain 30 à Straubing; le 3<sup>e</sup> bataillon du 48<sup>e</sup>, resté jusqu'alors à la Trinité, rentra à son corps.

Le 1<sup>er</sup> mai, la division fut à Plattling, le 2 à Fürstenzell, et, le 3, elle partit, dès la pointe du jour, pour Passau, où elle reçut l'ordre de se diriger sur la route d'Efferding, pour se cantonner, la droite à Liserbnirn, et la gauche à Diechtalling, quartier général à Engelhaming; le 4, elle se rapprocha d'Efferding, en poussant jusqu'à Beyerbach;

le 5, elle traversa Lintz, et prit position en avant de cette ville sur la route d'Ens.

Le 8, à la pointe du jour, la brigade Grandeau part pour aller prendre position à Asten, et à cinq heures du soir, la division prend la direction de Molk ; elle s'arrête à Strengberg pour y établir ses bivouacs derrière ceux de la 3<sup>e</sup> division. Le lendemain, elle a son quartier général à Pochlarn ; le 11, elle entre dans Molk, où le général Gilly reste avec un bataillon du 15<sup>e</sup> et deux régiments de Bade et de Hesse, pour observer la rive droite du Danube de Mautern à Ips, et garder les chemins qui aboutissent à ces deux points ; quatre compagnies de voltigeurs, sous la conduite d'un officier supérieur, doivent reconnaître le chemin de Molk à Mautern, en longeant la rive droite. La division prit position en avant de Markersdorf, sur la rive droite de la Bielach.

Le 13, les deux bataillons du 15<sup>e</sup> qui avaient marché avec la division, firent retour au général Gilly, pour le mettre à même d'effectuer un passage sur la rive gauche, à hauteur d'Emersdorf. L'artillerie légère de la division partit également pour soutenir cette opération, qui eut un plein succès : le 14, le général Gilly rejoignit avec son détachement, se trouvant remplacé par la 1<sup>re</sup> division. Le 16, le 15<sup>e</sup> et l'artillerie légère furent détachés à Mautern, pour y rester jusqu'à nouvel ordre.

Le 17, la division partit à sept heures du soir pour Perschling, où elle était rendue le 18, à quatre heures du matin ; le 19, elle entra à Vienne, et relevait tous les postes intérieurs et extérieurs de la division Oudinot ; ce qui ne put être terminé qu'à huit heures du soir : le 33<sup>e</sup>

occupa les faubourgs , le 48<sup>e</sup> la ville , les 108<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup> Léopoldstadt.

Les divisions qui gardaient la rive droite du Danube s'étant retirées le 20 au matin , le général Friant jugea à propos de porter deux bataillons en avant et à la gauche de Léopoldstadt, afin de prévenir toute attaque de la part de l'ennemi en possession des îles de ce côté du fleuve ; sage prévoyance dont on reconnut bientôt l'utilité, car, au même moment, on apprit que les Landwherds avaient débarqué à Nusdorf : le 33<sup>e</sup> fut aussitôt dirigé sur ce point ; deux compagnies longèrent le Danube, et le régiment prit par Doblbing et Heiligenstadt, afin de s'emparer des hauteurs en arrière de Nusdorf : on aperçut bientôt quelques tirailleurs qui se replièrent ; une compagnie de grenadiers les poursuivit jusqu'au lieu de débarquement, mais le dernier bateau avait déjà pris le large ; il partit alors de notre côté une fusillade dont l'ennemi eut à souffrir.

On prit quelques hommes dans Nusdorf ; le 33<sup>e</sup> s'y établit ; mais la 3<sup>e</sup> division arrivant, ce régiment revint à Rossau. Le 15<sup>e</sup> léger rentra à la division et fut se loger au faubourg de Widen.

Le 21 fut la première journée de la bataille d'Esling.

Le 22, le 3<sup>e</sup> corps se disposait à aller joindre ceux de Masséna et de Lannes, et achever la victoire si bien entamée : au point du jour, le général Friant prenait la route d'Ebersdorf avec trois régiments, les 15<sup>e</sup> léger, 108<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup> de ligne, les 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> restant chargés d'occuper Vienne, sous le commandement du général Barbanègre ; mais, arrêté par la rupture des ponts, il prit position en arrière. Le 24, le 15<sup>e</sup> léger vint occuper le faubourg Ros-

sau, et le 111<sup>e</sup> celui de Léopoldstadt ; l'artillerie de la division se rapprocha du faubourg de Widen, en avant duquel resta bivouaqué le 108<sup>e</sup>.

Dans la nuit du 25 au 26, les Autrichiens effectuèrent un débarquement sur l'île du Prater, à dessein d'y couper les amarrages des moulins ; les postes de l'île accoururent au premier avis ; on prit un officier et cinquante hommes ; mais le but de l'ennemi était rempli : les moulins étaient lancés au courant ; on n'en put retenir que trois.

On employa la nuit du 26 au 27 à préparer les moyens de jeter trois cents hommes dans l'île de Schifmühl, occupée par une soixantaine de Landwherds ; mais on ne put arriver qu'avec le jour, et l'ennemi eut tout le temps de remonter dans les barques ; on ramena seulement huit prisonniers. Le 29, on fit passer deux compagnies de plus dans l'île de Schifmühl, et, le 30, on construisit des abattis sur la rive gauche d'un bras du Danube qui coule à l'extrémité de la grande île, un peu avant du pont de Spitz. Le 31, la division travailla pendant le jour à établir un pont sur radeaux amarrés aux pilotis du premier pont brûlé ; le soir et toute la nuit du 31 mai, elle releva ses postes, la division Claparède venant remplacer la division dans la ville, les faubourgs et les îles en avant de Léopoldstadt.

Le 1<sup>er</sup> juin, la division prit position sur les hauteurs en avant de Vienne, au delà du faubourg Landstrass ; le 7, elle se rendit à Schönbrun, pour y être passée en revue par l'Empereur, et rentra ensuite dans sa position qu'elle ne quitta plus que le 4 juillet ; depuis le 1<sup>er</sup> juin jusqu'au 30, elle ne discontinua pas de fournir des compagnies



de corvée pour les travaux des îles en avant de Léopoldstadt.

Le 4 juillet, la division passa le grand bras du Danube, et entra dans l'île de Lobau, lieu de concentration de l'armée. Entre quatre et cinq heures du soir, un orage furieux éclata ; la pluie tombait à torrents ; les éclairs sillonnaient les airs ; le grondement continu du tonnerre se mêlait au bruit du canon de gros calibre de l'ennemi, qui tirait avec acharnement sur la position occupée par les Français dans le mois de mai précédent, derrière un pont qu'ils avaient construit pour passer le dernier bras du Danube et livrer la bataille d'Esling.

Cet épouvantable temps dura jusqu'au lendemain 5, à quatre heures du matin, où il se remit au beau ; le soleil parut pur de nuages ; ses rayons bienfaisants et le peu de feu qu'on put dès lors allumer, ranimèrent les hommes trempés par la pluie et couverts d'une boue épaisse dans laquelle ils s'étaient couchés par suite des fatigues de la marche de la journée précédente ; peu d'instants après, l'ordre de mouvement arriva, et l'armée se mit en marche.

#### JOURNÉE DU 5 JUILLET.

La division du général Friant effectua son passage sur le dernier bras du Danube, après celle du général Carra-Saint-Cyr ; elle manœuvra en face de Stadt-Enzersdorf ; se porta ensuite vers la droite au delà de Sachsengang, village dont le château était occupé par quelques centaines d'hommes et trois pièces de canon ; mais qui, se trouvant en face du général Tarreau, dut se rendre à la sommation de cet officier général. Néanmoins, comme ce parti en-

nemi semblait au premier moment disposé à une défense opiniâtre, le capitaine du génie Henrat y fut envoyé avec quelques voltigeurs de la division, pour observer les moyens de défense. Le capitaine Henrat était aussi brave qu'éclairé : il s'approcha de très-près, et périt victime de sa valeur.

Vers neuf heures, la division changea de direction, et se déploya parallèlement aux lignes ennemies, afin de protéger les manœuvres des troupes qui passaient sur la rive gauche. Cependant les Autrichiens qui, jusqu'alors, ne paraissaient occupés que de leur droite, parce que c'était le premier point de notre attaque, parurent, sur leur gauche, se porter en avant avec leurs masses; aussitôt la division reçut ordre de prendre pour point de direction le village d'Enzersdorf.

Les divisions Tarreau, Morand et Montbrun étaient à l'extrême droite de la ligne; la 2<sup>e</sup> division avait à sa gauche les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>.

Nos lignes se portèrent en avant; la 2<sup>e</sup> division, ayant son front couronné de trente pièces de canon, n'éprouva aucune résistance; elle précipita sa marche, et l'ennemi accéléra sa retraite jusqu'à ses positions de Markgrafeneusiedel : ce bourg fut aussitôt attaqué; mais, hérissé de canons, protégé par un vaste fossé et flanqué de redoutes, ce point parut ne devoir pas être emporté par un coup de main; on fit cesser les feux : cependant, comme ce poste soutenait le front de la gauche ennemie, on tenta de le réduire avant la fin du jour à force d'artillerie; mais le feu de cinquante pièces de canon et les dispositions d'attaque à la baïonnette, semblèrent ranimer le courage des Autrichiens; on fut contraint de renoncer à cette tentative.

La division prit position en arrière de Markgrafeneusiedel, ayant sa gauche dans la direction de Grosshofen, et sa droite au ruisseau de la Russbach, qui coule près de Markgrafeneusiedel.

Des dispositions furent prises pour parer à toute attaque de nuit.

« Dans cette journée, personne ne put saisir l'occasion de se signaler, puisque l'artillerie seule servit à dérouter l'ennemi ; mais, par l'ardeur des troupes et leur précision dans les manœuvres, on pouvait présager un jour éclatant pour le lendemain, si l'occasion s'en présentait.

« L'artillerie, dans cette journée, a donné de nouvelles preuves de calme et de valeur : les pièces régimentaires manœuvraient en ligne et semblaient le disputer de zèle et d'ardeur aux pièces de l'artillerie de ligne : l'artillerie régimentaire perdit dans cette journée deux officiers et plusieurs canonniers ; celle du 48<sup>e</sup> de ligne eut une pièce démontée, quatre hommes et trois chevaux tués, mais elle avait démonté trois pièces et fait sauter un caisson à l'ennemi : dans la nuit qui a suivi le combat, la pièce fut remise en état et les chevaux remplacés. (1) »

#### BATAILLE DE WAGRAM.

Parmi les dispositions prises pour l'attaque du lendemain par le prince Charles, le prince de Hohenzollern devait se borner à canonner le corps français en face de Baumersdorf jusqu'à ce que l'attaque de droite eût réussi, il devait alors déboucher de Baumersdorf et marcher en front. Le prince de Rosemberg devait tourner

(1) Rapport du général Friant.

l'aile droite de l'armée française pour se joindre au prince Jean qu'on supposait arriver de Presbourg, et, à cet effet, on avait renforcé son corps d'armée de celui du général Nordmann.

L'Empereur, de son côté, opérait en sens inverse du prince Charles, qui dégarnissait son centre pour renforcer ses ailes, et surtout son aile droite, où il méditait son attaque principale; Napoléon, en concentrant ses divers corps d'armée sur son centre, prescrivait au maréchal prince d'Eckmühl de quitter Glinzendorf et de dépasser Grosshofen pour se porter vers le général Oudinot sur sa gauche.

Le 6 juillet, aux premiers rayons du soleil, l'ennemi marcha en trois colonnes, dont deux étaient destinées à s'emparer des villages de Glinzendorf et Grosshofen, et l'autre devait couvrir le flanc gauche; le premier de ces deux villages n'était pas encore évacué, il était couvert par la gauche de la division Friant et par la droite de la division Gudin; le second l'était par la division Puthod. Toutes les attaques de l'ennemi furent promptement repoussées, à l'exception de celle de Grosshofen, où il montra une grande opiniâtreté; il s'empara même des premières maisons de ce village; mais à peine la tête de cette colonne y était-elle entrée que, prise en flanc par la division Gudin, elle en fut repoussée. Après avoir considérablement souffert dans ses premières attaques, l'ennemi se retira en désordre et rentra dans sa position de Markgraf-Neusiedel, sur la hauteur et à la tour de ce nom. L'artillerie de la division Friant, qui comptait trente-une pièces, avait considérablement contribué à paralyser l'attaque du prince de Rosemberg et du général Nordmann,

et à les refouler l'un et l'autre dans leurs premières positions.

Pendant ce combat, qui avait arrêté fort heureusement la manœuvre de l'ennemi, l'Empereur Napoléon s'était rendu au corps du prince d'Eckmühl et lui donnait l'ordre d'attaquer sur-le-champ la position ; mais le maréchal lui fit connaître qu'il ne pouvait le faire de front, avant d'avoir placé deux divisions au delà de la Russbach pour tourner l'ennemi, et que deux heures lui étaient nécessaires pour faire ce mouvement et remplacer les munitions consommées jusqu'à ce moment de la journée. Désormais tranquille sur ce point, l'Empereur Napoléon se porta à Rahsdorf. La canonnade s'était engagée sur toute la ligne, et les dispositions de l'ennemi, qui venaient d'échouer à son aile gauche, se développaient de moment en moment à son aile droite où les attaques étaient très-vives de part et d'autre, tandis qu'entre Markgrafen-Neusiedel et Wagram, cela se bornait à une canonnade.

Il était environ dix heures lorsque le maréchal prince d'Eckmühl, ayant achevé ses dispositions et repris ses positions de la veille, attaqua l'aile gauche ennemie ; le général Morand, dont la division, par son numéro, tenait la droite du corps d'armée, fut chargé d'attaquer l'extrême gauche de l'infanterie ennemie qui était établie en arrière de Markgrafen-Neusiedel, débordant ce village d'environ mille mètres.

Le général Friant reçut l'ordre de marcher en appuyant toujours sa gauche à la Russbach, entre la division Morand et le village, afin de contenir les forces ennemies qui lui étaient opposées et soutenir, au besoin, l'attaque du général Morand, et de se porter immédiatement après lui

sur la hauteur. Plus de soixante bouches à feu que l'ennemi avaient réunies sur le rideau qui couronne les hauteurs de Markgrafen-Neusiedel, sur son front et sur sa gauche, jouèrent au même instant sur tous les points avec la plus grande vivacité. A cette formidable canonade, le général Friant oppose son artillerie, composée de trente-un canons et obusiers, commandée par le capitaine Marulier; le feu bien dirigé de cette batterie facilita le mouvement en avant, et, sous cette protection, la division Morand ne tarda pas à arriver au pied du plateau, en chassant la cavalerie autrichienne qui y était en bataille; elle gravit les hauteurs au pas de charge; mais, au moment où elle allait atteindre leur sommet, l'ennemi, renforcé, renouvelant ses attaques, tourna un régiment de cette division et contraignit l'aile gauche de celle-ci à plier. A cet instant critique, le général Friant, dont la division marchait en échelons par régiment, dirigea le 15<sup>e</sup> léger et le 33<sup>e</sup> de ligne, au pas de charge, à l'appui de cette troupe; ils la dépassèrent en refoulant l'ennemi et, suivis des trois autres régiments de la division, parvinrent sur le plateau en forçant les retranchements qui le défendaient; la division s'établit dans la plaine et son artillerie imposa silence à celle des Autrichiens. Le général Nordmann, blessé mortellement, tomba en son pouvoir.

Pendant que les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> divisions du 3<sup>e</sup> corps d'armée opéraient ainsi, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> divisions prenaient également leur part de gloire en attaquant avec intrépidité, l'une par la droite, l'autre par la gauche, la position formidable de Markgrafen-Neusiedel, et, après des efforts de courage et de résignation, elles s'en étaient rendues maî-

tresses. Ainsi, les quatre divisions du corps d'armée du prince d'Eckmühl couronnaient cette position que, depuis deux mois, l'ennemi travaillait à fortifier, et sur laquelle il avait concentré, ce même jour, 6 juillet, des forces évaluées à soixante-dix mille hommes et cent cinquante pièces de canon.

Dès l'instant où les Français furent maîtres de Markgrafen-Neusiedel et du plateau sur lequel le village est assis, l'Empereur Napoléon pouvait croire la victoire assurée.

Cette manœuvre habile du 3<sup>e</sup> corps d'armée ne pouvait plus être douteuse ; toutes ses troupes étaient parfaitement établies sur le rideau, ayant leur aile droite couverte par la cavalerie des généraux Montbrun et Grouchy. Il ne restait plus qu'à pousser l'ennemi avec vigueur, et la retraite de son aile gauche était déjà si prononcée que la ligne avait pris la forme d'une équerre.

Cependant, ces succès devaient nécessairement déterminer les généraux autrichiens à prendre de promptes mesures pour en arrêter les progrès. On ne tarda pas, en effet, à remarquer un mouvement aussi rapide que considérable des forces de l'ennemi, de son centre vers sa gauche. C'était une partie du corps du prince de Hohenzollern, infanterie et cavalerie, qui ne s'était encore battue qu'à coups de canon toute la journée, qui se portait en toute hâte au secours du prince de Rosemberg. Avec ces renforts, ce dernier ne tarda pas à renouveler ses attaques sur le front et sur la gauche du prince d'Eckmühl, qu'il cherchait à prendre en flanc. A cet effet, il s'avança de l'angle de cette équerre sur la division Gudin, en manœuvrant pour la déborder par la droite, que les der-

niers mouvements avaient isolée de la division Friant. Le maréchal ordonna au général de brigade Duppelin, de charger avec le 85<sup>e</sup> de ligne ; au général Gudin de diriger ses principaux efforts sur l'angle saillant que lui présentait la ligne ennemie ; au général Puthod de marcher avec sa division, à gauche et à la hauteur de la division Gudin, et de concourir vivement à cette attaque. Ce retour agressif des généraux autrichiens, et les dispositions que prenait le maréchal prince d'Eckmühl pour le paralyser, n'avaient point échappé au coup d'œil du général Friant, qui, d'un mouvement spontané, fit vivement appuyer sa division à gauche, de manière qu'elle prit l'ennemi en flanc ; celui-ci, serré et attaqué par les trois divisions, ne put tenir, et rétrograda en toute hâte, vigoureusement poursuivi.

Dans cette occurrence, le général Friant, comprenant que le moment était venu de frapper un coup décisif, porta, par un changement de front à droite, sa division sur l'extrême gauche de la ligne ennemie, et, de son artillerie, balaya le camp des Autrichiens, couvert de baraquements et de divers établissements de régiments qui obstruaient le terrain et entravaient la marche en avant du général Gudin, qui, cet obstacle détruit, continua son mouvement.

L'ennemi se décida enfin à poursuivre sa retraite, bien convaincu que toute résistance devenait inutile. Sa cavalerie se dirigea vers Althof, et son infanterie partie sur Helmhof et Wendingerhof, et partie sur Wagram. Pendant ce temps, le général Friant, qui avait porté sa division à deux cents mètres de la route de Wendingerhof, précipitait la retraite des troupes du prince de



Rosemberg, et son artillerie, postée à cent mètres en avant de sa ligne, leur barrant presque le passage, en foudroyait les masses, qui en eussent été écrasées si un ordre supérieur n'eût fait cesser le feu. Cet ordre était motivé par la présence à Obersiebenbrunn de détachements de cavalerie légère de l'armée de l'archiduc Jean, qui avait passé la March à Marchek, petite ville qui n'est guère éloignée du champ de bataille que d'environ neuf lieues; il était donc inutile, pour ne pas dire imprudent, d'exaspérer le courage de l'ennemi en entravant sa retraite, qu'il effectuait avec la plus grande précipitation, et c'était sagesse que de lui faire un pont d'or, afin de n'avoir que le seul prince Jean à combattre, s'il était venu plus tard nous présenter la bataille.

Ces coureurs du prince Jean, qui avaient donné une alerte aux ambulances et au personnel à la suite de l'armée, furent mis en fuite par une brigade de cavalerie légère lancée à leur poursuite.

En même temps que le 3<sup>e</sup> corps d'armée opérait comme il est dit plus haut, l'Empereur Napoléon, ayant réuni sur son centre une batterie de cent bouches à feu et trois corps d'armée, enfonçait le centre de l'armée du prince Charles, ce qui mit ce dernier dans la nécessité de faire rétrograder son aile droite, qui avait débordé l'aile gauche des Français d'environ une lieue et demie. Dès cet instant, par suite de ces deux mouvements simultanés, la bataille était gagnée et la retraite de l'ennemi s'effectuait précipitamment sur tous les points.

Dans cette bataille, l'une des plus glorieuses et des plus mémorables de l'Empire, le général Friant rendit d'importants services, 1<sup>o</sup> en contribuant, dès le matin, à paralyser l'attaque du prince de Rosemberg et du général

Nordmann, à les refouler dans leurs positions ; 2° par l'efficacité du secours que le feu de ses trente et une pièces d'artillerie apporta à la division Morand lorsque cette division, après s'être portée en avant, pliait devant les forces supérieures qui lui étaient opposées, et par l'appui qu'il lui donna en repoussant ces forces jusque sur le plateau de Markgrafen-Neusiedel, où il prit position ; 3° pour le concours qu'il prêta spontanément aux divisions Gudin et Puthod, pour repousser l'attaque imposante du prince de Rosemberg, tendant à tourner ces deux divisions ; 4° en se portant, par un changement de front à droite, sur l'extrême gauche de l'ennemi, et le forçant, par cette manœuvre aussi intelligente qu'audacieuse, à une retraite définitive.

Après ces deux coups de vigueur de sa division sur l'extrême gauche du corps d'armée du prince de Rosemberg, le général Friant se dirigea, toujours en poursuivant l'ennemi, sur le village de Bockflufs, qu'il fit reconnaître ; ayant appris qu'il était occupé, il détacha deux bataillons du 108<sup>e</sup> régiment, en leur donnant l'ordre de l'attaquer par la droite. Nos tirailleurs le trouvèrent rempli d'hommes ivres ou s'enivrant, auxquels la fumée du vin suggéra l'idée de se défendre ; ce fut le signal d'un massacre où les nôtres exercèrent le droit du plus fort ; ils tuèrent deux cents hommes dans les caves et les maisons, en blessèrent et en firent prisonniers deux fois autant. Il était six heures du soir, et cette journée, si laborieuse et si glorieuse, fut terminée.

Le lecteur attentif de cet historique de la campagne de 1809, dont le but est de décrire la part qu'y a prise le 3<sup>e</sup> corps d'armée en général et la 2<sup>e</sup> division de ce corps en particulier, reconnaîtra que l'épée du général Friant a

été d'un grand poids dans nos succès, et que la haute réputation dont il jouissait dans les armées françaises et étrangères, était justement méritée.

D'ailleurs, capitaine accompli, par une profonde connaissance de l'art de la guerre, acquise par l'étude et l'expérience que sa perspicacité et une saine logique lui avaient rendue facile, d'un coup d'œil sûr, il n'hésitait jamais devant l'ennemi, et ses prévisions n'étaient jamais déçues. Aussi, dans l'opinion de tous, était-il hors ligne d'avec ses pairs; le maréchal prince d'Eckmühl, ses aides de camp et officiers d'état-major publiaient hautement que, dès qu'un ordre de mouvement offensif parvenait au général Friant, il était aussitôt, sinon exécuté, du moins en voie d'exécution, sans observation ni réticence, si la chose était praticable; et que, dans le cas contraire, il en démontrait sur-le-champ le danger ou l'impossibilité, et que ses appréciations prévalaient toujours sur la combinaison projetée (1).

Dans l'attaque de la position de Markgrafen-Neusiedel, le général Gilly fut grièvement blessé, le colonel Rottembourg, commandant le 108<sup>e</sup>, le fut également; le capitaine du génie Henrat, qui fut tué au début de la bataille, était un officier d'une rare distinction.

Après avoir rappelé le nom de plusieurs officiers, le général Friant cite M. le capitaine d'artillerie Marulier, comme s'étant plus particulièrement distingué, et le sergent Douque, du 15<sup>e</sup> léger, qui prit une pièce de canon dans les retranchements à gauche de la tour, et termine ainsi son rapport : « Le général ayant rendu aux officiers de la ligne

(1) Je ne crains pas d'en appeler, pour cette dernière réflexion, au témoignage du général de Trobriant, qui se trouvait, à cette époque, aide de camp de M. le maréchal Davout, duc d'Auërstadt, prince d'Eckmühl.

le juste tribut d'éloges qu'ils méritent, se plait à rendre le même témoignage aux officiers d'état-major, pour l'avoir parfaitement secondé par leur intelligence et leur zèle à transmettre ses ordres. »

Le soir, la 2<sup>e</sup> division prit position sur les hauteurs qui dominant Boekflüfs, entre ce point et Wolkersdorf.

Le 7, elle se mit en marche à cinq heures du matin pour gagner la route de Vienne à Brünn, au-dessus de Wolkersdorf, et prit position à une lieue en avant de ce dernier village; le 8, elle reçut son ordre de route à quatre heures du soir, et vint s'établir en avant de Wulfersdorf. Le 9, à cinq heures du soir, elle se dirigea sur Nicolsbourg, et s'arrêta en arrière de Transenhof. Le 10, elle partit à la pointe du jour, dépassa Nicolsbourg, et reçut l'ordre, à deux heures de l'après-midi, de se porter sur Laa, où elle prit position sur les hauteurs de la rive droite de la Teya en arrière de Laa.

Le 11, la division opéra son mouvement avant le jour, pour passer la Teya et se diriger sur Znaym; prit position en arrière de cette ville à sept heures du soir, ayant à sa droite un bois et à sa gauche les tirailleurs de la garde impériale, et le 12 au soir, elle se mit en marche sur Brünn, devant s'arrêter à Irritz, où elle n'arriva qu'à quatre heures du matin.

Le 13, la division fut à Raygern, et, le 14, entra à Brünn, dont elle occupa tous les postes, trois régiments dans la ville et les faubourgs, les deux autres dans les villages de Cernowitz, Prisenitz, Schimitz, Obrowotz et Losch. Le 18, elle sortit de Brünn pour aller travailler à l'établissement de son camp en arrière de Kritschen, à gauche de la route d'Austerlitz, et prit ses cantonnements

à Sokolnitz, Schlapanitz, Posoritz, Schinnitz, Kowalowitz et Hostienitz.

Le camp suffisamment établi, les troupes quittèrent leurs cantonnements pour occuper les baraques qu'elles venaient de construire.

Un armistice fut conclu, et c'est au camp de Krítschen que la 2<sup>e</sup> division apprit les conclusions de la paix. Elle resta ainsi campée jusqu'en octobre, époque à laquelle des ordres lui furent donnés pour se rendre à Vienne. Elle fut logée principalement dans le faubourg Léopoldstadt, y séjourna quinze jours environ, et se rendit ensuite dans les cantonnements qui lui furent assignés ; le quartier général était à l'abbaye d'Herzogenbourg. Lorsque l'armée dut évacuer la Moravie et le territoire autrichien, elle vint à Passau, dont le général Friant eut le commandement supérieur ; la division occupa la ville et les villages environnants.

Vers la fin de février 1810, la division partit pour Nuremberg et environs ; elle fut ensuite occuper Ulm dans le courant de juin ; en quittant cette dernière ville, elle se sépara en deux colonnes : la 1<sup>re</sup>, composée des 15<sup>e</sup> léger, 23<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup>, sous le commandement du général de division, partit de ses cantonnements pour se rapprocher des bords du Rhin, ayant Francfort et environs pour destination ; la 2<sup>e</sup>, formée des 108<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup> aux ordres du général Grandeau, suivit un itinéraire tracé jusqu'à Magdebourg.

A Francfort, le général Friant fut chargé de la recherche des marchandises anglaises. Président de la commission établie à cet effet, il s'acquitta de cette ingrate mission avec toute la justice possible, et les lettres que

S. A. R. le grand-duc de Francfort lui écrivit à ce sujet (1), sont aussi flatteuses qu'honorables. Le général Friant n'attendit pas la fin de ce travail ; il obtint un congé pour se rendre dans sa famille, et ne rejoignit sa division qu'à Rostock, en Mecklembourg. La 2<sup>e</sup> division n'était plus alors composée que des trois régiments qu'il avait conduits à Francfort ; les deux autres étaient restés à Magdebourg et servirent par la suite à former la 4<sup>e</sup> division du corps d'armée.

Arrivés à Rostock dans les premiers jours de mars 1811, les 15<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> cantonnèrent dans les deux Mecklembourg jusqu'au mois de septembre, époque à laquelle l'établissement d'un camp fut ordonné ; l'emplacement choisi était en avant de Rostock, faisant face à la mer : ce n'est qu'au mois de décembre seulement que les régiments reprirent leurs anciens cantonnements, qu'ils occupèrent jusqu'au 21 janvier 1812, époque où les mouvements de l'armée faisaient déjà pressentir l'ouverture de la campagne de Russie.

---

(1) Voyez aux Pièces justificatives.

---

## CHAPITRE VI.

(1812.)

Il a été dit, en terminant la campagne de 1809, que la 2<sup>e</sup> division du 3<sup>e</sup> corps ne se composait plus que de trois régiments, les 15<sup>e</sup> léger, 38<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> de ligne, et qu'elle était venue occuper les deux Mecklembourg dans le courant de mars 1811.

Vers le milieu de novembre, on opéra le tiercement de ces trois régiments, en les portant chacun à cinq bataillons de guerre; à la même époque, le régiment espagnol Joseph-Napoléon, composé de deux bataillons, arriva à Rostock; il fit partie de la division (1), et fut logé dans la ville.

(1) Dans une lettre en date du 10 novembre, dans laquelle le prince d'Eckmühl annonce au général Friant l'arrivée de ce régiment étranger à Rostock, pour faire partie de sa division, on y trouve cette fin de phrase :

« ..... Au surplus, le talent particulier que vous avez pour vous attirer l'affection des troupes étrangères, rendent inutiles les recommandations que je pourrais vous faire à cet égard. Je me rappelle que les Portugais que j'ai vus à Paris, ne juraient que par vous. »

Cette reconnaissance du talent précieux du général Friant pour obtenir la confiance des troupes sous ses ordres, exprimée en termes aussi aimables, était la récompense qui devait paraître la plus agréable à ce général.

La division tenait encore son camp en avant de Rostock ; mais le froid étant devenu plus rigoureux dans la première quinzaine de décembre, le général Friant en ordonna la levée ; les troupes reprirent leurs anciens cantonnements, où elles restèrent jusqu'à la fin de janvier 1812 ; elles se mirent en marche à cette époque pour occuper la Poméranie suédoise.

Ce mouvement de la division Friant sur cette province, nous amène naturellement à exposer les motifs qui l'ont provoqué, et la manière dont les choses se sont passées, afin de relever les erreurs propagées sur cet épisode, prélude de la campagne de Russie, par les écrivains mal renseignés ou imbus de cet esprit de parti devant lequel jamais l'Empereur Napoléon n'a trouvé grâce.

Il est connu que, par le traité de paix conclu à Paris le 6 juin 1810, entre la France et la Suède, cette dernière puissance, *en recouvrant la possession de la Poméranie*, s'engagea à établir et à maintenir dans toutes ses dépendances, le système continental décrété par Napoléon, accepté par ses alliés, lequel décret consistait à fermer tous les ports de mer aux bâtiments anglais, et à interrompre tout commerce avec cette nation : malgré son accession à cette condition, *sine quâ non*, dudit traité de paix, et peu de temps après sa ratification, la Suède continuait ses relations commerciales avec le plus implacable ennemi de la France ; d'abord clandestinement, puis assez ostensiblement pour éveiller, non-seulement les soupçons de sa nouvelle alliée, mais encore pour s'attirer de la part de cette dernière, de sérieuses observations, de justes et légitimes remontrances, enfin des avertissements sous forme comminatoire. Ces manifestations réitérées du



mécontentement de la France, ne produisirent d'autre effet sur l'esprit du cabinet suédois, que de lui faire recommander à ses agents d'apporter plus de circonspection dans leurs relations avec les marchands anglais, et les choses marchèrent du même pas.

Il y avait lieu de s'étonner de la persévérance, de l'opiniâtreté que mettait un aussi faible État que la Suède, à violer ainsi l'article fondamental de son traité de paix avec le colosse qui pesait alors si fortement sur le monde, et à braver les conséquences qui devaient en résulter; mais on revenait de sa surprise, en se rappelant que Bernadotte, élu prince royal de Suède le 21 août 1810, dirigeait, dans ces circonstances, le cabinet de Stockholm. La suite de notre relation fera voir quels étaient les intentions et le but de l'ex-maréchal et prince de l'Empire français.

Des preuves certaines, authentiques, de la continuation de cette transgression au traité du 16 juin 1810, étant parvenues à Paris, et toutes les voies de persuasion et de conciliation se trouvant épuisées, l'Empereur Napoléon se décida à faire occuper la Poméranie suédoise par ses troupes, espérant par ce moyen mettre un terme à cette fâcheuse complication entre les deux États. Dans ses instructions au maréchal prince d'Eckmühl, commandant les troupes françaises stationnées sur les côtes de la Baltique, Sa Majesté lui recommandait de mettre à la tête de l'expédition, un général de division intelligent, actif, prudent, et qui saurait allier une juste sévérité aux égards et à la protection dus aux habitants. Elle terminait par lui désigner le général Friant comme réunissant au plus haut degré les qualités nécessaires pour remplir avec succès cette délicate mission.

Déjà ce général était revêtu, depuis le 28 mai 1811,

du commandement de la portion de la côte, à partir de la frontière du Holstein, Travemunde compris, jusqu'à celle de la Poméranie suédoise. Il avait sous ses ordres pour ce service, douze mille hommes d'infanterie, quinze cents chevaux et trente-quatre pièces de canon, avec lesquels il devait s'opposer aux débarquements que tenteraient les Anglais.

En conséquence des ordres ci-dessus mentionnés, le général Friant leva son quartier général de Rostock, se mit en marche pour sa nouvelle destination, le 26 janvier 1812, avec sa division, une brigade de cavalerie légère, un régiment d'infanterie de la 1<sup>re</sup> division du corps d'armée, et deux batteries d'artillerie, l'une à pied, l'autre à cheval : ses instructions lui prescrivaient en outre de se présenter en ami aux autorités suédoises ; de faire observer à ses troupes la plus exacte discipline ; et de déclarer que l'occupation du pays avait pour seul motif d'arrêter toutes relations commerciales avec l'Angleterre. Il lui était enjoint aussi de mettre l'embargo, même le séquestre, sur les bâtiments suédois mouillés dans les ports de cette province ; de faire la même opération sur les douanes de terre et de mer, afin de constater par leur contenu et les registres de bord et de douane, l'existence matérielle des infractions commises par la Suède au système continental.

Toutefois, le secret de l'expédition n'avait pas été si bien gardé que le consul de Suède à Rostock n'en eût informé son gouvernement et les autorités supérieures de la Poméranie, en sorte que celles-ci avaient pris d'avance les mesures nécessaires pour faire disparaître, autant que possible, les preuves de délits par les voies accoutumées. En même temps, M. de Peyron, adjudant général sué-

dois, gouverneur de cette province, avait dépêché son aide de camp au général Friant à Damgarten, pour lui remettre une lettre dans laquelle le général français était prié de faire connaître ce qu'il entendait faire dans le pays, et sur quel pied il voulait s'y s'établir. La réponse fut faite dans les termes cités plus haut des instructions du général Friant. Ce général continua sa marche, et fit son entrée dans Stralsund, le 27 janvier 1812. Deux autres colonnes furent dirigées, l'une par Greifswald, l'autre par Wolgast. L'entrée dans Greifswald éprouva quelques difficultés; il fallut parlementer, voire même menacer d'agir de vive force; enfin, tout s'arrangea, et le service de la place se fit conjointement avec les troupes suédoises. Le commandant de l'île de Rügen crut aussi, de son côté, devoir s'opposer à la prise de possession de ce poste par nos troupes : un ordre de l'adjudant général de Peyron mit fin à toutes contestations, et les Français s'installèrent dans l'île.

Les investigations opérées sur les divers registres et les correspondances trouvées aux douanes, et chez la plupart des principaux fonctionnaires de la province, produisirent des preuves incontestables de la participation du gouvernement suédois à ce trafic prohibé que faisaient pour leur compte de nombreux agents, parmi lesquels se trouvait, on aura peine à le croire, un sieur Mahelin, consul de France à Stralsund ! Cet individu fut mis en prison ; mais il parvint à s'échapper et à se réfugier en Prusse.

Ces découvertes, ces preuves patentes, devaient faire espérer que la Suède, prise ainsi en flagrant délit d'infraction à son traité de paix, reviendrait à ses engagements et chercherait à réparer ses torts par une politique droite et loyale envers sa puissante alliée; mais il

n'en fut point ainsi : des sentiments contraires prévalurent dans le cabinet de Stockholm, et les choses s'envenimèrent à tel point que, dans la deuxième quinzaine de février, le général Friant reçut ordre de saisir toutes les armes et munitions de guerre qui existaient dans les arsenaux et les magasins militaires de la Poméranie. A quelque temps de là, on lui ordonna de désarmer les troupes suédoises occupant cette province; enfin, un ordre du 1<sup>er</sup> mars lui prescrivit d'effectuer le licenciement de ces mêmes troupes. Ce dernier acte de la mission du général Friant, très-sévère, mais nécessaire, comme on vient de le prouver, fut accompli avec ce sentiment d'équité et de bienveillance qu'on ne rencontre que chez les hommes dont le cœur est aussi sensible à l'humanité qu'à l'honneur et à la gloire. Ces troupes, composées d'éléments divers, reçurent, selon leurs nationalités, les destinations suivantes : les natifs de Suède furent embarqués et renvoyés dans ce pays; ceux de la Confédération du Rhin se rendirent dans leurs principautés respectives, et les Poméraniens rentrèrent dans leurs familles. Chaque homme, officier, sous-officier et soldat, reçut une feuille de route avec une indemnité et un mois de solde, argent comptant.

Ainsi se termina une opération commandée par la prudence, qui a donné lieu à tant de diffamations, de calomnies, et servi de prétexte à ces écrivains de parti dont la plume vénale s'est acharnée à ne peindre l'Empereur Napoléon que sous les traits d'un Gengiskhan, d'un Tamerlan ou d'un Attila, conduisant ses hordes, comme ces barbares conquérants, au pillage, à la dévastation du monde!

Cependant, l'expédition de la Poméranie n'était pas encore entreprise, que la Suède, liée secrètement et de

longue main avec la Russie, dans un but hostile à la France, avait conclu avec le Czar un traité offensif et défensif, en prévision d'une guerre entre l'une de ces puissances et Napoléon. Ce traité, ratifié à Pétersbourg le 24 mars 1812, contenait les stipulations suivantes :

« La garantie réciproque des deux États ; la convention de  
« faire une diversion dans le cas d'hostilités avec la France  
« et ses alliés, sur tel point de l'Allemagne qui serait jugé  
« convenable, avec vingt-cinq ou trente mille Suédois et  
« vingt mille Russes ; la promesse de garantir à la Suède  
« la réunion ou la conquête de la Norwége, et de lui  
« fournir une armée de trente mille hommes, si cela était  
« nécessaire, pour l'aider à faire cette conquête. On de-  
« vra inviter le roi de Danemarck à accéder à l'alliance et  
« à la cession de la Norwége contre une indemnité pleine  
« et entière en Allemagne et à la proximité de ses États,  
« et si ce souverain ne voulait pas adopter ce projet, on  
« devra lui déclarer la guerre.

« Le roi d'Angleterre sera invité à consentir au traité,  
« et à en garantir les stipulations. »

Ceci est clair ; la Suède songeait déjà, à cette époque, à dépouiller le Danemark de la Norwége, pour s'indemniser de la perte de la Finlande !

Ce document diplomatique justifie pleinement la résolution prise par l'Empereur Napoléon à l'égard de la Poméranie suédoise ; et il n'est pas un homme de sens droit et doué d'un esprit impartial qui, quelles que soient ses opinions politiques, ne convienne de la nécessité où ce monarque s'est trouvé d'agir ainsi envers une puissance prête à se déclarer son ennemie.

Cette nécessité est tellement incontestable, que l'un des adversaires systématiques de Napoléon, ne trouva

autre chose à dire, pour blâmer sa conduite en cette occasion, que le « susdit traité fut un secret, et dont il « n'eut (l'Empereur) connaissance qu'après le commencement des hostilités avec la Russie ; d'où l'on peut « conclure que la Suède fut victime de la plus injuste « agression. »

Ledit traité fut un secret, dit-on, pour Napoléon ! qui le croira quand on sait qu'il avait près des cours de Russie et de Suède, comme ailleurs, des agents capables, dévoués, intelligents et parfaitement rémunérés en toutes choses, et qui, certes, étaient au courant des machinations ourdies contre leur pays : *c'est* par la connaissance de ce revirement politique de la Suède, que l'Empereur Napoléon fit désarmer et licencier les troupes suédoises stationnées dans la Poméranie. D'un autre côté, peut-on admettre que l'Empereur des Français n'ait connu l'alliance des deux dites cours, qu'après le commencement des hostilités, qui n'a eu lieu que le 24 juin 1812, c'est-à-dire trois mois juste après la ratification de cette alliance ?

Le défenseur officieux de la Suède ne s'est pas borné à ce seul point de sa thèse, et il dit : « La Suède, ne pouvant supporter la position dans laquelle elle se trouvait, « demanda des secours pécuniaires à Napoléon, qui n'accéda point à cette demande » (nouveau grief) : à cela nous répondrons que, dans la discussion de son traité de paix du 6 janvier 1810 avec la France, la Suède devait prévoir les conséquences qui pouvaient résulter pour elle des clauses qu'il contenait, demander des modifications, des restrictions à ceux des articles qu'elle croyait contraires à ses intérêts, entre autres celui relatif au blocus continental (cause de sa détresse, selon le citateur dont il est

fait mention), et, en cas de refus, exiger du moins qu'on vint à son aide par des secours en argent; et si, enfin, aucune de ces concessions ne lui était faite, elle pouvait refuser sa sanction à ce traité, et laisser les choses *in statu quo*. Cette marche eût été franche, loyale; mais, au lieu de la suivre, elle accepta les conditions de paix proposées par la France, se lia avec cette puissance, et, peu de temps après l'échange de ratification du traité, elle en viola la clause capitale et s'unit sourdement avec la Russie; et c'est d'une pareille conduite qu'on ose se faire l'apologiste!..

Le défenseur de la cause suédoise termine ainsi son plaidoyer :

« Ce conquérant (Napoléon) préparait alors son expédition de Russie; l'alliance de la Suède lui aurait été  
« d'un grand secours; néanmoins, il n'accéda pas à sa  
« demande. Il voulait tout ployer par la force, tandis  
« qu'un peu de politique lui aurait été si utile. Au lieu  
« donc d'offrir des subsides à la Suède, de former avec  
« elle une alliance offensive et défensive contre la Russie,  
« et de fermer les yeux sur un faible commerce qui se  
« faisait clandestinement et dont cette puissance ne pou-  
« vait se passer, il autorisait ses *corsaires* à capturer les  
« *bâtiments suédois*, faisait occuper la Poméranie par ses  
« troupes (27 janvier 1812), et accablait cette province  
« des maux qui ont pesé sur les pays conquis pendant les  
« guerres de la Révolution. *On accabla* cette province de  
« *contributions énormes*; on envoya dans les prisons de  
« Hambourg plusieurs de ses *fonctionnaires publics*; on  
« s'empara des *bâtiments suédois* qui étaient dans les  
« *ports de la Poméranie*, et on les arma en course. Deux  
« régiments suédois furent désarmés et *envoyés en*

« *France comme prisonniers de guerre* : cette conduite hostile força la Suède à se jeter dans les bras de la Russie, son ennemie naturelle!.. »

Cette philippique, qui décèle une complète ignorance des choses et des faits, et qui n'est que le résumé des pamphlets et des diatribes forgés contre la personne et les entreprises de l'Empereur Napoléon, ne mériterait aucune réfutation, tant ces assertions sont erronées, si la loi de l'histoire n'obligeait à ne rien négliger pour rendre hommage à la vérité.... Nous nous faisons donc un devoir de la mettre en plein jour : et d'abord, l'Empereur ne devait-il pas compter sur la bonne foi de la Suède, basée sur la reconnaissance qu'elle lui devait pour sa rentrée en possession de la Poméranie ? Et outre, cette concession qui lui était faite par le traité de Paris (1810), Napoléon s'était-il engagé à fournir des fonds à la Suède pour garantir son amitié et sa parole ? Certainement non !..

Prenons les choses de plus haut : le projet de spolier la Norvège au détriment du Danemark n'était pas né à point nommé le 24 mars 1812, date de la conclusion du traité d'alliance offensive et défensive entre la Suède et la Russie, car cette sorte de contrat exige un laps de temps plus ou moins long en pourparlers, en préliminaires, etc. ? On peut donc admettre, sans être taxé de témérité, que les subsides demandés étaient un moyen d'endormir la confiance de Napoléon, et que leur véritable destination, s'il en eût octroyé, était de préparer la mise sur le pied de guerre des troupes suédoises qui, conjointement avec les corps russes, devaient opérer la diversion en Allemagne dont il est question plus haut, et agir contre le Da-



nemark, pour lui arracher, par la force, l'objet de la convoitise de la Suède.

Nous maintenons donc, et cela est logique, que la mésintelligence survenue entre la France et la Suède, et la rupture tacite par cette dernière puissance avec la première, n'avait pas pour motif un refus de subsides. Cet état de choses tenait à deux causes, dont l'une vient d'être expliquée, et dont l'autre aura sa solution non moins explicite que celle-ci. Il a déjà été dit que le gouvernement suédois, averti à temps de l'expédition projetée dans la Poméranie, s'était empressé de donner les ordres nécessaires pour faire disparaître, autant que possible, les traces de son commerce illicite avec l'Angleterre, et mettre en défaut l'active vigilance des autorités françaises : cependant ces mesures de précaution ne furent pas telles qu'il ne restât des preuves authentiques, entre autres, celles données par la prise d'un brick armé en guerre, retenu par les glaces dans le port de Wolgast, et dont la cargaison et les papiers de bord levèrent tous les doutes à ce sujet : citons encore un exemple pour prouver la nécessité où s'est trouvé le gouvernement français de mettre un terme à la connivence anglo-suédoise, et réduire à leurs justes valeurs toutes récriminations.

Le corsaire français nommé *Charrette*, se trouvant, vers la fin de 1811, à l'ancre à l'embouchure de la War-na, près Warnemunde, étant prévenu qu'une flottille de plusieurs bâtiments marchands, escortée par deux bricks de guerre anglais, se dirigeait sur les Iles-Britanniques, leva l'ancre, et, en louvoyant près des côtes vers le Nord, il parvint à s'emparer de l'un des bâtiments de commerce, lequel était Suédois. Il contenait à son bord des bois de construction navale, du chauvre, du goudron, du cuivre,

du fer, etc. Et voilà ce qu'on voudrait faire excuser sous prétexte de la pénurie où se trouvait la Suède ! Répétons ce que dit le même écrivain : la Poméranie fut « *accablée de maux* qui ont pesé sur les pays conquis pendant les « *guerres de la Révolution* ; on accabla cette province de « *contributions énormes* ; on envoya dans les prisons de « *Hambourg* plusieurs de ses fonctionnaires publics ; « *deux régiments suédois* furent désarmés et envoyés en « *France* comme prisonniers de guerre... »

Nous plaignons d'autant plus l'auteur de telles assertions, qu'il a été la dupe de quelques stipendiaires, et qu'il n'est ici que l'écho de leurs passions haineuses et de leurs calomnies ; nous nous faisons un devoir de le considérer comme un parfait honnête homme, plein de loyauté, mais trop confiant dans les dires de certains personnages. Cela posé, nous disons :

La Poméranie a été occupée militairement, il est vrai ; mais l'ordre, la discipline et les convenances de toute sorte y ont été maintenues sévèrement pendant la durée de l'occupation : le soldat vivait de ses rations ; l'officier recevait une indemnité pour sa table ; nulle contribution, nous l'affirmons, ne fut frappée sur cette province ; et si quelques individus furent emprisonnés à Hambourg, on peut certifier que ce n'étaient que des fauteurs de contrebande, de commerce illicite, gens tarés, opérant sur une très-grande échelle, soit pour leur propre compte, soit pour celui du gouvernement suédois. Enfin, qu'il est faux et de toute fausseté que les régiments suédois licenciés dans la Poméranie, aient été faits prisonniers de guerre et envoyés en France. Nous avons, dans le cours de cette relation, fait connaître leurs destinations respectives.

Sans prétendre être cru sur parole, *nous tenons* néanmoins à faire admettre, par des preuves péremptoires, la véracité des faits que nous venons de rapporter : en premier lieu, nous citerons la bonne entente et la sympathie qui n'ont cessé d'exister entre les troupes et les habitants de toutes les classes de la province ; les témoignages d'estime et de considération dont ces derniers entourèrent le commandant de l'expédition, le général de division Friant, et les regrets laissés par les Français en quittant ce pays.

A ceux qui opposeraient des doutes à ce sujet, en attribuant à une sage prudence ces démonstrations de bienveillance amicale, nous dirons, pour en prouver la sincérité, que plusieurs d'entre nous, officiers et soldats, ayant pris le chemin de la Poméranie en revenant de Russie, y ont été reçus à bras ouverts, en véritables amis, et pourvus de tous les secours qu'exigeait leur triste position. Enfin, nous sommes munis d'une autre preuve incontestable et sans réplique, laquelle consiste *en deux rapports adressés au roi de Suède* par M. de Peyron, gouverneur de la Poméranie, sur les événements en question. Cet officier général suédois, qui n'a pas quitté le pays pendant l'occupation, rend compte, dans son rapport du 4 février 1812, de l'entrée des Français dans la province ; il témoigne son étonnement de cette brusque invasion, et ses regrets de n'avoir pu s'y opposer. Dans le second rapport, daté du 21 du même mois, M. de Peyron se plaint seulement de ce que les Français ont mis l'embargo sur les bâtiments maritimes, les scellés sur les douanes, et saisi les registres et autres documents relatifs au commerce avec l'Angleterre. Dans aucun de ses rap-

ports (1), il n'est fait nulle mention de saisie de caisses publiques ou privées, de contributions accablantes frappées sur le pays, etc. Or, il est bien certain que si les choses s'étaient passées comme le prétend l'écrivain que nous combattons, M. de Peyron n'aurait pas manqué d'en instruire son souverain ; car c'était son devoir. *Étant possesseur* de copies certifiées de ces documents des plus importants pour notre cause, nous ne ferons aucune difficulté de les montrer aux personnes qu'elles pourraient intéresser.

Si le même écrivain s'était plus occupé des causes que des effets de l'expédition de Poméranie, il aurait su à qui attribuer la marche tortueuse, équivoque, du cabinet de Stockholm dans ses relations avec celui des Tuileries, et se serait abstenu, nous n'en doutons pas, de puiser ses renseignements dans des œuvres apocryphes ; il aurait appris probablement aussi, que le moteur de cette dissidence, sous laquelle se cachait une intrigue, n'était autre que Bernadotte, cet ancien républicain outré, qui fut général en chef des armées de la République, ministre de la guerre à deux reprises différentes sous le Directoire, que Napoléon créa maréchal de l'Empire et prince de Ponte-Corvo, et que, par son influence, il fit élire prince royal de Suède, quoique cependant, dans maintes occasions, il eût donné de graves sujets de mécontentement à l'Empereur. On se rappelle, en effet, que le 13 octobre 1806, veille de la bataille d'Iéna, ses instructions lui prescrivaient de joindre son corps d'armée à celui du maréchal Davout, d'agir de concert avec ce dernier pour

(1) Ces deux rapports ont été insérés, sous forme de lettres, dans la *Gazette de Stockholm*, du mois de mars 1812.

faire face à la partie de l'armée prussienne commandée par le roi de Prusse, ayant sous ses ordres le duc de Brunswick, Blücher, etc., et de s'emparer, dès le lendemain, de grand matin, de l'important défilé de Kosen. Le 14 octobre, le roi de Prusse, avec soixante mille hommes, attaqua le maréchal Davout, qui n'en avait que vingt-sept mille, dont quinze cents de cavalerie seulement : eh bien ! au lieu de venir en aide à son collègue, Bernadotte l'abandonne, emmène son corps d'armée, le dirige sur Camburg, terrain vide d'ennemis, et reste là, l'arme au pied, dans une complète inaction, laissant Davout exposé aux coups de forces plus que doubles des siennes.

Cette conduite de Bernadotte constitue le crime de lèse-nation au premier chef ; car, non-seulement elle paralysait les plans de Napoléon, mais encore elle compromettrait le salut de l'armée. Ce fut un acte de félonie dont la cause première n'était autre qu'une basse jalousie contre son collègue.

Toutefois, loin de jouir du fruit de sa tactique, il ne tarda point à éprouver une cruelle déception, en apprenant que le maréchal Davout, avec ses seules forces, venait de vaincre le roi de Prusse, et qu'il ajoutait à son nom, pour prix de sa gloire et de celle acquise par son corps d'armée, le titre de duc d'Auerstaedt !

Tel était l'homme qui joua un si grand rôle parmi les ennemis de la France, sa mère-patrie... A peine parvenu sur les marches du trône de Suède, dont l'âge avancé du roi lui promettait la prochaine possession, que déjà, dans son orgueil et son insatiable ambition, il se voyait appelé à de plus hautes destinées ; et, sous l'empire de ses visions, il préluda à leur réalisation, en engageant d'a-

bord le cabinet de Stockholm dans la voie qu'il tint en Poméranie, espérant, par là, créer des embarras à l'Empereur, et multiplier le nombre de ses ennemis en aigrissant l'esprit des peuples ; puis, avec cette souplesse insidieuse qui le caractérisait, il s'ingénia à capter la confiance de l'empereur de Russie. Ces adroites manœuvres eurent pour conséquence ce traité d'alliance offensive et défensive du 24 mars 1812, déjà cité, entre la Suède et la Russie ; et, à quelques temps de là, dans une conférence qu'il eût à Abo avec le Czar, il s'était si bien insinué dans l'esprit de ce monarque, que celui-ci lui fit entrevoir la succession de Napoléon comme but où il pouvait aspirer (1). Dès lors, ébloui par une telle perspective, Bernadotte oublia ce qu'il devait à son ancienne patrie, à sa propre gloire, à son souverain, qui avait eu la générosité de lui laisser prendre une couronne.

La conférence d'Abo avait donné à l'empereur Alexandre, qui avait la connaissance des hommes, la mesure de l'ambition de Bernadotte ; il ne fut pas difficile à ce prince de s'apercevoir qu'il avait touché la corde sensible ; il en profita habilement pour se donner un allié puissant par son esprit d'intrigue, et, à l'empereur Napoléon, un ennemi sans trêve ni merci. Enfin, Bernadotte leva le masque le 12 juillet 1812, à Oerebro ; la Suède signait un traité d'alliance offensive et défensive avec l'Angleterre, conjointement avec le Czar. A dater de cette époque, Bernadotte devint le conseil du cabinet russe, et, à la

(1) Donc, à cette époque, on y pensait déjà. C'était un parti pris de continuer la guerre par une coalition nouvelle et de la pousser à outrance ; donc, les propositions de paix n'étaient qu'un amusement donné pour arriver à un armement complet et faire prendre le change à l'opinion, en indiquant l'empereur Napoléon comme seul coupable de la continuité de la guerre.

mort du général Moreau, il dirigea les armées alliées.

Chacun sait la part active, presque décisive, que prit cet ancien maréchal de l'Empire à la campagne de 1813, par les moyens qu'il n'hésita pas à employer pour obtenir la désertion, d'abord partielle, de l'armée saxonne et des autres troupes de la confédération du Rhin, et, plus tard, aux champs de Leipzig, par la honteuse défection en masse de cette armée saxonne, qu'il avait commandée jadis. Chacun sait que, arrivé à Cologne, il arrêta la marche de ses divisions suédoises, sa politique personnelle lui interdisant le passage du Rhin et toute action de guerre sur le sol français. Il pensait que cette conduite nouvelle pouvait ménager la susceptibilité de cette nation, et lui permettre d'attendre, des succès de ses alliés, la récompense promise à ses efforts parricides (1).

Il se trouvait à Bruxelles, où il s'était rendu pour se tenir à portée des événements, lorsque lui vint la nouvelle de la prise de la capitale française. Parti en toute hâte, il arriva pour apprendre, de la bouche même de l'empereur Alexandre, l'impuissance de la tentative faite en sa faveur par le Czar, dans le conseil du 31 mars (2).

Accueilli avec froideur par les autres chefs de l'armée alliée, qui lui reprochaient son inaction des deux derniers mois; odieux à ses anciens compagnons d'armes, qui s'éloignaient de lui comme d'un transfuge; dédaigné par l'aristocratie de toutes les races, qui ne voyaient en lui qu'un ancien jacobin et un parvenu, il se résigna, au bout de trois semaines d'un séjour presque ignoré, à reprendre le chemin de Stockholm, chargé des malédictions publiques si bien méritées : il quitta Paris le 29 avril.

(1) Vanlabelle. — (2) *Id.*

L'anecdote suivante étant propre à compléter son histoire politique, nous nous empressons de la rapporter, telle qu'elle se présente à notre mémoire; elle appartient de toutes manières à notre sujet, puisque une fraction des restes de la division Friant faisait alors partie de la garnison de Stettin, et que le fait qui va suivre s'est passé en présence de plusieurs officiers de cette ancienne division.

Vers la fin de juillet 1813, pendant l'armistice qui suivit la bataille de Bautzen, et tandis que des détachements de la garnison de Stettin moissonnaient le terrain intermédiaire entre les sentinelles françaises et les sentinelles prussiennes, Bernadotte, qui venait de débarquer non loin de là pour se joindre à ses alliés, franchit la limite de celles-ci, s'approche de nous et appelle par son nom l'adjoint aux commissaires des guerres Largillière, qu'il reconnaissait pour avoir servi antérieurement dans son corps d'armée. Cette apparition inattendue attire l'attention, et, comme il l'avait prémédité, la curiosité le fait bientôt entourer d'un groupe d'officiers de corvée pour l'enlèvement des grains. Après avoir salué avec courtoisie ses auditeurs improvisés, il leur adressa ces paroles :  
« Messieurs, comptez - vous longtemps défendre cette  
« place? Je vous engage, par l'intérêt que je vous porte,  
« à la remettre entre mes mains, si vous voulez éviter une  
« effusion de sang inutile; car je viens ici pour en prendre  
« possession, et si je n'y parviens par un assaut, eh bien !  
« j'en donnerai deux, j'en donnerai trois et quatre, s'il  
« est nécessaire; or, vous connaissez les lois de la guerre,  
« et vous savez que nul quartier n'est fait à la garnison  
« d'une place prise d'assaut; je serais désespéré d'une  
« aussi cruelle catastrophe, et mon cœur en saigne par



« la pensée, car je suis Français comme vous et ce nom  
« m'est toujours cher ; le même sang coule donc dans nos  
« veines ; d'ailleurs, Messieurs, vous servez la plus mau-  
« vaise des causes ; celle d'une ambition sans frein, me-  
« naçant la sûreté du genre humain ! Cet homme que vous  
« avez pour maître n'est pas Français, lui, ce n'est  
« qu'un Corse, de cette race dont les Romains ne vou-  
« laient pas pour esclaves ! Vous pouvez sans scrupule  
« l'abandonner, le repousser et faire un choix digne de  
« la France parmi vos compatriotes ; il a fait, du reste,  
« tant de mal, tant de mal que... » A ces derniers mots  
un vieux sous-lieutenant l'interrompt par ceux-ci :

« — Ce n'est pas vous qui devriez vous en plaindre, je  
« pense. »

Cette brusque sortie, approuvée de tous, mit fin à la philippique de Bernadotte ; chacun s'éloigna de lui et retourna à ses fonctions, non sans faire éclater son indignation d'un tel langage . Une demi-heure après cet étrange incident, un coup de canon, parti du fort de Prusse, se fit entendre ; chose insolite durant un armistice. Un chef d'état-major se rend sur les lieux pour en connaître la cause, et il apprend que Bernadotte s'étant avancé avec une escorte jusque sur le chemin couvert du fort, un obusier avait été déchargé sur lui, et que le projectile l'avait tué ! (Un homme de sa suite était atteint seulement et occasionna l'erreur.)

Des témoins de cette anecdote existent encore aujourd'hui, ce sont : MM. Largillière, sous-intendant militaire, Pas-de-Beaulieu et Petit-Jean, lieutenants-colonels, tous trois retraités, et autres, y compris le narrateur, le colonel Michel.

Peu de temps après, Bernadotte adressa une lettre au gouverneur de Stettin, par laquelle il protestait contre ce qu'il appelait un attentat contre sa personne et une violation du droit des gens ; la réponse fut courte ; elle portait : que s'il lui arrivait derechef d'explorer l'intérieur des fortifications, on l'en éloignerait par le même procédé. Enfin, comme s'il lui fallait apporter pied ou aile de ladite place à nos ennemis, il usa, dans ce but, d'un dernier moyen : dans un écrit qu'il fit remettre secrètement au général Barbanègre, commandant l'une des divisions occupant la place, après lui avoir rappelé qu'ils étaient tous deux du pays de Henri IV et de vieilles connaissances, énuméré tous ses griefs contre l'empereur Napoléon, les malheurs qui menaçaient ce dernier, il engageait ce général à se joindre à lui avec sa division, lui assurant un grade supérieur en Suède, des titres de noblesse et des propriétés territoriales ; les mêmes avantages étaient promis aux officiers, aux sous-officiers, etc.

Le général Barbanègre n'eut rien de plus pressé que de communiquer cette odieuse missive au conseil de défense de la place, composé de sept généraux qui en témoignèrent tout haut leur indignation.

Dans ses méditations sur les rochers de Sainte-Hélène, l'Empereur, en repassant dans son esprit les événements et l'enchaînement des circonstances qui l'avaient précipité du trône, et les hommes qui avaient le plus contribué à sa chute, laissa échapper ces paroles, en se rappelant le rôle qu'y joua Bernadotte : « Pour prendre femme, on ne renonce pas à sa mère ; encore moins est-on tenu à lui percer le sein et à lui déchirer les entrailles. »

Voici comment s'exprime, sur ces paroles de l'Empe-

reur, l'auteur des *Deux Restaurations*, ouvrage des plus curieux et des plus intéressants par le style et le nombre des documents qu'il renferme :

« Ce blâme énergique n'a rien d'exagéré. Si le prince  
« royal de Suède avait eu le cœur au niveau de l'intelli-  
« gence, il aurait compris que, dans cette lutte, sa place  
« était à Stockholm, non à l'armée ; il aurait laissé à un  
« autre général suédois le soin de guider les coups portés à  
« nos soldats par ses nouveaux compatriotes : mais, comme  
« le vulgaire des ambitieux, il se laissa entraîner par la  
« pensée d'arriver encore plus haut qu'il n'était monté.  
« Il n'était préoccupé que de réaliser l'espoir que le  
« czar Alexandre lui avait donné dans leur conférence  
« d'Abo. »

Nous avons suffisamment démontré, dans le cours de cette narration, que Bernadotte fut l'instrument principal de la rupture des bonnes relations qui existaient entre les cours de Stockholm et des Tuileries, et qu'il faut attribuer à l'ambition inextinguible de ce néo-prince suédois, les désastres successifs qui fondirent sur la France dans la période de 1813 à 1815.

En attendant que ces turpitudes et ces infamies puissent s'effacer des registres des temps, nous allons revenir à notre sujet principal, c'est-à-dire à décrire les mouvements et les actions de la division Friant dans la campagne de 1812 en Russie (1).

(1) Le colonel Michel, capitaine-commandant l'artillerie régimentaire du 48<sup>e</sup> de ligne avant la campagne de 1812, ayant été détaché auprès du général Friant, qui avait apprécié, depuis longtemps, son aptitude et son mérite, fut chargé par lui de plusieurs missions de confiance, principalement à l'entrée de la division en Poméranie. A ce titre, je l'ai prié, comme ayant une connaissance plus particulière des faits, de se charger d'en faire le récit, ce qu'il a accepté et

Depuis la campagne de 1809, dans laquelle la coopération de la Russie avait été insignifiante pour l'armée française sinon dangereuse, les relations d'amitié entre les empereurs Napoléon et Alexandre s'étaient insensiblement refroidies : d'un côté, l'inexécution du blocus continental, de l'autre, la réunion de diverses portions de territoire à l'Empire français, avaient soulevé des questions que la diplomatie n'avait pu résoudre d'une façon satisfaisante. L'aigreur se mêla aux rapports établis entre les cabinets des deux souverains, il en résulta un échange de notes de plus en plus irritantes, et, à la fin de 1811, il était évident que la guerre était inévitable.

De part et d'autre d'immenses préparatifs furent faits pour entrer dans cette lutte gigantesque. La France crut s'allier l'Autriche et la Prusse; la Russie eut l'appui de l'Angleterre et de la Suède. Des masses d'hommes s'avancèrent du fond de la Sibérie comme des bords du Tage sur les rives du Niémen, et bientôt les légions de Napoléon, franchissant ce fleuve, allaient, comme celles de Charles XII, s'enfoncer dans l'ancienne Moscovie pour y trouver le même destin !...

Après un séjour d'un mois environ, la division du général Friant évacua la Poméranie : le 6 mars, l'état-major était établi à Anclam, territoire prussien ; le 10, le corps du maréchal prince d'Eckmühl prenait la dénomination de 1<sup>er</sup> corps de la grande armée, de 3<sup>e</sup> qu'il était les an-

ce dont je le remercie sincèrement; c'est celui qu'on vient de lire. Il a eu entre les mains toutes les notes du général Friant, les lettres du prince d'Eckmühl, les ordres transmis et autres documents.

Il est aussi le rédacteur des faits d'armes appartenant à la division, à partir du 4 octobre, le général Friant et son fils ayant été blessés tous deux à la bataille de la Moskowa.

nées précédentes, et, le 25, le général Friant recevait un ordre de mouvement sur Danzig, sa division devant se partager en deux colonnes, marchant à un jour de distance : elle arriva ainsi à Stettin les 31 mars et 1<sup>er</sup> avril, et entra à Danzig le 13 du même mois. Le 28 mai elle était à Elbing; le 29 à Braunsberg, occupant les deux rives de la Passarge; le 17 juin, elle se trouvait à deux lieues au delà de Gumbinen sur la rive droite de la Pissa, son quartier général à Bactschin; le 18, passait la revue de l'Empereur à Augstupoennen, et, le 24, à six heures du matin, traversait le Niémen sur un pont de bateaux : ce passage effectué, elle côtoya la route de Kormelow, ayant en tête la brigade de cavalerie Bordessoulle.

En entrant en campagne, le 1<sup>er</sup> corps, commandé par le prince d'Eckmühl, était composé de cinq divisions d'infanterie aux ordres des généraux Morand, Friant, Gudin, Dessaix et Compans.

Le 28 juin, la 2<sup>e</sup> division traverse Wilna, et prend ses bivouacs à une demi-lieue au delà sur la route de Nennentschin derrière la réserve de cavalerie; elle reçoit dès cet instant les ordres du roi de Naples.

Le maréchal prince d'Eckmühl se portait à ce moment avec deux de ses divisions, Compans et Dessaix, à la rencontre du général russe, prince Bragation, pour l'arrêter en tête, poursuivi qu'il devait être par le 8<sup>e</sup> corps, alors commandé par le roi de Westphalie : malgré qu'il n'en fût pas ainsi (1), le prince d'Eckmühl arrêta seul, le 23 juillet

(1) Nous regrettons sincèrement de ne point partager ici l'opinion de l'homme éminent qui vient de nous offrir tout récemment l'histoire de cette époque, bien que nous restions toujours sous l'influence de son admirable talent.

M. Thiers fait à grands traits ressortir le génie de l'Empereur, en nous retra-

let à Mohilew, avec moins de vingt-huit mille hommes (comme il avait *arrêté seul et battu* à Auerstaedt l'armée prussienne commandée par le roi en personne), les soixante mille Russes du prince Bragation, qu'il n'hésita pas à attaquer, et, dans un brillant combat où toute la gloire fut également pour lui, il rejeta au loin tout ce que le général russe lui avait opposé.

A la suite de cet échec, le prince Bragation se retira dans la direction de Staroi-Bychow, pour y passer le Dniéper : il fut assez heureux pour gagner Smolensk, dont il augmenta la garnison de quarante mille hommes.

Dans sa marche en avant de Wilna jusqu'à Svintsianoui, que la division traversa le 4 juillet, il ne se passa rien de remarquable pour elle ; le 25, elle formait réserve des corps engagés au combat d'Ostrowno, et, le 28, dépassait Witepsk, pour venir camper à Andronowitschi ; elle resta dans cette position jusqu'au 8 août (1). Comme

çant ses savantes combinaisons ; mais de ce qu'elles n'ont pas réussi par des chances incessamment contraires ; de ce qu'elles n'ont pas été sans doute suffisamment étudiées et appréciées par ceux qui étaient appelés à en connaître toute l'importance ; de ce qu'enfin ses ordres n'ont pas reçu leur exécution, est-il rationnel de lui imputer les fautes commises à ce moment de la campagne ? Nous ne le pensons pas, nous qui étions acteurs, et les faits qui se sont passés sous nos yeux font obstacle à nos sympathies.

(1) C'est à Witepsk, quartier général de l'Empereur, que le 8 août, à la parade, le général Friant fut reçu colonel des grenadiers à pied de la garde impériale. C'était un beau et imposant spectacle que de voir toute cette vieille garde, réunie sur plusieurs lignes, attendant la réception de son nouveau chef.

L'Empereur paraît, exact comme toujours, descend les marches du perron de la maison qu'il occupe, se porte au centre et devant le front de la ligne, fait avancer les tambours et placer le général Friant à sa droite. Alors, *il tire son épée*, chose unique dans sa vie ordinaire, fait battre un ban, reconnaît lui-même le général Friant, et lui donne l'accolade. Le ban fermé, les officiers sont appelés à venir former le cercle, et l'Empereur leur dit : « Officiers des Grenadiers de ma Garde, voilà le chef que je vous donne. » Puis, se tournant vers le nouvel élu, tout ému de tant d'honneur, il ajouta : « Général Friant, c'est la récompense de vos beaux et glorieux services ; vous continuerez à commander

toutes les autres troupes campées en avant de Witepsk, ce jour la division se mit en marche, sur un ordre du major-général de se diriger sur le Dniéper à petites journées, de manière à être rendue le 13 entre Lioubavitchi et Rasasna, prévenant le général Friant qu'il rentrait sous les ordres du prince d'Eckmühl. La division passa le fleuve à Rasasna, traversa Liadi, Krasnoï, établit ses bivouacs à hauteur de Korytnia, et, le 16, était à une lieue de Smolensk.

#### BATAILLE DE SMOLENSK.

Le 17, le général Friant avait manœuvré toute la matinée, et s'était porté de deuxième ligne en première. Vers deux heures, il reçut de l'Empereur l'ordre de faire un changement de front, la droite en avant; ce mouvement exécuté, il fit déployer sa division sur deux lignes, de manière à embrasser la partie sud-est de la place. Depuis une heure déjà, un bataillon du 15<sup>e</sup> léger, aux ordres du commandant Merget, était en tirailleurs, et avait contribué à refouler l'ennemi vers la place. Pour ôter aux Russes la possibilité de s'établir avantageusement dans les maisons à droite du faubourg de Rosslawl, le général

« votre division cette campagne; vous m'y êtes plus nécessaire qu'à la tête de mes grenadiers, que j'ai toujours sous les yeux. »

La préoccupation avait été grande dans les sommités de l'armée, à la nouvelle de la mort du général Dorsenne. On cherchait, dans ces hautes régions, à deviner son heureux successeur dans cette brillante position, devenue vacante. Le roi de Naples et le prince major-général, a-t-on dit, présentèrent quelques noms pour connaître les intentions de S. M., et l'Empereur aurait répondu : « *Le commandement de mes grenadiers appartient au plus digne.* » La réception du général Friant paraîtrait devoir donner quelque crédit à cette réponse, et, dans ce cas, l'Empereur, appréciant ainsi les services du général Friant, en rehausserait de beaucoup l'importance.

Friant engagea le 15<sup>e</sup> en entier, et, bientôt après, le capitaine Michel portait au major Brice, commandant ce régiment, l'ordre de s'emparer du faubourg, faisant appuyer cette attaque par deux bataillons du 38<sup>e</sup>, qui s'engagèrent également à la gauche du 15<sup>e</sup>; malgré le feu qui partait des courtines et créneaux de la place, le faubourg fut enlevé, et les Russes obligés de chercher un abri derrière leurs murailles.

Pendant l'attaque, la deuxième ligne avait serré sur la première; il ne restait plus d'ennemis dans la plaine, mais la division recevait toujours le feu des murailles. Pour s'en affranchir le plus possible, le général Friant envoya le capitaine Michel chercher deux batteries de douze, dont une de la garde, dans l'espérance que le tir de ces deux batteries pourrait ouvrir un passage à sa division. Il revenait de visiter l'emplacement choisi pour leur établissement, lorsqu'une balle, venant des remparts, lui fit une forte contusion à la jambe; à ce moment, le général de division du génie Haxo, chargé par l'Empereur de reconnaître les alentours de la place, venait, après avoir rendu compte de sa mission, transmettre au général Friant l'ordre de disposer sa division à monter à l'assaut vers le point qu'il allait lui indiquer.

Ce point désigné pour l'assaut était une portion étroite de la courtine, dont le mur en cet endroit avait été diminué dans sa hauteur d'environ trois mètres; mais derrière cette solution de continuité, dans l'élévation du mur, les Russes avaient élevé un parapet en terre armé de plusieurs pièces d'artillerie. Cette partie de la courtine était défendue, à droite, par une tour carrée armée; à sa gauche, par un bastion, et ses approches par un fossé peu profond.



Pour communiquer avec l'intérieur, l'ennemi avait pratiqué un chemin large de deux mètres, bordé de chaque côté d'un mur en bois de deux à trois mètres de hauteur ; ce chemin, d'une largeur de vingt à vingt-cinq mètres, avait son entrée à quelques pas de la contrescarpe, et sa sortie dans la campagne, non loin et à droite d'une chapelle grecque ; lorsque les Russes furent refoulés dans la place, ils fermèrent ce chemin du côté de celle-ci, par une traverse construite en madriers plus ou moins disjoints entre eux.

L'approche de ce point était difficile et non sans danger ; cependant, pour le succès de l'attaque, il était nécessaire que le général Friant en fit la reconnaissance. Souffrant beaucoup de sa blessure, et appuyé sur le bras de son fils, alors capitaine et son aide de camp, il parvint, accompagné du général Haxo, au mur de gauche en bois du chemin décrit ci-dessus.

Ces deux généraux et le jeune Friant, en se dirigeant vers la place pour reconnaître la nature de la position désignée pour l'assaut, avaient dû s'effacer et courber la tête en longeant le mur de ce chemin, afin de n'être pas vus par l'ennemi. Parvenus à la traverse qui le terminait près du fossé, le général Friant s'était baissé, et, la main appuyée sur l'un des madriers qui la composaient, il examinait à travers les intervalles laissés entre eux, le système de cette partie de fortification qu'il devait attaquer ; son fils, de son côté, surveillait la direction que pouvaient prendre les armes apparaissant au haut des murailles ; mais ce n'était pas là qu'était le danger : un soldat russe se trouvait encore dans le fossé, tout près de la traverse en question ; il aperçoit le général Friant ; l'a-

juster et faire feu fut l'affaire d'un instant : la balle vint frapper le madrier sur lequel le général Friant était appuyé ; mais, en le traversant, elle dévia, et ce fut le salut du brave général ; autrement il était atteint en pleine poitrine.

Cette reconnaissance terminée, le général Friant fit avancer le 2<sup>e</sup> bataillon du 15<sup>e</sup> léger, commandant Dupré (1), officier distingué qui avait été attaché à son état-major, derrière une chapelle du faubourg et non loin de l'endroit reconnu pour l'assaut ; là, le général Friant assis sur un traîneau, à peu près au milieu du bataillon, lui adressa cette courte harangue : « Soldats, nos vœux  
« sont accomplis ; à nous aujourd'hui le poste d'honneur ;  
« nous allons monter à l'assaut ; vous m'y verrez à votre  
« tête et ne reculerez qu'avec moi ; vous m'avez donné  
« partout des preuves du dévouement le plus absolu,  
« j'espère que vous ne démentirez pas la bonne opinion  
« que j'ai de vous ; je ne vous dissimule pas que l'entre-  
« prise est périlleuse ; mais qu'est-ce que la vie quand il  
« s'agit d'honneur et de gloire ! Je suis sûr qu'il n'est pas  
« un de vous qui ne sacrifie la sienne pour l'honneur du  
« nom français : Camarades, vive la France ! vive l'Em-  
« pereur ! »

Ces braves, animés par ce discours tout militaire, répétèrent le vivat de leur général et y ajoutèrent son nom.

La situation du capitaine Friant était cruelle ; son père, déjà blessé, qui venait d'échapper par miracle à la mort, allait s'exposer de nouveau à un danger imminent : il s'approche de lui et se permet quelques observations

(1) Tué dans la retraite, à l'affaire de Krasnoi.

sur la résolution qu'il venait de prendre, mais sans en être écouté ; le capitaine Michel prit aussi la liberté de représenter au général qu'il se devait à ses soldats, à la France; que c'était à ses officiers d'état-major de marcher successivement à la tête des premiers pelotons et à lui rendre compte des succès ou des revers.

« Je sais, lui répondit-il, qu'un général ne doit pas toujours faire le simple soldat ; mais il est des circonstances où il faut , non-seulement qu'il partage tous ses dangers , mais encore qu'il lui apprenne à les affronter : celle-ci en est une : le moindre retard peut influencer sur le résultat de nos opérations; il ne faut donc pas d'hésitation : un général à la tête de ses troupes n'en permet jamais : tout ce que je puis faire pour vous, mon cher Michel, est de vous permettre de marcher à mes côtés. »

Ainsi donc, nous n'attendions plus que l'ordre définitif; car tout ce qu'il avait été possible de réunir pour combler le fossé était préparé, lorsque le général Haxo revint prévenir le général Friant que l'Empereur avait décidé que l'assaut ne serait donné qu'après un ordre ultérieur; mais qu'on se tint prêt.

Nous restâmes dans cette attente jusqu'au point du jour. Le général Friant fit faire une reconnaissance dans le chemin couvert et sur le point où l'assaut devait se donner; les détachements rapportèrent que l'ennemi avait évacué la ville.

Le capitaine du génie Montagny (1) monta le premier; bientôt après le 2<sup>e</sup> bataillon du 15<sup>e</sup> entra en ville par la redoute, avec ordre de marcher vers la porte de Moscou ,

(1) Mort pendant la retraite.

en même temps que le capitaine Michel , avec deux compagnies , devait parcourir les rues à l'orient de la ville.

Le bataillon , arrivé à moitié chemin de la grande rue , reçut une décharge à mitraille de deux pièces qui étaient à l'entrée de la porte près du pont , mais qui le passèrent aussitôt se voyant chargées par nos troupes.

La division perdit dans cette affaire environ trois cents hommes tués ou blessés, et plusieurs officiers, entre autres le chef de bataillon Merget , du 15<sup>e</sup> léger, qui avait commencé l'attaque et fut tué à la tête de son bataillon.

Le général Friant se plut à reconnaître combien le zèle et l'activité de l'adjudant-commandant Galichet , son chef d'état-major, lui avaient été utiles dans cette journée , comme aussi les bons services que lui avaient rendus les capitaines Michel, attaché à son état-major, et Gobert, son premier aide de camp (1).

Le 15<sup>e</sup> léger entra immédiatement dans la ville et vint se former en bataille sur la grande place , située au nord près de la citadelle ; vers les deux heures après midi , les 33<sup>e</sup>, 48<sup>e</sup>, et le régiment espagnol, y firent aussi leur entrée et s'établirent sur la même place; la division y bivouaqua.

Le 19, vers onze heures , elle passa le Dniéper et prit position sur les hauteurs à gauche de la route de Moscou ; elle se remit en marche à trois heures , suivant le mouvement de la 3<sup>e</sup> division, qui avait reçu l'ordre du prince d'Eckmühl de prendre les devants. Vers cinq heures , le général Gudin se trouva en présence de

(1) Tué chef de bataillon à l'affaire de Kulm, en 1813.

La fin de cette trop malheureuse campagne n'a pas permis de conserver les rapports des régiments, ce qui prive du plaisir de citer les noms des braves qui se sont distingués dans cette affaire, comme dans toutes celles qui ont eu lieu depuis, jusqu'au retour sur le Niémen.

la gauche et du centre des Russes; ses tirailleurs furent établis sur la ligne et commencèrent à échanger des coups de fusil; mais, à six heures, le combat devint général et toute sa division fut aux prises. Le général Gudin donna, dans cette occasion, des preuves multipliées de son habileté; et l'ennemi, avant de lui porter le coup mortel, ressentit les effets de ses combinaisons et de ses talents.

La division ne prit aucune part à l'affaire par suite de l'exiguïté du terrain; elle passa la nuit dans sa position, et, le lendemain 20, elle se dirigea sur le Dniéper, où elle arriva le 21, en face de Solowiewo, près de Pnewa : l'arrière-garde russe était encore sur la rive droite de ce fleuve, quoique le gros de son armée fût sur l'autre rive.

Le général Friant, dont la division s'avancait sur deux lignes, fit faire une reconnaissance dans le bois situé à gauche de la route, laquelle allait jusqu'au fleuve; on y découvrit un chemin dont la direction était parallèle à cette grande route, en sorte que la division pouvait déboucher sur deux colonnes : ses tirailleurs firent plusieurs décharges sur des groupes de Cosaques et les forcèrent à s'éloigner; néanmoins l'ennemi continuait toujours son feu de ses quelques pièces en batterie; et le 3<sup>e</sup> de chasseurs à cheval, placé à la droite de la route, eut à souffrir d'une grande quantité d'obus lancés par elles.

Le roi de Naples, ne jugeant pas à propos de poursuivre davantage les Russes ce même jour, fit bivouaquer la division dans la position qu'elle venait de prendre.

Le 22, la division passa le Dniéper, se dirigeant sur Uswiat; le 23, le roi attaqua l'ennemi dans sa position et le força à la retraite; la division poursuivit sa route

sur Dorogobouj , où elle arriva le 25 , sans qu'il se fût passé rien de remarquable. Elle suivit la grande route par Slawkowo, passa à Wiazma le 30, et, le 1<sup>er</sup> septembre, à Gjat, qu'elle traversa pour aller bivouaquer à droite de la route, à une lieue environ en avant de la ville.

Les journées des 2 et 3 septembre furent employées à approprier les objets d'équipement, à mettre les armes en état ; les troupes étaient telles que si elles sortaient de leur garnison pour passer une revue ; le 4, la division suivit le mouvement du corps d'armée sur la grande route de Mojaïsk.

L'armée russe, battant en retraite depuis les bords du Niémen, venait enfin de s'arrêter dans une position reconnue à l'avance et couverte de redoutes. Son nouveau général en chef (Kutusow) s'apprêtait à y barrer aux Français la route de Moscou. De son côté, l'empereur Napoléon, massant les corps de son armée, acceptait avec joie le moyen énergique de décider la campagne, et préparait une de ces grandes journées dont il savait mieux que tout autre général disposer le dénouement.

Le 5, le corps d'armée commença à se déployer, et, par la disposition des divisions, la 2<sup>e</sup> appuyait à la 5<sup>e</sup>.

Le général Friant fit marcher en colonne par régiment, et se dirigea en cet ordre sur Schewardino. Sa division liait ses mouvements à ceux du général Compans qui, passant par Aleksino, en chassa l'ennemi : celui-ci prit position en avant d'une redoute armée de douze pièces de gros calibre, couvrant son aile gauche dans la plaine et défendant un défilé entre deux bois.

Vers trois heures, le général Compans fit marcher sur cette redoute, au secours de laquelle le général Kutusow

avait envoyé deux divisions de cuirassiers et une division de grenadiers de son 8<sup>e</sup> corps ; l'attaque fut des plus vives ; l'ennemi y répondit par un feu meurtrier.

Le général Friant approchait par la gauche ; il avait fait déployer ; mais , par une sage précaution , le régiment espagnol Joseph-Napoléon était formé en masse serrée , par pelotons , et placé par son ordre à la droite de la division qui se trouvait en arrière de Schewardino.

Trois attaques successives furent faites sur la redoute par les 57<sup>e</sup> et 61<sup>e</sup> régiments ; pendant la troisième , les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> bataillons du 111<sup>e</sup> , appartenant à la 5<sup>e</sup> division , furent chargés vigoureusement par les cuirassiers ennemis. Le désordre fut d'abord tel , que les soldats de ces deux bataillons ne purent se rallier : ce qu'avait prévu le général Friant arriva. Ces cuirassiers , qui avaient été pris pour des Bavares par les bataillons du 111<sup>e</sup> , à cause de l'obscurité , crurent que le régiment espagnol était également déployé ; ils chargèrent ; mais un feu bien nourri , qui en tua une vingtaine , les força à se retirer , et donna aux deux bataillons mis en désordre la facilité de se reformer (1).

Les braves canonniers du 111<sup>e</sup> , se voyant enveloppés de toutes parts par cette cavalerie , se battirent corps à corps avec le plus grand courage ; ils furent presque tous sabrés sur leurs pièces , que l'ennemi ne leur enleva que teintes de leur sang.

La redoute fut enlevée à la troisième attaque , entre six et sept heures du soir , et l'ennemi se retira sur sa ligne.

(1) Le savant auteur de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* a fait erreur en plaçant le régiment espagnol Joseph-Napoléon sous les ordres du général Compans. Il a toujours fait partie de la division Friant , sans en être détaché un seul jour , et sa formation en carré , au moment de la charge des cuirassiers russes , appartient à la prévoyance du général Friant.

La 2<sup>e</sup> division prit position un peu en arrière de ce champ de bataille, et passa la nuit dans le ravin situé en arrière de Schewardino. Le 6, au matin, elle s'établit à droite et à hauteur de ce village.

Cette journée se passa en dispositions et préparatifs pour l'attaque du lendemain. Vers onze heures du matin, le prince d'Eckmühl vint prendre le général Friant pour faire une reconnaissance dans le bois de Yelnia, situé à droite de la redoute prise la veille et portant alors le nom de redoute d'Eckmühl; ils y rejoignirent le prince Poniatowski en avant du camp de son corps d'armée. Le but de cette reconnaissance était de s'assurer s'il n'existait pas un chemin aboutissant à la vieille route de Smolensk, par lequel on aurait pu diriger des troupes destinées à tourner par sa gauche la position du général Kutusow et lui couper sa retraite sur Mojaïsk. Si ce projet n'a pas reçu d'exécution, du moins la reconnaissance a-t-elle servi à faire déboucher le lendemain le prince Poniatowski par Utitsa, à attaquer et poursuivre l'aile gauche des Russes qui étaient à cheval sur la vieille route de Smolensk.

Voici un fait qui peut donner une idée de l'acharnement qui existait dans cette campagne entre les Polonais et les Russes. On avait à peine parcouru cinquante toises de ce bois, où des troupes polonaises s'étaient battues la veille, que l'on trouva deux grenadiers, un Polonais et un Russe morts : ces deux soldats, après s'être blessés mortellement de leurs armes et n'ayant plus la force de s'en servir, s'étaient saisis aux cheveux : il semblait à leur attitude que chacun d'eux avait désiré voir mourir son adversaire avant de rendre le dernier soupir.



Ce fut le prince Poniatowski qui, le premier, aperçut ce groupe dont les figures peignaient encore la haine. « Voyez, Monsieur le maréchal, dit-il au prince d'Eckmühl, voilà un exemple de la haine invétérée et inextinguible qui existe entre les deux peuples !... »

Cette reconnaissance terminée, le maréchal prince d'Eckmühl retourne auprès de l'Empereur pour lui en rendre compte et lui soumettre ses observations et ses projets : il propose, entre autres choses, d'attaquer de sa personne, et vigoureusement, l'aile gauche de l'ennemi au moment où l'Empereur fera attaquer le centre, et demande, à cet effet, l'autorisation de porter son corps d'armée à l'extrême droite de notre ligne ; après des objections de son interlocuteur, le maréchal insiste et ne demande que trois divisions, sur cinq qu'il avait sous son commandement ; cela lui est refusé ; il n'en demande que deux : nouveaux refus ; enfin, le maréchal, pénétré des avantages qu'il espère de son projet, ne demande pour son exécution que la seule division Friant, assurant qu'elle lui suffirait, conjointement avec les Polonais établis sur la vieille route de Moscou, pour refouler l'aile gauche des Russes et tourner leur ligne. « Je ne puis vous donner la division Friant, répond l'Empereur ; car, dans mon plan d'attaque, je lui ai assigné une position spéciale que je ne puis changer. »

En quittant l'Empereur, le maréchal vint trouver le général Friant, et lui dit : « Mon cher général, l'Empereur tient à vous comme à ses yeux ! » et lui rapporta cette partie de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Sa Majesté.

Cet épisode prouve une fois de plus, combien était

grande la confiance que l'Empereur et le maréchal prince d'Eckmühl avaient dans le général Friant (1).

BATAILLE DE LA MOSKOWA.

Le 7 septembre, vers cinq heures du matin, la division prit les armes, et se porta à droite et à hauteur de Schewardino, pour rester aux ordres de l'Empereur; vers six heures, au moment où la canonnade commença, le général Friant se rendit près de l'Empereur dont le bivouac était à environ deux cents toises en avant de la redoute d'Eckmühl. « Vous voyez cette redoute, lui dit l'Empereur; quand elle sera prise, vous y porterez votre division en réserve. — Sire, lui répondit le général Friant, je n'attendais jamais que les redoutes fussent prises pour me porter en avant; Votre Majesté croit-elle que je n'en sache plus prendre? — Mon cher général, répliqua l'Empereur, on garde les bons pour les derniers. »

Le général Friant, impatient d'entrer en action et peu content de l'apparence que sa division ne donnerait pas dans cette bataille, ordonna au capitaine Michel de se rendre à la redoute attaquée, et de ne revenir qu'après qu'elle serait enlevée, ce qui ne tarda pas; mais le maréchal Ney, que le général russe Bagration tenait en échec avec des forces très-supérieures, prévint l'Empereur qu'il avait besoin de renfort; alors Sa Majesté changea son premier ordre et fit porter le général Friant avec sa division sur Séménowskaja.

En entrant au feu, le général Friant chargea le général

(1) La présente note est écrite par un témoin auriculaire de la deuxième partie de cette conversation.

Dufour d'enlever avec sa brigade (le 15<sup>e</sup> léger) la redoute couvrant ce village, et d'occuper ce dernier : la redoute fut prise et le village occupé ; pendant cette attaque, le général Friant, à la tête du 48<sup>e</sup> (colonel Groisne), chargeait avec impétuosité par la droite, et forçait l'ennemi à lui céder le terrain ; le 33<sup>e</sup> (colonel Pouchelon), s'était porté à l'extrême droite de la division ; le régiment espagnol (colonel Tschudy) formait la réserve du 48<sup>e</sup>.

Les Russes perdirent beaucoup de monde dans cette première attaque ; mais nous eûmes à regretter de bons soldats et plusieurs excellents officiers des 15<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup>, entre autres les capitaines Duval et Mancheron, officiers d'une grande valeur ; le fils du général Friant y fut blessé d'un éclat d'obus, et le capitaine de Fougy, adjoint à l'état-major, tué.

Les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> divisions du 1<sup>er</sup> corps, ainsi que le corps du maréchal Ney, s'étant jetés sur la droite en longeant les bois, le général Friant étendit sa division pour remplir le vide qui existait entre Séménowskaja et la redoute du centre ; le 33<sup>e</sup> dépassa même cette redoute et vint déployer ses lignes de bataille le long des taillis.

L'ennemi, sentant de quelle importance serait pour lui la reprise de Séménowskaja, y dirigea de grandes forces avec une nombreuse artillerie ; alors le général Friant concentra sa division ; le 48<sup>e</sup> et le régiment Joseph-Napoléon repassèrent le ravin et s'établirent sur le mamelon en arrière de Séménowskaja ; le 15<sup>e</sup> appuya à gauche, cédant sa place du village au 33<sup>e</sup> ; le 48<sup>e</sup> et le régiment espagnol échelonnaient en colonne. L'attaque des Russes pour

ressaisir cette position fut des plus vives ; leurs feux d'artillerie et de mousqueterie étaient des plus violents ; le nombre des assaillants se trouvait être , par rapport à la division Friant, alors seule sur ce point, de quatre contre un. Néanmoins, elle sut opposer à ce choc la plus vigoureuse résistance, et l'ennemi en ressentit les effets par une perte énorme en tués et blessés, jonchant le terrain qu'il occupait, et par l'impuissance où il fut réduit de continuer son mouvement agressif. Il fallait, pour tenir tête à de telles forces et les réduire à l'état d'inertie, des troupes aussi vaillantes et un capitaine aussi expérimenté que le général Friant. Malheureusement, dans le fort de l'action, il fut atteint par un biscaïen qui le blessa à la poitrine ; l'aiguillette qu'il portait comme colonel des grenadiers à pied de la garde impériale, en amortissant le coup, lui sauva la vie. Peu d'instantes avant, il avait eu un cheval blessé sous lui. Forcé par la douleur de mettre pied à terre, il se fait asseoir au pied d'un arbre, le visage tourné vers l'ennemi, voulant encore, sous la préoccupation de ses devoirs, le suivre, épier ses mouvements, veiller en bon père au salut de ses soldats, et les diriger selon les circonstances, sinon de sa personne, du moins de ses conseils (1). Telles étaient ses pensées, quand il aperçoit au loin, en arrière et à droite de Séménowskaja, une masse noire mouvante se détachant de la lisière des bois et grossissant à chaque instant, se dirigeant sur sa division ; il juge que celle-ci

(1) Quelques minutes avant que le général Friant reçût cette première blessure, un voltigeur du 33<sup>e</sup> de ligne eut la cuisse emportée d'un boulet, et tomba à côté de lui : « *Mon général, lui dit ce brave, voilà quatorze ans que je suis sous vos ordres ; votre main, et je meurs content...* »

est menacée d'une formidable charge de cavalerie, et aussitôt il dépêche un de ses officiers au colonel Pouchelon, du 33<sup>e</sup> de ligne, régiment le plus exposé, pour lui ordonner de former immédiatement le carré : il était temps ; car à peine cette manœuvre est-elle terminée, que cinq à six mille cuirassiers et dragons russes, assaillent avec furie ce régiment qui, n'ayant rien perdu de sa valeur, reçoit avec un sang-froid imperturbable, dans l'intervalle de trois quarts d'heure, non-seulement trois des plus vigoureuses charges, mais encore le feu d'une batterie battant en écharpe la troisième face de son carré. Par des feux bien nourris, il repousse ces attaques, tue et blesse un grand nombre d'hommes et de chevaux, et se dégage ainsi de cette nombreuse cavalerie, qui, enfin, se retire en toute hâte et en désordre. Dans ce mouvement agressif, la division Friant, par son énergie, impose à l'infanterie ennemie qui ralentit son feu, arrête sa marche et demeure dans l'inaction. Cependant le général Kutusow se décide à tenter un dernier effort sur le centre de l'armée française, formé en ce moment de la seule division Friant, et d'une partie de notre cavalerie. Il fait former en masse la partie de l'infanterie de la garde impériale russe qui n'avait point encore donné, la fait appuyer par une nombreuse cavalerie, et dirige ses troupes de manière à ce que leur gauche marchât sur Séménowskaja.

Les dispositions préparatoires de ce grand mouvement s'exécutèrent avec tant de lenteur, qu'on put de plusieurs points de l'armée française voir l'orage se former. Le général Sorbier, commandant l'artillerie de la garde, l'aperçut le premier, et, ne consultant que la nécessité, il ordonna à la batterie de réserve de cette garde de se por-

ter au centre et de tirer sur les masses que formaient les Russes. Le roi Murat s'occupa aussi de réunir de l'artillerie sur ce point ; il s'y trouva bientôt quatre vingts bouches à feu.

De son côté, l'empereur Napoléon, comprenant le danger qui menaçait son centre, fit avancer l'infanterie de la garde pour qu'elle fût à portée de le secourir au besoin. Ces mouvements de troupes, exécutés de part et d'autres, n'avaient point échappé au général Friant, et son expérience lui faisait pressentir une lutte non moins vive que les précédentes ; voyant sa division exposée derechef à une attaque formidable, son moral l'emporte sur le physique, et, surmontant le mal que lui cause sa blessure, il se fait hisser sur un cheval, part au galop, et se trouve en un clin d'œil à la tête de ses troupes, qu'il dispose pour ce nouveau combat, et ordonne à son artillerie de commencer le feu.

Pourtant, les Russes s'avançaient, mais lentement, accablés par le feu d'artillerie le plus violent qu'une troupe ait peut-être jamais essuyé. Leur cavalerie chargea les batteries à plusieurs reprises ; il y eut des pièces prises et reprises immédiatement ; enfin, cette masse redoutable d'infanterie, éprouvant des pertes énormes par le canon et le feu redoublé de la division Friant, contre laquelle elle était venue se heurter, ralentit sa marche, puis s'arrêta, et, bientôt, le désordre s'y étant mis, elle se retira. Dans cette dernière action, où sa division ajouta une nouvelle palme à sa gloire, l'intrépide général Friant fut une seconde fois blessé : une balle lui avait traversé la cuisse droite de part en part ; il dut enfin consentir à se laisser transporter à l'ambulance. Pour la première fois, depuis

le camp d'Ostende, il lui fallut quitter le commandement de cette bonne et brave division, qu'il ne devait plus revoir, et à la tête de laquelle il avait si souvent marché à l'ennemi et à la victoire.

Tel fut le résultat d'une tentative bien entendue, qui devait avoir du succès, et qui n'échoua que par la fermeté et la bravoure constante de nos soldats.

La canonnade continua jusqu'à la nuit; la division Friant, sous les ordres du général Dufour, poursuivit l'ennemi jusqu'à la lisière des bois qu'il occupait le matin, et y établit ses bivouacs.

Ainsi finit cette grande bataille, la plus sanglante qui eût encore été livrée depuis l'invention de la poudre, et dans laquelle l'armée russe éprouva des pertes énormes en hommes et en chevaux; celles des Français furent moitié moindre; ce qui tenait, d'une part, à la conformation du terrain, de l'autre, à la grande justesse de notre tir et à l'opiniâtre intrépidité de nos soldats.

Bien que complètement battu et forcé à la retraite, le général en chef russe, dans son rapport sur cette bataille, ne s'attribue pas moins la victoire; et, pour augmenter son mérite aux yeux de l'empereur Alexandre, il se vante d'avoir eu en tête et tenu en échec, pendant la journée entière, toute l'infanterie de la garde impériale française, concentrée, disait-il, sur Séménowskaja; de l'avoir presque anéantie, etc! Enfin, le gouvernement russe crut devoir user de ces assertions pour tromper la population, particulièrement celle de Moscou et de Pétersbourg; il y eut même, dans cette dernière ville, salves d'artillerie, illumination et *Te Deum* en actions de grâces de la nouvelle victoire. Et pour ajouter plus de poids à ce qui fut publié

concernant le succès obtenu à Borodino (nom donné à la bataille par les Russes), l'empereur Alexandre créa Kutusow feld-maréchal-général, et lui donna 100,000 roubles de gratification ; chaque soldat de son armée en reçut 5.

A tous ces mensonges, empreints de forfanterie, la vérité répond : 1° que l'infanterie de la garde impériale française n'a nullement été engagée dans la bataille ; que, par conséquent, elle n'a pas été à même de tirer ni de recevoir un coup de fusil ; 2° que l'infanterie contre laquelle Kutusow s'est battu pour disputer Séménowskaja, n'était autre que celle de la division Friant ; 3° enfin, que celle-ci a plus que décimé les rangs russes qui lui furent opposés, si l'on en juge par les pertes éprouvées par les grenadiers Préobrajinski, qui ont eu, à eux seuls, trois mille six cents hommes hors de combat. Ce corps, le plus renommé de tous ceux de la garde impériale russe, présentait, en effet, un effectif de quatre mille hommes, le matin en se portant sur Séménowskaja ; il n'en comptait plus que quatre cents après la bataille.

Nous ne terminerons pas le récit des hauts faits accomplis par la division Friant dans cette mémorable journée, sans rapporter l'épisode suivant, qui prouve, une fois de plus, que sa renommée et celle de son général dépassaient les limites du corps d'armée du prince d'Eckmühl, dont ils faisaient partie : au moment où les cinq à six mille cavaliers russes s'ébranlaient pour fondre sur cette division, le roi Murat, se trouvant fort en avant et isolé de son corps, se vit si pressé par eux, que, pour échapper à leurs mains, il dut se réfugier dans le carré du 33<sup>e</sup> de ligne. Là, témoin oculaire du sang-froid héroïque avec



lequel ce régiment résista, pendant trois quarts d'heure, à des charges à fond de cavalerie et à des feux continus d'artillerie, le roi s'écriait, avec enthousiasme : « Ah ! les braves gens, les braves et vaillants soldats ! » Le capitaine Michel, se trouvant à ses côtés, crut devoir lui dire dans la chaleur du combat : « Sire, ce sont les soldats du général Friant. — Oh ! je ne suis plus étonné, répondit le roi, je reconnais bien là la main et le cœur de cet éminent homme de guerre. » N'oublions pas non plus de mentionner ici que, dans cette brillante lutte, le colonel Pouchelon, du 33<sup>e</sup> de ligne, le major Maire et le chef de bataillon Tondut, du même corps, furent blessés ; le capitaine Gaté, officier d'avenir, eut la cuisse emportée par un boulet et mourut peu d'instants après. Dans le 48<sup>e</sup> de ligne, le major Lavigne eut la figure traversée d'une balle (1).

La gravité des blessures du général Friant ne l'empêcha pas de faire parvenir son rapport ; c'était un devoir et ses adieux à sa division : le général Dufour fut le premier nommé, comme s'étant distingué d'une manière tout exceptionnelle, ensuite le général Van-Dedem.

Le général Friant reconnaît l'habileté et la grande va-

(1) C'est ici le moment de rappeler tout ce que peut une volonté énergique, à laquelle se joint une grande force d'âme.

Le colonel Groisne, commandant le 48<sup>e</sup>, était atteint d'une maladie grave. Voyant s'ouvrir une campagne longue et pénible, il voulut en partager les dangers ; faisant abnégation de lui-même, constamment à la tête de son régiment, malgré que les fatigues eussent encore affaibli sa santé, le bruit du canon ranimait ses forces. Dans l'attaque dont on vient de parler, un boulet tue son cheval ; deux de ses officiers s'empressent de le dégager ; mais, comme il ne pouvait marcher, il pria qu'on lui amenât un autre cheval. Ces officiers l'engagent à se retirer. « Si vous ne me faites venir un autre cheval, je me ferai porter par quatre soldats, » fut sa réponse à leurs vives instances. Aussi instruit que brave, le colonel Groisne commandait encore son régiment dans les affaires des 9 et 10, et ne le quitta qu'après l'entrée de l'armée à Moscou, où un redoublement de fièvre vint le priver du reste de ses forces. Nommé général de brigade, il mourut à Dantzick.

leur de l'adjudant-commandant Galichet, son chef d'état-major; il donne les plus grands éloges aux colonels Pouchelon, Groisne, Tschudy, ainsi qu'aux majors Brice, commandant le 15<sup>e</sup> léger, et Maire, du 33<sup>e</sup>.

Il cite le colonel d'artillerie Cabrié, commandant l'artillerie de la division, et les capitaines Alphan et Malavillé, comme ayant fait preuve de science et du plus brillant courage.

Il rend également justice à la belle conduite des chefs de bataillon Dupré et Maréchal, du 15<sup>e</sup>; Tondut, Otthenin, Nadaut, du 33<sup>e</sup>; Lamagnet, Robert, Ricard, du 48<sup>e</sup>; Ducer et son collègue, du régiment espagnol. (1)

Enfin le général Friant se plaît à rendre justice aux officiers de son état-major (2), pour le zèle qu'ils ont montré dans la transmission de ses ordres, et particulièrement à celui du capitaine Michel, qui, par son ordre, s'était porté sur la ligne des tirailleurs pour faire nettoyer plus promptement le bois que l'ennemi occupait encore, et où cet officier fut renversé de cheval par un coup de biscaïen qui l'atteignit au genou.

La division bivouaqua, comme il a été dit, sur le plateau en arrière du bois; elle rentra le lendemain sous les ordres du roi de Naples, pour faire de nouveau partie de l'avant-garde; ce vaillant prince avait été à même d'apprécier son entrain et sa bravoure depuis le commence-

(1) Le chef de bataillon Dupré fut tué dans la retraite, et le chef de bataillon Lamagnet dans l'affaire du 9, au delà de Mojaïsk.

(2) On aura une idée de la part active qu'ils ont prise dans cette bataille, si l'on considère que sur sept officiers dont se composait son état-major, trois ont été blessés et un tué. Ce dernier était le capitaine de Fougy; les trois premiers, le colonel Galichet, chef d'état-major, le capitaine aide de camp Friant et le capitaine Michel.

ment de la campagne ; il tenait beaucoup à la conserver avec lui. La division , après la dernière blessure du général Friant, resta aux ordres du général Dufour jusqu'à son retour à Smolensk ; c'est seulement alors que le général de division Ricard en prit le commandement.

Ce serait témoigner de l'oubli que de ne plus rien dire de cette 2<sup>e</sup> division , parce que les chances de la guerre l'ont privé de son premier chef ; seulement, nous ne la suivrons plus, comme par le passé , dans tous ses bivouacs ; on ne redira que les principaux faits auxquels elle prendra part, ou qui concerneront quelques-uns des braves qui en font partie.

Le 9, la division soutint un combat assez meurtrier en avant de Mojaïsk , où le 48<sup>e</sup> eut à souffrir, mais dont il se tira par son intrépidité, en forçant l'ennemi d'abandonner la ville ; il fut soutenu par le 15<sup>e</sup> léger.

La division traversa Mojaïsk, et délivra quelques blessés du 7, qui avaient éprouvé de durs traitements de la part des Russes ; ces derniers mirent le feu à la ville pour ne pas manquer à leur système.

Au delà de la ville, et après avoir traversé un ravin, la division se trouva de nouveau en présence de l'ennemi ; là se présente un beau fait d'armes :

La compagnie de grenadiers du 1<sup>er</sup> bataillon du 33<sup>e</sup>, capitaine Caillet , et la 3<sup>e</sup> du même bataillon , capitaine Sabatier, furent détachées , sous les ordres du premier, et envoyées en avant de l'aile gauche pour observer les mouvements de l'ennemi. Le capitaine Caillet ne tarda pas à s'éloigner de nos lignes sans prendre les précautions que son expérience de la guerre devaient lui indiquer ; aussi est-il bientôt assailli et enveloppé par une division

de cavalerie de plus de quinze cents chevaux. Le commandant de cette troupe crie au capitaine Caillet, qui avait fait serrer ses deux compagnies en masse : « Rendez-vous ou vous êtes tous sabrés....—Vive la France, vive l'Empereur !... Soldats ! feu sur les Russes ! » fut la réponse de Caillet... Au même moment les soldats répètent les mêmes vivats, exécutent l'ordre de leur capitaine et jettent sur la place une cinquantaine de ces cavaliers, dont plusieurs charges ne peuvent entamer cette poignée de braves, qui continuent à s'entourer de morts et de blessés jusqu'à ce que notre cavalerie vienne les débarrasser : cet exemple et une foule d'autres à peu près semblables, doivent prouver la force de l'infanterie quand elle est composée d'hommes sûrs et bien commandés ; ces deux compagnies réunies formaient au plus cent cinquante-cinq hommes ! « Bravo ! » fit le roi de Naples qui arrivait des premiers, « le cri de vive l'Empereur porte toujours bonheur !... » Et, se portant au milieu des deux compagnies, il demanda : « Qui est-ce qui commande ? — C'est moi, » répondit Caillet. « Venez, mon cher capitaine, que je vous embrasse pour tous ces braves qui viennent de s'immortaliser ! En rendant compte à l'Empereur de votre incomparable conduite, je n'oublierai pas d'appeler sur vous tous des récompenses si justement méritées. »

Deux jours après, le capitaine Caillet et son collègue Sabatier reçurent chacun la croix d'officier de la Légion d'honneur ; les deux autres officiers, les seuls présents, quatre sous-officiers et quatre soldats, furent décorés de la croix de chevalier du même ordre.

Le lendemain 10, la division eut encore un engagement des plus vifs en arrière d'un château en briques du nom

de Dominskoë, où elle fit des pertes sensibles, ayant eu à combattre des forces considérables. Le général Van Dem y eut un cheval tué, le colonel Tschudy en eut deux, et l'adjutant-commandant Galichet y fut blessé.

Le 14, le roi de Naples entra dans Moscou à l'heure de midi, et la division se dirigea sur le Kremlin, qu'elle occupa après avoir dissipé les rassemblements qui prétendaient en défendre les approches, et fait prisonniers tous les défenseurs qui s'y étaient renfermés. La division vint ensuite prendre position en dehors de la ville, sur la route de Kolomna. A partir de ce jour 14, elle suivit les mouvements de l'ennemi jusque sur la Pakhra, et, le 29, elle eut, à Czerikowo, un engagement des plus sérieux, qui se termina par la retraite de l'ennemi, culbuté sur tous les points.

Le 4 octobre, l'avant-garde, sortant du défilé de Woronowo, distant de vingt-quatre lieues de Moscou, se trouva en face de l'ennemi, formé en bataille en arrière de Winkowo. Le roi de Naples fit charger la cavalerie russe par la sienne, qui, soutenue par de l'infanterie, fit plier tout ce qui se trouvait devant elle, et permit aux différents corps français de se déployer dans la plaine. La division Friant, commandée par le général Dufour, traversa un ravin au fond duquel coule une petite rivière, nommée la Czernisna ; le 15<sup>e</sup> léger longea la route de Kalouga et se trouva fortement engagé devant le village de Winkowo ; le 33<sup>e</sup> de ligne appuyait la gauche du 15<sup>e</sup> léger, mais, séparé par un autre ravin dont la direction est presque perpendiculaire à celle du ravin Czernisna ; le 48<sup>e</sup> de ligne et le régiment Joseph-Napoléon marchaient à la hauteur des régiments sus-désignés, en avant du hameau Rozetswo et du village d'Iglino. Notre cavalerie se trouvait en grande partie établie à la gauche de cette infanterie. Il était en-

viron six heures du soir, et tout faisait présumer qu'après ce premier combat, l'ennemi, ainsi refoulé à son issue, se porterait sur la rive droite de la Nara et s'établirait dans un camp retranché qu'il avait construit sur le bord de la rivière. Il n'en fut point ainsi, et le roi de Naples, voulant mettre, pour la nuit au moins, une barrière entre ses troupes et les Russes, ordonna de marcher en avant, afin de les contraindre à franchir ladite rivière. Dans ce mouvement, on dirigea les 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> de ligne sur les bois compris entre les villages de Karsakowa et de Kurilowo, en leur prescrivant d'en prendre possession ; mais, par une trop grande précipitation dans l'exécution de cet ordre et le manque total de connaissance des lieux, ces deux corps, pénétrant en masse serrée, furent arrêtés par les décharges d'une ligne d'infanterie russe qui s'y était embusquée ; la cavalerie ennemie, voulant profiter de cette circonstance, chargea à son tour ; vivement attaquée par la nôtre, elle lâcha prise après avoir éprouvé des pertes sensibles. Malgré le feu meurtrier qu'ils avaient essuyé, les 33<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> avaient tenu bon et s'étaient définitivement emparés de ces bois ; mais la perte en officiers et soldats de ces deux régiments fut considérable. Cette brave division, habituée à voir tout plier devant elle depuis dix ans, ne voulait plus comprendre qu'il y avait des chances à la guerre comme en toutes choses, et les officiers et soldats se mirent à regretter l'absence de leur ancien général, si prévoyant, si judicieux, disaient-ils. Enfin, tous les corps ayant pris part à l'affaire, les Russes abandonnèrent le terrain et se portèrent de l'autre côté de la Nara.

Ce combat a duré jusqu'à neuf heures du soir. Nos troupes établirent leurs bivouacs sur la rive droite de la Czer-

nisna, qui se jette non loin de cette position dans la Nara.

L'avant-garde demeura dans cette position pendant quatorze jours ; mais la disette, qui s'était déjà fait sentir depuis long-temps, s'accrut de jour en jour, et il nous fallait livrer ou soutenir de petits combats quotidiens à des distances plus ou moins éloignées du camp, pour se procurer quelques vivres des plus grossiers et en très-insuffisante quantité, et les fourrages, qui consistaient dans la paille dont les mesures de ces contrées sont couvertes. Aussi, le nombre des chevaux qui mouraient était-il grand ; leur chair servait à notre nourriture.

COMBAT DU 18 OCTOBRE (1).

C'est dans cette situation précaire que le 18 octobre, par un brouillard épais, à six heures du matin, le général en chef de l'armée russe, Kutusow, vint nous attaquer avec cent vingt-cinq mille hommes, sans dénoncer au préalable l'armistice qu'il avait conclu avec le roi.

Le roi de Naples n'avait que quinze mille hommes à lui opposer. L'attaque fut rude ; elle se porta principalement sur notre gauche, qu'on avait laissé en l'air par une inconcevable incurie ; le corps de grosse cavalerie du général Horace Sébastiani fut surpris en partie, et enlevé avec ses deux batteries d'artillerie à cheval, par des forces supérieures aux ordres du général Orloff. Déjà l'hetmann Platow, avec quatre mille Cosaques et de l'artillerie, avait débordé nos lignes de plus d'une demi-lieue, et menaçait

(1) Voyez, à la fin du volume, le plan de ce combat, gravé par M. Orgiazzi, d'après le dessin de M. Rousseau et le levé de M. le colonel Michel.

de s'emparer du défilé de Woronowo, la seule voie que nous avions pour communiquer avec les corps de notre armée.

En même temps que ces événements se passaient, le général Strogonoff, à la tête d'une colonne composée de six bataillons d'infanterie, de deux batteries d'artillerie et de deux régiments de cavalerie, se dirigeait vers le lac Kamiena pour attaquer et rompre le centre gauche du roi. L'artillerie de cette colonne commençait son feu, lorsque le roi ordonna au général DeFrance de charger avec les deux régiments de carabiniers. Cette belle cavalerie s'ébranle, tombe sur la colonne russe, enfonce et détruit son carré, tandis que son artillerie et sa cavalerie, prises en écharpe par le feu de l'artillerie polonaise commandée par le général Pelletier, gagnent le large au galop, vivement poursuivies par notre cavalerie légère. D'un autre côté, il devenait urgent d'arrêter la marche et de paralyser l'audacieuse diversion de Platoff; à cet effet, le roi dépêche sur le défilé une partie de la division polonaise du général Claparède, et deux régiments de cuirassiers du corps du général Latour-Maubourg. L'arrivée précipitée de ce renfort et quelques coups de canon tirés à propos, imposent à Platoff, le contraignent à la fuite et maintiennent nos communications avec Woronowo. D'autres attaques se combinent simultanément avec celle-ci. Ainsi, sur notre droite, le général Doctoroff s'efforçait à refouler le général Latour-Maubourg et à s'emparer du village d'Iablonka, point d'appui de cette droite; au centre, le général Ostermann attaquait vigoureusement, avec des forces supérieures, le village de Winkowo, que défendaient les divisions Claparède (infanterie), et Lahoussaye (cavalerie); tandis que le général Bagawout,



avec son corps d'armée, allait tourner ces deux divisions par leur gauche ; mais la division Dufour, ancienne division Friant, accourt sur ce point, attaque Bagawout, le repousse avec perte, et menace le flanc droit d'Ostermann. Alors les généraux Lahoussaye et Claparède profitent de l'occasion pour se ruer sur Ostermann et le faire reculer au loin. L'ennemi ainsi contenu sur tous les points, les Français concentrent leurs forces sur un plateau en arrière de la Czernisna, et le roi les dispose en une ligne brisée, formant un angle à peu près droit, de manière à faire face au gros des forces de l'ennemi et empêcher celui-ci de les tourner. Cette disposition nous rendit, en effet, maîtres de nos mouvements, et nous permit, malgré la grande disproportion des forces respectives, d'effectuer notre retraite, sans appréhension, sur Woronowo : il était deux heures et demie au moment de notre entrée dans le défilé conduisant à ce village.

Kutusow ayant manqué son but, qui était d'enlever l'avant-garde et la personne du roi, cessa sa poursuite et fit rentrer ses troupes dans son camp retranché derrière la Nara, en laissant sa cavalerie légère à la position que nous occupions le matin.

Tel est le récit succinct de ce remarquable combat, que les Russes pourraient appeler une bataille, puisque leur armée principale, tout entière, y a été engagée. Ils y perdirent quatre mille hommes, les généraux Muller-Zallomelski et Bagawout ; le général Bénigsen fut blessé légèrement. De notre côté, nous eûmes deux mille hommes hors de combat, et à regretter la perte du brave et intrépide général Déry, premier aide de camp du roi, ainsi que le général Fischer, du corps du prince Poniatowski,

tués glorieusement. Le roi de Naples reçut aussi une blessure, mais ne quitta pas le champ de bataille où sa présence était si nécessaire.

La disproportion des pertes en hommes, dans les deux partis, tient à ce que les Russes attaquèrent par masses serrées, qui ne purent, pendant un certain temps, être déployées, le terrain s'y opposant ; tandis que, de notre côté, nous présentions beaucoup moins de prise à leurs projectiles, notre infanterie étant disposée sur deux rangs, vu son petit nombre.

Ce combat grandit d'autant plus le roi Murat (c'est ainsi qu'on le nommait dans l'armée), que, bien qu'attaqué à l'improviste par des forces plus que octuples des siennes, il n'a nullement été entamé ; que sa retraite, d'une longueur d'environ deux lieues et demie de terrain, s'est effectuée dans le plus grand ordre, et a exigé de la part de l'ennemi, l'emploi de huit heures et demie, de six heures du matin à deux heures et demie de l'après-midi, pour nous faire parcourir cette courte distance, après laquelle se trouvait l'entrée du défilé de Woronowo.

Ce beau fait d'armes, que tout général revendiquerait, a cependant été dénaturé par quelques lignes du plus célèbre écrivain militaire des temps modernes, insérées dans un ouvrage fort remarquable sur la matière ; elles sont ainsi conçues : « La seule *grande surprise* que nous pouvons citer est celle de Tarutino (Winkowo pour les Français), en 1812, où Murat fut assailli et battu par « Bénigsen. »

Le général Jomini, auteur du passage que nous venons de transcrire, n'ayant point assisté à ce combat, n'a pu s'en former un jugement que sur les bulletins russes. Connais-

sant son impartialité, nous avons la conviction que, mieux renseigné, loin d'avoir jeté le blâme sur la conduite et les opérations du roi de Naples en cette occurrence, il eût, au contraire, donné de justes éloges à ce prince, pour l'habileté qu'il a déployée dans cette affaire, où tous les avantages ont été de son côté (1).

Le même jour, 18 octobre, l'armée partait de Moscou et prenait la route de Kalouga ; le 29, l'Empereur quitta cette ville de sa personne et vint établir son quartier général à Troitskoë ; tous les corps continuèrent leur mouvement. Le 20, le roi de Naples qui, après la retraite dont il vient d'être parlé, avait conservé sa position sur la Motscha, fut rejoint par le maréchal Ney, qui était suivi de la garde impériale et du corps du prince d'Eckmühl ; le 21, la division Dufour fut remise sous les ordres de ce dernier maréchal ; le 23, la division Delzons, du corps du prince Eugène, arriva devant Malojaroslawetz, et établit deux bataillons dans cette ville ; le lendemain, au point du jour, le général Doctoroff se présenta devant la même ville avec des forces supérieures, attaqua aussitôt les deux

(1) M. Thiers, dans le 14<sup>e</sup> volume de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, n'a donné qu'une faible idée de ce remarquable combat, où le roi Murat, avec sa vaillance accoutumée, a fait preuve d'une grande intelligence de la guerre, et où ses troupes se sont illustrées par la résistance la plus héroïque. Cet épisode était toutefois digne de l'attention particulière et de la plume de M. Thiers, tant sous le rapport de l'énorme disproportion des forces entre les parties belligérentes, que sous celui des manœuvres et mouvements exécutés de part et d'autre, et de leur résultat. Nul doute que si, au lieu d'effleurer trop légèrement, dans sa narration, ce fait de guerre important de la campagne, il l'avait considéré de plus près, le savant historien n'eût pas commis l'erreur de conférer le commandement de la division Friant au général Friederich, tandis que celui-ci commandait la 4<sup>e</sup> division du 1<sup>er</sup> corps, stationné à Woronowo, distant de quatre lieues en arrière de Winkowo, théâtre du combat en question. C'était le brave général Dufour qui commandait la division Friant, commandement qu'il avait pris après la bataille de la Moskowa, ensuite des blessures du général Friant, et qu'il conserva jusqu'au retour à Smolemsk, ainsi qu'il a été dit plus haut.

bataillons qui l'occupaient, et les força à se replier jusque sur le pont de la rivière la Luja. Delzons accourut avec sa division et repoussa les Russes ; mais il ne put se maintenir dans cette position, où il fut tué. Cependant, le prince Eugène précipitait sa marche, tandis que le général Guillemillot, qui avait remplacé le général Delzons, maintenait ses troupes dans Malojaroslawetz, en leur faisant occuper une église et deux maisons situées à l'entrée de la ville, dominant un ravin dans lequel passe la grande route et où les Russes se tenaient en masse.

La division Broussier, du 4<sup>e</sup> corps, fut envoyée au secours du général Guillemillot ; dans le même temps, les troupes de Kutusow atteignaient aussi Malojaroslawetz, et le combat, ranimé par des troupes fraîches, prit une nouvelle activité. La division italienne Pino, du même corps, y fut envoyée ; enfin, secondées par la garde royale d'Italie, les divisions engagées parvinrent à s'emparer de la ville et à s'établir sur le sommet de la colline qui la surmonte. Dans cette position, notre artillerie foudroya l'ennemi ; le corps du maréchal prince d'Eckmühl se porta à son tour sur le plateau ; la division Dufour en avant des autres divisions de ce corps. Ces combats durèrent jusqu'au 26 octobre.

L'empereur Napoléon, voyant que Kutusow se retirait sur Kalouga, se décida à effectuer sa retraite sur Smolensk par Mojaïsk et Wiasma. Dans les dispositions prises à cet effet, le corps du maréchal prince d'Eckmühl, auquel étaient joints les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> corps de cavalerie, fut chargé de l'arrière-garde. Ce maréchal dut laisser une de ses cinq divisions à Ghorodina, deux à Malojaroslawetz, et pousser l'ennemi avec les deux autres et sa cavalerie ;

prendre ensuite position à la chute du jour, pour commencer sa retraite vers dix heures du soir. Cette arrière-garde n'arriva que le 28 à Borowok, le jour où l'Empereur avait établi son quartier général à Mojaïsk ; le 31, le maréchal l'avait amenée à Gridneva, à peu de distance de Gjat ; le 3 novembre, après avoir été relevé de l'arrière-garde par le corps du maréchal Ney, celui du prince d'Eckmühl arriva devant Wiasma, où il eut, conjointement avec les corps du prince Eugène, du prince Poniatowski et du maréchal Ney, une affaire sérieuse contre Miloradowitz, qui les attaquait avec dix-neuf mille hommes d'infanterie, six mille de cavalerie et huit mille Cosaques pour arrêter leur retraite. Ils battirent Miloradowitz et continuèrent leur route. La nuit qui suivit fut la plus cruelle depuis le départ de Moscou, par l'intensité du froid qu'il faisait; car, outre la mise hors de combat d'un grand nombre des nôtres, beaucoup de nos chevaux moururent de froid et de faim. Là encore, la 2<sup>e</sup> division du 1<sup>er</sup> corps donna de nouvelles preuves de sa constance, de son dévouement et de sa valeur. Le lendemain 4, on vit tomber les premières neiges; c'était ce qu'on redoutait le plus par plusieurs raisons qu'il est facile de concevoir. Le 9, l'Empereur entra dans Smolensk. Les corps d'armée vinrent successivement bivouaquer autour de cette place, la garde impériale seule y étant établie. Le froid et la neige augmentaient toujours ; nos pertes en hommes et en chevaux allaient en proportion.

L'Empereur quitta Smolensk le 14, après avoir prescrit au maréchal Ney de faire l'arrière-garde, au maréchal prince d'Eckmühl de soutenir ce dernier, et de mettre à sa disposition l'une des divisions de son corps d'armée : ce

fut l'ancienne division Friant qu'on désigna pour ce service. Le mouvement du corps d'armée sur Krasnoï commença successivement le 14, dès le matin, en laissant un jour d'intervalle entre chacun d'eux, à l'exception de ceux du prince Eugène et des maréchaux Davout et Ney; ce dernier maréchal était en outre chargé de faire sauter les remparts de Smolensk en quittant cette ville. Le prince Eugène, avec le 4<sup>e</sup> corps, en était parti le 15 au soir, et s'était arrêté à Loubnia pour y bivouaquer; mais, pendant ce même jour, toute l'armée russe avait filé sur notre flanc gauche; en sorte que, le 16, elle était en présence de Krasnoï et occupait la position suivante: sa droite, formée du corps de Miloradowitz, s'étendait jusque sur la grande route, à la hauteur de Merlino; la gauche était devant Krasnoï, le centre en avant de Szidowa, où Kutusow fixa son quartier général. Dans cet état de choses, l'Empereur, appréciant le danger de sa position, puisque Kutusow pouvait diriger toutes ses forces sur la route de Krasnoï à Liady pour y prendre position, en prolongeant sa gauche jusqu'au Dniéper, afin de fermer toute retraite à son armée et aux autres corps qui étaient encore dispersés depuis Krasnoï jusqu'à Smolensk; l'Empereur, disons-nous, sentait qu'il devait se retirer à l'instant même; mais alors, les corps de Davout, d'Eugène et de Ney ne pouvaient manquer de succomber, et il se décida à tenir à Krasnoï, jusqu'à ce qu'on le forçât à abandonner cette ville. La jeune garde prit position en face de l'armée russe; la cavalerie de Latour-Maubourg sur la droite de Krasnoï; la vieille garde, infanterie et cavalerie, et la division Claparède, restèrent dans la ville et autour.

Tandis que les champs de Krasnoï étaient le théâtre

d'événements si mémorables, le prince Eugène continuait son mouvement sur Krasnoï, et le maréchal prince d'Eckmühl quittait Smolensk. Miloradowitz, instruit de la marche du 4<sup>e</sup> corps, se disposa à l'attaquer au passage d'un ravin qui se trouve à la hauteur de Merlino. Le jour baissait déjà ; l'attaque se porta sur l'avant-garde, qui fut refoulée et obligée de rétrograder sur le gros de son corps d'armée. Le prince Eugène eut, à son tour, à soutenir une vigoureuse attaque à laquelle il résista, non sans avoir éprouvé des pertes et abandonné une partie de son artillerie ; enfin, de guerre lasse, ce combat cessa, et le prince Eugène, profitant de la nuit et gagnant la plaine à sa droite, parvint à une heure fort avancée à rejoindre la garde impériale à Krasnoï.

Le prince d'Eckmühl, le jour de son départ de Smolensk, 16 novembre, était venu bivouaquer une lieue au delà de Koritnia ; instruit bientôt de l'échec éprouvé par le prince Eugène, et de l'occupation de la route par le corps de Miloradowitz, il sentit qu'il devait se hâter. Ayant donc fait prévenir le maréchal Ney de la nécessité où il se trouvait de continuer son mouvement de retraite sans l'attendre, il repartit à trois heures du matin, pensant être obligé à combattre pour se frayer un passage. Arrivé au hameau de Katowa, il fut canonné par Miloradowitz, qui avait pris position à droite de la route ; la jeune garde était alors engagée, et le maréchal prince d'Eckmühl put se mettre en ligne et prendre part à l'affaire que livrait l'Empereur, et repoussa l'ennemi qui l'entourait.

Après ce combat meurtrier, l'Empereur et ses troupes se retirèrent sur Liady.

Nous avons vu que le maréchal Ney devait encore faire

l'arrière-garde après l'évacuation de Smolensk ; il abandonna cette place le 17 novembre, à deux heures du matin, après avoir tout disposé pour la destruction de ses murailles. Son corps était composé de trois divisions, y compris celle du général Friant, formant ensemble un total de six mille hommes d'infanterie, de trois cents hommes de cavalerie et de douze bouches à feu ; sept mille hommes environ, dépourvus d'armes et sans ordre, le suivaient et embarrassaient la marche de la colonne. Le maréchal ne soupçonnait pas qu'il pût être coupé par la totalité de l'armée russe.

Pendant cette journée, des Cosaques seuls furent en présence ; le maréchal vint bivouaquer à Koritnia ; le lendemain, il se remit en marche. Les Cosaques se montrèrent en plus grand nombre et ils avaient du canon, ce qui forçait à marcher plus réuni. A trois heures, l'avant-garde atteignit Katowa, et s'arrêta à la vue du corps de Miloradowitz, qui était en position au delà du ravin. Aussitôt que le maréchal eut été instruit de cet événement, il se transporta à son avant-garde ; mais un brouillard épais, couvrant l'horizon, l'empêcha de reconnaître la force de l'ennemi, qui se montait à quarante mille hommes et une nombreuse artillerie (plus de cinquante pièces placées en travers de la route), barrant complètement le passage. Cette formidable artillerie, masquée par le brouillard, laissa approcher l'avant-garde, et, quand elle fut à une courte distance, elle la foudroya si vivement qu'elle jeta le désordre dans ses rangs.

Le maréchal Ney vit aussitôt qu'il n'y avait qu'une grande audace qui pût le tirer de la terrible position où il se trouvait ; il se hâta de former ses troupes en colonnes,



traverse le ravin qui le sépare de l'ennemi, se précipite sur lui à la baïonnette, et l'aborde si vigoureusement qu'il renverse les deux premières lignes dans deux attaques successives, leur prenant même du canon. La vieille division Friant, la première dans ces attaques, eut encore sa grande part de gloire dans ce combat; mais tant d'héroïsme ne pouvait être couronné de succès; nos troupes durent abandonner le champ de bataille.

Cet échec ayant prouvé au maréchal Ney l'impossibilité d'une nouvelle attaque, il se retira sur la route de Smolensk, et, se jetant par sa gauche du côté du Dniéper, il s'arrêta au village de Danikawa, où il fit établir de nombreux feux de bivouacs, pensant que, de leur côté, les Russes cesseraient leur poursuite et le considéreraient comme une proie facile à enlever le lendemain. Après quelques heures de repos, il partit dans le plus grand silence, gagna le Dniéper, et se décida à effectuer son passage entre les villages de Sjrokorenien et Guisinoë; la glace portait à peine; il fallut abandonner ce qu'on avait conservé d'artillerie, de bagages et de chevaux, et les fantassins, qui seuls purent passer, furent obligés de se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour atteindre et quitter la glace.

Ce passage extraordinaire s'effectua dans la nuit du 18 au 19 novembre. Le corps français parvint ainsi à mettre le fleuve entre lui et l'armée russe; mais il se trouvait réduit à trois mille hommes, qui étaient suivis d'un nombre à peu près égal de militaires isolés. Dès que le maréchal Ney, qui veillait au passage avec la plus grande sollicitude, se fut assuré que ceux dont la ferme volonté était de revoir la France avaient traversé le fleuve,

il prit la direction d'Orscha, en longeant le Dniéper ; mais de nouveaux dangers devaient se succéder. Arrivé à la hauteur du village de Guisinoë, il trouva la plaine qu'il avait devant lui, couverte de sept à huit mille Cosaques, commandés par l'hetman Platoff, avec une artillerie bien organisée. A son approche, l'ennemi fit ses dispositions pour l'enlever ; mais ni artillerie, ni charges de cavalerie ne purent arrêter sa marche. Renversant les obstacles qui naissaient à chaque pas, le maréchal Ney sut électriser si admirablement les débris de son corps d'armée, qu'après avoir soutenu de terribles luttes où les soldats ne firent usage que de leur énergie et de leurs baïonnettes, il arriva enfin à Orscha, dans la nuit du 20 au 21, où il fit sa jonction avec le 4<sup>e</sup> corps, donnant ainsi au monde entier l'exemple de ce que peuvent les troupes françaises quand elles sont commandées par des hommes comme le maréchal Ney.

Pendant le cours de ces derniers événements, la division Friant qui, à Smolensk, était passée sous les ordres du général Ricard, donna l'exemple du courage moral uni au courage militaire, à tel point que le brave des braves, le maréchal Ney, félicita son nouveau général divisionnaire, *d'avoir à commander d'aussi vaillants et déterminés soldats.*

Ainsi se termina cette retraite mémorable : on semblait être arrivé au port ; mais des maux sans cesse renaissants attendaient ces infortunés guerriers, et presque aucun d'eux ne devait revoir la patrie.

Pendant le cours de cette période de la retraite, un grand nombre de faits d'armes isolés auraient obtenu les honneurs de la publicité, s'ils avaient pu être recueillis.

Nous citerons toutefois celui qui est à notre parfaite connaissance : le 16 novembre, le parc d'artillerie de réserve de l'ancienne division Friant, pouvant apporter des retards dans la marche de l'arrière-garde, fut mis sous le commandement d'un jeune chef de bataillon d'état-major, le commandant Michel, qui reçut en même temps l'ordre de prendre immédiatement les devants.

Dans l'ignorance où l'on était des forces de l'ennemi et de sa position formidable sur notre flanc gauche, l'escorte de ce parc ne se composait que d'un lieutenant, d'un sergent et de quinze carabiniers du 15<sup>e</sup> léger. Ce convoi avait à peine parcouru une distance d'environ deux lieues, qu'il se vit presque assailli par plus de trois cents Cosaques ; mais, dès leur apparition, le chef de bataillon commandant ne négligea rien pour opposer à cette tentative la résistance la plus opiniâtre et la plus désespérée. A cet effet, il fit doubler les files des voitures et former avec elles un carré auquel il adossa sa petite troupe du côté de l'attaque, en recommandant à chaque homme de ne faire feu que sur ses ordres. Les Cosaques, voyant une proie facile à saisir, vu le petit nombre d'hommes commis à sa garde, chargèrent à fond ; mais, au signal donné, le feu fait à bout portant en étendit plusieurs sur le carreau, et les fit reculer ; néanmoins, dix minutes après, ils renouvelèrent l'attaque en hurlant de rage. Leur chef, monté sur un cheval blanc, s'approchant de très-près de nos soldats, leur cria : « Rendez-vous ! bas les armes ! » Une balle répondit à cette sommation ; il tomba mort avec quelques-uns des siens par une décharge des nôtres. Enfin, ces Cosaques, voyant à qui ils avaient affaire, se bornèrent à suivre, à distance respectueuse, la marche

du parc, qui, trois quarts d'heure après, joignit, sans perte aucune, la 4<sup>e</sup> division du corps d'armée, qui se trouvait à ce moment dans un ravin. Ainsi, ce parc de la division Friant fut conservé intact, quoique défendu avec d'aussi faibles moyens par un officier et quelques soldats de l'école de ce vaillant général.

L'armée de Napoléon continua sa retraite dans la direction de Boranni, Kochanow, Toloczin, Bobr, Lochniza, Borisow, en escarmouchant tous les jours avec l'ennemi : le premier corps d'armée française formait l'arrière-garde. A une lieue avant d'arriver à Toloczin, l'Empereur apprit que les Russes s'étaient emparé de Borisow et de la tête de pont couvrant le passage de la Bérézina ; que l'amiral russe Tchitchagoff, avec son corps d'armée, occupait la rive droite de cette rivière : nouvel obstacle qu'il fallait franchir ; il y allait du salut de l'armée. Les ponts étaient rompus ; la rivière avait grossi ; on manquait de matériaux pour en construire de nouveaux ; ce qui fit perdre beaucoup d'un temps si précieux dans cette occurrence ; mais l'Empereur veillait à tout ; et, secondé par les intrépides et intelligents généraux Eblé et Chasseloup, les ponts, commencés le matin du 26 novembre, furent terminés, le premier, vers une heure de l'après-midi. Ils étaient placés en face du village de Studianka, au-dessus de Borisow, à une distance de deux cents mètres l'un de l'autre. L'Empereur n'avait pas quitté les travaux depuis qu'ils étaient commencés. Il fit passer sous ses yeux le corps du maréchal Oudinot, qui défila dans le plus grand ordre et manifesta beaucoup d'ardeur. Aussitôt que ce maréchal eut atteint la rive droite, il marcha contre les Russes et les repoussa jusqu'au delà de Brilowa ; les

autres corps passèrent à leur tour les 27 et 28, pendant lesquels de terribles combats se livrèrent sur les deux rives de la Bérézina, où les restes de la division Friant furent engagés.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des actions qui précédèrent et suivirent le passage de cette rivière, devenu si célèbre dans les fastes militaires, ni encore moins décrire l'épouvantable catastrophe qui eut lieu, alors que des masses d'hommes sans armes, de nombreuses voitures se présentèrent aux ponts, pour passer de la rive gauche sur la rive droite. Cette tâche est d'ailleurs hors du plan que nous nous sommes proposé. Pour peindre sous leurs véritables couleurs les horribles et lugubres scènes de ce drame inouï, il faudrait un Xénophon et un Crébillon.

Nous nous bornerons à dire que trois jours après le passage de la Bérézina, l'armée de l'Empereur ne comptait plus que huit mille quatre cents combattants, tant le froid, les misères de toute espèce et les fatigues s'étaient accrus.

Ce reste de tant de braves soldats fut dirigé sur Wilna; il en mourut encore un grand nombre dans ce trajet, le froid s'étant élevé à vingt-sept et vingt-huit degrés au-dessous de zéro du thermomètre de Réaumur.

A partir de cette époque, il faut regarder l'ancienne division Friant comme dissoute par tous les événements retracés ici succinctement. Les restes de tant de braves qui la composaient prirent place parmi les défenseurs de Hambourg et de Stettin.

Parce que le peu qui avait survécu de ces hommes de cœur avait encore dû céder au nombre, en 1813 et 1814, après toutefois de brillantes victoires; malgré

**tant d'éclatants faits d'armes sur la terre d'Afrique ; malgré de merveilleux combats de mer, tous retracés en tableaux appendus aux murs de Versailles , on osait encore prétendre que les soldats de la France étaient dégénérés ! la France a laissé faire ses enfants , ils ont noblement répondu à sa confiance : les braves d'aujourd'hui ont su couvrir de lauriers les ossements blanchis des braves d'autrefois, et ces lauriers, ils ont été les cueillir sur cette même terre où leurs devanciers étaient tombés.**

---

---

## CHAPITRE VII.

(1813.)

A partir de cette campagne, on ne retrouvera plus le général Friant manœuvrant sur un champ de bataille, avec l'initiative de ses mouvements, comme à Austerlitz, Auers-taedt, Eckmühl, Wagram, Eylau, etc., saisissant le moment favorable pour enlever les positions de l'ennemi qu'il a devant lui, par une attaque vigoureuse et bien calculée.

Il a maintenant sous ses ordres l'élite des braves de toute l'armée ; ces deux divisions combattront souvent par détachements isolés, comme réserve des corps engagés, et lorsque le général Friant entrera au feu personnellement, ce ne sera qu'avec une partie de son corps : quelques bataillons marcheront avec lui contre une position déjà disputée depuis longtemps ; il n'en aura pas moins de mérite, il sera comme par le passé fier du succès des braves qu'il commande ; mais, dès ce moment, répétons-le, il n'aura plus la possibilité de se distinguer par ces dispositions savantes que son coup d'œil exercé lui révélait instantanément, qu'il mettait à exécution avec ce tact et cet à-propos merveilleux qui lui ont si souvent mérité l'approbation des hommes de guerre les plus remarquables.

Ici le cadre n'est plus le même ; cependant il n'y a pas lieu de le resserrer dans sa rigoureuse limite, c'est-à-

dire se taire sur les combats où le général Friant n'aura été que spectateur ; si la vieille garde impériale n'y paraît que comme réserve , elle y donnera toujours l'assistance de sa présence, et dans cette position d'attente , le boulet viendra encore trop souvent éclaircir ses rangs ; ainsi , rapporter sommairement les combats et batailles où elle assistera , c'est se tenir dans les conditions qui ont fait entreprendre ce travail , c'est avoir satisfait à *la pensée première*, de rendre le souvenir des services du général Friant plus précieux à son petit-fils.

Les vaillants débris de l'armée détruite en Russie par les éléments , étaient revenus d'abord sur les bords de la Passarge et du Bug ; les Russes , réduits eux - mêmes par les fatigues et les rigueurs de la température , à renoncer à toute opération rapide , n'osaient les poursuivre ; mais la trahison , qui ne pouvait attendre un instant plus propice pour se déclarer , leur ouvrit les barrières. Déjà Yorck et ses Prussiens avaient donné le signal de la défection , et d'un bout à l'autre de la Prusse on prenait les armes contre nous ; l'Autriche livrait la Pologne aux Russes et nos braves alliés polonais abandonnaient leur pays pour venir mourir avec leurs frères d'armes français ; l'Allemagne entière , agitée par les sociétés secrètes , se disposait à imiter les Prussiens. Partout des ennemis timides ou de lâches alliés attendaient le moment de frapper le lion mourant.

Forcé de céder au nombre et à la perfidie , l'armée française se retira lentement à travers la Pologne et la Prusse , sous la direction du prince Eugène , qui prouva en cette situation critique combien il méritait le titre de fils adoptif du grand Capitaine. Il s'arrêta sur les bords



de l'Elbe, s'établit à Wittemberg, et rallia autour de lui près de quarante mille hommes ; avec cette faible troupe il tint tête à ses nombreux ennemis, et donna le temps à l'Empereur de reparaitre en Allemagne, à la tête d'une jeune armée dont les exploits seront bientôt dignes de ceux de son aînée.

L'Empereur, parti de Paris le 15 avril, y laissa le général Friant, dont les blessures n'étaient pas encore fermées (1).

Bien que la division vieille garde n'ait pas eu d'engagements, même partiels, pendant les batailles de Lutzen et Bautzen, livrées les 2, 20 et 21 mai, Napoléon, prévoyant le moment où il deviendrait nécessaire d'engager cette vaillante réserve, fit écrire au général Friant par le grand-maréchal duc de Frioul, pour lui faire connaître le désir qu'il avait de le revoir rentrer en campagne. Cette lettre lui parvint le 23 mai, et le 25 il partait pour l'armée qu'il rejoignit au moment où l'Empereur faisait son entrée à Dresde, après la signature du funeste armistice de Plesswitz.

Dès cet instant le général Friant prit son commandement, celui de la vieille garde, vieux chasseurs et vieux grenadiers. La rupture de l'armistice est dénoncée le 11 août, le

(1) Nous ne pouvons résister à consigner ici un trait capable de faire juger le cœur de l'Empereur, si souvent calomnié par ses détracteurs.

Avant son départ pour l'armée, le général Friant vint lui faire visite, appuyé sur ses béquilles. L'Empereur le reçut dans son cabinet et le fit asseoir. Bientôt après arrive le roi de Rome ; le général Friant veut se lever ; mais le Grand homme, lui posant la main sur l'épaule, lui dit : « Restez, général Friant ; de vieux soldats comme nous ne se dérangent pas pour un enfant ; ce n'est pas à vous à donner cet exemple on me le gêtera assez tôt. » L'Impératrice entre alors ; mêmes mouvements du général et de l'Empereur, qui, cette fois, dit au pauvre blessé : « Dans votre position, on ne se lève même pas pour les dames. » Puis, se tournant gravement vers l'Impératrice, il ajouta : « Madame, c'est le général Friant. »

délai expire le 16 à minuit ; la guerre va recommencer, plus acharnée, plus compliquée qu'à aucune époque (1) : « L'ennemi n'attend pas le temps convenu pour le commencement des hostilités ; c'est en Silésie que ce manque de foi a lieu, le maréchal Blücher y commande : dès le 14, le corps de Sacken est envoyé pour prendre possession de Breslau ; le lendemain 15, s'avançant à travers le territoire neutre, nos lignes sont insultées et quelques vedettes sont enlevées ; le 16, au matin, deux cents hommes de la division Charpentier n'échappent qu'à force de résolution ; courant aux armes aussitôt qu'investis, ces braves s'ouvrent un passage à travers les rangs ennemis. Nos troupes, surprises de toutes parts dans leurs cantonnements, se replient à la hâte derrière le Bober (2). »

(1) « Le Congrès de Prague ne fut qu'une fantasmagorie politique... »  
(DE BEAUSSET, page 206, tome II, *Mémorial du Palais.*)

(2) Baron Fain, page 237, tome II, 1813.

« D'après les teneurs de l'armistice, les hostilités n'auraient dû recommencer que six jours après la dénonciation, c'est-à-dire le 16 août ; mais les alliés se prévalurent de quelques légères infractions des Français, saisirent l'occasion qui leur était offerte, et, dès le 14, se mirent en mouvement afin de prévenir l'ennemi à Breslau. »

(Le colonel BUTTURLIN, p. 7.)

« Si l'Autriche, fidèle à sa médiation, eût réellement attendu le dernier jour du Congrès pour se déclarer contre la France, et la fin de l'armistice pour agir, nos troupes, débouchant le 19 par ces trois directions (les défilés de Gabel, Rombourg, le col de Georgenthal), auraient inmanquablement rencontré la tête des colonnes alliées, venant de Silésie. Mais l'Autriche a partagé l'impatience des alliés et n'a pas eu plus de scrupules que Blücher.

« Dès le 10 août, quatre-vingt mille Russes et Prussiens, sous les ordres de Barclay de Tolly, sont entrés en Bohême ; ils arriveront le 21 sur les montagnes voisines de la Saxe ; depuis le 13, la jonction des alliés avec l'armée autrichienne est effectuée. »

(Le général GUILLAUME DE VAUDONCOURT.)

Et les gouvernements de ces puissances ont eu l'impudeur de proclamer en tous lieux, *qu'ils n'avaient d'autre but que la paix du monde!*... Les cris de Paris, Paris, proférés par les armées alliées à l'attaque de Dresde, le 26, ont dévoilé leurs projets et suffisamment indiqué leurs criminelles espérances.

Le 15, à cinq heures du soir, l'Empereur quitte Dresde et couche à Bautzen, où la garde impériale se trouve réunie le 16. Le 17, on se porte sur Reichenbach, et le 18 sur Gorlitz, où le duc de Vicence, revenant du château de Königsgratz, rejoint le quartier général. Le 19, l'Empereur change de direction, il se tourne vers la Bohême; arrivé à Zittau, les troupes franchissent la frontière sur trois colonnes; celle du centre, que suit l'Empereur, se dirige sur Gabel et s'en empare; celle de droite, général Lefebvre-Desnouettes, entre à Rombourg et passe le col de Georgenthal; à gauche, la cavalerie polonaise du général Ulminski prend possession de Friedland et de Reichenberg; nos coureurs s'avancent jusque sur la route de Prague.

Après avoir poussé cette reconnaissance en Bohême, l'Empereur se fait ramener de nuit de Gabel à Zittau; il s'y arrête seulement quelques heures, traverse Gorlitz et se dirige sur Lauban; il y arrive le 20 au soir. L'armée, sur ce point, était en pleine retraite devant Blücher, qui avait passé la Katzbach et le Bober; l'Empereur donne l'ordre du retour à l'offensif; les troupes sont heureuses de le revoir et de se reporter en avant; la garde impériale marche la première.

Le 21, à la pointe du jour, l'Empereur est des premiers sur les rives du Bober; il entre à Lowenberg avec l'avant-garde; le pont, qui a été rompu, est promptement rétabli. A midi, le corps du général Lauriston effectue le passage; la division Maison est en tête. Elle trouve devant elle les Prussiens d'Yorck, les chasse de toutes leurs positions, et les mène battant jusqu'aux portes de Goldberg, tandis que, sur la gauche, les maréchaux Ney et Marmont for-

cent le corps de Sacken à se retirer de Bunzlau ; l'Empereur couche à Lowenberg.

La journée du 22 se passe aussi activement ; l'ennemi, poursuivi avec ardeur sur toutes les routes, ne peut s'arrêter dans aucune position ; l'Empereur suit ses colonnes jusqu'à mi-chemin de Goldberg ; les arrière-gardes russes et prussiennes ont repassé la Katzbach ; il revient à Lowenberg. Le 23, l'ennemi veut encore combattre avant d'abandonner Goldberg ; le corps prussien commandé par le prince de Mecklembourg, est battu par la division Gérard ; et, sur la droite, le général Rochambeau emporte la position de Wolsberg. Le maréchal Blücher ne doute plus qu'il est sous les coups de l'Empereur, et se hâte de rentrer dans les lignes du Jätter : trois jours ont suffi à l'Empereur pour obtenir ces brillants avantages ; il doit s'arrêter ; d'autres ennemis l'appellent ailleurs ; il quitte Lowenberg et revient sur ses pas ; la garde était revenue à Bautzen le 22. La cavalerie Latour-Maubourg et le corps du duc de Raguse ont l'ordre de suivre la garde ; le 3<sup>e</sup> corps reste en Lusace, commandé par le général Souham ; le maréchal Ney, seul, suit l'Empereur.

Le maréchal Saint-Cyr demande impatiemment la présence de l'Empereur ; le 20, la grande armée de Bohême, descendue des montagnes, est entrée en Saxe ; le prince Schwartzenberg s'approche de Dresde ; les Russes de Barclay de Tolly et de Wittgenstein, ont occupé les hauteurs de Peterswalde et forcé le passage de la grande route de Prague à Dresde : l'armée prussienne marche à leur gauche ; elle descend les montagnes de Gotleub et Dohna. Le gros de l'armée autrichienne, au centre, s'avance par Altenberg, Sayda et Dippodiswalde ; les gardes russe

et prussiennes, et la réserve autrichienne de Hesse-Hombourg, suivent cette même route, qui est également celle du grand quartier général des alliés. Tous les sentiers qui traversent les montagnes dans cette direction, sont couvertes des soldats de Colloredo, de Chasteler et de Giulay; sur la gauche, l'armée de Klénau descend de Marienberg et menace de revenir sur Dresde par la route de Freyberg.

Le 21, Wittgenstein, impatient d'en venir aux mains, s'est engagé avec nos avant-postes et descend sur Gieshubel; nos avant-postes sont repliés sur Pyrna.

L'Empereur, instruit de ce mouvement de concentration du prince de Schwartzenberg, est parti de Lowenberg le 23; il couche à Gorlitz et fait distribuer aux troupes qui le suivent tout le vin que l'on a pu trouver dans le pays : ce vin est payé de sa cassette. Les corps du maréchal Victor et du général Vandamme, restés du côté de Gabel, sont ralliés par l'Empereur et reviennent avec lui.

Wittgenstein, depuis le 21, avait occupé Pyrna. Après une canonnade à Obersedlitz, le maréchal Saint-Cyr a dû se replier sur les hauteurs de Rockniz; son corps est maintenant abrité derrière les palissades de l'enceinte extérieure. Le quartier général du maréchal, par suite de ces mouvements successifs de retraite, est rentré à Dresde.

Le 24, l'Empereur était de bonne heure à Bautzen, assuré que la ville de Dresde est hors d'état de fermentation jusqu'au 28; il renonce au plan qu'il avait formé de se porter de Bautzen sur Pyrna, pour se jeter entre l'armée alliée et la Bohême, en passant l'Elbe à Lilienstein; le

corps du général Vandamme était déjà dirigé de ce côté. L'Empereur quitte Bautzen le 25 et s'arrête à Stolpen ; il y apprend que les lignes ennemies resserrent encore plus celles du maréchal Saint-Cyr ; le 26, à la pointe du jour, il est à cheval ; tous les corps se dirigent sur Dresde ; la garde fait tête de colonne ; viennent ensuite la cavalerie Latour-Maubourg, l'infanterie du duc de Bellune ; la cavalerie Kellermann ferme la marche sur cette route. Le corps du duc de Raguse s'avance sur celle de Bautzen, qu'il n'a pas quitté. On arrive au plateau qui, de ce côté, domine la plaine au delà de l'Elbe ; c'est à ce point que se réunissent les routes de Bautzen, Stolphen et Pilitz, avant l'entrée de la ville neuve. Wittgenstein a reconnu nos colonnes ; il fait établir des batteries qui tirent sur elles à toutes volées pour leur couper la route ; la redoute Marcolini leur répond, et c'est sous ce feu croisé que les troupes font leur entrée dans Dresde.

BATAILLE DE DRESDE, LES 26 ET 27 AOUT.

Le maréchal Saint-Cyr avait concentré sa petite armée, dès six heures du matin, derrière les palissades des faubourgs ; la ville, cernée de toutes parts, moins le faubourg de Friedrichstadt, se voyait avec terreur menacée d'un assaut et de tous les malheurs qui en sont les tristes conséquences ; mais bientôt la scène change ; l'Empereur arrive au galop sur le pont de Dresde, et, depuis ce moment, les habitants peuvent voir défilé devant lui les troupes qu'il ramène.

A peine l'Empereur a-t-il donné ses premiers ordres, qu'il se rend au château, fait une courte visite au roi de

Saxe, remonte à cheval, traverse la ville au milieu d'une population empressée et curieuse, sort par la porte de Pilnitz. A l'extrémité du faubourg, il met pied à terre, suivi seulement du grand-écuyer duc de Vicence, et du page de service; il fait le tour extérieur de la ville jusqu'à la porte de Freyberg : cette reconnaissance terminée, il vient se replacer à l'extrémité du grand pont. Les troupes continuent à défiler sous ses yeux, et chaque division reçoit l'ordre de se porter derrière la porte qu'elle doit défendre (1).

Le général Friant avait reçu l'ordre de diriger le 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs sur la porte de Freyberg, le 1<sup>er</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> de grenadiers, sous le commandement du général Christiani, colonel de ce régiment, sur la porte de Pyrna, et le 2<sup>e</sup> bataillon de ce même régiment, aux ordres du lieutenant-colonel Duhring, vers celle de Wilsdruff (2).

Deux divisions de jeune garde, conduites par le duc de Trévise, viennent plus tard se placer derrière les portes de Plauen et Dippodiswalde, et deux autres, aux ordres du prince de la Moskowa, viennent prendre poste à la porte de Pilnitz. La division de cavalerie Latour-Maubourg va se ranger sur les bords de l'Elbe, prête à déboucher par les portes de Pilnitz et de la Tuilerie.

(1) « Après la reconnaissance qu'il venait de faire du terrain, et avec le talent particulier qu'il avait pour calculer d'un coup d'œil la force d'une grande armée, ainsi que le temps et l'espace nécessaires pour les opérations, il était déjà en mesure de résister à l'attaque que l'ennemi préparait. »

(Le major saxon d'ODELEBEN, 1813, t. I<sup>er</sup>, p. 254.)

(2) « La garde montrait un courage déterminé, un grand dévouement pour l'Empereur, et même, après les marches les plus fatigantes, elle le saluait par des cris redoublés. »

(Le major saxon d'ODELEBEN, t. I<sup>er</sup>, p. 22 et 23.)

Trois coups de canon, partis du camp ennemi, sont le signal de l'attaque. L'armée alliée entière s'élançe contre la ville : il est trois heures de l'après-midi; chacune de ses colonnes est précédée de cinquante pièces de canon. Depuis Rockniz jusqu'à Plauen, ce n'est qu'une ligne non interrompue de batteries, se démasquant et couvrant Dresde de boulets et d'obus. L'artillerie de nos redoutes vomit sur ces colonnes toute sa mitraille : c'est en vain ; elles poursuivent leur marche, pénètrent dans l'intervalle des forts, et arrivent jusqu'aux palissades ; en un instant, toutes les réserves du maréchal Saint-Cyr sont engagées. Au centre, les grenadiers hongrois de Colloredo et les chasseurs du loup enlèvent la redoute de Mokzinski en avant de la barrière de Dippodiswalde ; et, plus loin, sur la droite, les Autrichiens ont éteint le feu des batteries de la porte de Freyberg. A gauche, les Russes et les Prussiens ont pénétré dans le faubourg de Pyrna, et déjà, dans l'ivresse du succès qu'ils espèrent, on peut entendre les cris de : Paris ! Paris ! Leurs tirailleurs occupent les maisons et jardins environnant la porte de Plauen ; ils n'hésitent plus à s'en approcher ; mais, dès qu'ils osent y porter la main, elle s'ouvre... L'irruption d'un volcan est moins redoutable (expression conservée dans le rapport du baron Fain). Les fusiliers-chasseurs, division Dumoustier, se précipitent au dehors, renversent tout ce qui leur fait résistance ; ils courent sur les pièces et s'en emparent ; les canonniers sont tués sur leurs affûts ; les régiments qui suivent font prisonniers les Hongrois embusqués dans les jardins. Cette division a renversé tous les obstacles : l'ennemi fuit devant elle ; en tête marchaient les généraux Dumoustier, Tyndal, et le colonel



Cambronne (1). Les deux premiers furent gravement blessés.

Des sorties non moins décisives se font en même temps par les autres portes ; le général Gros se jette dans la redoute de Freyberg au moment où les sapeurs ennemis en arrachaient les palissades : il y tombe blessé ; les barrières de Dippodiswalde sont franchies et la redoute de Mockzinski reprise. A la porte de Freyberg, un combat sérieux s'engage ; les assaillants sont culbutés par les charges vigoureuses du 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs, qui, malheureusement, y perd son colonel, le baron Deshayes, et le lieutenant-colonel Pioche. Le 2<sup>e</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> de grenadiers, voit également arriver l'ennemi sur la barrière de Wilsdruff ; deux compagnies de grenadiers le chargent à la baïonnette et déblaient tout le terrain envahi un instant avant ; ces deux compagnies deviennent une barrière que l'ennemi n'essaie plus de franchir. Le général Christiani ouvre lui-même les portes de la barrière de Pyrna ; deux compagnies de grenadiers lui suffisent d'abord pour refouler ce qui se trouve devant lui ; trois pièces d'artillerie sur sa droite couvrent de mitraille une colonne qui s'avance avec résolution pour les enlever ; il les fait soutenir par un détachement qu'il met aux ordres de l'adjudant-major Crétal. Cette colonne montre bientôt moins d'ardeur, puis se retire, ses rangs éclaircis par la mitraille

(1) La division Dumoustier, 1<sup>e</sup> division de jeune garde, se composait des fusiliers, chasseurs et grenadiers des 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> de voltigeurs.

NOTA. — MM. Liskenne et Sauvau, éditeurs de la *Bibliothèque historique et militaire*, et M. Joachim Rousseau, auteur des *Légendes historiques des principales batailles de la République et de l'Empire*, publiées dans cette belle collection, paraissent n'avoir pas eu de renseignements suffisants sur les divers engagements de la *vieille garde* dans cette journée, car ils se seraient fait un devoir de les relater, et de signaler les nouvelles preuves de dévouement données par ce corps d'élite.

des trois pièces qu'elle avait espéré emmener ; mais c'est pour se rallier en arrière de deux bataillons qui s'avancent formés en colonnes d'attaque, prenant leur direction, l'un sur le jardin du prince Antoine, l'autre entre la barrière de Pyrna et celle de Pilitz : le capitaine Vessillier est venu déployer sa compagnie en tirailleurs devant ces deux colonnes ; il décime ces deux masses par un feu bien nourri et assuré, jusqu'à ce que le général Christiani les reconduise au pas de charge à leur point de départ, et les force à reconnaître encore une fois que la bravoure vient à bout du grand nombre.

Plus loin se trouve la division Barrois, qui se dirige sur le grand jardin, en même temps que la division Roguet sort par la porte de la Tuilerie entre l'Elbe et la droite des Russes : le général Boyeldieu, marchant à la hauteur du premier échelon de sa colonne, est blessé d'une balle au bras. Les Prussiens sont rejetés hors du grand jardin ; Colloredo rallie ses Hongrois sur les hauteurs de Rockniz ; les Autrichiens du Chasteler et de Giulay se retirent dans les gorges de Plauen (1).

Les cuirassiers Latour-Maubourg ont poursuivi devant eux les Russes et les Prussiens jusqu'à Blazewitz.

Le canon cesse de gronder vers les neuf heures ; cependant une division autrichienne qui tente une surprise de nuit sur la porte de Plauen, est repoussée avec de grandes

(1) « Ces brillantes sorties ont frappé l'ennemi de terreur. Il a vu toutes les portes de Dresde fournir, à l'envi, comme autant d'armées nouvelles ! Nos colonnes le foulent dans toutes les directions, le prennent en flanc et en arrière ; il ne peut résister à tant d'impétuosité. On ne s'attendait pas à cette formidable résistance, animée par le génie de Napoléon. »

(Le major saxon d'ODELEBEN, page 253 (1813).

pertes. Un bataillon entier est fait prisonnier ; un nouveau drapeau est également pris ; il augmente les trophées de l'après-midi.

Le soir, à onze heures, l'Empereur remonte à cheval pour une nouvelle reconnaissance ; il parcourt les bivouacs de l'aile gauche, depuis l'Elbe jusqu'à la barrière de Dohna. En rentrant, il dicte au prince de Neufchatel les premiers ordres pour la journée du lendemain.

« Toute la cavalerie, celle de la garde exceptée, doit  
« revenir sur ses pas et se réunir dans le faubourg de  
« Friedrichstadt. Le roi de Naples en prend le commandement. Il lui est permis de faire un grand mouvement  
« sur l'aile gauche de l'ennemi, de le déborder et de  
« chercher à lui couper toute retraite par la route de  
« Freyberg.

« Le duc de Bellune se placera avec son corps d'armée  
« en avant des barrières de Freyberg ; il attaquera de  
« front avec son infanterie les lignes autrichiennes que le  
« roi de Naples essaiera de tourner.

« Le duc de Raguse s'établira avec son corps d'armée  
« au centre de notre ligne de défense, entre les barrières  
« de Dippodiswalde et de Dohna, au pied des collines de  
« Rockniz ; les réserves de l'artillerie de la garde seront  
« placées sur ce point.

« Le maréchal Saint-Cyr réunira son corps d'armée autour du grand jardin.

« Le prince de la Moskowa et le duc de Trévise déboucheront sur la route de Pyrna avec les quatre divisions jeune garde. Le général Nansouty, avec la cavalerie de la garde, soutiendra l'infanterie. Ils s'empareront vivement de l'offensive, et feront de ce côté la même

« manœuvre que le roi de Naples va exécuter sur l'aile  
« opposée.

« Tandis que tous les efforts de nos attaques se porte-  
« ront ainsi sur les deux extrémités, le centre, où seront  
« le duc de Raguse et les réserves, soutiendra le combat  
« de manière à occuper l'attention de l'ennemi.

« L'Empereur se borne à ces premières dispositions ;  
« il sera sur le terrain, et si quelque accident sérieux  
« survient, il se réserve d'y pourvoir, ainsi qu'au dénoue-  
« ment de la journée. »

L'Empereur est à cheval depuis six heures du matin ;  
il vient de sortir par la porte de Freyberg ; il a reconnu  
que la grande lacune réservée au corps de Klénau n'était  
pas encore occupée, et aussitôt le roi de Naples et le duc  
de Bellune ont reçu l'ordre d'exécuter immédiatement  
leur mouvement.

#### JOURNÉE DU 27.

La canonnade s'engage au centre ; l'Empereur est re-  
venu de ce côté ; il est en avant de la porte de Dippodis-  
walde ; la division vieille garde est en position en arrière  
du maréchal duc de Raguse ; à l'exception de deux batail-  
lons de grenadiers que le général Michel conduisit au ma-  
réchal Saint-Cyr comme réserve, elle ne fut que témoin  
de ce glorieux jour.

A neuf heures, la cavalerie du roi de Naples a ga-  
gné les hauteurs qui dominant Cotta ; elle poursuit  
son mouvement. Au pied des collines, le duc de Bel-  
lune est aux prises avec l'infanterie de Giulay et de  
Bianchi.

Sur la gauche, du côté du grand jardin, le maréchal  
Saint-Cyr, soutenu par les deux bataillons de vieille

garde (1), force la position de Strehlen, et rejette les Prussiens sur Grûna. Plus loin, entre l'Elbe et le maréchal de Saint-Cyr, le duc de Trévisé et le général Nansouty poussent les Russes de Wittgenstein de position en position.

En ce moment, la ligne de nos batteries du centre gagne du terrain; elle s'élève sur la colline; l'Empereur en fait redoubler le feu; l'une d'elles bat la hauteur choisie par les souverains alliés pour leur quartier général; on y remarque un mouvement extraordinaire: c'est le général Moreau, nouveau Coriolan, auquel un boulet de cette batterie vient d'emporter les deux jambes auprès de l'empereur Alexandre, au moment où il venait de quitter le général de Jomini (2), et qu'il engageait l'Em-

(1) Ces deux bataillons ont culbuté, à l'arme blanche, tout ce qu'ils avaient d'ennemis devant eux.

(2) Le général de Jomini est célèbre par ses excellents ouvrages sur l'art militaire, et, sous ce rapport, l'opinion générale lui rend un hommage mérité. Mais il n'en est pas de même sous celui de sa vie et de sa conduite politique. Il a été jugé avec prévention et souvent avec passion; nous nous accusons nous-mêmes d'avoir été longtemps guidé, dans notre jugement sur ce célèbre écrivain, par des sentiments défavorables. Nous croyons devoir, en en faisant l'aveu, réparer une injustice que nous a démontrée un homme qui a vécu dans l'intimité du général de Jomini, et qui a conservé précieusement le souvenir de tout ce que la confiance du général lui a permis de recueillir. Ces souvenirs nous ont été communiqués, et nous avons obtenu la permission d'en extraire la courte Notice qui suit, en regrettant de ne pouvoir en dire plus.

Le général de Jomini n'était pas aimé du prince major-général, tandis que l'Empereur l'appréciait à sa valeur. Néanmoins, l'influence du prince l'emporta sur les dispositions du souverain qui fut trompé. Après maints déboires venant de la même source, le dernier coup porté au général historien, le fut après la bataille de Bautzen, où, comme chef d'état-major du maréchal Ney, il avait fait preuve de génie et contribué au succès de la journée. Au lieu de la récompense qu'il avait méritée, un ordre du jour injurieux pour lui et sa radiation du tableau d'avancement, portèrent, dans ce cœur sensible, dans cette tête volcanique, un désespoir fougueux qui se traduisit par un acte coupable, il est vrai, mais non sans motifs d'excuse.

En 1809 ou en 1810, à la suite d'une première humiliation, il avait offert ses services à la Russie et avait été nommé aide de camp et général-major par l'empereur Alexandre, mais avait refusé cette faveur sur la demande que lui en fit Napoléon. Ce souvenir lui revint au moment où il était abreuvé de dégoûts; il

pereur de Russie à abandonner la place dangereuse qu'il occupait.

Il est onze heures ; le canon du roi de Naples se fait

exprima le regret de n'avoir pas accepté cette position, et un ami imprudent lui dit : « *Si je me nommais Jomini, je serais Russe demain.* » C'était jeter une étincelle sur la poudre. Il était Suisse et pouvait offrir son épée à telle puissance qu'il choisirait. Cette idée vint donner une nouvelle force au conseil imprudent, et il quitta l'armée pendant l'armistice, après avoir pourvu à la sûreté du corps d'armée dont il était chef d'état-major, et renvoyé jusqu'au dernier papier relatif à ses fonctions, en y joignant sa démission. Le cœur déchiré, il se déroba à son aide de camp (le capitaine Koch, aujourd'hui général), dont il redoutait le sévère jugement, arriva aux avant-postes seul avec son désespoir, et se jeta dans le camp des alliés. Il avait brûlé ses vaisseaux!...

Bientôt après, il se trouva près de Moreau, cet illustre coupable que la haine avait amené dans les rangs des ennemis de la France. Ces deux hommes, au bout de quelques jours, étaient déjà en butte à la jalousie et à la malveillance de l'état-major des alliés, et ressentaient toutes les souffrances attachées à leur fausse position. Ils s'en entretenaient un jour dans la cour du château de Trachenberg. Moreau commença la conversation en disant : « Eh bien ! général Jomini, nous voilà dans une triste situation : jalouxés des Russes, mal vus des Autrichiens et des Prussiens, nous n'avons pour appui que l'empereur Alexandre, qui ne peut nous défendre contre toutes ces tracasseries. » Le général de Jomini ne pouvait nier la vérité de cette plainte, mais il objecta que le général Moreau devait prévoir, avant de venir se placer dans la position qu'il déplorait, les inconvénients qui y étaient attachés. « Je ne savais pas, lui répondit Moreau, lorsque je partis de l'Amérique, que les choses seraient aujourd'hui en l'état où elles se trouvent ; je pensais, en arrivant à Gothenbourg, apprendre que le *petit homme* était gelé ou prisonnier en Russie ; et, loin de là, je le vois ressuscité, à la tête d'une nouvelle armée, et prêt à nous donner une lourde besogne. — Mais, alors, reprit le général de Jomini, dans l'état de choses que vous présumiez, qu'auriez-vous fait ? — Je me serais mis à la tête d'un mouvement républicain que j'aurais su exciter en France, et j'aurais été premier consul à *mon tour*. Mais cela n'est plus possible en ce moment, et je suis réduit, ainsi que vous, à l'état de transfuge. — Permettez, général Moreau, dit vivement le général Jomini, que je n'accepte pas la parité de position ; je suis Suisse ; j'ai servi la France, je quitte ses drapeaux pour me placer sous ceux de la Russie, j'en suis le maître ; la France et Napoléon peuvent m'accuser d'ingratitude, il est vrai, mais on m'a poussé à l'acte dont je serai accusé. Si j'étais né Français, il en eût été autrement. Cessez donc de me comparer à vous ; je ne tire pas l'épée contre ma mère-patrie, moi!... » Moreau reçut le coup et courba la tête.

Pénétré des sentiments les plus délicats, malheureux de la suite qu'il avait donnée à son indignation, le général de Jomini refusa d'être au nombre des envahisseurs de la France, fit tout au monde pour empêcher la violation de la neutralité de la Suisse, et risqua sa position, son avenir, en cherchant à sauver son ancien chef, son ami, l'infortuné maréchal Ney !

Voilà l'homme à qui nous rendons l'hommage de la vérité, en regrettant de nouveau de ne pouvoir développer davantage les droits qu'il a à l'indulgence et même à la sympathie des Français.

entendre au delà des gorges de Plauen; il annonce les progrès de notre cavalerie sur la droite; c'est le moment de presser les mouvements de la gauche; l'Empereur va s'en occuper lui-même. Après avoir dépassé Grùna, il rencontre le duc de Trévisé, marchant avec la jeune garde sur Seidnitz; les alliés viennent d'être rejetés de la route de Pyrna sur celle de Dohna; le mouvement se continue pour le rejeter de celle de Dohna sur celle de Maxen.

La présence de l'Empereur vient augmenter l'ardeur des troupes de ce côté; il donne ses derniers ordres et revient à sa position du centre.

Tandis que la jeune garde faisait plier devant elle l'aile droite des alliés, le roi de Naples, le général Latour-Maubourg et le duc de Bellune écrasaient leur aile gauche.

Le roi de Naples, après avoir forcé les défilés de Cotta et s'être avancé sur la route de Freyberg jusqu'à Grumbach, avait pris possession des hauteurs. Tournant ainsi l'avant-garde de Klénau, il l'a coupée de son corps principal; ce mouvement a été décisif. Murat, le sabre à la main, son manteau brodé d'or retroussé sur l'épaule, et la tête surmontée d'une brillante aigrette, s'est précipité avec les carabiniers et les cuirassiers sur l'infanterie autrichienne; rien n'a pu leur résister (1); les bataillons

(1) « Murat attirait et fixait tous les regards par sa taille, par son costume brillant et par les riches harnais de son cheval. Sa figure, ses beaux yeux bleus, ses gros favoris, ses cheveux noirs bouclés qui tombaient sur le collet d'un kurtka (habit polonais), dont les manches étroites avaient une ouverture au dessous de l'épaule, excitaient l'attention. Le collet de son habit était richement brodé en or; l'habit était serré par une ceinture dorée à laquelle pendait un sabre léger à lame droite, à la manière des anciens Romains, sans branche ni garde...

« Ce prince portait ordinairement un pantalon large, couleur amarante, dont les coutures étaient brodées en or, et des bottines de peau jaune ou de nankin. L'éclat de ce costume était encore rehaussé par un grand chapeau garni de plumes blanches d'autruche, avec une large bordure d'or, un grand plumet composé

ennemis ont été enfoncés, culbutés des hauteurs; l'artillerie à cheval, plongeant sur les défilés de Toltschen et de Plauen, a complété leur déroute. Leur cavalerie a voulu s'avancer; mais la pente des collines est si glissante, qu'elle ne peut s'y soutenir. Enfin, la pluie est venue mettre obstacle à ce que l'infanterie fit usage de ses armes; des colonnes entières, officiers et soldats, se rendent prisonnières. Les régiments de l'archiduc Reynier et de Lusignan sont enveloppés; ceux de Beaulieu, de Coloredo et de Wacquant, qui ont voulu résister, ont tant de tués, de blessés ou de prisonniers, qu'on peut les regarder comme détruits.

La division Lichtenstein, venue au secours de celle de Bianchi, a été entraînée dans le désastre. Les généraux autrichiens Andrassy et Milesino sont tués; les généraux Giulay, Mariassy et Fierenberger sont blessés; le feld-maréchal lieutenant Metzko, et le général-major Seczinski sont prisonniers; les six divisions de l'aile gauche, séparées de la grande armée alliée par les gorges de Tharandt et le ruisseau de la Weisseritz, prises à dos par notre cavalerie à Corbiz, enfoncées de front par l'infanterie du duc de Bellune à Lobda, ont succombé sous le désavantage de leur position; plus de quinze mille hommes tombent en notre pouvoir.

Il est trois heures; on vient annoncer à l'Empereur que l'ennemi se met en retraite: « Ce n'est pas encore fini, dit l'Empereur; j'attends des nouvelles de Van-

de quatre grandes plumes d'autruche retombantes, au milieu desquelles s'élevait une magnifique aigrette de héron. La selle et les étriers dorés étaient de forme hongroise ou turque. Le cheval était couvert d'une housse trainante, bleu de ciel, richement brodée en or; la bride était magnifique, etc. »

(Le major saxon d'ODELEBEN, t. I<sup>er</sup>, p. 201.)



« damme, et je me trompe fort si ce n'est lui qui a décidé  
« les alliés à cette retraite précipitée. »

Les souverains alliés sont loin du champ de bataille; de fortes arrière-gardes prennent position à l'entrée des vallées pour couvrir les petites routes que doivent parcourir maintenant l'armée ennemie.

Quant aux troupes françaises, elles sont harassées; on ne peut guère penser qu'à recueillir la possession du champ de bataille (1). « Après avoir donné ses ordres  
« pour la nuit, l'Empereur rentre en ville; l'eau coule de  
« ses vêtements; les retroussis de son chapeau, rabattus  
« par la pluie, pendent sur ses épaules; mais les rues de  
« Dresde sont encombrées de prisonniers; les canons de  
« l'ennemi et ses drapeaux sont déjà en trophées sur la  
« grande place, et les acclamations des habitants, qui se  
« pressent de tous côtés sur le passage du vainqueur,  
« font de sa marche un triomphe jusqu'aux portes du pa-  
« lais où son vénérable allié le reçoit dans ses bras. »  
(BARON FAIN) (2).

#### JOURNÉE DU 28.

Aux premiers rayons du jour, l'Empereur parcourt le champ de bataille. Les quatre nations les plus belliqueu-

(1) « Quiconque connaît l'art de la guerre, comprendra combien il était difficile de déployer ainsi successivement l'armée française en forme d'éventail, et de se porter en même temps sur les flancs de l'ennemi. »

(Le major saxon d'ODELEBEN, t. I<sup>er</sup>, p. 258.)

(2) « Quelle profonde impression Napoléon ne produit-il pas sur le roi de Saxe, sur la famille royale et sur les habitants, le jour de la bataille de Dresde, lorsque, accouru de la Silésie par une marche précipitée, après avoir observé la redoutable armée des ennemis, il l'attaque avec des troupes en grande partie épuisées, mais d'un courage à l'épreuve, et la met en déroute. »

(Le major saxon d'ODELEBEN, t. I<sup>er</sup>, p. 76 et 80.)

ses de l'Europe venaient de joncher la terre, dans le rayon d'une lieue, de débris et de cadavres. L'Empereur porte toute sa sollicitude sur les blessés qui restent à enlever ; le duc de Bassano s'informe des familles qui ont le plus souffert par les événements : des secours et des pensions leur sont aussitôt accordées.

L'Empereur se porte ensuite sur les hauteurs de Rockniz ; la retraite des alliés se continue ; il lance toute l'armée à leur poursuite.

Devant lui, les troupes du duc de Raguse descendent dans la vallée de Dippodiswalde, poussant l'arrière-garde de Colloredo et de Chasteler : à gauche, le maréchal Saint-Cyr chasse devant lui les troupes de Kleist et de Barclay de Tolly, qui font retraite par la route de Maxen. A droite, le duc de Bellune s'avance dans les gorges de Tharandt, et, plus loin, le roi de Naples, parcourant au galop la route de Freyberg, refoule les débris du corps de Klénau sur les montagnes de Marienberg, d'où ce général est descendu.

De la position du centre, l'Empereur se porte à l'extrême gauche ; il y rejoint le maréchal duc de Trévisé ; la jeune garde a déjà dépassé les villages de Prohlis, Nieckern et de Nieder-Sedlitz ; elle est occupée à rejeter l'arrière-garde de Wittgenstein dans les gorges de Glashutt et de Liebstadt. L'Empereur suit ce mouvement par la route de Pyrna. A un quart de lieue de cette ville, il apprend que le général Vandamme a débouché le 25, du pont de Lilienstein, sur Koenigstein, a repris la position de Pyrna contre les Russes aux ordres du duc de Wurtemberg, et que le 27, il interceptait la grande route de Prague à Dresde. C'est cette manœuvre qui force les alliés à se retirer dans les montagnes. Le matin même, le

général Vandamme était encore aux prises avec le duc de Wurtemberg ; il le rejette en ce moment sur les hauteurs de la frontière de Bohême ; il doit arriver ce soir à Pcterswalde, et peut-être à Nollendorf.

Cette grande route de Bohême va se trouver fermée à l'ennemi, et le général Vandamme va voir défilé sous son feu une partie des colonnes ennemies que notre armée chasse devant elle.

Ainsi se développent les opérations en se prêtant un mutuel appui ; ainsi se réalisent les belles et savantes conceptions de l'Empereur.

En moins de cinq jours, les souverains alliés entrés en Saxe avec plus de deux cent mille hommes, ont vu s'anéantir leurs espérances ; maintenant affaiblis par la perte de plus de trente mille prisonniers et de plus de vingt mille tués ou blessés, ils ont encore de nouveaux malheurs à craindre ; repoussés des grandes routes, ils voient leur retraite compromise dans le petit nombre de défilés où ils se trouvent resserrés.

Le quartier impérial allait entrer à Pyrna, lorsque l'Empereur ressent de violents frissons, bientôt accompagnés de vomissements : on le décide à monter en voiture et à revenir à Dresde : la jeune garde seulement s'établit à Pyrna.

De cette indisposition de l'Empereur datent nos revers ; c'est de ce moment que nous arrive cette longue suite de jours néfastes, que ne purent conjurer une constance à toute épreuve, un dévouement absolu et cette vaillance exceptionnelle qui, d'ordinaire, fait tout surmonter.

Pendant quelques heures seulement, le chef habile va laisser flotter les rênes, et ce peu de temps suffira pour anéantir les brillants résultats annoncés au début de nos

récentes victoires ; la bataille de Kulm, si fatalement acceptée le 30, détruit nos espérances ; elle nous prédit tous nos malheurs. S'il n'y avait eu besoin que de valeur pour les éviter, les quinze mille hommes qui venaient d'en combattre quatre-vingt mille y avaient largement satisfait : ils sortaient en quelque sorte victorieux, puisqu'ils faisaient bonne retraite et reprenaient les positions qu'ils n'auraient pas dû quitter ; la fatalité en décida autrement. Mais, au milieu de ce nouveau danger, il s'est encore trouvé, dans cette si petite armée, harassée, fatiguée de combats à peine terminés, assez d'énergie pour en soutenir un dernier, plus difficile peut-être que ceux qui venaient d'avoir lieu, en raison de sa nature et de la position désavantageuse des nôtres. Ce moment est le plus critique ; mais, au lieu d'abattre le courage de nos braves, il ne fait que l'exciter ; c'est un nouveau danger inattendu ; il faut le vaincre... la bravoure française le surmontera, et nos adversaires y applaudiront.... « Si Van-  
« damme, dit le baron Fain, se fût trouvé à Peterswalde,  
« Kleist et tous ses Prussiens étaient pris ; mais Kleist,  
« maître de cette hauteur, au pied de laquelle était Van-  
« damme, c'était ce dernier qui devait être accablé. Ce-  
« pendant les Prussiens, à la vue des Français qui remon-  
« taient à leur rencontre, s'étaient crus de nouveau per-  
« dus. Ils avaient hésité un moment. Les Français, au  
« contraire, apercevant les Prussiens, s'étaient élancés  
« contre eux. Corbineau était à leur tête. Rien n'avait pu  
« soutenir leur choc. Passant sur le corps de l'avant-  
« garde ennemie, ils avaient tout culbuté, tout entraîné,  
« et, prodige de fureur aussi bien que d'audace, ils avaient  
« enlevé aux Prussiens jusqu'à leur artillerie. Cependant  
« les Prussiens, refoulés sur eux-mêmes, s'étaient ralliés,

« et la mêlée la plus épouvantable avait recommencé (1). »

Après avoir pris les mesures que nécessitaient les circonstances, l'Empereur quitte Dresde le 3 septembre au soir, il passe la nuit au château de Hartau ; il se reporte sur Blücher, dont les Cosaques ont pénétré dans nos lignes, entre Bischofswerda et Bautzen, et ont surpris un de nos convois de munitions. Le 4, il rencontre l'armée prussienne au delà de la Sprée, entre Bautzen et Gorkitz : Blücher s'étant aperçu que l'Empereur est devant lui, se met en retraite par les routes de Lobau et Hernutt. La cavalerie du général Sébastiani atteint son arrière-garde à Reichenbach ; cette armée a successivement repassé la Neisse et la Queis. L'Empereur, satisfait d'avoir fait prendre chasse à son infatigable adversaire,

(1) « Les confédérés, poussés dans les défilés des montagnes de Bohême et de Saxe, perdirent au moins quarante mille hommes dans cette campagne de quelques jours, et ils auraient été anéantis, sans qu'il leur fût possible de se former ou de résister, même par bataillon, si Vandamme... »

(Sir ROBERT WILSON, témoin oculaire, *Tableau de la puissance de la Russie*, page 35.)

« La cavalerie française résolut, en désespérée, de se frayer un chemin au haut de la montagne, à travers les Prussiens. La pente était si escarpée que, dans d'autres occasions, peu de chevaux eussent pu la gravir au trot le plus doux, et cependant les Français montèrent avec tant de force et de puissance, qu'ils renversèrent complètement toute la colonne prussienne et s'emparèrent de tous les canons. Cette artillerie resta finalement aux alliés, mais la plus grande partie des chevaux fut enlevée, et un grand nombre de canonniers prussiens fut massacré. »

(Même auteur, même page.)

« Si Vandamme était parvenu jusqu'à Tœplitz, toutes les colonnes en retraite qui y arrivaient par les gorges de Zinnwal auraient été coupées, ce qui eût achevé de mettre la déroute parmi les alliés, qui n'auraient atteint l'Éger que dans un état de désorganisation complète, dont les Français n'auraient pu manquer de profiter pour les pousser, sans relâche, jusqu'aux portes de Vienne. »

(Le colonel BUTTERLIN, 1813, p. 41.)

Après avoir entendu le récit de cette malheureuse affaire, l'Empereur ajouta :

« A une armée qui fuit, il faut faire un pont d'or ou lui opposer une barrière d'acier ; or, Vandamme ne pouvait être cette barrière d'acier... »

Le pont d'or fut fait à une partie de l'armée autrichienne, à la bataille de Wagram, devant la division du général Friant.

se retire sur Gorlitz, couche au presbytère de Hoehkirch et revient à Dresde le 5. Il y apprend que la grande armée de Bohême est au moment de reparaître sous les murs de cette ville ; on annonce que l'avant-garde de Wittgenstein se montre à Pyrna.

L'Empereur remonte à cheval, il se porte le 8 dans la direction de Dohna ; l'ennemi occupait les hauteurs de Gross-Sedlitz et la petite ville de Dohna, le combat était déjà engagé ; l'Empereur fit prendre Dohna, attaquer les sommets des hauteurs voisines et la pente de la montagne, près de Klein-Sedlitz : dès que cette position fut emportée, l'artillerie et la cavalerie russes battirent en retraite ; la nuit mit fin au combat, les troupes prirent leurs bivouacs et l'Empereur établit son quartier général à Dohna.

Le 9, l'Empereur est à Liebstadt (1) ; le 10, il revient à Breitnau, se dirige le 11 sur Pyrna et le 12 est à Dresde.

L'Empereur allait revenir sur Blücher qui a repris l'offensive, mais Wittgenstein se présente encore une fois à Peterswalde, et descend à Gieshubel : l'Empereur se porte à sa rencontre, il couche le 15 à Pyrna ; cette fois, c'est en remontant l'Elbe par notre gauche qu'il manœuvre ; dans un engagement de cavalerie avec l'arrière-garde ennemie, le fils de Blücher est fait prisonnier.

L'Empereur passe les journées des 16 et 17 sur les hauteurs de Peterswalde, les alliés sont rejetés le 16 dans leur vallée de Tœplitz ; le 17, une canonnade animée s'engage et de fortes reconnaissances descendent jusqu'à Kulm, une affaire d'avant-postes des plus vives a lieu

(1) L'Empereur se rendit, vers les cinq heures du soir, au château de Liebstadt, pour y passer la nuit. Quelques paysans des environs, qui avaient tout perdu, viennent solliciter les effets de sa munificence ; il leur fait distribuer des sommes considérables. »

(Le major SAIXON d'ODELEBEN, t. I<sup>er</sup>, p. 276 et 277.)

entre le corps du comte de Lobau (remplaçant Vandamme) et la division autrichienne de Colloredo qui resta très-maltraitée.

L'Empereur redescend le 18 à Pyna, et ne rentre à Dresde que le 21, pour se porter de nouveau contre Blücher qui a dépassé Bautzen; il est arrivé sur la Sprée et s'avance du côté de Stolpen et de Bischofswerda. L'Empereur établit son quartier général à Hartau; le 22, Blücher repasse la Sprée, et Sa Majesté se retrouve à Dresde le 24.

Le 7 octobre, l'Empereur quitte définitivement Dresde, il se dirige sur Meissen (1) par le chemin de Wilsdruf, et s'arrête à Seerhausen; le 8, il est à Wurtzen, descend la Mulde le 9 jusqu'à Eslenbourg, et le 10, il est de nouveau à Duben où il reste jusqu'au 14; c'est de ce lieu qu'il marche sur Leipsig, abandonnant le projet qu'il avait formé de prendre Magdebourg comme centre de ses opérations ultérieures et de marcher sur Berlin.

« La conservation de cette capitale, dit le colonel Buturlin, page 92, était d'une grande importance pour la Prusse; cette considération politique dut influencer nécessairement sur le plan d'opération adopté par les souverains alliés; c'est surtout dans les conseils de guerre des coalisés que des raisons de cette nature l'emportent souvent sur les vues purement militaires. »

**BATAILLES DE WACHAU ET DE LEIPSIG, LES 16, 17, 18 ET 19 OCTOBRE.**

L'Empereur est parti de grand matin de Duben, il

(1) A Meissen, l'Empereur fait remettre 3,000 francs de sa cassette à M<sup>me</sup> Maréchal, femme d'un officier saxon dont la maison avait été endommagée par le passage des troupes.

arrive de bonne heure à Leipzig. En entrant dans le faubourg, il jette un coup d'œil sur la position de Pfaffendorf et sur le cours de la Partha, qui protègent de ce côté la défense de la ville, puis il continue sa reconnaissance en dehors de la ville et indique son quartier général au village de Reudnitz. Le 16, à neuf heures du matin, le canon se fait entendre, c'est celui du prince de Schwarzenberg qui engage la bataille, l'Empereur est déjà sur la hauteur, près de la bergerie de Mensdorff. Le général Friant arrive avec sa vieille garde, il prend position entre la Vieille Tuilerie et le village de Probstheyda.

L'Empereur voyant avec quelle vigueur la bataille s'engage, fait venir à lui de sa gauche, le corps de Sonham; le général Kleist, vient d'enlever Markleberg; mais, arrêté de front par le corps de Poniatowski, sabré par la cavalerie du général Milhaud et repoussé par l'infanterie du duc de Castiglione, il se retire sur Markleberg où des renforts lui permettent de se maintenir.

Au centre, quels que soient les efforts du prince Eugène de Wurtemberg, il est arrêté devant Wachau, le duc de Bellune défend ce village; la division Gorzakoff et le corps de Klénau ne peuvent pénétrer dans Lieberwolkowitz, le général Lauriston en barre l'entrée. (1)

Les alliés s'étant ainsi épuisés, l'Empereur ordonne au duc de Tarente, qui est sur la gauche avec la cavalerie Sébastiani, de déboucher par Holzhausen et de s'avancer vivement dans la plaine pour déborder le corps de Klénau

(1) « Ces deux villages étaient les points de mire des alliés; c'est là qu'ils frappèrent les plus grands coups; six attaques qu'ils firent furent également repoussées. »

(Le colonel BUTURLIN, 1813, page 114.)



et dégager le village de Lieberwolkowitz ; deux divisions de jeune garde, sous le duc de Trévisé, descendent à gauche pour soutenir le général Lauriston ; deux autres descendent à droite, sous le duc de Reggio, pour soutenir le duc de Bellune ; une troisième colonne, sous le général Curial, se porte du côté de Dolitz au soutien du prince Poniatowski.

Il est midi, tous les corps s'ébranlent la baïonnette en avant, soutenus par cent cinquante pièces d'artillerie de la garde que commande le général Drouot.

En ce moment, le canon répond de tous les points de l'horizon aux décharges d'artillerie qui tonnent du côté de Wachau. Blücher est arrivé sur le duc de Raguse, et, du côté de Lindenau, le général Bertrand est aux prises avec le général Giulay ; l'engagement est général sur cet immense terrain que l'Empereur sait embrasser de son regard d'aigle.

Du côté de Wachau, les troupes de Schwartzenberg ont été rejetées en moins d'une heure sur toutes les positions d'où elles étaient parties le matin : les colonnes du duc de Bellune et du duc de Reggio sont devant Gossa et menacent d'enlever la bergerie d'Auenheim (1) ; Lauriston et le duc de Trévisé ont poussé Klénau jusqu'à Gross-Possnau, Macdonald a fait enlever la redoute suédoise, et la cavalerie Sébastiani se distingue au loin par de brillantes charges ; malheureusement le général Pajol est grièvement blessé ; enfin, sur les bords de la Pleiss, Poniatowski est resté inébranlable.

Tandis que les alliés sont ainsi réduits partout à la dé-

(1) « Le prince de Wurtemberg ne put résister... Il plia et fut poursuivi par les Français. »

(Le colonel BUTTURLIN, 1813, page 115.)

fensive, l'Empereur se prépare à percer leur centre et veut les culbuter de Gossa sur Magdeborn. Le roi de Naples a reçu l'ordre de lancer la cavalerie, et Latour-Maubourg et Kellerman se jettent à droite et à gauche pour déborder la ligne ennemie; ils écrasent tout ce qu'ils rencontrent, les colonnes d'infanterie suivent, on enlève la bergerie d'Auenheim, Gossa est pris, on s'empare de vingt-six pièces de canon; l'ennemi, enfoncé partout, est sur le point de chercher son salut dans la fuite (1), lorsque ce beau succès, chèrement acheté, car le général Latour-Maubourg venait d'avoir la cuisse emportée et le général Maison tombait blessé, vient expirer contre un dernier obstacle, le plus faible de tous. L'Empereur Alexandre, instruit du danger, fait charger le régiment des Cosaques de sa garde qui formait son escorte, sur nos soldats hors d'haleine, et la victoire leur échappe au moment où leurs bras ensanglantés semblaient l'avoir saisie le plus fortement; puis les réserves de la cavalerie autrichienne franchissent la Pleiss, viennent prendre nos troupes à revers et achèvent de dégager les Russes. Cependant nos réserves arrivent, on rentre dans Gossa et tout présageait une glorieuse fin, lorsque de nouveaux événements surviennent.

L'Empereur se dirigeait sur Gossa, il descendait de la bergerie de Mensdorff sur Wachau, lorsqu'il aperçut des colonnes autrichiennes débouchant en force par Marckleberg. Il s'arrête attendant que l'ennemi dessine son mouvement, il fait porter le général Friant en avant avec ses grenadiers, les carrés sont formés.

(1) « Le centre des alliés allait être enfoncé et la bataille *décidément perdue.* »  
(Le colonel BUTTURLIN, 1813, p. 117.)

Le corps ennemi qui s'avavançait était celui du général Bianchi, venant relever les Prussiens fatigués du général Kleist (1).

Le duc de Castiglione soutint le choc de ces nouveaux assaillants, parvint à calmer leur ardeur et à les contenir.

A peine le combat de Marckleberg s'est-il ralenti, qu'une autre attaque se démasque plus à la droite dans le vallon de la Pleiss et presque sur nos derrières : c'est le général comte de Merfeldt qui a reçu l'ordre du prince de Schwartzenberg de se jeter à corps perdu au delà de la Pleiss.

Cette extrême droite de notre ligne a été confiée à la vaillance des Polonais, ils plient sous le nombre aussi bien que la division Sémelé du corps du maréchal Augereau, épuisée qu'elle était par les différentes attaques qu'elle avait soutenues et jusqu'alors toujours victorieusement repoussées.

Le comte de Merfeldt a franchi la Pleiss, il s'est emparé de Dolitz : le plan du prince de Schwartzenberg de percer la ligne qui couvre nos camps et nos parcs, de pénétrer par cette trouée entre Leipsick et l'armée française, de prendre ainsi à dos toutes nos positions est au moment de réussir.

L'Empereur revient sur ses pas avec ce qu'il a de troupes disponibles ; mais déjà le 2<sup>e</sup> régiment des grenadiers vieille garde (général Christiani), laissé en réserve du côté de Dolitz, s'était avancé, et ces vétérans avaient

(1) « Les alliés étaient si nombreux, que quand leurs troupes étaient fatiguées, elles étaient régulièrement relevées, comme à la parade. »

(Le comte de LAS-CAZES, *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VI, p. 71.)

promptement rétabli le combat, ayant à leur droite la division de jeune garde Curial (ancienne Dumoustier) (1).

Cinq à six bataillons du comte de Merfeldt débouchaient de Dolitz suivis de tout le corps autrichien ; mais cette avant-garde, simultanément attaquée par le régiment vieille garde et par les fusiliers chasseurs et grenadiers qui pénétrèrent la baïonnette en avant dans Dolitz, en est chassée. Ainsi repoussés et bientôt enveloppés, mille à douze cents hommes sont faits prisonniers ainsi que le comte de Merfeldt lui-même, qui rend son épée au chevalier Stuers et au capitaine Pleine-Selve, qui le conduisent au quartier général.

Telle fut cette journée du 16 pour la garde ; une forte canonnade retarda encore quelque temps la fin de l'action.

« Toutes les troupes ont été superbes de courage et de résolution ; l'armée a combattu cent trente-six mille contre deux cent trente mille » (2).

(1) L'auteur des *Légendes et de l'Atlas de batailles*, publiés dans la *Bibliothèque historique et militaire*, fait ainsi, page 46 de son travail, la part de la garde : « Mais Curial, avec ses vieux grenadiers, tombe sur eux, etc. » Nous avons appris de lui-même qu'il n'avait fait que suivre, dans ce passage, les nombreux documents qui reproduisaient l'erreur de faire donner la garde entière sur ce point, tandis qu'un seul régiment, placé en réserve par la prévoyance de l'Empereur, a été engagé.

Le général de Jomini a commis la même erreur pour ce même jour, 16 octobre 1813, en disant, p. 460 du t. IV (*Histoire de Napoléon*) :

« Je lançai ma vieille garde, sous Curial. »

Et pour la journée du 18 (p. 469) :

« Je me place au centre, derrière Bellune, à un quart de lieue de Probsheyda, avec la jeune garde de Mortier, la vieille garde de Curial, et la réserve de cavalerie... »

(2) Baron FAIN, t. II, p. 409, 1813.

En résumé, l'armée a vaincu à Wachau, mais sans pouvoir achever sa victoire (1).

Sur la Partha, le prince de la Moskowa et le duc de Raguse se sont battus toute la journée contre les trois armées réunies de Blücher (Laugeron, Yorck et Sacken), vingt-cinq mille contre soixante-dix mille; sur ce point, le nombre a accablé la valeur.

Le général Bertrand a pris possession des ponts de Lindenau; le général autrichien Giulay a abandonné la route d'Erfurth et s'est retiré sur le gros de son armée.

A six heures, les bivouacs s'allument; les tentes de l'Empereur sont dressées dans un carré profond, en arrière de la bergerie de Mensdorff; le quartier général à Stœtteritz.

Le 17 fut la journée du repos qui précéda celle de la grande bataille qui devait décider de la suprématie de la France.

#### BATAILLE DE LEIPZIG.

Le 18, l'Empereur quitte son bivouac à une heure du matin, pour une dernière reconnaissance; dans cette course, il désigne, pour emplacement de son état-major, une éminence appelée le Thornberg, en arrière de Probstheyda, où se trouve un moulin à tabac; à huit heures, il

(1) « Le 16, les alliés furent complètement repoussés, perdirent plus de trente mille hommes, et furent obligés de remettre au surlendemain à renouveler le combat. »

(Sir Robert WILSON, p. 37.)

revenait à Stætteritz et mettait pied à terre, lorsque le canon de Schwartzenberg donne, comme l'avant-veille, le signal du combat; il remonte à cheval et vient se placer au moulin (1).

La vieille garde se mit en bataille; la droite au moulin de Thornberg, dans la direction de Stætteritz, et la gauche se prolongeant vers Probstheyda. Les grenadiers, formant la gauche, se trouvent sérieusement exposés au feu des batteries ennemies; le général Friant fait exécuter un changement de front oblique en arrière sur le premier peloton, pour les en garantir autant que possible.

Au moment où l'Empereur vint se placer sur le Thornberg, les têtes de colonnes des alliés apparaissaient dans toutes les directions; la plaine en est couverte.

A droite, dans la vallée de la Pleiss, la grande armée autrichienne marche sur le maréchal Poniatowski; ce sont les corps de Hesse-Hombourg, de Lichtenstein, de Bianchi, de Colloredo et les restes de l'armée de Merfeld. L'armée polonaise ne compte plus que sept mille baïonnettes; mais, avec le secours de la division Lefol, elle suffit d'abord pour arrêter l'avant-garde autrichienne à Dosen.

Au centre, les Russes de Barclay de Tolly et de Wittgenstein, et les Prussiens de Kleist, arrivent, l'arme au bras, sur le village de Probstheyda, où le roi de Naples, le duc de Bellune, le duc de Castiglione et le général Lauriston, les attendent. Ce village forme maintenant l'angle saillant de la ligne française; deux formidables

(1) « Depuis la journée du 16, les alliés avaient grossi leurs masses de plus de cent mille hommes. »

(Le colonel BUTTURLIN, p. 149.)

batteries, établies sur ses flancs, en défendent l'accès.

Sur notre gauche, le corps prussien de Ziethen, l'armée autrichienne de Klénau, l'armée russe de Bénigsen et les Cosaques de Platow, manœuvrèrent pour déborder le duc de Tarente qui est resté à Holzhausen ; mais celui-ci, voyant le moment venu d'exécuter ses instructions, rentre dans le mouvement général de la retraite et vient prendre la place qui lui est assignée à Stœtteritz.

Du côté du Nord, Blücher et Bernadotte se disposent à franchir la Partha ; le prince de la Moskowa et le duc de Raguse sont en mesure pour leur disputer le passage ; le général Reynier, placé en avant de Reudnitz, observe les deux routes d'Eilenbourg et de Dresde, et couvre la communication du prince de la Moskowa avec l'Empereur.

La bataille devient terrible du moment où l'ennemi aborde la ligne qui forme la position définitive de l'armée française. On se heurte avec furie ; mais quelques efforts que fassent les assaillants, ils trouvent partout une résistance invincible.

Le prince de Hesse-Hombourg, qui dirige les attaques contre Poniatowski, tombe blessé ; Bianchi et Colloredo le remplacent et font reculer les Polonais. L'Empereur envoie le duc de Reggio avec deux divisions de jeune garde pour les soutenir. Il descend lui-même sur Dolitz ; il est témoin de l'acharnement des Autrichiens et des prodiges que fait la valeur polonaise pour en triompher.

L'Empereur est rappelé sur la hauteur de Probstheyda ; il y arrive au moment où les alliés attaquent ce village avec le plus de fureur. Le général Pirch et le prince Auguste de Prusse y ont pénétré. Le brouillard et la fumée

permettent à peine de se reconnaître ; la mêlée est terrible ; partout ce sont des cris de fureur.

Napoléon, calme au milieu d'un tel bouleversement, pousse jusqu'aux rangs les plus avancés ; il dispose lui-même les réserves de la garde ; les fusiliers grenadiers sont derrière Probstheyda, les fusiliers chasseurs sur la droite au soutien d'une batterie ; les vélites de Florence doivent défendre celle de la vieille garde, et les vélites de Turin prennent part à la belle défense de Stœtteritz ; le général Friant fait former les carrés par régiment ; l'Empereur ne revient à sa position du moulin qu'après avoir rétabli le combat.

Partout l'action se soutient avec un acharnement qu'il est impossible de décrire. Bénigsen attaque Stœtteritz et ne peut parvenir à l'enlever au duc de Tarente. Wittgenstein et Barclay de Tolly reviennent à la charge contre Probstheyda, y pénètrent de nouveau, perdent ce village, le reprennent et le perdent encore ; mais, cette dernière fois, ce sont les fusiliers qui s'y sont précipités tête baissée, en ont chassé l'ennemi qui ne le reprendra plus ; le colonel Léglise avec son brave régiment s'y maintiendra, malgré un feu meurtrier de mousqueterie, malgré la mitraille, malgré toutes les masses envoyées contre lui.

Mais, comme si ce n'était pas assez d'avoir à contenir de pareilles attaques, il faut parer à des incidents plus impérieux encore. Blücher attaquait au Nord avec non moins de vivacité que Schwartzenberg au Midi ; mais son canon restait stationnaire sur la Partha. Tout à coup des feux plus rapprochés éclatent presque derrière nous, entre nos deux lignes du côté de Reudnitz : *c'est le canon de Ber-*



*nadotte!* L'indignation fait passer ce cri de bouche en bouche, et les défenseurs de Probstheyda le répétèrent en déchirant leurs cartouches avec plus de fureur.

Bernadotte marchait sur Reudnitz; l'armée saxonne du général Reynier lui faisait face. L'Empereur suivait des yeux leurs mouvements; soudain, un vide s'ouvre au centre de la ligne: l'armée saxonne et la cavalerie wurtembergeoise du général Normann ont passé du côté des alliés; douze mille hommes et quarante pièces de canon, qui tout à l'heure tiraient contre les alliés, tirent maintenant contre nous (1).

L'Empereur s'élançe au grand galop à travers la plaine,

(1) « La cavalerie saxonne formait l'avant-garde du corps de Reynier. Cette troupe, au lieu de combattre les Russes, vint au devant d'eux et brigua l'honneur de faire leur avant-garde. Bientôt cet exemple fut suivi par l'infanterie saxonne, postée à Paunsdorf, laquelle, avec deux régiments wurtembergeois, se tourna contre la division Durutte, qui était en ligne à côté d'eux. »

(Le colonel BUTTURLIN, 1813, p. 135.)

« L'artillerie russe et suédoise n'étant pas encore arrivée, le prince de Suède chargea le général baron de Witt d'inviter, *de sa part*, l'officier commandant les batteries saxonnes, à lui rendre le service de faire usage de son artillerie jusqu'à l'arrivée des pièces russes, retenues dans les défilés. »

(BERNADOTTE, dans son Bulletin de Leipzig.)

« Le commandant saxon dit, en arrivant dans les rangs ennemis: « Messieurs, je viens de brûler la moitié de mes munitions contre vous; maintenant, je vais brûler le reste contre les Français. »

« Les généraux russes et suédois qui se trouvaient là ne purent se contenir assez pour cacher l'indignation qu'ils éprouvaient. »

(Le général Guillaume de VAUDONCOURT, p. 216.)

« Le mouvement est tel, que l'on peut croire qu'ils exécutent un ordre. Le général Reynier court à eux en leur criant: « Où allez-vous? Que faites-vous? » Quelques jeunes officiers, les larmes aux yeux, le prient de se retirer.

« N'ajoutez pas, disent-ils, à notre infamie, celle de livrer notre général à l'ennemi. »

« A peine le corps saxon est-il dans les rangs alliés, qu'il signale aussitôt sa défection par une décharge de toute son artillerie. »

(Le major saxon d'ODELEBEN, t. II, p. 331.)

« Les Saxons, livrés à eux-mêmes, s'avancent vers l'ennemi; on attribue ce mouvement à un excès d'audace; mais tout à coup leur artillerie, tournée con-

se dirigeant sur Reudnitz; les réserves de la garde y accourent sur ses pas.

Bernadotte s'avavançait, n'ayant plus en tête que la division Durutte.

L'infâme défection des Saxons laissait donc dans les rangs français une large trouée où Bernadotte allait lancer ses troupes, quand il vit s'y jeter le brave Delmas avec sa division. C'était sur son vieux camarade républicain de l'armée d'Italie, sur celui qui fut son ami pendant tant d'années, qu'il allait faire pleuvoir les projectiles des traîtres saxons et les fusées des artilleurs anglais. Tout autre aurait frémi; mais le prince royal de Suède était au-dessus de ces faiblesses, et c'est avec joie qu'il fit foudroyer les vaillants soldats qu'il avait jadis

tre nous, vient signaler, à nos braves étonnés, la plus odieuse défection dont l'histoire conserve le souvenir. »

(Le général de JOMINI, *Vie politique et militaire de Napoléon*, t. IV, page 472, 1813.)

« Les fastes militaires sont à jamais souillés par l'action des Saxons se retournant dans nos rangs pour nous égorger; et, pour comble de douleur, c'est un Français, un homme à qui le sang français a procuré une couronne, qui nous porte ce coup de grâce. »

(Le comte de LAS-CASES, *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VI, p. 38.)

« Bernadotte s'est plus particulièrement réservé le soin d'enlever les soldats saxons à leurs drapeaux! Il les a commandés à Wagram, et cette voix qu'ils n'ont entendue que sur le champ d'honneur, ne craint pas de se faire reconnaître en s'élevant pour ébranler leur fidélité.

« Le négociant Moltrecht, de Leipzig, convaincu d'avoir répandu dans la ville et l'armée des milliers d'exemplaires d'une proclamation de Bernadotte, provoquant les Saxons à la désertion, crime prévu par le Code pénal de tous les pays, de toutes les armées, est condamné à mort. Qui sauve Moltrecht? C'est l'empereur Napoléon, par un sursis qu'il accorde. »

(Baron FAIN, 1813, t. II, pages 357 à 360.)

De tous ces faits, il ressort que le prince royal de Suède, peu d'années avant prince de l'Empire français, du bon plaisir de l'empereur Napoléon; que l'ancien prince de Ponte-Corvo, Bernadotte, autrefois républicain clubiste, a été le provocateur, par paroles, proclamations et embauchage, de cette lâche défection des Saxons.

Comte FRIANT.

commandés, et qui, fidèles à leur pays, venaient arrêter sa marche; son vieil ami était à leur tête, et Son Altesse Royale, si elle n'était pas à une distance trop prudente, put le voir tomber et périr sous ses coups. Le sang du général Delmas et de cette foule de braves, tachera longtemps les plaines de Reudnitz et remontera toujours au front des coupables de cette infamie.

L'Empereur arrive pour rallier les divisions Delmas et Durutte, lorsque l'avant-garde de Bernadotte pénétrait dans Reudnitz; elle n'était plus qu'à un quart de lieue de Leipzig; les Suédois allaient faire leur jonction avec les Russes de Bénigsen; mais le général Nansouty, avec la cavalerie de sa garde et vingt-cinq pièces d'artillerie, se jette à travers les feux du général Rubner, qui forme la droite de Bénigsen, et ceux du prince de Hesse-Hombourg, qui forme l'extrême gauche de Bernadotte : des charges successives faites sur le flanc des colonnes suédoises, ralentissent leur marche; la vieille garde arrive pour remplir la trouée.

Le duc de Raguse et le prince de la Moskowa, restés en l'air sur les bords de la Partha, ont résisté à toutes les attaques des alliés; ils tiennent toujours dans le village de Schœnfeld (1); la division Lagrange s'y défend comme à Mockern.

L'Empereur vient de remédier, autant que possible,

(1) « Le village de Schœnfeld, enveloppé par l'armée de Langeron, est attaqué de flanc par Saint-Priest, et de front par Kapcewitz; deux fois les Russes en deviennent les maîtres, et deux fois ils en sont chassés par le corps de Marmont. Celui-ci ayant marqué un moment de munitions, en est entièrement délogé. Ney, relevant le 6<sup>e</sup> corps par le 3<sup>e</sup>, ordonne aux divisions Ricard et Brayer de reprendre le village... Tout le corps de Langeron a été successivement engagé; il a perdu le général Reven et plus de quatre mille hommes. »

(Le colonel BUTURLIN, 1813, p. 137.)

au grand mal que vient de nous faire la plus odieuse de toutes les trahisons ; il remonte vers Probstheyda, y retrouve toutes nos positions intactes : autant de fois ce village a été enlevé par l'ennemi, autant de fois il a été repris. A Stætteritz et à Connewitz l'ennemi a fait également de vains efforts : il a toujours plié devant la valeur de nos soldats (1).

Les pertes sont si considérables pour les alliés, qu'ils ne songent plus qu'à faire replier leurs colonnes, laissant à l'artillerie le soin de finir la journée (2). L'Empereur établit batteries contre batteries. Si les feux de l'ennemi sont plus nombreux, les nôtres dominant et plongent sur des colonnes plus profondes. Pendant une heure, les deux armées se foudroient, et les boulets sillonnent les deux lignes sans pouvoir les ébranler (3).

La nuit vient enfin mettre un terme au carnage. Nous possédons toujours Probstheyda, Stætteritz et Connewitz ;

(1) « La ténacité avec laquelle les Français défendaient leurs positions, déterminale le généralissime à suspendre les attaques de vive force, qui lui coûtaient tant de monde. »

(Le colonel BUTTURLIN, 1812, p. 133.)

(2) « En se contentant de jouer à ce jeu, c'est-à-dire de faire tuer des hommes, la supériorité numérique des alliés devait augmenter de plus en plus ; c'était le calcul sur lequel les alliés avaient basé leur plan de campagne. »

(Le général Guillaume de VAUDONCOURT, p. 218.)

(3) Les bataillons français gardaient une immobilité admirable sous le feu des batteries ennemies ; cependant, le sang-froid leur échappe ; frémissant de rage, ils tentent de déboucher... Les vaillants défenseurs de Probstheyda essuient des pertes accablantes. C'est là que les généraux Vial et Rochambeau sont tués en donnant à leurs troupes l'exemple du dévouement, tandis que l'armée alliée est ainsi arrêtée par l'inébranlable constance des corps qu'elle a devant elle. »

(Le colonel BUTTURLIN, 1813, p. 134.)

« Le roi de Saxe était monté sur une des tours, pour suivre les événements. Voyant l'armée française si environnée de toutes parts par les nombreuses lignes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie que l'ennemi développait autour de la ville, il ne pouvait concevoir comment cette poignée de braves résistait avec tant de persévérance. »

(Le major saxon d'ODELEBEN, t. II, p. 331.)

du côté de Reudnitz, l'armée suédoise a été arrêtée sur le ruisseau qui couvre le village du côté de la Partha ; le prince de la Moskowa a fini par abandonner Schœnfeld pour rentrer dans une ligne plus resserrée et qui suit le ruisseau de Reudnitz : devant Rosenthal et Paffendorf, l'armée de Blücher n'a pu gagner un pouce de terrain (1).

Quant au général Bertrand, il est maître depuis midi de Weissenfels et de son pont sur la Saale.

Dans cette journée, l'armée française a combattu cent vingt-trois mille contre trois cent trente mille (2).

Suivant le rapport des généraux d'artillerie Sorbier et Dulauoy, il a été tiré quatre-vingt-quinze mille coups, et depuis cinq jours, au delà de deux cent vingt mille (3) ; ce qui reste de munitions peut entretenir le feu pendant

(1) « Malgré la défection de l'armée saxonne pendant la bataille, malgré le courage ardent et persévérant des troupes alliées, on ne put enlever aux Français un seul des villages qu'ils s'étaient proposé de conserver comme essentiels à leurs positions. La nuit termina l'action, laissant aux défenseurs de Probstheya la gloire d'avoir inspiré à leurs ennemis une généreuse envie. »

(Sir Robert WILSON, *Tableau de la puissance de la Russie*, p. 38.)

(2) « A l'entrée du faubourg de Halle, les Français, favorisés par le terrain, se défendirent avec la même intrépidité que sur les autres points du champ de bataille, où tous les efforts des Russes furent inutiles. »

(Le colonel BUTURLIN, p. 139.)

(3) « A entendre ceux qui ne savent parler que des pertes de la France, on dirait qu'aucun de ces nombreux boulets n'a porté sur l'ennemi ; et, pourtant, l'artillerie française ne manque pas de réputation ! Certes, les rois qui se sont obstinés pendant si longtemps à revenir à la charge contre les Français, et qui, *de leur propre aveu*, ne faisaient de traités que pour mieux se remettre en guerre, auraient bien aussi quelques comptes à rendre à l'humanité ; et peut-être ces comptes ne seraient-ils pas moins accusateurs que ceux qu'on affecte de demander à leurs adversaires, constamment réduits à attaquer pour se défendre, qui ne pouvaient obtenir d'armistices qu'à force de victoires, et qui, pour parler de paix, devaient attendre que leurs ennemis, affaiblis, eussent intérêt à se réfugier un moment sous la foi des traités. »

(Baron FAIN, t. II, p. 431, 1813.)

NOTA. — La pensée qui a présidé à la réunion des passages que nous venons de rapporter, extraits presque tous des écrits d'auteurs des différents pays dont nous combattions alors les armées réunies, soldats eux-mêmes pour la plupart, et, par conséquent, bons juges, a été de rappeler quel avait été l'étonnement,

deux heures , le grand parc se trouvant séparé de l'armée par le mouvement sur Leipzig.

L'Empereur à décidé la retraite pour le lendemain 19; le duc de Bellune et le duc de Castiglione commenceront le mouvement. Le duc de Raguse doit défendre le faubourg de Halle; ses avant-postes occupent toujours la fabrique de Pfaffendorf. Le général Reynier est chargé de la défense du faubourg de Rosenthal.

Le prince de la Moskowa fait replier ses troupes sur les faubourgs de l'est, et les corps du général Lauriston, du duc de Tarente et du prince Poniatowski, rentrent en ville pour venir prendre position derrière les barrières du midi: ces trois corps sont destinés à former l'arrière-garde.

d'abord, et, bientôt après, le haut degré d'admiration pour cette héroïque résistance de nos soldats, en si petit nombre, devant les masses qui leur étaient opposées.

Cet hommage rendu à leur intrépidité, à leur persévérant courage, doit être accepté comme une consolation dans nos malheurs. Qu'il reste donc, ce pieux souvenir, en mémoire de tous ceux qui ont succombé dans ces sanglantes journées!!! C'est aussi une satisfaction pour le très-petit nombre de ceux de ce temps qui vivent encore.

Il y est dit : *Malgré tous les efforts, malgré la défection.* Ainsi, l'opiniâtreté, la vaillance du petit nombre ont surmonté toutes les difficultés.

Lorsque la conscience d'un ennemi se croit obligé à un tel aveu. C'est la preuve incontestable que le moral de notre armée n'a pas été ébranlé; qu'elle a fixé hardiment ses regards sur ces masses nombreuses contre lesquelles elle est venue bravement se heurter, malgré la trahison d'une armée amie depuis douze années, sortie de nos rangs, nous quittant la rougeur au front, sans doute, pour passer dans ceux de l'ennemi et lui venir en aide.

C'est avouer aussi que les souverains, chefs de ces divers peuples, ont tremblé devant une poignée de braves restés invaincus, jusqu'au moment où la fatalité a fait tomber leurs armes.

La bataille de Leipzig a été nommée la bataille des géants!... Les géants étaient les soldats de la France...

Que disaient ces souverains devenus si fiers et si orgueilleux, et qu'ont-ils fait? Nous le répéterons.

Au commencement de 1813, ils disaient ne combattre que pour l'indépendance de l'Allemagne. Sur les bords du Rhin, c'est à l'empereur Napoléon, seul, qu'ils font la guerre, *et non à la France*, que néanmoins six nations envahissent en violant les traités de neutralité. Quant au désintéressement chevaleresque de leurs chefs, tant de fois imprimé dans leurs bulletins, il se résume en curée de nos provinces. Ce qu'ils ont fait, c'est de manquer à la foi jurée, en rejetant les conditions des capitulations signées en leur nom. Comte FRIANT.

L'Empereur, pour épargner le désordre qui menaçait la ville, a approuvé toutes les démarches tentées pour régler à l'avance la manière dont la remise des portes de la ville devra s'effectuer.

Dès six heures du matin, les magistrats ont été autorisés à adresser une supplique au prince de Schwartzenberg.

Des officiers saxons ont été envoyés directement de la part du roi aux souverains alliés, et les généraux de l'arrière-garde française ont été autorisés à faire passer des parlementaires à l'avant-garde ennemie.

Tous ces messages sont arrivés; mais en vain; Leipzig doit être le théâtre d'un combat; elle subira, s'il est nécessaire le sort d'une ville prise d'assaut, et cet arrêt est prononcé *par ceux qui se proclament les sauveurs de l'Allemagne !...*

L'Empereur était ainsi bien autorisé à s'y défendre; mais il se refuse, malgré tout ce qui peut en résulter, à exposer l'une des capitales de l'Allemagne à un sort aussi rigoureux. Ce sentiment, inné chez l'Empereur, et qui avait résisté à toutes les observations, nous fut fatal. Une déplorable circonstance, il est vrai, que rien ne pouvait prévoir, devint la cause d'un grand désastre; mais, enfin, la destruction du pont de l'Elster, si malheureusement exécutée, vint procurer à l'ennemi ce que le courage de nos soldats lui défendait d'espérer: tous les avantages d'une grande victoire, qu'il n'avait pas obtenue; ils eussent été moindres peut-être, si, comme *pendant* de la félonie de l'armée saxonne, un bataillon badois n'eût livré une des portes de la ville: celle de Saint-Pierre.

Disons maintenant un mot de la défense de la ville.

« Les alliés, accablés par une perte de soixante mille hommes hors de combat, ne songeaient pas à enlever

« Leipzig de vive force (1). » Mais de la position qu'occupe l'armée de Blücher, on a pu voir filer nos équipages et nos têtes de colonne sur Lindenau. Le bruit de notre retraite s'est aussitôt répandu; dès cet instant, l'ennemi se porte en avant pour l'attaque, et bientôt la fusillade s'engage.

Blücher échoue dans les deux attaques qu'il tente sur le faubourg de Halle (2); l'arrière-garde du duc de Raguse tient en avant du faubourg dans la fabrique de Pfaffendorf; le général Reynier reste maître du faubourg de Rosenthal; le prince de la Moskowa défend avec obstination ceux de Taucha et de Grimma, attaqués par les Russes de Woronzow, par les Prussiens de Bulow et par l'armée suédoise (3). Enfin, le duc de Tarente, le général Lauriston et le prince Poniatowski disputent avec la même persévérance les faubourgs du midi.

Encore quelques instants, et nous arrivons au moment du désastre.

Les troupes de Blücher avaient fini par pénétrer dans le faubourg de Halle; les autres corps ayant également gagné du terrain dans les autres faubourgs (4), l'armée

(1) Relation de sir Robert Wilson, p. 39.

(2) Sacken se présente pour enlever le faubourg de Halle, mais les troupes de Marmont se sont retranchées dans la fabrique de Pfaffendorf, à cinquante pas du pont qui sert d'entrée à ce faubourg. Les Russes ne pouvant les y forcer, Langeron se porte au secours de Sacken. Cette seconde tentative n'est pas plus heureuse; le régiment d'Archangel y est presque détruit, et les Russes sont vivement repoussés. »  
(Le colonel BURTRUHN, 1813, p. 143.)

(3) « Les troupes du maréchal Ney occupaient toutes les maisons des faubourgs; le combat devint très-violent et resta longtemps indécis. »

(Bulletin de Bernadotte.)

(4) Un dernier effort des Russes les avait rendus maîtres de la fabrique de Pfaffendorf, qui n'était plus qu'un monceau de cendres; les Français s'étaient retirés alors derrière la Partha... Les Russes pénétrèrent dans la grande rue du



se trouvait refoulée sur les boulevarts ; rien n'était grave encore ; mais le bataillon badois , chargé de défendre la porte Saint-Pierre, en livre l'entrée à l'ennemi ; c'est une des portes de la vieille ville ; l'ennemi s'y précipite aussitôt, et, par cette nouvelle défection, l'armée se voit enlever un de ses moyens de retraite : c'est ainsi que la lâcheté distribue la victoire et les palmes du martyr.

Cependant, on combattait toujours ; la fusillade se prolongeait dans les faubourgs de Halle et de Rosenthal, et jusque dans les jardins de Reiker, à l'extrémité du boulevard de l'Ouest, où le prince Poniatowski avait jeté quelques centaines de Polonais pour protéger la retraite. Mais, dans ce moment, les coups de fusil éclatent de toutes parts autour du pont de l'Elster ; ce sont les tirailleurs de Langeron parvenus aux dernières maisons du faubourg de Halle, faisant feu sur les boulevarts ; d'un côté, ce sont les Badois et les Saxons qui, du haut de la vieille ville où ils étaient restés, signalaient leur conversion félonne en déchargeant leurs armes sur nous.

Cette double fusillade produisit rapidement un grand désordre aux approches du pont ; le sapeur crut que l'ennemi arrivait, et ce pont s'écroura dans l'abîme (1).

faubourg ; mais dans, cette extrémité, les Français ne lâchèrent pas prise ; de toutes les fenêtres des maisons, ils firent pleuvoir une grêle de balles sur les colonnes serrées des Russes, qui n'avançaient que lentement et avec les plus grandes peines. Encore deux heures, et soixante pièces de canon attelées et plus de douze mille hommes, auraient été sauvés. Les alliés n'auraient pas voulu pousser à bout des gens qui avaient encore les moyens d'incendier Leipzig et d'opposer colonnes à colonnes aux abords du faubourg de Lindenau. »

( Le colonel BUTTURLIN, 1813, p. 144 à 147. )

(1) « L'Empereur avait ordonné, dans la nuit, qu'on jetât trois ponts auxiliaires sur la Pleiss, mais cet ordre est resté sans exécution. Il avait fait jeter un second pont sur l'Elster, dans le jardin des juges ; mais ce pont n'ayant pas assez de solidité, s'est écroulé sous les premiers fardeaux. Ceux qui sont coupés

Les troupes du duc de Tarente, du général Lauriston, du général Reynier et du prince Poniatowski, étaient encore dans la ville; tout moyen de retraite leur était enlevé: les plus braves cherchent à vendre chèrement leur vie; les uns, enfermés dans les maisons, s'ensevelissent sous leurs décombres; les autres tentent de traverser la Pleiss et l'Elster à la nage; beaucoup y perdent la vie.

Le duc de Tarente se sauva à la nage; le prince Poniatowski fut noyé, et les généraux Reynier et Lauriston restent prisonniers; enfin, on porte la perte de l'armée française, dans les journées des 18 et 19, à cinquante mille hommes, tués, blessés ou prisonniers; ces derniers comptent pour vingt-trois mille, y comprenant toutefois les blessés et les malades dispersés dans les maisons. Les combattants qui ont déposé les armes auprès des débris du pont, ne dépassent pas douze mille.

Les boulevarts se trouvent encombrés de deux cent cinquante pièces d'artillerie, dont l'ennemi a pris possession sans peine ni danger; il s'en est fait un trophée comme compensation des quatre-vingt mille hommes tués ou blessés que lui coûtèrent ces deux journées.

En résumé, la trahison et la fatalité se sont réunies dans ce dernier jour, pour rendre le désastre complet; mais, on ne peut trop le redire, chaque jour a amené sa défection, et plus le dénouement approchait, et plus ces défections ont pris le hideux caractère du meurtre et de l'assassinat (1). Qu'est-ce, en effet, que

bles de cette mauvaise construction ont fait autant de mal que les maladroits qui ont fait sauter le grand pont. »

(Baron FAÏN, t. II, p. 442, 4813.)

(1) C'est ainsi que procèdent les sociétés secrètes, ou ce qu'elles produisent, l'histoire nous le dit assez.

de se quitter pour mettre entre soi une muraille, s'en abriter et tirer comme à un affût de chasse, sur celui qui, l'instant d'avant, était votre compagnon d'armes ?

Les souverains alliés étaient parvenus sur la grande place, radieux d'une victoire attendue depuis vingt ans : le carnage ne cessa qu'à deux heures (1).

L'empereur Napoléon se trouvait avec la garde en arrière du dernier pont de Lindenau, lorsque celui de l'Elster sauta ; il la fit mettre aussitôt en bataille et placer ses batteries ; elle se trouva ainsi chargée de protéger la retraite de l'armée jusqu'à la Saale, que l'on atteignit heureusement dans la journée du 20, bien que serré de près par Yorck du côté de Freyburg, et par Giulay du côté de Kosen : on arrive à Weissenfels, où toutes les précautions sont prises pour éviter l'encombrement ; ce qui ne pouvait faire oublier les malheurs survenus à Leipzig par l'imprévoyance la plus inconcevable. On suit la route d'Erfurth, et l'on arrive le soir à Markrandstadt, où l'Empereur s'arrête quelques heures ; à cet endroit, il congédie deux régiments de cuirassiers saxons restés fidèles, et qui faisaient partie du corps de cavalerie du général Latour-Maubourg ; leur commandant reçoit à cette occasion une lettre du duc de Vicence ; les « mêmes remerciements sont adressés aux deux officiers que le roi de Saxe avait donnés à l'Empereur pour lui servir d'interprètes ; tous deux reçoivent des gratifications : le colonel d'Odeleben, particulièrement, retourne vers le

(1) « Le bataillon saxon de la garde, le bataillon saxon de Weimar et celui de Bade étaient sur cette place, rangés devant la maison du roi de Saxe, attendant, l'arme renversée, ce qu'on déciderait à leur égard. »

(Sir ROBERT WILSON, p. 40 et 41.)

« roi avec la croix d'officier et le brevet d'une pension  
« viagère de 10,000 fr. (1). »

Le lendemain 21, on arrive de bonne heure à Freyburg ; l'Empereur y fait construire un pont ; la rapidité de l'exécution et la solidité en ont fait une chose remarquable.

Vers les quatre heures de l'après-midi, l'avant-garde du général Yorck, arrivant de Mûcheln, se montre derrière nous, sur les collines qui dominant Freyburg ; le canon de Giulay se fait entendre également sur notre gauche, vers Naumbourg.

Le duc de Reggio, qui forme l'arrière-garde, ne peut arriver à Freyburg que dans la soirée ; il faut l'attendre, et jusque-là contenir l'ennemi. L'Empereur ordonne aux troupes qui n'ont pas encore passé la rivière, d'aller attaquer les Prussiens ; nos tirailleurs montent à travers les vignes ; une ligne de feu se développe bientôt sur la colline ; les fusiliers chasseurs se sont portés au soutien d'une batterie de huit pièces ; et les vélites de Turin et de Florence prennent position en avant sur les hauteurs, où ils se maintiennent jusqu'au 23, avec des avantages marqués.

Le général Bertrand est revenu de l'avant-garde assez à temps pour empêcher l'ennemi de déboucher ; quoi que fasse le général autrichien, le général Bertrand est en mesure pour le contenir le temps nécessaire et couvrir le mouvement de l'armée. Les Autrichiens sont vertement repoussés, et le général Giulay lui-même est fait prisonnier (2).

L'Empereur passe la nuit à Eckartzberg ; le 22, on suit

(1) Baron Fain.

(2) « En vain Giulay ordonna-t-il l'attaque à plusieurs reprises. Tous les efforts des Autrichiens furent contenus par la seule division Guilleminot. »

(Le colonel BUTURLIN, 1813, p. 151.)

la route directe de Buttelstedt ; on s'arrête au village de d'Allendorf ; et, le 23, on entre à Erfurth, où l'Empereur est arrivé dans la nuit.

Un bataillon bavarois se trouvait encore dans les rangs de l'armée ; il est renvoyé libre ; l'Empereur juge à propos de motiver ce renvoi par une lettre écrite sous sa dictée, remise ensuite au commandant de ce bataillon.

« Le Roi, votre maître, Monsieur, méconnaissant ce  
« que l'Empereur a fait pour lui, a déclaré la guerre à la  
« France. Dans de pareilles circonstances, les troupes  
« bavaroises qui se trouvent à l'armée, devraient être  
« désarmées et faites prisonnières de guerre ; mais cela  
« serait contraire à la confiance que l'Empereur veut que  
« les troupes sous ses ordres aient en lui... En consé-  
« quence, Monsieur, l'intention de l'Empereur est que  
« vous réunissiez votre bataillon ; vous vous ferez donner,  
« des magasins, quatre jours de vivres, et vous partirez  
« d'ici pour vous retirer chez vous, etc. »

« L'Empereur donne deux jours de repos à l'armée ; on quitte Erfurth, le 25, pour Gotha ; l'Empereur a pris les dispositions suivantes :

« L'avant-garde est formée des corps du duc de Tarente et de Bellune, et par la cavalerie Sébastiani ;

« Les corps du duc de Raguse et comte Bertrand doivent marcher après, suivis de ceux du prince de la Moskowa et du duc de Castiglione.

« Les deux divisions de jeune garde, commandées par le duc de Reggio, soutiennent l'avant-garde.

« La sûreté de l'arrière-garde est confiée aux deux divisions commandées par le duc de Trévise.

« La vieille garde, les cuirassiers Latour-Maubourg, la

garde à cheval commandée par le général Nansouty, et les parcs d'artillerie, dirigés par les généraux Sorbier, Neigre et Dulauloy, marcheront au centre; l'Empereur à leur tête. »

Le roi de Naples quitte l'armée pour se rendre dans ses États.

Le 26, on traverse Eisenach, et l'on s'arrête à Wach (1), tenant toujours l'ennemi à distance: le 27, on arrive à Hunefeld; et, le 28, à Schluchtern; on a passé Fulde sans s'y arrêter,

Notre avant-garde, sous les ordres du général Excelmans, a rencontré les éclaireurs d'un corps bavarois au défilé de Gelnhausen et les en a chassés.

Le 29, l'Empereur se dirige sur Hanau; il apprend en chemin que les Bavares occupent en force cette ville et qu'ils barrent la route; on ne tarde pas à rencontrer leur avant-garde, qu'on oblige à se replier jusqu'au village de Ruckingen.

L'armée austro-bavaroise, aux ordres du général de Wrède (2), avait quitté les bords de l'Inn le 15, forte de soixante mille hommes; elle s'était avancée par Landshut, Neufbourg et Donawerth; le 24, elle avait essayé de surprendre Wurtzbourg en passant; mais le général Tarreau, qui y commandait, en avait fermé les portes et s'était retiré

(1) A la nuit tombante, un officier qui cherchait le général Friant, croit le trouver dans un groupe d'officiers généraux qu'il aperçoit, et s'approche pour le demander. Une voix lui répond: « Vous demandez le général Friant, Monsieur? allez où l'on tire le canon, vous le trouverez. » Cette voix était celle de l'Empereur.

(2) « Le général de Wrède avait reçu de l'Empereur le grand-cordon de la Légion d'honneur et une dotation de 30,000 francs de rente, dont il est encore aujourd'hui possesseur dans l'Innwirtel. »

(Baron FAIN, 1813, t. II, p. 463.)

dans la citadelle. Le 27, le général de Wrède vint camper à Aschaffenburg, envoya de cette ville dix mille hommes à Francfort, et, le 29, il s'établissait avec cinquante mille hommes à Hanau, fermant le passage de la vallée du Mein à l'armée française ; arrivé dans l'après-midi, il a fait sa jonction avec le corps des Cosaques de Czernicheff ; il conçoit l'espérance de renouveler la journée de la Bérésina ; on se prépare au combat.

Ce même jour, l'Empereur porte son quartier général à Langen-Sebold, au château du prince d'Ysembourg, près Gelnhausen.

BATAILLE DE HANAU, 30 OCTOBRE.

La forêt de Lamboi, que la route traverse, couvre les approches de Hanau. La Kinzig forme un coude au delà du bois qui rétrécit le débouché de la forêt ; la route suit les contours de la rivière pour gagner la chaussée de Francfort ; la ville est sur la rive opposée.

Les premières dispositions de l'Empereur sont de se débarrasser de tous les bagages, qu'il fait diriger sur Coblenz. La cavalerie du général Lefebvre-Desnouettes et celle du général Milhaud veilleront à leur sûreté, en même temps qu'elles éclaireront la droite du champ de bataille.

Le 30, au matin, l'Empereur n'a sous la main que l'infanterie du duc de Tarente et celle du duc de Bellune ; toutes deux ne présentent pas au delà de cinq mille baïonnettes réunies. Il les jette en tirailleurs dans la forêt et la cavalerie du général Sébastiani les soutient ; le duc de Tarente commande cette première ligne. Quelques

coups de mitraille et une charge de cavalerie avaient d'abord dissipé l'avant-garde ennemie, qui s'était avancée jusqu'à l'entrée du bois. Nos tirailleurs s'engagent sur les pas des Bavaïois ; ils les poussent d'arbre en arbre. Le général Dubreton sur la gauche, le général Charpentier sur la droite, conduisent les attaques, et la cavalerie du général Sébastiani fournit une charge à chaque clairière.

La division Charpentier refoule l'ennemi sur le pont de Lamboi ; le général Dubreton éprouve plus de résistance ; mais le général Friant arrive avec sa vieille garde, qu'il masse par division à l'entrée de la forêt. A peine est-elle formée, que le général baron Cambronne, colonel du 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs, se porte en avant, ayant pour instruction de débarrasser le terrain qui doit servir de débouché pour la mise en batterie de l'artillerie qui arrive.

Le général Cambronne ne tarde pas à se trouver en présence de l'ennemi ; il a devant lui une ligne de quatre bataillons bavaïois liés par des tirailleurs ; ses préparatifs d'attaque sont bientôt faits, il se met à la tête de trois compagnies, et ordonne à une quatrième de gagner la droite de cette ligne pour la déborder. Il marche à la baïonnette contre l'ennemi, étonné de se voir attaqué avec cette vigueur ; trois des quatre bataillons se mettent en retraite, et le quatrième allait être tourné par la compagnie qui le débordait, lorsque, comprenant le danger de sa position, il rétrograde comme les trois premiers, mais pas assez promptement pour éviter une attaque. Le général Cambronne, que suivent quelques chasseurs, lui crie de se rendre ; on distingue, parmi ces soldats, le chasseur Pavoume, qui se jette au milieu du bataillon et arrache le fanion des mains d'un guide.



Ce premier avantage obtenu facilite le mouvement général ; on parvient en peu de temps au débouché de la forêt ; mais on se trouve en présence d'une ligne de quarante mille hommes, précédés de quatre-vingts pièces de canon.

Le général Cambronne reformait sa ligne, lorsque son cheval est tué par un boulet, renversé sous lui ; il est promptement débarrassé ; mais atteint dans cette chute d'une forte contusion à la poitrine, il est contraint de se retirer, laissant le commandement au lieutenant-colonel Teissère.

A ce moment, l'ennemi se préparait à une attaque sérieuse. Une de ses colonnes, appuyée d'une forte réserve, se porte contre le 2<sup>e</sup> de chasseurs, réuni en entier et prêt à bien recevoir ces adversaires de fraîche date ; ils sont accueillis par un feu roulant de mousqueterie, auquel viennent prendre part le 2<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> de chasseurs et deux compagnies du 2<sup>e</sup> de grenadiers, qui formaient sa réserve ; les tambours battent la charge, et la pointe des baïonnettes de la garde tirent une première vengeance de la perfidie de Paunsdorf ; l'ennemi est culbuté ; on est définitivement maître de la lisière du bois et d'une ferme, qui en assure la possession.

Le général Drouot a commencé son feu avec quinze pièces ; il en a maintenant cinquante en une seule batterie avec laquelle il s'avance, sans qu'aucune troupe soit prête encore à l'appuyer. Toute la cavalerie ennemie est lancée contre elle ; nos artilleurs se saisissent de leurs fusils, et le général Drouot se voit obligé de mettre l'épée à la main ; mais les dragons de la garde, commandés par le général Letort, les grenadiers du général Laferrière-Lévêque, les vieux cuirassiers du général Saint-Germain, et les deux

régiments de gardes d'honneur, qui firent des merveilles comme élan de bravoure sous le commandement du colonel de Saluces, arrivent bientôt; la batterie est promptement dégagée et la cavalerie ennemie paie cher l'honneur de l'avoir approchée. Chaudement poursuivie jusqu'à ses lignes d'infanterie, elle n'y trouve pas l'appui qu'elle pouvait espérer. Nos cavaliers poursuivent leur course, les carrés de cette infanterie sont rompus, et là encore, les Bavares, sabrés et dispersés, reçoivent la juste punition de leur désertion aux champs de Leipzig.

Pendant ce temps, la cavalerie du général Sébastiani obtient les mêmes succès contre les Cosaques de Czernicheff.

Le général de Wrède se voit ainsi contraint de porter tous ses efforts sur la droite, pour ne pas compromettre son point de retraite et donner le temps à sa gauche de gagner le pont : on entend bientôt la fusillade dans cette direction ; elle se rapproche même ; l'Empereur pourvoit à ce danger (1). Il donne l'ordre au général Friant de faire enlever par un bataillon de chasseurs le moulin qui touche la ville de ce côté, et ne s'en trouve séparé que par une écluse ; de faire porter un bataillon de grenadiers sur notre extrême gauche, pour prendre à revers les troupes ennemies, qui s'engagent ainsi : de toutes parts la garde se porte en avant ; rien ne lui résiste ; le moulin est emporté par le bataillon de chasseurs, et le bataillon

(1) Un obus vint tomber près de l'Empereur, arrêté non loin du coude que forme la route ; il était causant avec le duc de Vicence, qui le couvre de son corps. Tous les regards se portent sur ce précieux groupe en danger ; ils expriment l'inquiétude ; heureusement, l'obus a pénétré assez avant dans le talus du fossé de la route et n'éclate pas.

de grenadiers renverse tout ce qui lui est opposé : les lignes ennemies sont entièrement rompues et nous abandonnent leurs blessés, ainsi qu'un grand nombre de prisonniers (1). La route de Francfort nous appartient, et le général de Wrède se hâte de retrouver celle d'Aschaffembourg ; la victoire de la garde est complète.

La cavalerie du général Sébastiani prend aussitôt les devants pour gagner Francfort ; quelques colonnes le suivent ; mais la plus grande partie de l'armée passe la nuit dans la forêt ; l'Empereur y établit son bivouac.

La ville de Hanau a été occupée par un détachement, au jour ; l'armée défile ; mais, après quelques lieues faites, l'Empereur apprend qu'une nouvelle bataille se livre derrière lui.

Le général Bertrand et le duc de Raguse ont laissé le général de Wrède s'engager une seconde fois au delà de la Kinzig ; ses têtes de colonnes sont culbutées comme la veille ; le général de Wrède est lui-même assez gravement blessé, et son gendre, le prince d'Oettingen, est tué : c'est une seconde victoire.

La division bavaroise qui occupait Francfort, l'a cédée aux fourriers du palais de l'Empereur, qui viennent y faire son logement dans une maison du faubourg appartenant à M. Bethmann, banquier.

On quitte Francfort le 1<sup>er</sup> novembre ; l'on passe la nuit à Hochst, et l'on arrive à Mayence le 2, au matin ; le 7, à dix heures du soir, l'Empereur part pour Paris.

Ainsi finit cette campagne, que la garde impériale avait heureusement terminée, en ajoutant un fleuron de plus à

(1) Les chasseurs Mère et Mosert, qui ont pris chacun un drapeau, sont décorés.

son drapeau ; la conclusion en appartient au baron Fain.

« La ligne du Niémen, livrée par le général Yorck ;  
« celle de la Vistule, livrée par les transactions du prince  
« de Schwartzenberg ; celle de l'Oder, livrée par le général  
« Bulow et par la défection du reste de l'armée prus-  
« sienne ; enfin, celle de l'Elbe, si longtemps disputée,  
« tels sont les échelons de cette longue retraite. L'armée  
« autrichienne, en se rangeant du côté de l'ennemi, a  
« d'abord compromis notre position en Saxe ; ensuite les  
« défections des armées saxonne et bavaoise ont éclaté  
« simultanément dans nos rangs et derrière nous ; il a  
« bien fallu alors se retirer sur le Rhin. Au milieu de tant  
« de vicissitudes, Napoléon a constamment dédaigné d'op-  
« poser la ruse à la ruse, la perfidie à la perfidie, les voies  
« de rigueur à l'insulte et à la rébellion. Trahi de tous  
« côtés par toutes les affections, par tous les intérêts, il  
« n'a voulu en appeler qu'à la force des armes.

« Pour arriver à Mayence, il a fallu combattre à  
« chaque pas, et cependant, sur l'étroit chemin où tant  
« de défections éclatantes et de sourdes trahisons resser-  
« raient sa marche et gênaient ses mouvements, des  
« trophées encore ont signalé son retour ! il se fait précé-  
« der par vingt drapeaux qu'il envoie à l'Impératrice.

« C'est aux historiens militaires à soulever le voile san-  
« glant sous lequel tant de glorieux faits d'armes sont  
« ensevelis ; que d'un œil habile et curieux ils interro-  
« gent le terrain et les débris qui le couvrent ! que les  
« généreux efforts de la vaillance et du génie soient ré-  
« vélés par eux à l'avenir ! mais surtout qu'ils fassent  
« avec justice la part du hasard et de la trahison... cette  
« tâche est belle à remplir. »

« Cette mémorable campagne, disait l'Empereur à  
« Sainte-Hélène, sera le triomphe du courage inné dans  
« la jeunesse française, celui de l'intrigue et de l'astuce  
« dans la diplomatie anglaise, celui de l'esprit chez les  
« Russes, celui de l'impudeur dans le cabinet autrichien.

« Elle marquera l'époque de la *désorganisation des*  
« *sociétés politiques*, celle de la *grande séparation des*  
« *peuples d'avec les souverains*, enfin la flétrissure des  
« premières vertus militaires, la fidélité, la loyauté,  
« l'honneur.

« On aura beau écrire, commenter, mentir, supposer,  
« il faudra toujours en arriver à ce hideux et triste ré-  
« sultat, et le temps en déroulera la vérité et les consé-  
« quences !

« Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que  
« les infamies, au fond, demeurent étrangères aux rois,  
« aux soldats et aux peuples. Elles ne sont l'ouvrage que  
« de *quelques intrigants à épée*, de quelques casse-cou po-  
« litiques, qui, sous le spécieux prétexte de secouer le  
« joug de l'étranger et de reprendre l'indépendance na-  
« tionale, n'ont au fait que vendu et livré sciemment  
« leurs maîtres particuliers à des cabinets rivaux et con-  
« voiteurs ! C'est un roi de Saxe, le plus honnête homme  
« qui ait jamais tenu un sceptre, qu'on dépouille de la  
« moitié de ses provinces ; c'est un roi de Danemark, si  
« fidèle à tous ses engagements, dont on saisit une cou-  
« ronne ; voilà pourtant le retour à la morale ! son triom-  
« phe ! et voilà la justice distributive d'ici-bas.

« Du reste, j'aime à le répéter pour l'honneur de l'hu-  
« manité et même des trônes, au milieu de tant d'infamies,  
« jamais ne se trouvèrent plus de vertus. Je n'eus

« pas un instant à me plaindre de la personne individuelle  
« des princes mes alliés. Le bon roi de Saxe me demeura  
« fidèle jusqu'à extinction; le roi de Bavière me fit  
« loyalement prévenir qu'il n'était plus le maître; la gé-  
« nérosité du roi de Wurtemberg se fit particulièrement  
« remarquer. Le prince de Bade ne céda qu'à la force et  
« au dernier instant. Tous, je leur dois cette justice,  
« m'avertirent à temps, afin que je pusse me garantir de  
« l'orage... »

(*Mémorial de Sainte-Hélène*, LE COMTE DE LAS-CAZES, T. 6, p. 35.)

---

## CHAPITRE VIII.

(1814).

L'histoire demandera à ces grands apôtres de liberté idéale, si un peuple ne doit pas mettre l'indépendance de son sol au premier rang de ses libertés, et si, pour permettre à des déclamateurs de tribune d'enchaîner tous les actes de l'administration, il faut commencer par souffrir la présence des phalanges étrangères au sein de l'Etat, et recevoir la loi des pandours pour avoir le plaisir de la dicter à son propre gouvernement. Malheur au peuple dupe de pareilles aberrations !...

L'invasion trouvait néanmoins quelques contradicteurs qui redoutaient nos places fortes et notre énergie, et à qui la divergence d'intérêts politiques n'échappait pas; la question fut décidée affirmativement *par les démarches d'un comité d'intrigants qui encouragèrent à la ruine de leur pays pour satisfaire des ambitions personnelles, et qui envoyèrent des agents à Francfort pour dévoiler aux*

*alliés la facilité qu'ils trouveraient à pousser jusqu'à Paris (1).*

« Entourée de débris, la France lève une tête menaçante : elle était moins puissante, moins forte, moins riche, moins féconde en ressources en 1792, quand ses levées en masse délivrèrent la Champagne ! en l'an VII, quand la bataille de Zurich arrêta une nouvelle invasion de toute l'Europe !... en l'an VIII, quand la bataille de Marengo acheva de sauver la patrie !... »

*(Discours de M. le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély, au Corps législatif.)*

L'Empereur, parti de Mayence le 7 novembre 1813, était à Paris le 9; son premier soin fut de s'occuper des besoins de l'armée : des commandes sont faites aux dépôts de remonte, aux fonderies, aux manufactures d'armes, aux ateliers d'habillements, partout; mais l'argent manque pour ces renouvellements; l'Empereur fait prendre *trente millions* de son trésor privé pour subvenir à ces besoins, ils sont versés par M. de la Bouillerie, trésorier de la couronne, dans les caisses de l'Etat (2). Les représentations faites à l'Empereur de réserver cette ressource comme pouvant assurer le sort de sa famille contre les

(1) Le général de Jomini, *Vie politique et militaire de Napoléon*, tome IV, p. 510 à 519.

(2) Il n'est à ma connaissance qu'un seul prince, le roi Louis-Philippe, qui ait ainsi sacrifié son avenir personnel aux intérêts et à la prospérité de la France, sans parler des nombreux bienfaits qu'il se plaisait à répandre, tout en s'opposant à leur publicité. La reine le dépassait dans cette sainte mission de charité et de secours au malheur. Leurs fils, animés des mêmes sentiments, étaient solidaires de toutes leurs bonnes actions, et joignaient à leurs actes de bienfaisance de glorieuses actions. Tlemcen, les Portes-de-Fer, Constantine, la Smala, Saint-Jean-d'Ulloa, Tanger, Mogador, appartiennent à l'histoire de notre gloire, comme les noms d'Orléans, de Nemours, de Joinville et d'Aumale.

Comte FRIANT.



grands revers dont elle est menacée, sont rejetées comme *trop personnelles*.

Des propositions de paix avaient été faites et la réunion d'un congrès à Manheim avait été acceptée par l'Empereur; mais les espérances que cette acceptation avait fait concevoir, allèrent en s'affaiblissant chaque jour; les alliés s'opposaient à ce que la négociation suspendit les opérations militaires; il devenait évident que des changements étaient survenus à la fin de novembre dans la politique des alliés et que bientôt ils commenceraient les hostilités, et, en effet, les souverains alliés publièrent, le 21 décembre, de nombreuses proclamations pour en annoncer la reprise. Le général autrichien Bubna ne tient compte de la neutralité de la Suisse, traverse son territoire en violation des traités (1), et le maréchal Blücher, dont le corps était rassemblé à Francfort, passe le Rhin sur trois points, il s'avance sur Nancy et les Vosges.

« Alors commença cette campagne à jamais célèbre qui assure l'immortalité à cette poignée de braves qui ne désespérèrent pas du salut de la patrie. » (2) Ce fut la division vieille garde qui soutint le premier combat contre ces masses envahissantes, dans une rencontre qui eut lieu à Langres, le 16 janvier; dans sa retraite, elle

(1) « On a attribué cette invasion au général de Jomini, qui n'a cessé d'ex-citer l'Empereur de Russie à l'empêcher. Loin d'avoir contribué à l'envahissement de sa patrie, il a même opiné, en 1813, contre celle de la France, *comme contraire aux intérêts futurs de la Russie, parce qu'elle devait donner trop de prépondérance aux Anglais*, en ôtant à la France tous moyens de lutte contre eux. Si la marche sur Paris fut un triomphe mémorable, *est-il prouvé que les fruits en aient été bien satisfaisants?* »

(Le général de Jomini, t. IV, p. 523.)

NOTA. — Le général de Jomini écrivait ces quelques lignes en 1827, comment se serait-il exprimé en 1855 ?

(2) Le général de Jomini, *Vie Politique*, etc., t. IV, p. 523.

arrêta encore l'ennemi aux combats de Colombey-les-deux-Eglises et Bar-sur-Aube. Le 25 janvier, le maréchal duc de Trévise, commandant les corps de la garde, avait son quartier général à Vandœuvres. Le 26 il se rapproche de Vitry, et le 27, à quatre heures du matin, le général Friant se met en marche avec les deux divisions de la garde, laissant un bataillon de grenadiers à Saint-Parre pour couvrir son mouvement ; le quartier général du maréchal vint s'établir à Troyes.

Après les journées de Brienne et de la Rothière (1), auxquelles la vieille garde n'assista pas, l'armée française repasse l'Aube le 2 février, coupe le pont de Lesmont qu'elle venait de rétablir, et le duc de Raguse, resté sur l'autre rive pour protéger la marche de l'armée, rencontre le général de Wrède, à la tête de ses Bavaois, qui veut lui barrer le passage de la Voire, au village de Rosnay : Encore les transfuges de la bataille de Leipzig ! comme à Hanau, la même vengeance les atteint, ils y reçoivent de nouveau la punition de leur perfidie... Le duc de Raguse met l'épée à la main, sa petite armée s'élançe à sa suite la baïonnette en avant et passe une fois de plus sur le ventre de ces infidèles alliés.

Tandis que le duc de Raguse effectue aussi victorieusement sa retraite par la rive droite de l'Aube sur Arcis, le gros de l'armée continue la sienne par la rive gauche ; elle s'arrête au village de Piney, et le lendemain arrive de bonne heure à Troyes. Le duc de Trévise était sorti de la ville avec la vieille garde pour se porter au devant de l'Empereur ; le général Friant, en position sur la route, prend avec sa division l'arrière-garde de l'armée : le

(1) Voir le baron Fain, p. 87, 88 et 89.

même jour , 3 février , le duc de Trévise bat le corps de Lichtenstein au pont de Cléry, et le 4 , repousse les généraux Colloredo , Nostiz et Bianchi , dans leur attaque contre les ponts de la Barce.

COMBAT DE CHAMP-AUBERT.

L'Empereur quitte Troyes le 6, pour venir occuper le soir le hameau des Grès; le 7, il repasse la Seine, à Nogent, avec la vieille garde qui vient s'établir à Ville-noxe le 8 et se trouve à Sézanne le 9; le 10 on se dirige sur Champ-Aubert: en arrivant au village de Baye, on donne sur la division russe du général Alzuwief, le combat s'engagea aussitôt, il était neuf heures du matin; Baye est enlevé, et l'ennemi, serré de près, est poursuivi jusqu'à Champ-Aubert, où toutes ses forces se trouvent rassemblées; malgré ses efforts, il est mis dans une déroute complète: la moitié de cette division est détruite, l'autre fuit sur Etoges et Châlons, pressée par le duc de Raguse. Le général Alzuwief, lui-même, est pris avec trois mille hommes et vingt pièces de canon; quinze cents Russes furent tués.

A Champ-Aubert, l'Empereur se trouve sur la ligne de retraite du général Sacken, qui se retire sur Montmirail à la nouvelle de la défaite d'Alzuwief; il laisse le maréchal Marmont continuer sa poursuite sur Etoges, avec ordre d'arrêter le plus longtemps possible le maréchal Blücher, qui s'était rendu dans la matinée du 11, de Vertus à Fère-Champenoise, et revient de sa personne avec le reste de ses troupes à Montmirail.

Le général Nansouty était entré à Montmirail avec sa cavalerie, le 10, dans la nuit; après en avoir chassé

cinq à six cents Cosaques , il avait poussé ses avant-postes jusqu'à Pomessous, Marchais et l'Epine-aux-Bois.

BATAILLE DE MONTMIRAIL.

L'Empereur traversait Montmirail, le lendemain 11, à dix heures du matin, au moment où le général Sacken commençait à déboucher de Vieux-Maisons, et déjà quelques pièces en batterie envoyaient leurs boulets sur le groupe de l'Empereur, qui s'était porté sur la route, à quelques cents pas en avant de la ville.

Le général Sacken déploie ses troupes sur les hauteurs de l'Epine-aux-Bois et se couvre par quarante pièces de canon ; il dispose de vingt-deux mille hommes, dont cinq mille de cavalerie : nos avant-postes se retirent de la ferme du Buisson que l'ennemi vient occuper ainsi que le village de Marchais : le combat s'engage avec vigueur et s'étend promptement sur toute la ligne ; il devient acharné au village de Marchais, attaqué par la division Ricard ; c'est à cette brave division qu'est échue cette difficile mission, elle s'en acquitte vaillamment. Ce village fut pris et repris plusieurs fois, deux bataillons de la garde vinrent former la réserve du général Ricard en avant de Tremblay.

A trois heures se montre le corps prussien du général Yorck, il débouche par la route de Château-Thierry et vient prendre sa ligne de bataille au village de Tourneux : la tête de cette colonne est aux ordres du général Pirch ; elle présente sept à huit mille hommes et une batterie d'artillerie ; mais, au même instant, apparaît le maréchal Mortier, sortant de Montmirail avec la 2<sup>e</sup> division vieille garde, aux ordres du général Michel (environ deux mille

hommes) et les douze cents gardes d'honneur du général Defrance.

Le général Friant venait de prendre position à gauche de la ferme des Gréneaux ; ses vieux grenadiers et chasseurs, massés le long des bâtiments de cette ferme, abrités contre la mitraille de la batterie russe, attendaient les derniers ordres de l'Empereur pour marcher en avant.

Le maréchal Ney arrive bientôt, il dirige le mouvement général de l'attaque qui va décider du succès.

Le général Guyot doit fournir sa charge de cavalerie, d'abord par la grande route, puis rabattre sur la droite,

Deux bataillons de vieille garde, aux ordres du maréchal Lefebvre, se sont portés à gauche de la route ; ils doivent emporter à la baïonnette, conjointement avec la division Ricard, le village de Marchais.

Le général Defrance avec ses gardes d'honneur suivra le général Guyot, pour prendre ensuite à gauche et tomber sur les colonnes russes qui sortiront de Marchais.

Le signal donné, ces différents corps quittent leurs positions, s'élancent avec ensemble, aux cris de vive l'Empereur, sur celles de l'ennemi. Le maréchal Ney et le général Friant arrivent à la Haute-Epine au pas de course ; tout ce qui se trouve devant eux prend la fuite, l'artillerie débordée est enlevée. Le général Guyot, avec les grenadiers à cheval de la garde, a rompu la cavalerie ennemie au premier choc, il se jette ensuite sur l'infanterie, et cette dernière, prise à revers, se met en pleine déroute.

De l'autre côté de la route, le village de Marchais est enlevé pour la dernière fois ; les gardes d'honneur tombent bravement sur les colonnes russes qui en sortaient et les dispersent.

Le maréchal Mortier est aussi parvenu à ramener ver-

tement le général Pirch, de Tourneux sur Fontenelle, d'où ce général gagne Villefort à grande peine couvert par sa cavalerie.

L'ennemi ainsi rompu sur tous les points, se met en retraite à travers champs, après avoir perdu vingt-six pièces de canon et quatre mille des siens tués ou prisonniers.

Trente mille hommes viennent de fuir devant douze mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, hommes et chevaux harassés par la fatigue et qui, cependant, les poursuivront encore le lendemain.

L'armée prend ses bivouacs et allume ses feux; le quartier général est à l'Épine-aux-Bois, l'Empereur occupe la ferme des Gréneaux.

#### COMBAT DE CHATEAU-THIERRY.

Le lendemain 12, les vaincus sont vivement poursuivis; leur arrière-garde, atteinte au plateau et au défilé de la Noüe, prétend défendre cette position aussi bien que le défilé; elle est enfoncée par la cavalerie de la garde aux ordres du général Nansouty; une partie est jetée dans la Marne, l'autre est sabrée jusque dans les avenues de Château-Thierry. Un dernier espoir reste à l'ennemi, c'est de couper le pont pour mettre la Marne entre lui et les attaquants, mais c'est en vain; nos troupes pénètrent dans le faubourg pêle-mêle avec lui; il est suivi jusqu'au delà du pont qu'il ne traverse que dans le plus grand désordre. Le duc de Trévise, avec sa 2<sup>e</sup> division vieille garde, se met à la suite des fuyards et les poursuit jusqu'à Rocourt, route de Soissons.

Cette journée coûte encore à l'ennemi au delà de trois mille hommes.

L'Empereur a couché dans une maison de campagne dépendant du village de Nesle ; il descend le 13 au matin à Château-Thierry, et prend son logement à l'auberge de la poste, dans le faubourg de Châlons ; il y reste jusqu'à minuit, monte à cheval, laissant le duc de Trévise sur la route de Soissons, et revient sur Montmirail rejoindre le général Friant resté à cette position avec ordre d'appuyer au besoin le corps du duc de Raguse.

#### COMBAT DE VAUX-CHAMPS.

Le 13, le maréchal Blücher, contenu d'abord par le duc de Raguse, s'était mis en mouvement dans la direction de Montmirail, après avoir appelé à lui les corps de Kleist et de Langeron ; le duc de Raguse avait dû se replier devant des forces aussi imposantes ; il se trouvait, le 14 au matin, en arrière de Vaux-Champs : à l'arrivée de l'Empereur, il était huit heures, les cris des soldats annoncent sa présence : le corps du duc de Raguse fait volte-face, prend position et le combat commence : le village de Vaux-Champs est emporté ; le maréchal prussien, qui se trouve attaqué au moment où il croit poursuivre, ordonne la retraite, elle devient bientôt désastreuse. La cavalerie du général Grouchy enfonce les carrés d'infanterie qu'elle rencontre en avant d'elle, les colonnes ennemies, débordées et prises en queue, éprouvent des pertes accablantes, elles gagnent Etoges sans pouvoir se rallier.

Le maréchal prussien se retire sur Châlons, après avoir

perdu dans cette journée , dix drapeaux , quinze pièces de canon et près de huit mille hommes tués ou prisonniers. Les généraux Yorck et Sacken ne les rejoignirent qu'après avoir fait le grand détour par Reims ; il ne fallait rien moins qu'une puissante diversion pour sauver cette armée d'une perte totale, *cette faveur lui fut accordée.*

Pendant cette semaine de glorieux combats , la grande armée des souverains alliés avait mis le temps à profit ; le prince de Schwartzenberg , après avoir forcé le passage de la Seine à Pont, Bray et Nogent, s'avançait sur Nangis ; de l'autre côté de la Seine , le général Alix avait dû abandonner Sens , le corps du général autrichien Bianchi marchait sur Fontainebleau ; Paris était menacé , il devenait urgent de pourvoir à ce danger.

L'Empereur laisse aux ducs de Raguse et de Trévise le soin de contenir les Prussiens entre la Marne et la Seine , avec le général Grouchy et trois mille chevaux en réserve à la Ferté-sous-Jouarre ; il retourne à marches forcées sur la Seine , suivi de sa vieille garde et du corps du duc de Tarente : le 15 il est à Meaux , le général Friant n'y arrive que fort avant dans la nuit , sa division n'y prend que quelques heures de repos.

Le 16, de grand matin, on quitte Meaux pour traverser la Brie par le chemin de Crécy et Fontenay ; les soldats sont harassés , mais les habitants des villages voisins couvrent cette route de leurs charrettes , et font ainsi doubler les étapes à nos braves ; on se hâte , le canon se fait entendre dans la direction que l'on suit , le combat est engagé dans la plaine de Guignes depuis midi , l'armée vient de faire trente lieues en trente-six heures.

Les ducs de Bellune et de Reggio avaient défendu le



passage de la Seine avec honneur pour nos armes ; là, comme dans presque tous les engagements de cette campagne, la bravoure et le courage se trouvaient opposés au grand nombre : toujours combattant de position en position, ces deux maréchaux s'étaient repliés par Nangis sur Guignes, derrière l'Yères, et défendaient encore le chemin de Chaulnes, par lequel l'Empereur devait arriver : son avant-garde apparut au moment où l'ennemi y avait déjà ses tirailleurs.

L'arrivée de l'Empereur donne à nos combattants une nouvelle énergie, l'ennemi est arrêté court. Le quartier impérial s'établit dans Guignes, et les vieux grenadiers du général Friant prennent leurs bivouacs.

#### COMBATS DE MORMANT ET NANGIS.

Le 17, au matin, l'armée se porte en avant dans la direction de Mormant, le maréchal Victor formant tête de colonne, soutenu de la cavalerie Kellermann et Milhaud. Le comte Pahlen occupait Mormant avec l'avant-garde de Wittgenstein : vigoureusement attaquée, cette avant-garde est enlevée presque en entier ; les colonnes d'attaque avaient pris le pas de course, abordé Mormant de front, y avaient pénétré battant la charge et tout avait plié devant elles : le général Drouot, avec l'artillerie de la garde, couvrait de son feu les masses ennemies en retraite : la déroute avait commencé à la suite de l'attaque de l'infanterie, et la cavalerie, qui avait tourné la ville au même moment, l'avait complétée. Ainsi refoulés sur tous les points, les différents corps ennemis laissent depuis Mormant jusqu'à Provins les chemins couverts de morts et de débris.

Ne pouvant plus rallier l'infanterie, la cavalerie ennemie se retirait sur Nangis; mais, atteinte par le général Piré, elle est culbutée, perd six pièces de canon et quelques centaines de prisonniers.

Les Russes ont pris la route de Provins, poursuivis par le duc de Reggio et le comte de Valmy, le duc de Tarente a pris la direction de Bray et le duc de Bellune se dirige sur Montereau, avec ordre de s'emparer du pont le soir même. Arrivé à la hauteur de Valjouan, il rencontre la division bavaroise du général Lamotte, qu'il fait attaquer par son infanterie tandis que le général Bordesoulle la fait charger par ses cuirassiers. Les Bavarois cherchent à gagner Donnemarie; mais le général Gérard marche sur eux à la baïonnette, les met en désordre, et les pousse l'épée dans les reins au delà de Villeneuve-le-Comte et de Donnemarie.

Dans ces deux combats, l'ennemi perdit trois mille hommes et quatorze pièces de canon.

L'Empereur établit son quartier général au château de Nangis; la division vieille garde vint bivouaquer en avant de la ville.

La division bavaroise ainsi rencontrée et battue par le général Gérard avant Donnemarie, avait retardé la marche du duc de Bellune; l'extrême fatigue des troupes lui avait fait arrêter la poursuite de cette division ennemie qui en avait profité pour se rallier. Le maréchal ne se présenta que le lendemain 18, pour occuper les positions en avant de Montereau; il n'était plus temps, le prince Eugène de Wurtemberg s'en était emparé la nuit. On le trouva fortement établi sur le plateau de Villaron et Saint-Martin, et plus en arrière, sur les hauteurs de Surville, qui

dominent la ville et les ponts, et couvert par une nombreuse artillerie ; il fallait combattre de nouveau.

BATAILLE DE MONTEREAU.

Le duc de Bellune, après avoir formé ses colonnes d'attaque, les dirigea contre les lignes ennemies ; deux fois Villaron est pris et repris, le général Château cherche à tourner les hauteurs de Surville pour arriver aux ponts ; cette attaque, faite dans des conditions favorables ; lui donne l'espérance du succès, lorsqu'il est frappé mortellement : sa perte arrête l'élan de sa brigade, elle rétrograde et ce mouvement de retraite fait échouer la troisième tentative sur Villaron.

L'Empereur, instruit de la non-occupation de Montereau, s'y porte avec ses escadrons de service, se faisant suivre de sa vieille garde.

Il est une heure lorsque les colonnes se forment pour l'attaque, les hauteurs de Surville sont enlevées avec l'entrain que donne toujours la présence de l'Empereur, et les deux bataillons vieille garde du général Friant, qui appuyaient les colonnes, précipitent la retraite des Wurtembergeois. L'artillerie de la garde établit promptement ses batteries sur ces hauteurs (1) ; de cette position, elle peut écraser de son feu l'ennemi entassé dans Montereau et mitrailler les ponts ; le général Pajol pousse une charge à fond dans le faubourg qu'il traverse ; pour en

(1) Dans ce combat, au moment où l'ennemi fait tous ses efforts pour éteindre le feu de notre artillerie, l'Empereur a mis pied à terre, est entré dans une batterie dont il pointe lui-même les pièces et commande le feu. Les boulets sifflent autour de lui comme les vents qui précèdent les orages ; les soldats murmurent de le voir ainsi s'exposer aux coups de l'ennemi ; il se retourne en riant, et leur dit : « Allez, mes amis, ne craignez rien, le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu. »

arrêter l'effet, le prince de Wurtemberg fait avancer sa réserve, le prince de Hohenlohe qui la commande est tué, et le désordre, qui était déjà dans les rangs ennemis, s'en augmente.

Le général Gérard a également pénétré dans le défilé, à la tête des gardes nationales bretonnes ; il s'est emparé du faubourg, ce qui permet à la cavalerie du général Pajol de poursuivre son succès : elle franchit au galop le pont de la Seine que l'ennemi n'a pas le temps de faire sauter, et, malgré le dévouement de quelques compagnies d'élite, qui sont en partie détruites en voulant lui barrer le passage, elle chasse les fuyards devant elle jusque dans la ville, y entre pêle-mêle avec eux suivie des escadrons de service et de la division de jeune garde du général Duhesme accourant au pas de charge : les Wurtembergeois sont ainsi talonnés jusqu'à Marolles.

Ce combat, un des plus brillants de la campagne, coûte à l'ennemi quatre drapeaux, six pièces de canon et près de huit mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

L'Empereur prend son quartier général au château de Surville, et la garde vient occuper Montereau.

Le 19, le général Gérard est sur les pas de la colonne autrichienne qui abandonne Fontainebleau ; le général Friant passe la Seine avec ses grenadiers, refoule entre l'Yonne et la Seine les corps ennemis qui ont défendu Montereau, et les ducs de Tarente et de Reggio s'avancent sur Bray et Nogent.

Le 20, l'Empereur s'est arrêté le matin à Bray, il arrive le soir à Nogent où il retrouve le corps du duc de Reggio qui a suivi la route de Provins : Nogent était à l'état de ruines ; le général Bourmont, et après lui le co-

lonel Voirol, avaient disputé ce passage de la Seine pendant trois jours au corps de Pahlen, et à ceux des généraux Wittgenstein et de Wrède de l'armée du prince de Schwartzenberg.

Au milieu de ce désastre, le cœur, moins oppressé, se repose : les sœurs de charité de cette ville n'ont point quitté leur hôpital, nos blessés y ont été recueillis ; l'Empereur les fait appeler ainsi que le curé pour les remercier et leur laisse un premier don de deux mille francs.

Le 22, la marche de l'armée se continue sur Troyes. Poursuivis dans toutes les directions, la retraite des alliés se change en déroute à mesure que leurs colonnes reprennent la grande route : l'encombrement amène la confusion, et les routes des Vosges se couvrent de voitures et de fuyards, dont une partie recule jusqu'au Rhin. Cent mille hommes se retirent ainsi devant l'Empereur qui n'en a pas quarante mille.

#### COMBAT DE MÉRY.

Cependant, en arrivant à Méry, on trouve cette petite ville occupée ; le général Boyer s'y porte avec une division de jeune garde, le combat s'anime dans une proportion telle que l'on s'en étonne : on apprend bientôt que l'on a devant soi toute l'armée de Silésie : le maréchal prussien arrivait de Châlons par Arcis, et venait d'opérer sa jonction avec le prince de Schwartzenberg : le corps de Sacken, que le général Boyer a devant lui, est à Méry depuis le 21. Vivement pressés, les Russes mettent le feu au pont ; mais cette nouvelle difficulté ne ralentit pas l'ardeur des nôtres ; au moment où l'Empereur prend sa

place au feu pour reconnaître lui-même la position ennemie, une brigade de jeune garde franchit audacieusement la rivière sur les poutres encore fumantes du pont brûlé : le combat dure jusqu'à la nuit ; le maréchal Blücher y assista en personne et fut blessé légèrement à la jambe. En se retirant, les Russes incendièrent Méry (1).

Le prince de Schwartzenberg ayant repris le chemin de Vandœuvres dans la nuit du 23, le maréchal Blücher se trouve isolé de nouveau ; il se décide alors à repasser l'Aube à Baudemont et Anglure.

L'Empereur passe la nuit au hameau de Châtres, dans la chaumière d'un charron : c'est dans cette modeste demeure qu'il reçoit un aide de camp du prince de Schwartzenberg et que s'y prépare l'armistice de Lusigny : cette dernière espérance de paix n'est qu'un leurre, les intentions de l'ennemi sont les mêmes qu'au Congrès de Châtillon (2).

Le 23, dans l'après-midi, l'Empereur est devant Troyes avec sa garde ; la ville est encore occupée par les Russes qui soutiennent le combat jusqu'au soir : ils proposent alors de remettre les portes de la ville le lendemain à la

(1) La devise du général Sacken est celle-ci :

« Piller, brûler, violer, c'est le droit de la guerre. »

(POUGIAT, page 39, *Invasion et séjour des armées étrangères dans le département de l'Aube, en 1814 et 1815.*)

(2) « C'était dans le seul intérêt de l'Angleterre que les propositions faites à Francfort n'avaient pas eu de suites. Cette puissance, qui faisait des sacrifices inouis depuis vingt ans, pour consolider son empire en Asie, en Amérique et sur les mers, par la chute du seul adversaire qui songeait à la combattre, ne s'inquiétait des succès des alliés en Allemagne qu'autant qu'ils se rapprochaient du but constant de ses efforts.

« L'invasion de la France avait donc été décidée dans le conseil des souverains, à Francfort, dans le seul but de lui arracher cette Belgique dont tous lui avaient consacré la cession par vingt traités. »

(Le général de JOMINI, *Atlas Portatif*, p. 60.)

pointe du jour en cessant toutes hostilités ; l'Empereur donne son consentement, préférant le salut de Troyes à toute considération militaire ; il revient établir son quartier général dans une maison du faubourg de Noues.

Le lendemain 24, il rentre dans Troyes, il est accueilli par les acclamations les plus vives ; c'est une entrée triomphale que les habitants improvisent à leur libérateur.

Du 24 au 27, l'ennemi est toujours poursuivi l'épée dans les reins ; le quartier général autrichien rétrograde jusqu'à Colombey, la garde russe est en retraite sur Langres, le corps de Lichtenstein sur Dijon et les souverains alliés se sont retirés à Chaumont-en-Bassigny.

Le 26, l'Empereur apprend dans la nuit que le maréchal Blücher s'avance de nouveau sur Paris par les deux rives de la Marne ; en peu d'heures ses dispositions sont changées, il quitte Troyes le 27 au matin, pour se porter par Arcis-sur-Aube et Sézanne sur les traces de l'armée prussienne ; les ducs de Tarente et de Reggio doivent tenir tête à l'armée autrichienne.

Les troupes qui le suivent passent l'Aube à Arcis, prennent à gauche par la traverse qui conduit à Sézanne ; on bivouaque non loin de Fère-Champenoise, la garde à Herbisse où l'Empereur s'est arrêté. Le 28, on s'établit à Esternay, après avoir passé Fère-Champenoise à moitié chemin de la Ferté-Gaucher : le lendemain, 1<sup>er</sup> mars, l'armée traverse cette petite ville dès le matin, continue sa marche sur Rebais et de Rebais sur la Ferté-sous-Jouarre ; mais des hauteurs de Jouarre, l'Empereur aperçoit l'armée prussienne de l'autre côté de la Marne et les ponts rompus ; le maréchal Blücher avait été prévenu sans doute de l'arrivée de l'Empereur par la cavalerie du gé-

néral Tettenborn, dont un détachement avait été rencontré près de Fère-Champenoise.

Les ponts rétablis, le passage de la Marne s'effectue dans la nuit du 2 au 3; l'armée se dirige par la grande route de Châlons jusqu'à Château-Thierry, où elle prend à gauche la route de Soissons : les ducs de Trévise et de Raguse, qui se trouvaient à Meaux et Lisy, se portent de nouveau à la suite du maréchal prussien en retraite, par la Ferté-Milon sur l'Aisne; ils entament le 2 son arrière-garde au défilé de Mareuil; ils doivent tourner l'ennemi par notre gauche, l'un par la route de Villers-Cotterets, l'autre par Neuilly-Saint-Front, marchant également sur Soissons : Blücher va se trouver pressé de toutes parts, à gauche par les troupes des ducs de Trévise et de Raguse, à droite par l'Empereur qui va lui intercepter les routes de Châlons et de Reims, ayant derrière lui la Marne et devant lui l'Aisne, dont Soissons est la clef; cette ville a été mise à l'abri d'un coup de main, au dernier passage de l'Empereur. L'ennemi allait donc se trouver dans une position des plus critiques; mais le général commandant à Soissons, intimidé par les généraux Bulow arrivant de Belgique, et Winzingerode venant des Ardennes, et dont la jonction vient de s'opérer, à ce moment important, par un singulier hasard, sur l'autre rive de l'Aisne, avait ouvert ses portes le 3, bien qu'entendant le canon de l'Empereur se rapprocher : il venait ainsi de sauver d'une perte certaine cette armée de Silésie, qui, une première fois déjà, avait éprouvé la puissance des combinaisons de l'Empereur. Ce général se nomme Moreau ! Son successeur, le colonel Gérard, avec moins de moyens, défendra aussi la ville contre une armée, et ne la rendra pas.

Le maréchal prussien, heureux de ce coup de fortune,



qui ne devait pas encore être le dernier, passe l'Aisne dans la nuit du 3 au 4 et prend position sur la rive droite de cette rivière entre Soissons et Craone.

Dans l'ignorance de ce qui vient de se passer à Soissons, l'Empereur continue son mouvement le 4, par Fère-en-Tardenois et Fismes, interceptant à ce point la route de Soissons à Reims; c'est là qu'il apprend l'abandon de Soissons et la perte de ses espérances (1).

L'ennemi s'était emparé de la ville de Reims, il importait à l'Empereur de la reprendre; il détache le général Corbineau avec la cavalerie du général Laferrière-Lévêque, dans la nuit du 4 au 5; le lendemain, à quatre heures du matin, le général Corbineau en était maître: après ce succès, l'Empereur laisse le duc de Trévise devant Soissons et dirige son avant-garde sur Béry-au-Bac pour surprendre le passage de l'Aisne, point où la route de Reims à Laon traverse cette rivière sur un pont récemment construit. L'ennemi ne résiste pas à la cavalerie du général Nansouty, qui le rejette en désordre sur Corbeny, après avoir forcé ce passage. Le colonel russe Gargarin est fait prisonnier dans ce combat.

L'Empereur s'arrête à Béry-au-Bac; il s'est ainsi porté sur la gauche de l'ennemi avec l'espoir de le couper de Laon et de le resserrer dans l'angle formé par l'Aisne et

(1) « Si les manœuvres de l'empereur des Français menaçaient l'armée de Blücher, d'immenses moyens se préparaient de toutes parts pour soutenir ce dernier, et la fortune se mettait de la partie pour le tirer d'embarras.

« Les corps alliés se succédaient, sur le territoire français, comme *les vagues de l'Océan*.

« La capitulation de Soissons et l'arrivée des renforts qui, seuls, surpassaient la force de son armée, laissaient peu de chances pour la réussite du beau plan de l'empereur Napoléon. »

(Le général de Jomini, *Atlas portatif*, p. 61.)

Quelle gloire de vaincre avec de tels éléments!

l'Oise ; mais, cette fois, il ne veut plus fuir ; *rassuré par sa supériorité numérique*, il a résolu de prendre l'offensive ; ses colonnes se portaient en avant le 6, lorsque l'Empereur s'avançait dans cette même direction et fait halte à Corbeny, prévenu par ses reconnaissances qu'il avait devant lui les corps de Woronzof, de Wintzingérode et de Sacken ; l'armée prit position entre ce bourg et Laon.

Le maréchal Blücher s'arrêta à son tour. Malgré toutes les forces dont il disposait, son armée vint occuper les hauteurs de Craone, montagne qui se rattache à une chaîne de collines se prolongeant à notre gauche, entre le cours de l'Aisne et la route de Laon ; les flancs de cette montagne sont inaccessibles, et le plateau existant à son sommet n'est attaquable que de front, encore, pour y arriver, de grands obstacles doivent être surmontés, et l'ennemi les a augmentés par soixante pièces d'artillerie, la plupart de position, dont il s'est couvert.

C'est de ce poste avantageux que nos braves doivent le déloger ; les pertes seront cruelles, l'Empereur n'a pas trente mille hommes, l'ennemi en a cent mille sous les armes, dont une partie, il faut le dire, manœuvre sur notre droite ; l'avant-garde de la petite armée de l'Empereur occupe Craone, à mi-côte de la position ennemie.

#### BATAILLE DE CRAONE.

Le 7, au matin, l'armée débouche de Craone et de Corbeny, par l'abbaye de Vaucler et Ailles, sur le corps de Woronzof, qui tenait l'étendue du plateau à son point le plus resserré. L'artillerie légère de la garde a commencé

le combat en attendant l'arrivée des corps des maréchaux Victor et Mortier ; le maréchal Ney prend ce feu pour le signal de l'attaque, il se porte aussitôt contre la gauche des Russes, par la vallée de la Lette ; trop prompt à s'engager, il doit attendre le maréchal Victor, appelé à le renforcer, et souffre du feu de l'ennemi. Aussitôt son arrivée, le maréchal Victor attaque la ferme d'Heurtebise ; mais à peine a-t-il formé quelques bataillons et fait mettre quelques pièces en batteries, qu'une balle lui traverse la cuisse ; une canonnade des plus vives s'engage ; le général Nansouty, commandant la cavalerie de la garde, s'avance contre la droite ennemie, privé de son artillerie retardée par les mauvais chemins ; la cavalerie russe, soutenue par des batteries de position, lui fait tête ; le général Grouchy, commandant la cavalerie de l'armée, a gagné le flanc gauche des Russes, en tournant le petit bois de Saint-Martin ; il est atteint, comme le maréchal Victor, d'une balle à la cuisse ; le général Laferrière-Lévêque, colonel des grenadiers à cheval de la garde, est frappé d'un boulet qui lui emporte la jambe ; cette suite de chefs mis ainsi hors de combat, arrête pour quelque temps l'exécution des manœuvres commencées.

Le général Charpentier a remplacé le maréchal Victor, et le général Belliard a pris le commandement de la cavalerie.

L'artillerie de la garde se met enfin en batterie au point indiqué par le général Drouot ; la supériorité de son feu sur celui de l'ennemi est bientôt reconnue : à ce moment, l'Empereur ordonne au maréchal Ney et au général Charpentier de se porter sur Ailles ; le général Friant, avec la vieille garde, secondera le général Charpentier, et le gé-

néral Colbert, avec les lanciers de la garde, chargera sur le plateau ; le général Nansouty doit étendre sa cavalerie dans la vallée de Vassogne ; ces dispositions amènent le succès.

Le maréchal Ney entraîne ses soldats de quinze jours à cette attaque définitive, les Russes reculent, abandonnant leur position ; le général Woronzof opère sa retraite sur Cerny, l'artillerie de la garde éclaircit les rangs de sa colonne. Le général Belliard a repoussé la cavalerie ennemie et menace sa droite, tandis que le maréchal Ney poursuit sa gauche avec non moins d'ardeur vers Ouarmont, et la rejette sur le chemin de Chevrigny, où elle passe la Lette, criblée de notre mitraille.

La droite de Woronzof se rallia au corps de Sacken, vers Chavignon, où la division Roudsewich, qui évacuait Soissons, vint les rejoindre. Tous ces corps continuèrent, dans la nuit, leur mouvement de retraite sur Laon ; l'ennemi n'eut pas moins de six mille hommes hors de combat ; notre perte fut à peu près égale, et cette victoire, si longtemps disputée, ne laissa d'autres trophées que les blessés, les morts et les mourants de l'ennemi.

L'Empereur descend du champ de bataille, établit son quartier impérial au petit village de Bray, en Laonnais ; c'est sur ce champ de bataille même que l'Empereur reçut, par M. de Rumigny, les dépêches de Châtillon, contenant les décisions prises par les alliés dans les dernières conférences.

« Les prétentions que la France vient de montrer à Lu-  
« signy sont qualifiées d'infractions aux bases de la négo-  
« ciation ; on veut maintenant que le duc de Vicence ne  
« songe plus à discuter, il faut qu'il souscrive à la con-

« dition des anciennes limites, ou bien qu'il remette son  
« contre-projet, et déjà l'on parle hautement de se séparer  
« si la France représente des articles contraires aux bases  
« dont on ne veut plus se départir » (1).

Le 8, on reprend possession de Soissons, et le duc de Trévis, qui n'a pas dépassé l'Aisne, opère sa jonction avec l'Empereur : l'avant-garde est à la suite de l'ennemi; sur la route de Laon, elle le rencontre au défilé d'Étouvelle, formé par les marais que la route traverse; l'Empereur s'arrête à Chavignon.

Dans la nuit, une colonne destinée à enlever Laon d'un coup de main et à prendre à revers la position de l'ennemi derrière l'Ardon en la tournant par les hauteurs de Mons, tandis que le maréchal Ney forcera le défilé, éprouva des difficultés dans sa marche et n'eut pas le succès que l'on pouvait en attendre; mais le maréchal Ney, parti à l'heure indiquée, avait surpris l'infanterie ennemie dans Étouvelle, l'en avait chassée et refoulée en grand désordre jusqu'à Chivi où cette colonne le rejoignit.

Le maréchal Blücher, malgré les échecs successifs qu'il vient d'éprouver et les pertes sensibles qui en ont été la conséquence, est plus fort que jamais; il a été rejoint par le corps de Bulow ainsi que par les autres corps alliés qui avaient combattu jusqu'alors sous les ordres du prince de Suède; Bernadotte avait laissé les Suédois au delà du Rhin, et s'était rendu de sa personne à Bruxelles.

Le maréchal prussien a encore sous ses ordres les corps de Wintzingérode et Langeron; le premier, Bulow, est

(1) Baron FAIN, 1814, p. 159.

opposé à notre centre, les deux derniers et celui de Sacken à notre gauche, ceux d'Yorck et de Kleist se trouvent en face de notre droite; ces différents corps ont la ville de Laon pour centre.

COMBAT DE LAON.

Le défilé d'Etouvelle forcé si heureusement, l'armée arrive le 9, dans la matinée, au pied des hauteurs de Laon; le maréchal Ney a suivi l'ennemi de près, soutenu par le maréchal Mortier qui s'est rapproché de lui; l'avant-garde de Bulow est délogée de Sémilly et d'Ardon, puis le maréchal Ney fait attaquer le village de Clacy qu'il emporte: Blücher lance les corps entiers de Woronzof et de Bulow, contre ce petit nombre d'assaillants; leurs tentatives pour reprendre le village sont impuissantes, le corps de Bulow surtout est ramené sur Laon par une charge brillante de la cavalerie du général Belliard.

Le duc de Raguse avait passé l'Aisne à Béry-au-Bac, s'était arrêté le 8 à Corbeny, puis il avait marché par la route de Reims, et tandis que le maréchal Ney enlevait Etouvelle, il débusquait l'avant-garde du général Kleist de Fétieux, non sans peine, mais, poursuivant son succès, il était venu s'emparer d'Athies dont la possession lui avait été également longtemps disputée: le soir venu, il s'était établi entre ce village et les hauteurs de Chauffour.

L'Empereur avait pris toutes ses dispositions pour l'attaque du lendemain, ses ordres étaient donnés; mais le 10, à quatre heures du matin, il apprend la surprise de nuit qui a désorganisé le corps du duc de Raguse;

ceux de Kleist, Sacken, Yorck et Langeron s'étaient avancés dans cette nuit du 9, par plusieurs directions, et, précédés d'une nuée de troupes légères russes, avaient assailli le camp du maréchal, où l'on ne songeait qu'au repos; la surprise avait été complète, et, pour surcroît d'embarras, au même instant où les bivouacs étaient envahis, le général Kleist, qui avait remonté le ruisseau de Sauvoire, attaquait le camp à revers. Aucune mesure ne devenait plus possible pour parer à ce hurrah général, chaque régiment reprit la route de Reims dans un grand désordre, et le maréchal ne parvint à rallier son monde qu'entre Corbeny et Craone.

Ce grave échec éprouvé par le duc de Raguse, lui avait coûté deux mille cinq cents prisonniers, quarante pièces de canon et forçait l'Empereur à contremander son attaque.

L'ennemi, au contraire, encouragé par les avantages qu'il vient d'obtenir dans la nuit, se porte en avant; il attaque le village de Clacy qui lui avait été enlevé la veille et qu'il n'avait pu reprendre; mais il s'épuise en efforts inutiles, la division de jeune garde du général Charpentier, qui l'en a chassé la veille, le défend et le gardera; cette division se couvre de gloire par sa résistance héroïque. Les hauteurs de Sémilly également abordées, les Prussiens sont repoussés dans leur attaque et poursuivis jusqu'aux portes de Laon; enfin on se bat tout le jour sans succès marqué d'une part comme de l'autre, la nuit arrive, les alliés rentrent dans leurs positions sans avoir repris aucun des villages attaqués par eux en avant de leur front; tous ont été conservés et c'est avec vingt mille hommes que l'Empereur a soutenu

ce dernier combat, sans avoir cédé un pouce de terrain, sans être entamé ni refoulé sur aucun point ; l'acharnement du combat a fait que Blücher a rappelé à lui les corps de Kleist, Sacken et Yorck ; ainsi l'Empereur est parvenu au but qu'il voulait atteindre, celui de débarasser son lieutenant et d'assurer sa retraite.

Le 11 au matin, l'Empereur quitte Chavignon, l'armée vient prendre position dans les défilés qui couvrent Soissons, le maréchal Marmont se retire de Béry-au-Bac sur Fismes ; le 13, on apprend que le comte de Saint-Priest, relevé par des Landwehrs sur la Moselle et la Meuse, s'est présenté avec un nouveau corps russe et prussien de vingt-deux bataillons devant Reims ; que, repoussé dans une première attaque, il a, dans une seconde tentative, enlevé cette ville au faible détachement du général Corbineau.

#### COMBAT DE REIMS.

L'Empereur laisse le duc de Trévise à Soissons avec douze mille hommes et se porte immédiatement sur Reims ; une avant-garde prussienne, qui avait pris poste à Ormes, est enlevée et bientôt nos troupes se présentent en avant de la ville ; le comte de Saint-Priest, surpris d'une apparition aussi inattendue, forme ses troupes sur deux lignes faisant face à Soissons, la droite à la Vesle, le centre à Tinqueux, sa gauche sur les hauteurs touchant ce village dont la défense est confiée à trois bataillons prussiens.

Tandis que la première ligne du comte de Saint-Priest est abordée de front par le duc de Raguse soutenu de



la vieille garde, les trois bataillons défendant sa gauche sont chargés par les cuirassiers, entourés et pris : vivement pressée, cette première ligne est rejetée au delà de la Vesle, et recule jusqu'à l'entrée du faubourg où le comte de Saint-Priest est mortellement frappé ; elle rentre en désordre dans la ville que son arrière-garde cherche à défendre.

L'Empereur fait forcer le passage de la Vesle à Saint-Brice et tourne la ville ; la cavalerie gagne la route de Béry-au-Bac, elle se lance résolument au milieu des colonnes ennemies qui s'y trouvent en retraite, celles-ci se débandent et fuient ; le corps principal gagne Béry à grande peine, et ce qui est resté dans Reims disparaît par les routes de Neufchâtel, Rhétel et Châlons. L'ennemi perdit onze canons, sept cents tués, quinze cents blessés et deux mille cinq cents prisonniers.

Les troupes du duc de Raguse, après s'être promptement ralliées dans la journée du 10, étaient venues prendre part au combat, elles ne furent pas longtemps à tirer une glorieuse vengeance de la surprise d'Athies.

L'Empereur entre dans Reims à trois heures du matin. Après trois jours de repos, l'armée quitte cette ville pour se porter sur Épernay (1). Le 18, elle est à Fère-Champenoise ; le 19, elle passe l'Aube à Plancy, où l'Empereur

(1) « L'Empereur apprend, à Épernay, que le comte de Lynch, maire de Bordeaux, a fait appel aux Anglais et leur a ouvert les portes de la ville. La division Beresford en a pris possession le 12 mars.

« Les Anglais y ont été reçus comme les Romains recevaient leurs légions triomphantes, et la France eut la douleur de voir ses citoyens donner, les premiers, ce grand scandale à l'Europe. »

(Le général de JOMINI, t. IV, p. 570.)

« Les partisans de la maison de Bourbon, appuyés par les baïonnettes anglaises, y proclamèrent Louis XVIII. »

(Baron FAÏN, 1814, p. 174.)

s'arrête. Dans la soirée, l'avant-garde traverse Méry en cendres et se retrouve au hameau de Châtres, grande route de Paris à Troyes. Elle y rencontre un convoi ennemi dont elle s'empare : ce sont les derniers bateaux du pont jeté à Nogent, et quantité de bagages ; l'escorte en est dispersée, on lui fait quelques prisonniers.

La défaite du comte de Saint-Priest, le séjour de l'Empereur à Reims avaient arrêté les généraux ennemis dans leur marche sur Paris ; l'ordre était ensuite venu à l'avant-garde de se replier sur Nogent et Villenoix ; l'hetman Platow, qui était à Sézanne, était revenu à Arcis le 17 ; le retour de l'Empereur sur la Seine et son arrivée à Épernay avaient converti ce temps d'arrêt en une retraite générale sur les directions de Troyes et de Lesmont. Le grand quartier général était revenu à Troyes ; il devait même se replier jusqu'à Bar ; les ponts de Nogent avaient été levés précipitamment. Les troupes qui venaient d'être surprises à Châtres appartenaient au corps de Giulay et formaient l'extrême arrière-garde (1).

#### BATAILLE D'ARCIS-SUR-AUBE.

### L'Empereur, certain de la retraite de la grande armée

(1) « C'est dans cette terreur panique que l'empereur Alexandre fit dire, à quatre heures du matin, au général Schwartzberg, qu'il fallait envoyer un courrier à Châtillon pour qu'on signât le traité de paix que demanderait le duc de Vicence. »

(Sir ROBERT WILSON, 1817, *Sur la Russie*, p. 90.)

« On assure que l'anxiété que l'empereur Alexandre éprouva à cette époque, fut si grande, qu'il disait lui-même que la moitié de sa tête en grissonnerait. »

(DE BEAUCHAMPS, t. II, p. 112.)

NOTA. — Que de haines devait exciter l'homme dont le génie était assez puissant et fécond en ressources pour inspirer de telles émotions, et qui, le plus souvent, vainqueur avec une poignée de soldats fidèles, contenait, depuis deux mois, au delà de trois cent mille hommes en ligne contre lui.

La longue agonie de ce grand homme, à Sainte-Hélène, a-t-elle satisfait cette soif de vengeance contre tant de lauriers ?

autrichienne, quitte Plancy le 20 mars pour remonter l'Aube; il arrive de bonne heure à la hauteur d'Arcis, rejoint par les ducs de Tarente et de Reggio venus de Villenoxe par Plancy : les éclaireurs qui suivent la route de Troyes font la rencontre de plusieurs détachements ennemis avec lesquels ils s'engagent; la résistance qu'ils éprouvent, oblige l'avant-garde de s'avancer à leur soutien; mais bientôt elle se trouve entièrement engagée elle-même, et le canon gronde : l'Empereur accourt; il comptait ne rencontrer sur la route qu'un rideau masquant une retraite; il se voit, au contraire, obligé d'appeler à lui toutes les forces dont il peut disposer, tandis que l'ennemi lui oppose des masses qui s'accroissent dans une proportion telle qu'il ne faut plus songer qu'à un combat défensif.

De nouvelles résolutions chez les alliés avaient amené de nouvelles chances, et de trop fraîche date, pour qu'il y ait eu le temps de s'en garantir et d'y parer.

Un conseil de guerre s'était tenu la nuit même du 19 au 20, au quartier général des alliés, au moment où le prince de Schwartzberg se disposait à l'évacuation de Troyes : l'empereur Alexandre s'était refusé à cette nouvelle marche rétrograde, et l'on avait discuté les moyens de ne pas toujours reculer devant *nos petites armées*. Il fut convenu de réunir en une seule masse les forces *immenses de Blücher* et de Schwartzberg, *seule chance possible de l'emporter sur les manœuvres de Napoléon*, et de triompher du courage et de la constante valeur de nos soldats. Le rendez-vous général était dans les plaines de Châlons, et le prince de Schwartzberg s'y rendait par la route d'Arcis.

En cherchant à manœuvrer sur le flanc de cette armée, l'Empereur se trouvait, par suite des décisions prises la nuit, dans la direction qu'elle venait de prendre : c'était son avant-garde qui avait commencé le combat.

Cette fâcheuse rencontre place notre petite armée dans une impasse des plus dangereuses ; elle se voit enfermée dans un cercle qui va se retrécissant à chaque instant ; l'Empereur lui-même se trouve à diverses reprises au milieu des charges de cavalerie, l'épée à la main, chargeant à la tête de son escorte. Un obus tombe près de lui, éclate, renverse son cheval ; il n'en remonte un second que pour se porter où l'engagement est le plus vif : malgré que les masses de cavalerie ennemie vinsent incessamment refouler la nôtre, cette dernière montra tant de bravoure et de dévouement, que le pont d'Arcis, seul point de retraite, fut conservé. Pendant ce temps, le maréchal Ney, qui avait passé l'Aube à la tête de la première infanterie, défendait avec succès le village du Grand-Torcy ; c'était encore le général de Wrède et ses Bavares ; mais, malgré leur nombre, ils ne furent pas plus heureux dans ce combat que dans les précédents.

Le général Friant, encore sur la route de Plancy à Arcis, a fait presser le pas à ses grenadiers et chasseurs ; il traverse le pont et vient prendre position. Bien que le combat ait duré fort avant dans la nuit, tous les efforts de l'ennemi ne sont couronnés d'aucun succès : il est maintenu à distance sur toute notre ligne.

L'Empereur profite de ce répit pour faire jeter un second pont sur l'Aube. Le 21, au matin, le passage commence ; les reconnaissances trouvèrent l'ennemi rangé

sur plusieurs lignes depuis Chaudrey-sur-Aube jusqu'au ruisseau de Barbouisse, prêt à recevoir la bataille. Il montrait cent mille hommes, l'Empereur ne peut plus douter qu'il a devant lui les forces réunies de Schwartzenberg ; il n'en a guère que trente-cinq mille et une rivière fangeuse à dos : la position est des plus critiques ; une prompte retraite est le seul moyen de tirer l'armée de ce mauvais pas ; il faut s'y résigner : on ne va plus combattre dans l'espérance d'une nouvelle victoire ; mais lorsque l'ennemi attaquera, avec la croyance d'un succès facile, on rendra vains tous ses efforts, on l'arrêtera.

Le combat engagé sur toute la ligne dure une partie de la journée ; la puissance du génie, aidée de la force intelligente, résiste à la force brutale. L'armée a repassé l'Aube ; le duc de Reggio, resté le dernier sur la rive gauche, est rudement abordé ; mais ses braves troupes font tête à toutes les attaques, se retirent en bon ordre et font sauter le pont, ne laissant à l'ennemi que leurs morts (1).

Chaque corps est venu successivement prendre position sur les hauteurs d'Ormes ; l'Empereur a poussé son avant-garde jusqu'à Sommepeuis ; l'armée est échelonnée de ce bourg à l'Aube ; le duc de Tarente au Chêne : l'Empereur opère sa retraite par les chemins qui conduisent à Vitry-le-Français. Maintenant la route de Paris devient libre pour les alliés ; la trahison leur en ouvrira bientôt les portes.

(1) « Avant de quitter Arcis, l'Empereur envoya le comte de Turenne porter 2,000 fr. de sa cassette aux Sœurs de la Charité, afin de pourvoir aux premiers besoins des blessés et des malheureux. »

(Baron FAÏN, 1814, p. 183.)

Le jour même de la bataille d'Arcis, le Congrès de Châtillon était dissous, et les souverains alliés résolus à renverser l'Empereur et l'Empire (1).

Trop faible pour résister aux forces immenses qui l'étreignent, l'Empereur se décide à manœuvrer sur les communications de l'ennemi. Pour la réalisation de ce projet hardi, il a besoin de toutes ses forces ; il se jettera en masse par Saint-Dizier sur la haute Meuse, où il trouvera renforts et appui dans la ceinture de forteresses qui couvrent nos frontières de la Lorraine et de l'Alsace. La communication de ce projet est envoyée à l'Impératrice ; le courrier porteur de cette dépêche est pris par des Cosaques battant le pays : ce contre-temps eut les plus fâcheuses conséquences. Les ducs de Trévise et de Raguse devaient rejoindre l'Empereur, et ils se trouvèrent dans l'impossibilité de satisfaire à l'exécution de ses ordres, tandis que les alliés, prévenus de ce mouvement déjà commencé, eurent la facilité de combiner leur marche sur Paris avec toute sécurité. Cette heureuse circonstance pour eux et déplorable pour nous, a dû hâter leur détermination ; et ce n'est pas la seule chance heureuse dont le hasard les ait favorisés dans cette campagne (2).

(1) « Les souverains alliés, résolus dès lors de renverser le trône, allaient laisser un libre cours au déploiement de la force militaire. »

(Le général de JOMINI, t. IV, p. 568.)

Quoi qu'en ait dit le prince de Lichtenstein, l'Angleterre avait entrepris sérieusement la restauration des Bourbons, et de tous côtés les intrigues de ses agents prenaient un caractère plus grave.

C'était au hameau de Château, le 22 mars, que le prince de Lichtenstein avait été reçu par l'Empereur Napoléon, pour y traiter de l'armistice de Lusigny ; alors, il y protestait contre la pensée du rétablissement des Bourbons en France par les souverains alliés.

(2) « J'étais réduit à avoir recours aux moyens les plus désespérés et à ne pas écartier les mesures extrêmes, pour peu qu'elles offrissent la moindre chance de salut ; le sort de la France dépendait de moi seul ; il n'y avait d'important

Le 22, l'Empereur passa la Marne au gué de Frignicourt; son quartier général au château de Plessis-le-Comte, près Longchamp, à moitié chemin de Vitry à Saint-Dizier; le 23, l'armée s'arrête sur la route qui communique de Saint-Dizier à Bar-sur-Aube. Le duc de Reggio a été envoyé du côté de la Lorraine; il s'établit à Bar-sur-Ornain, et, du côté de Langres, le général Piré doit courir jusqu'à Chaumont avec sa cavalerie légère. Ces routes sont les lignes d'opérations des alliés; le général Piré entre à Chaumont, intercepte la route de Langres, enlève les estafettes et les courriers, soulève les paysans, enfin, répand l'alarme depuis Troyes jusqu'à Vesoul; ses coureurs avaient gagné les équipages de l'empereur d'Autriche (1); le 24, l'Empereur était à Doulevant; de ce point, il prolongeait les ailes de son armée vers Bar et Saint-Dizier, prêtes à déboucher, suivant les circonstances, sur les routes de la Lorraine, de la Bourgogne ou de Paris.

Le 26, au matin, l'Empereur est prévenu que son arrière-garde, restée à Saint-Dizier, a été vivement attaquée et forcée de quitter la ville; il se porte à son secours; la cavalerie des généraux Milhaud et Sébastiani culbute celle de l'ennemi au gué de Valcourt sur la Marne; les troupes qui étaient entrées à Saint-Dizier l'abandonnent

« que le point où j'étais. Puisque dix victoires en Champagne n'avaient pu fléchir la haine de l'ennemi, il fallait porter le théâtre des opérations sur un point où mes succès pouvaient obtenir de plus grands résultats. Pour faire la paix, il fallait donc sauver l'Empire et replanter nos aigles sur les bords du Rhin. »

(Le général de Jomini, t. IV, p. 570.)

(1) « L'empereur d'Autriche avait été forcé de s'enfuir, avec un gentilhomme et un domestique, dans un droska allemand, et d'aller se mettre en sûreté à Dijon, où il était resté trente heures, réellement prisonnier. »

(Sir ROBERT WILSON, p. 90.)

et fuient par les deux routes opposées de Vitry et de Bar-sur-Ornain; c'était le corps de Wintzingérode que l'on venait de battre.

L'Empereur rentre à Saint-Dizier. Le lendemain 27, il pousse une reconnaissance sur Vitry, et, le soir, les prisonniers, nos soldats échappés des mains de l'ennemi, les bulletins et les proclamations des chefs alliés que lui apportent les paysans des environs de Vitry, lui donnent l'explication des mouvements de l'ennemi et connaissance de la jonction des armées de Blücher et de Schwartzberg dans les plaines de Châlons.

« Jamais, depuis Attila, l'immense plaine qui s'étend entre Châlons et Arcis, n'avait contenu autant de soldats (1)! »

Les alliés avaient longtemps hésité entre les deux opinions émises : de marcher sur Paris, ou de suivre l'Empereur; mais *des émissaires secrets avaient fait décider la question*. Les alliés, certains d'avoir pour eux la trahison qui les attendait, levèrent leur camp, se faisant précéder par leur proclamation du *vingt-trois mars*, annonçant la rupture des négociations de Châtillon, la réunion des deux armées et leur marche en masse sur Paris (2).

(1) Baron FAÏN, 1814, p. 189.

(2) « Les alliés se trouvaient dans un cercle vicieux, d'où il leur était impossible de se tirer, *si la défection n'était venue à leur secours*. Ils étaient hors d'état d'assurer leur retraite, et cependant obligés de s'y déterminer. Cette défection, favorable à leur cause, et qui, à ce que l'on croit, était préparée de longue main, fut consommée au moment même où les succès de Bonaparte semblaient hors du pouvoir de la fortune; et le mouvement sur Saint-Dizier, qui devait lui assurer l'Empire, lui fit perdre la couronne. »

(WILSON, témoin oculaire, 1814, p. 91.)

« ..... Les alliés se sentant sur un terrain tout neuf, au milieu d'éléments absolument inconnus, désiraient s'appuyer des connaissances des personnes



A peine l'Empereur a-t-il pris connaissance de la situation, qu'il remonte à cheval et fait rentrer à Saint-Dizier toutes les troupes qui l'ont accompagné dans sa reconnaissance; le 28, il est revenu à Doulevant. Depuis dix jours, il est sans nouvelles de Paris; un émissaire de M. de La Vallette lui est annoncé et lui remet un billet contenant ces quelques lignes : « Les partisans de l'étran-  
« ger, encouragés par ce qui se passe à Bordeaux, lèvent  
« la tête; des menées secrètes les secondent : la présence  
« de Napoléon est nécessaire, s'il veut empêcher que sa  
« capitale ne soit livrée à l'ennemi : il n'y a pas un mo-  
« ment à perdre. » Sur cet avis, l'Empereur renonce à son projet, et revient sur Paris.

Le 29, de grand matin, on gagne par la traverse le pont de Doulencourt, et, après une courte halte, on se porte sur Troyes, où la vieille garde arrive dans la nuit; elle venait de faire quinze lieues; le 30, l'Empereur marche militairement jusqu'à Villeneuve sur Vannes; il y reste le temps de donner quelques ordres, se jette dans une voiture de poste et se dirige sur Paris. A dix heures du soir, il est au relais de Fromenteau; il n'a plus que

qu'ils supposaient être les mieux informées de l'état intérieur de la France. MM. de Talleyrand et de Dalberg avaient fixé leur attention *d'une manière plus particulière...* Quelque peu de titres que je puisse avoir à partager *cet honneur*, il m'avait été accordé. *On avait poussé l'attention jusqu'à pourvoir à notre avenir, s'il eût été compromis par les événements...* Nos réunions avec les personnes ci-dessus citées, continuaient toujours, et souvent plusieurs fois par jour. *Le Congrès de Châtillon était notre fléau.* Nous n'avons pas *laissé passer un jour sans miner, sans ébranler la domination de l'Empereur, et sans chercher ce qu'il fallait lui susciter au jour de sa chute.* Les armées françaises se trouvaient interposées entre Paris et les alliés; les communications avec eux étaient de la plus extrême difficulté. Le premier qui ait triomphé des obstacles, fut M. de Vitrolles, et c'est par lui que les ministres des grandes puissances commencèrent à acquérir des connaissances positives sur l'état des affaires intérieures, qu'ils ignoraient tout à fait. »

(M. de PRADT, *Restauration de la royauté*, p. 30, 31, 32 et 47.)

quatre lieues à parcourir pour être au terme de sa course, lorsqu'il apprend que Paris s'est rendu, que l'ennemi doit y entrer le lendemain au jour ; il arrive trop tard de quelques heures. Les premières troupes sorties de la capitale, après avoir si vaillamment concouru à sa défense, que l'ennemi avait dû faire avancer jusqu'à ses dernières réserves contre les villages de Pantin et de Romainville, arrivent en ce moment à Fromenteau (1). Vingt-huit mille Français à peine avaient tenu tête, au delà de douze heures, à plus de cent vingt mille hommes.

A quatre heures du matin, l'Empereur a connaissance des conditions de la capitulation, signée à deux heures après minuit ; il remonte en voiture et se fait conduire à Fontainebleau (2).

La campagne de 1814 a fini à Saint-Dizier pour l'armée. Le canon grondant sur Paris, de même que la bataille de Toulouse, ne sont que le complément, que de

(1) « La résistance des troupes françaises multipliait les obstacles à tel point, qu'il devenait douteux qu'on pût s'emparer, dans la journée, des hauteurs qui dominant Paris. Dès lors, tout devenait problématique, car l'approche subite de Napoléon, au milieu de tant de ressources, pouvait changer, en un moment, l'état de la guerre. »

(DE BEAUCHAMPS, t. II, p. 209.)

(2) « M. de Talleyrand avait reçu l'ordre d'accompagner l'Impératrice sur la Loire, mais il s'était fait arrêter à la barrière et ramener dans Paris, pour en faire les honneurs aux alliés. »

(BARON FAÏN, 1814, p. 209.)

« ..... Les alliés étaient devant Paris, et l'approche de ce moment suprême ne nous avait pas trouvés endormis... Le jour de l'attaque, je courus chez M. de Talleyrand ; je trouvai chez lui le duc de Plaisance et le baron Louis. »

(L'abbé de PRADT, p. 57 et 58.)

« Les maréchaux Mortier et Marmont avaient vingt mille hommes sous les armes ; la garde nationale en fournit cinq mille ; la brillante jeunesse de l'École polytechnique, celle de l'École vétérinaire d'Alfort, l'espoir de toute une génération, se dévoua spontanément pour servir l'artillerie, qui n'avait plus guère que des invalides mutilés pour la pointer. Si l'on compare cette conduite à celle des habitants de Vienne et de Berlin, lorsque nous y entrâmes, on trouvera que Paris déploya encore plus de patriotisme qu'eux. »

(Le général de JOMINI, t. IV, p. 586.)

brillants et glorieux épisodes qui terminent ce drame sanglant joué pendant trente ans, au profit de l'ambition des souverains étrangers contre l'indépendance de la France. Le partage de la Pologne, si facilement accompli, excitait de nouvelles convoitises ; mais notre territoire n'est pas enclavé comme l'était celui de notre ancienne alliée si valeureuse et si fidèle ; en France, il y avait encore beaucoup à conquérir, et nos soldats portaient encore du fer ; le cœur manqua aux souverains pour satisfaire à leur plus cher désir : ils n'osèrent pas.

L'action de guerre terminée, ainsi que nous venons de le dire, les conséquences devaient suivre, et c'est à cause d'elles que nous rapporterons quelques réflexions extraites de l'un des ouvrages d'un écrivain militaire de premier ordre ; nous reviendrons ensuite à Fontainebleau et à Paris, et dans un résumé, le plus restreint possible, nous chercherons à rappeler les derniers moments de l'Empire : nous ne quittons pas la ligne que nous nous sommes tracée, puisque tout n'est pas dit pour la vieille garde, puisque nous allons retrouver bientôt ces vétérans de l'armée, l'honneur de la France, recevant les adieux de l'Empereur.

Le général de Jomini, dans son ouvrage intitulé : *Vie politique et militaire de Napoléon*, pages 588, 589 et 601, fait ainsi parler l'Empereur :

« ..... En un mot, la même nation qui, en 1793, avait  
« condamné à mort les jeunes filles qui vinrent compli-  
« menter le roi de Prusse à Verdun, regarda, en 1814, les  
« défenseurs de la patrie comme des flibustiers, et les  
« soldats de la coalition comme des héros... *On ne rougit*  
« *pas de se parer des bonnets à la Blücher huit jours*  
« *avant que le canon grondât sur Paris* ; les braves qui

« se couvrirent de gloire pour la défense de la capitale,  
« contre des forces décuplés, épuisés de faim, ne trouvè-  
« rent pas, en la traversant, tous les secours qu'ils méri-  
« taient, et les boutiques, fermées à leur passage, s'ouvri-  
« rent aux pandours; toutes les têtes avaient tourné!  
« Bordeaux renchérit encore sur Paris, et les Anglais y  
« furent accueillis en libérateurs. Lyon seul prit le deuil  
« à l'aspect des Autrichiens.

« ..... La nation française ne montra pas, pour la dé-  
« fense de son sol, toute l'énergie que j'aurais cru : le  
« petit nombre qui prit les armes se couvrit de gloire; le  
« reste mérita bien le sort qui l'accabla....

« ..... Quelque grande que fût ma chute, elle s'efface  
« par tous mes travaux. Je laisse aux connaisseurs à ju-  
« ger la campagne de 1814; s'ils sont de bonne foi, ils la  
« regarderont avec celles de 1805 et de 1809, comme les  
« plus mémorables et les plus savantes des temps mo-  
« dernes. En laissant même à la politique la part qu'elle  
« eut aux manœuvres des alliés, et les occasions qu'elle  
« me fournit de les battre, on ne disconvient pas que  
« mes mouvements peuvent être cités comme des mo-  
« dèles d'activité, d'énergie et de coup d'œil stratégique.  
« Avec soixante-dix mille hommes en campagne, je tins  
« tête à plus de trois cent mille, et fus le plus souvent  
« victorieux. Le dévouement de mes soldats dans ces  
« marches alternatives contre Blücher et Schwartz-  
« berg, où tous les jours il fallait faire dix lieues et tous  
« les jours combattre contre de nouvelles masses de trou-  
« pes fraîches, reposées et fières de leurs victoires, ce  
« dévouement, dis-je, n'est pas moins digne de fixer l'at-  
« tention. La génération actuelle a osé flétrir leurs lau-

« riers ; la postérité les vengera ; déjà elle a commencé  
« pour eux , car leurs plus cruels ennemis n'osent plus  
« séparer leur gloire de celle de la France : mânes des  
« braves de Montmirail, de Champ-Aubert, de Montereau,  
« reposez en paix ! Votre gloire est inaltérable ; vos ex-  
« ploits exciteront l'enthousiasme et le respect des siècles  
« les plus reculés. »

Nous voici maintenant à Fontainebleau, et nous ne se-  
rons que trop promptement à Paris.

L'Empereur est descendu le 31 à Fontainebleau, à six  
heures du matin ; dans la journée, le général Friant arrive  
par la route de Sens avec ses vieux grenadiers et chas-  
seurs ; la nouvelle de la capitulation de Paris a été con-  
nue dans la nuit, et l'on peut voir sur tous ces mâles vi-  
sages la volonté d'en chasser l'ennemi dès que l'Empe-  
reur aura dit : « Marchons. » Les troupes qui sont sorties  
de Paris par Villejuif prennent position derrière la rivière  
de l'Essonne ; le duc de Raguse a son quartier général à  
Essonne même. Le duc de Trévise établit le sien à Men-  
necy ; les corps venus de la Champagne prennent une posi-  
tion intermédiaire entre Fontainebleau et Essonne ; tout ce  
qui revient de Paris se rallie derrière cette première ligne.

Le 1<sup>er</sup> avril, toutes les troupes dont l'Empereur dispose  
sont réunies ; le 2, il ordonne leur concentration ; elles se  
rapprochent de la rivière de l'Essonne, et, le 3, il monte  
à cheval pour visiter la ligne de ses avant-postes ; il est  
accueilli par des cris de joie ; combattre de nouveau l'en-  
nemi et délivrer la capitale, est le vœu de l'armée (1).  
Le général Friant était venu prendre position à la nuit

(1) « L'espoir de sauver la France enflammait leur noble courage ; ils comp-

tombante, à moitié chemin de Ponthierry à Essonne, où la vieille garde établit ses bivouacs ; le 4, au matin, le quartier général devait être transféré à cette hauteur : les ordres étaient donnés en conséquence.

A Paris, les choses se passaient autrement ; le 31 mars, à midi, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse faisaient leur entrée dans Paris. Le logement du czar avait été préparé à l'avance chez M. de Talleyrand ; ce qui déjà était significatif ; aussi, ce même jour, les chefs de l'armée ennemie commencent à s'expliquer sur le gouvernement impérial ; le prince de Schwartzenberg prit un des premiers l'initiative : « Parlant au nom de l'Europe sous les armes au pied des murs de Paris, il proclamait que les souverains alliés cherchaient *de bonne foi* une autorité salutaire en France, pour traiter avec elle de l'unification de toutes les nations et de tous les gouvernements (1). » Il apporte ces dispositions haineuses contre l'empereur Napoléon, au conseil que devait tenir chez lui l'empereur Alexandre, en descendant de cheval, sur le parti politique à adopter par les alliés (2). M. de Talleyrand et ses principaux confidents y prirent place. (3).

taient pour rien des fatigues, des dangers que je partageais avec eux, et dont le prix devait être une gloire immortelle. »

(Le général de JOMINI, t. IV, p. 594.)

(1) « Le 31 mars, le prince de Schwartzenberg articule expressément à M. le duc de Dalberg, que lui et M. le prince de Metternich pensaient que la continuation de l'existence souveraine de Napoléon en France, était incompatible avec le repos de l'Europe, et que, Napoléon vivant, il n'y avait rien de mieux à faire que de se fixer au retour de l'ancienne dynastie en France. »

(Révélations de l'abbé de PRADT, p. 63.)

(2) Une conférence entre MM. de Talleyrand et de Nesselrode avait précédé de quelques heures la tenue de ce conseil ; on y avait préparé ce qui devait être dit...

(3) « L'empereur Alexandre demanda à M. de Talleyrand quel moyen il se proposait d'employer pour arriver au résultat qu'il annonçait... Quelque solides

Les aveux de M. l'abbé de Pradt sont trop complets pour ne pas convaincre les plus incrédules, que les souverains alliés, de concert avec les partisans de la maison de Bourbon, jouaient, dans ce dernier conseil, le dernier acte d'une comédie dont les rôles avaient été distribués et appris à l'avance; c'était une plate réminiscence d'une conspiration du temps de la Fronde, et cependant elle réussit; les nains sont jaloux de la taille du géant; l'empereur Napoléon devait cesser de régner; le renversement de l'Empire décidé : c'était un parti pris dès longtemps, suffisamment démontré par ce qui précède, et qui le sera encore davantage par ce qui va suivre.

La campagne de 1813 s'appelait *la délivrance de l'Allemagne*; au commencement de celle-ci, 1814, des députés bernois suppliaient le prince de Schwartzenberg de faire litière des traités et de violer leur territoire : *c'était*

que fussent les raisons qu'il alléguait, cependant la résistance durait encore, et ce fut pour la vaincre qu'il crut devoir s'étayer du témoignage de M. le baron Louis et du mien... M. de Talleyrand nous introduisit dans la salle où se trouvait le conseil. L'empereur Alexandre débuta par nous dire « *qu'il ne faisait pas la guerre à la France, et que ses alliés et lui ne connaissaient que deux ennemis, l'empereur Napoléon et tout ennemi de la liberté des Français...* » que les Français étaient parfaitement libres; que nous n'avions qu'à faire connaître ce qui nous paraissait certain dans les dispositions de la nation, et que son vœu serait soutenu par les forces des alliés... » J'éclatai par la déclaration que nous étions tous royalistes, et que la France l'était comme nous. « Eh bien ! dit alors l'empereur Alexandre, je déclare que je ne traiterai plus avec l'empereur Napoléon. » On obtint de ce monarque que cette déclaration fût rendue publique. Deux heures après, elle couvrait les murs de la capitale, par les soins de MM. Michaud, qui se trouvaient dans les appartements voisins de la salle du conseil.

« A la fin du conseil, nous mîmes tous nos soins à empêcher l'effet des représentations que les négociateurs de Napoléon pouvaient chercher à produire; si nous ne pûmes les empêcher d'arriver, on parvint, du moins, à abrégier leur séjour et à en atténuer l'effet.

« Sortis du conseil, le baron Louis et moi nous travaillâmes à nous assurer d'un des généraux les plus influents, et nous dépêchâmes vers lui.

« Par l'autorité de M. de Nesselrode, les individus détenus pour attachement à leur souverain légitime, furent mis en liberté. »

(*Révélations de l'abbé de Pradt, p. 62, 63 et 72.*)

*la délivrance de la Suisse* ; après ces deux délivrances, il était tout naturel que l'oppression exercée sur notre malheureux pays par six cent mille étrangers, s'appelât *la délivrance de la France*... Et nous, nous appellerons tout simplement ces sauveurs de peuples, des saltimbanques de haute catégorie.

Malgré la marche rapide des événements, le duc de Vicence est parvenu à se faire entendre favorablement, non pour la cause de Napoléon, dont il est l'envoyé, mais pour la Régence. Il revient à Fontainebleau dans la nuit du 2 au 3, pour lui demander son abdication ; l'Empereur y consent, après avoir résisté longtemps : il en dresse l'acte de sa main en ces termes :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France, même la vie, pour le bien de la patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la Régence de l'impératrice et du maintien des lois de l'Empire.

« Fait en notre palais de Fontainebleau, le 4 avril 1814.

« Signé : NAPOLÉON. »

Le duc de Vicence, le prince de la Moskowa et le duc de Tarente quittent Fontainebleau, accompagnés de MM. de Rayneval et de Rumigny comme secrétaires ; ils arrivent à Paris dans la soirée, et présentent aux souverains alliés l'acte dont ils sont porteurs. Pendant cette réception, une personne entre dans le salon où ils ont été admis : c'est le duc de Raguse, auquel ils viennent de parler en



changeant de chevaux à Essonne ; c'était pour eux une énigme qui s'explique bientôt. L'empereur Alexandre leur apprend que les troupes du maréchal ont été conduites à Versailles par le général S... (1), et que la désertion du camp d'Essonne laisse la personne de Napoléon à la discrétion des alliés (2).

Le maréchal Marmont avait traité avec l'ennemi, quitté son poste. Ses troupes, mises en mouvement, traversèrent les cantonnements russes ; aussitôt que celles-ci s'aperçurent de cette défection, dont on leur faisait partager l'infamie, elles s'insurgèrent ; mais il n'y avait plus moyen de revenir sur ses pas, l'espace qui leur avait été ouvert, s'était refermé derrière elles ; elles durent céder à la nécessité. Plusieurs officiers et soldats quittèrent néanmoins Versailles pour venir rejoindre l'armée, et protester ainsi au nom de leur corps ; au nombre des officiers, et des premiers arrivés, se trouvaient le comte Ordener, colonel de cuirassiers, aujourd'hui général de division, et le général comte Lucotte (3).

(1) « On avait vu la veille, à Fontainebleau, ce même général puisant 2,000 écus dans la bourse de Napoléon. »

(Baron FAIN, p. 229.)

(2) « Les intrigants et les royalistes compromis par l'éclat de leur première démarche auprès des vainqueurs, s'efforcèrent de présenter l'acte déshonorant de deux généraux ingrats, comme l'opinion de l'armée ; mais loin que les troupes eussent partagé leur lâche défection, il fallut employer la ruse pour les amener à Versailles, où elles s'insurgèrent contre eux. »

(Le général de JOMINI, t. IV, p. 594.)

(3) Le duc de Raguse, en rappelant les transports de joie qui accueillirent les armées alliées à leur entrée à Paris, les indique comme le produit de la haine inspirée par Napoléon. Rien n'est moins concluant. Le tribun qui osera monter sur une borne, trouvera toujours, dans notre capitale, assez d'auditeurs faibles pour crier, indistinctement : *Vive le Roi ! Vive la ligne !*

En 1848, après la sortie de M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans de la Chambre des députés, il fut dit que la famille royale *devançait, en s'éloignant, la justice du peuple* ; la proclamation de la République, qui suivit ce départ, fut annoncée comme l'expression de la majorité de la nation, le vœu de la France ; elle fut ac-

Le lendemain 5, l'Empereur confia ses peines à l'armée, par l'ordre du jour suivant :

« Fontainebleau, 5 avril 1814.

#### A L'ARMÉE.

« L'Empereur remercie l'armée pour l'attachement  
« qu'elle lui témoigne, et principalement parce qu'elle re-  
« connaît que la France est en lui, et non pas dans le peu-  
« ple de la capitale. Le soldat suit la fortune et l'infortune  
« de son général, son honneur et sa religion. Le duc de  
« Raguse n'a point inspiré ce sentiment à ses compagnons  
« d'armes, il est passé aux alliés. L'Empereur ne peut  
« approuver la condition sous laquelle il a fait cette dé-  
« marche; il ne peut accepter la liberté et la vie de la  
« merci d'un sujet. Le Sénat s'est permis de disposer du  
« gouvernement français; il a oublié qu'il doit à l'Empe-

clamée de la même manière que les armées étrangères avaient été louangées; c'était l'âge d'or promis, enfin arrivé, et que les journées de Juin couvrirent bientôt d'un voile funèbre.

Si Paris et Bordeaux ont aussi bien accueilli nos ennemis, Lyon a porté le deuil lors de l'envahissement de notre sol.

Il est des acclamations spontanées qui se transmettent avec la rapidité de l'électricité; celles-là sont rares, mais réelles, incontestables. Ainsi fut la marche triomphale de l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe. Les populations, accourant de tous les points, ont quitté leurs travaux pour saluer le grand homme; elles se succèdent pour lui servir d'escorte jusqu'à son entrée aux Tuileries. De celles-là, M. le duc de Raguse n'en dit rien; il ne pourrait y placer le mot qu'il a cherché... la haine!...

La chance des combats nous fut contraire, et cette fois l'Empereur quitte la France sans pouvoir dire un nouvel adieu aux braves qui l'ont suivi sur notre dernier champ de bataille. Les soldats de Waterloo regagnent le foyer de la famille sans se plaindre; et qu'y font-ils? ils se consolent avec le portrait de leur Empereur, conservant l'espérance de le revoir encore. Ce portrait est l'ornement de la chaumière; le voyageur qui passe peut l'apercevoir; s'il s'arrête, il le trouve au-dessus de toutes les cheminées. Après trente-huit ans, on demande à la troisième génération de ces braves de prononcer un nom, et c'est celui de Napoléon qui sort de l'urne électorale... M. le duc de Raguse aurait-il encore trouvé de la haine dans ce souvenir?

« reur le pouvoir dont il abuse maintenant; que c'est  
« l'Empereur qui a sauvé une partie de ses membres des  
« orages de la révolution, tiré de l'obscurité et protégé  
« l'autre contre la haine de la nation. Le Sénat se fonde  
« sur les articles de la constitution pour la renverser, il  
« ne rougit pas de faire des reproches à l'Empereur, sans  
« remarquer que, comme premier corps de l'État, il a  
« pris part à tous les événements. Il est allé si loin, qu'il  
« a osé accuser l'Empereur d'avoir changé les actes de  
« leur publication. Le monde entier sait qu'il n'avait pas  
« besoin de tels artifices. Un signe était un ordre pour le  
« Sénat, qui toujours faisait plus qu'on ne désirait de lui.  
« L'Empereur a toujours été accessible aux remontrances  
« de ses ministres, et il attendait d'eux, dans cette cir-  
« constance, la justification la plus indéfinie des mesures  
« qu'il avait prises. Si l'enthousiasme s'est mêlé dans les  
« adresses et les discours publics, alors l'Empereur a été  
« trompé. Mais ceux qui ont tenu ce langage doivent s'at-  
« tribuer à eux-mêmes les suites de leurs flatteries. Le  
« Sénat ne rougit pas de parler de libelles publiés contre  
« les gouvernements étrangers; il oublie qu'ils furent ré-  
« digés dans son sein! Si longtemps que la fortune s'est  
« montrée fidèle à leur souverain, ces hommes sont restés  
« fidèles, et nulle plainte n'a été entendue sur les abus du  
« pouvoir. Si l'Empereur avait méprisé les hommes,  
« comme on le lui a reproché, alors le monde reconnaîtrait  
« aujourd'hui qu'il a eu des raisons qui motivaient son  
« mépris. Il tenait sa dignité de Dieu et de la nation; eux  
« seuls pouvaient l'en priver; il l'a toujours considérée  
« comme un fardeau, et lorsqu'il l'accepta, ce fut dans la  
« conviction que lui seul était à même de la porter digne-

« ment. Le bonheur de la France paraissait être dans la  
« destinée de l'Empereur ; aujourd'hui que la fortune  
« s'est décidée contre lui , la volonté de la nation seule  
« pourrait le persuader de rester plus longtemps sur le  
« trône. S'il se doit considérer comme le seul obstacle à  
« la paix, il fait volontiers le dernier sacrifice à la France.  
« Il a , en conséquence , envoyé le prince de la Moskowa  
« et les ducs de Vicence et de Tarente à Paris, pour enta-  
« mer la négociation. L'armée peut être certaine que  
« l'honneur de l'Empereur ne sera jamais en contradiction  
« avec le bonheur de la France. »

Ce que doit la France à l'Empereur est ainsi défini par M. Pouglat , auteur de *l'Invasion des armées étrangères dans le département de l'Aube, 1813*, et trouve ici sa place.

« Qui détruisit les coalitions de Mantoue et de Pilnitz, mettant à Léoben, par le traité de Campo-Formio, la France en paix avec toutes les puissances, l'Angleterre exceptée ? Lui.

« Qui détruisit celle de 1798, par la paix signée à Lunéville, et à laquelle le traité d'Amiens, du 25 mars 1802, vint mettre le dernier sceau ? Lui.

« Qui déjoua celles de 1805, 1806 et 1809, par d'immortelles victoires ? Lui.

« Et s'il n'a pu, de même, anéantir celles de 1812 et 1813, pour la première, la faute en est aux éléments, pour la seconde, à la trahison.

« Qui détruisit, qui renversa l'anarchie et ses différents partis, auxquels la France était en proie à son retour d'Égypte, et la sauva, sans doute, du renouvellement des horreurs de 1792 et 1793 ? Lui.

« Qui a fondé un gouvernement fort et énergique sur des

bases solides, environné d'institutions tellement sages et justes, que non-seulement elles lui acquièrent la confiance de la nation entière, mais encore l'admiration de l'Europe? Lui.

« Qui a rappelé la religion, cette fille du ciel, palladium des peuples et des gouvernements; rouvert ses temples; relevé ses autels depuis longtemps renversés; rappelé ses ministres, depuis nombre d'années errant sur la terre étrangère? Lui.

« Qui a replacé cette religion sublime, cette religion sainte, sur ses antiques et inébranlables bases par le Concordat de 1801? Lui encore.

« Concordat qui alors, et depuis, fut regardé avec raison, par tous les savants de l'Europe, comme une œuvre de profonde et haute sagesse.

« Qui a donné à la France ce Code immortel, monument de gloire pour notre siècle, objet de gratitude, de respect pour ceux à venir? Lui.

« Qui a jamais, plus que lui, protégé les sciences et les arts?

« Et cet ordre sublime et vénéré, connu sous le nom de Légion d'honneur, digne à la fois de la nation française et de son fondateur; à qui doit-il sa naissance? Encore à lui..... »

Tant que l'empereur Napoléon est resté à la tête de cinquante mille hommes d'élite, à une marche de Paris, il était à craindre; à présent que la trahison et la défection sont de nouveau venues en aide aux alliés, le temps des ménagements est passé; l'abdication en faveur de la Régence ne suffit pas, il faut que Napoléon et sa dynastie renoncent au trône.

Le 6 avril, l'Empereur signe cette renonciation; bien

qu'elle soit connue de chacun, nous la rapporterons ici, en la faisant précéder, toutefois, de cette prédiction si promptement réalisée à ses maréchaux, qui le pressaient pour cette seconde abdication.

« Vous voulez du repos, leur dit l'Empereur : ayez-en donc ! hélas ! Vous ne savez pas combien de chagrins et de dangers vous attendent sur vos lits de duvet ! Quelques années de cette paix, que vous allez payer si cher, en moissonneront un plus grand nombre d'entre vous, que n'aurait fait la guerre, la guerre la plus désespérée. »

Après ces paroles, l'empereur Napoléon prend la plume et formule ainsi son dernier sacrifice :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe ; l'Empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses enfants, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France.

« Signé : NAPOLÉON. »

Le duc de Vicence a présenté aux alliés le second acte que l'empereur Napoléon vient de signer. Dès cet instant, les hostilités cessent ; les souverains avaient déclaré que l'Empereur conserverait le rang, le titre et les honneurs des têtes couronnées ; ils mettent un certain orgueil à pourvoir à l'établissement de toute la famille impériale, et l'empereur Alexandre manifeste le désir que l'empereur Napoléon laisse à ses aides de camp, généraux et serviteurs, un souvenir de leurs bons services, une der-

nière preuve de leur attachement à sa personne (1).

Le traité qui doit suivre l'abdication de l'Empereur, a été signé à Paris le 11 avril. Le duc de Vicence est encore chargé de le porter à Fontainebleau : l'Empereur le repousse d'abord ; mais maintenant Fontainebleau n'est plus qu'une prison, les étrangers en gardent toutes les issues, et *les émissaires du gouvernement provisoire sont aussi dans les environs* (2). Il faut donc que l'Empereur cède à la force qui le pousse et l'entraîne. La nuit du 12 au 13 passée, l'Empereur accepte sa position comme un arrêt du destin ; il revêt ce traité de sa signature (3) ; il

(1) « L'Empereur a cédé aux pressantes sollicitations qui lui ont été faites ; depuis qu'il a consenti, il reste mécontent de lui-même ; cette négociation lui paraît humiliante ; survivant à tant de grandeurs, il a honte qu'un si grand sacrifice, offert à la paix du monde, soit mêlé à des arrangements pécuniaires. « A quoi bon, disait-il, puisqu'on ne veut pas régler avec moi ce qui concerne les intérêts de la France ? Du moment qu'il ne s'agit plus que de ma personne, il n'y a plus de traité à faire. »

(Baron FAÏN, page 239.)

(2) Révélations de Maubreuil, son procès.

(Quotidienne, avril 1827.)

(3) « L'article 9 de ce traité répond aux intentions de l'empereur Alexandre, mais à la honte de la diplomatie européenne. Cette générosité de l'empereur Napoléon est restée sans effet. Les legs que l'Empereur a distribués autour de lui, sur la foi de ce traité, n'ont pas été acquittés, et les légataires n'ont pu trouver, dans la signature des plus grands princes, cette garantie irrévocable que la simple signature de deux notaires donne, entre particuliers, aux moindres dispositions de cette nature. »

(Baron FAÏN, 1814, p. 238.)

#### DÉCLARATION AU NOM DE SA MAJESTÉ LOUIS XVIII.

« Le soussigné, ministre secrétaire d'État au département des affaires étrangères, ayant rendu compte au Roi de la demande que Leurs Excellences Messieurs les plénipotentiaires des cours alliées ont reçu de leurs souverains l'ordre de faire, relativement au traité du 11 avril, auquel le gouvernement provisoire a accédé, il a plu à Sa Majesté de l'autoriser de déclarer, en son nom, que les clauses à la charge de la France seraient fidèlement exécutées. Il a, en conséquence, l'honneur de le déclarer, par la présente, à Leurs Excellences.

« Paris, le 31 mai 1814.

« Signé : le prince de BÉNÉVENT. »

Malgré cette reconnaissance, l'article 9 de ce traité n'a pas été exécuté, ainsi

habitera encore huit jours ce palais, où il n'est déjà plus qu'un simple particulier.

La haine, l'envie, la défection, la trahison, ont amené la chute de l'Empire et celle du grand homme qui en était le soutien.

Enfin, le 20 avril est le jour de deuil pour le petit nombre de ses fidèles : c'est le jour du départ.

L'Empereur paraît sur le perron de l'escalier; il descend et s'avance vers sa vieille garde; un religieux silence s'établit.

« Soldats de ma vieille garde, dit-il, je vous fais mes  
« adieux. Depuis vingt ans, je vous ai trouvés constam-  
« ment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans  
« ces derniers temps, comme dans ceux de notre pros-  
« périté, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure  
« et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre  
« cause n'était pas perdue; mais la guerre était inter-  
« minable; c'eût été la guerre civile, et la France n'en  
« serait devenue que plus malheureuse; j'ai donc sa-

qu'il a été dit, non plus que l'article 3. L'article 13, seule condition que l'empereur Napoléon ait mise à son abdication du trône d'Italie, n'a pas été respectée davantage.

En dehors des abandons indiqués en l'article 9, *neuf à dix millions* provenant des économies de la Liste civile impériale, et qui avaient suivi l'Impératrice à Orléans, ont été saisis ensuite des ordres du gouvernement provisoire et versés au Trésor de l'État. (Déclaration de M. de la Bouillerie.)

L'actif de l'ancienne Liste civile, des actions des Salines, des actions de la Banque de France, etc., ont également été versés au Trésor. (Déclaration de M. Dudon à la tribune de la Chambre des Députés, séances des 16 et 17 juillet 1822), aussi bien qu'une somme de 6,686,000 francs, reliquat de la liquidation de la Liste civile, après les dettes acquittées. (Déclaration de M. de la Bouillerie, séances des 16 et 17 juillet 1822.)

Le linge, les effets particuliers de l'Empereur, ses tabatières, etc., que contenait le fourgon ramené à Paris, ont été également considérés comme de bonne prise par les vampires de l'époque.

Je tiens ce fait de M. le baron de Menneval, alors auprès de S. M. l'Impératrice.



« crié tous nos intérêts à ceux de la patrie : je pars.  
« Vous, mes amis, continuez à servir la France ; son bon-  
« heur est mon unique pensée ; il sera toujours l'objet de  
« mes vœux ! Ne plaignez pas mon sort. Si j'ai consenti  
« à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire :  
« je veux écrire les grandes choses que nous avons faites  
« ensemble ! Adieu mes enfants ! Je voudrais vous presser  
« tous sur mon cœur : que j'embrasse au moins votre  
« drapeau..... »

Le général Petit saisit l'aigle et s'avance vers l'Empereur, qui baise le drapeau et reçoit le général dans ses bras (1).

Le silence d'admiration que cette grande scène inspire, est interrompu par les sanglots des soldats : l'Empereur, dont l'émotion est visible, fait un dernier effort et reprend d'une voix ferme :

« Adieu, encore une fois, mes vieux compagnons,  
« que ce dernier baiser passe dans vos cœurs ! » et,  
s'arrachant du groupe qui l'entoure, il s'élançait dans sa voiture, au fond de laquelle était déjà le général Bertrand : aussitôt les voitures partent ; des troupes françaises les escortent, et l'on prend le chemin de Lyon.

« L'Empereur recueille partout sur son passage des  
« témoignages d'amour et de regrets.

« On peut contester les louanges, mais jusqu'ici, ce me  
« semble, on n'a pas contesté les regrets, et quand les

(1) Le général Friant était malade, au lit, depuis huit jours. Si quelque chose put le consoler de n'avoir pas reçu les adieux de l'Empereur, c'est d'avoir été remplacé, dans cette circonstance solennelle, par son ancien aide de camp et son ami, le général Petit, si digne de cette faveur.

« peuples pleurent un souverain , il faut les en croire. »  
(LA HARPE.)

Baron FAIN, 1814, p. 252.

Après avoir raconté cette douloureuse scène, qu'il nous soit permis quelques réflexions sur les causes qui l'ont amenée.

Que l'on se reporte pour quelques instants aux premiers mois de 1813, on trouvera les gouvernements de l'Allemagne acceptant les sociétés secrètes, les protégeant, les encourageant; elles leur donnaient des soldats *au nom des libertés allemandes, qu'ils promettaient*, et ces sociétés secrètes leur ont dit un mot en passant, en 1848.

Survient le congrès de Prague; jusqu'à sa rupture, la diplomatie ruse autant qu'elle peut pour donner le temps à l'Autriche de compléter ses armements: cette puissance n'a pas cessé pour cela de donner à la France l'assurance de ses intentions pacifiques, et de protester de sa persistance dans sa neutralité, protestations aussi sincères que celles qui ont précédé les anciennes coalitions, puisque avant même la rupture du congrès, le cabinet autrichien avait accordé le passage aux armées prussiennes.

Toutes les puissances de l'Europe sont donc en armes contre la France *seule*.

L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Confédération du Rhin, toute l'Allemagne, enfin; la Russie aidée de la Suède, l'Angleterre suivie par l'Espagne et le Portugal, tous ces peuples si divers, ont réuni leurs armes, bien que leurs intérêts soient *essentiellement* différents; mais la France est victorieuse depuis vingt ans; *on jalouse toujours les lauriers*, il faut qu'elle paie ses victoires.....

« Cent peuples réunis des bouts de l'univers  
« Passent pour la détruire et les monts et les mers. »

Et de fait, lorsque l'on jette les yeux sur la carte de l'Europe, que l'on y cherche cette France si petite au milieu de cette partie du monde, on est fier de lui appartenir. Elle prouve encore aujourd'hui au monde entier qu'elle est toujours la patrie des braves.

Le motif *apparent* de ce grand conflit de 1813 était donc, on ne saurait trop le répéter, *la délivrance de l'Allemagne* ; après le succès qui appartiendra à tous, on connaîtra la véritable signification de ces mots à grand effet.

Les rois de Saxe et de Danemarck paient leur fidélité aux traités qu'ils ont signé, le premier par la perte d'une partie de ses États au profit de la Prusse convoitant le tout, mais qui dut se contenter de cette part de butin ; le second, par la perte de la Norwége, adjugée à la Suède au même titre. Le roi de Saxe fut conduit, après les journées de Leipzig, au château de Schwedt, sur les bords de l'Oder, et ne rentra qu'après le congrès de Vienne dans Dresde et dans l'administration des provinces qui lui restaient.

Quant aux autres princes de la Confédération, qu'ont-ils obtenu en compensation de leurs sacrifices, comme liberté et *comme meilleur avenir*? moins que rien... on pourrait traduire les bonnes intentions de l'Autriche et de la Prusse à leur égard, par ces mots : *Vous êtes trop heureux d'exister.*

Et c'est pour satisfaire à l'orgueilleuse vanité, à la soif d'ambition de ces deux puissances, que des conjurés, en cette année 1813, ont, sans remords, sans pâlir, franchi nos frontières pour servir de guides aux ennemis de leur

pays (1). Se montrant fanatiques d'une opinion (on a reconnu depuis, pour plusieurs, la sincérité de cette croyance), ils n'ont pas craint de rechercher et d'accepter, comme moyen de succès, l'appel à l'étranger, de calculer de sang-froid leurs chances dans le bouleversement de leur pays et de ses institutions.

Trois abbés, anciens ou nouveaux, ont été l'âme de cette conspiration : ce fut un triumvirat marchant d'un parfait accord ; il restera pour l'histoire l'éditeur responsable de tous ces drames sanglants de 1814, qui ont amené le rapetissement de la France rejetée au delà de ses anciennes frontières.

Avoir été une des causes et le témoin de toutes ces calamités, et s'en réjouir ; s'inquiéter peu de la ruine de son pays, du deuil de plusieurs milliers de familles ; se vanter d'avoir contribué de toutes ses forces au prolongement d'une guerre acharnée, sans que sa conscience en soit seulement agitée, il faut l'avoir robuste et fortement cuirassée ; au moins, ce nous semble ainsi, à nous qui sommes soldats, et cependant c'est ce qui déborde dans les écrits de M. de Pradt.

Nous avons accepté des gouvernements qui n'avaient pas nos sympathies. Si c'est une simplicité que de respecter les lois de son pays et de ne point faire métier de le

(1) « La coalition de Mantoue, formée contre la France en 1791, avait pour but le partage et la division de la France entre les puissances liguées.

« Les rois la désiraient encore en 1814, et s'ils n'ont osé l'exécuter en totalité, c'est qu'ils ont craint le caractère français et qu'ils ne se trouvaient pas en sûreté en France. Cette pensée ne les avait pas encore quittés en 1815, et une nouvelle carte de réduction avait été dressée par leurs ordres. »

(Discours de M. LAINÉ, ministre de l'intérieur, à la Chambre des Députés, séance du 19 mars 1822.)

jeter dans le chaos, nous sommes encore dans cette simplicité; nous l'avouons et nous y resterons.

M. l'abbé de Pradt, seul de ce triumvirat encore revêtu des ordres sacrés, a dû oublier qu'il n'était qu'un ministre de paix et d'union; que l'indulgence, la tolérance et la charité étaient pour lui des vertus obligées, qui devaient, s'il les possédait, l'éloigner des scènes politiques; mais il y avait pour lui l'espérance, qui ne se réalisa pas, d'un maître débonnaire, laissant les prêtres gouverner sans contrôle... Ajoutons que le premier, dans cette conspiration, a conservé ses titres, honneurs et richesses, *qu'il tenait de l'Empereur*; que le second est resté longtemps à la tête des finances de l'État, et que le troisième, M. de Pradt, qui, lui aussi, avait été appelé sous l'Empire à de hautes fonctions à Varsovie, nous apprend *que l'on avait poussé l'attention jusqu'à pourvoir à leur avenir, s'il eût été compromis par les événements*. Ainsi qu'on le voit, ces trois anciens ministres d'un Dieu de paix, n'entendaient pas se priver des douceurs de la vie, et ce sont de tels hommes, dont les cœurs ont molli devant quelque peu d'or, qui ont accusé le chef de l'État de despotisme et d'ambition; qui se sont fait un jeu des destinées de leur pays, sont parvenus à faire descendre du trône le sauveur et l'élu de la France, possédant l'âme noble et forte qui fait les grands hommes, doué de ce génie qui lui fit acquérir une gloire immortelle comme guerrier et plus encore comme législateur!...

Les échos des rochers de Sainte-Hélène devraient rappeler leur nom au monde, comme ils répètent chaque jour les souffrances de l'illustre captif...

Il nous est venu, plus tard, dix-huit années de prospé-

rité ; elles se sont perdues dans une tourmente où bien des rêveries également ambitieuses ont aussi trouvé leur fin ; espérons, pour l'avenir, que l'histoire de France ne deviendra pas le pendant de l'histoire de Florence de Machiavel.

---

---

## CHAPITRE IX.

(1815.)

« Descendu du trône du plus puissant empire à la  
« souveraineté dérisoire de l'île d'Elbe, par suite de son  
« abdication de Fontainebleau ; séparé de sa femme et de  
« son fils d'une manière presque humiliante, et dont l'his-  
« toire fera un jour de justes reproches à ses ennemis,  
« Napoléon s'était retiré à Porto-Ferrajo, comme Scipion  
« dans son asile de Litterne, en quelque sorte exilé, et plus  
« mécontent de l'abandon de ses compatriotes que de la  
« persécution de ses adversaires...

« D'un autre côté, Napoléon apprit à temps que les  
« ministres de Louis XVIII proposaient au Congrès de lui  
« enlever l'île d'Elbe, pour l'exiler dans un autre hémis-  
« phère ; c'était une violation gratuite du traité de Fon-  
« tainebleau, puisque, à cette époque, on n'avait rien à  
« lui reprocher qui pût exciter le courroux des souve-  
« rains (1). Hors d'état de résister à une telle tentative,

(1) Le gouvernement français ne payait pas les deux millions alloués annuelle-  
ment par le traité de Fontainebleau, et y mettait, dit-on, la condition que Bo-

« à cause de l'exiguité de ses moyens de défense, et décidé  
« à ne pas en attendre l'effet, Napoléon conçut le projet  
« audacieux de remonter sur le trône de France. Quoique  
« ses forces ne consistassent qu'en un millier de soldats,  
« elles étaient encore plus grandes que celles des Bour-  
« bons ; car il avait pour allié l'honneur de la patrie qui,  
« parfois sommeille, mais ne périt jamais dans le cœur  
« d'une nation guerrière. Plein de confiance en cet appui,  
« il passa en revue la petite troupe qui allait le seconder  
« dans une aussi hasardeuse entreprise. Ces soldats étaient  
« mal équipés, mais leurs figures martiales dénotaient des  
« âmes intrépides. Les préparatifs ne furent pas longs,  
« car ces braves n'emportaient que leurs épées. »

(Le général de JOMINI, 1815. Pages, 6, 45 et 46.)

L'empereur Napoléon quitte l'île d'Elbe, revoit le 1<sup>er</sup>  
mars la côte de France à Cannes, et débarque sans obs-

naparte serait exilé hors d'Europe. Napoléon fut informé de ces faits par l'impératrice Marie-Louise, et cette circonstance, réunie à la fausse nouvelle de la dissolution du Congrès de Vienne, décida son retour.

« .... Je ne partage pas, dit M. de Beausset, t. II, p. 181, l'opinion de ceux qui prétendent que Napoléon aurait dû attendre la fin du Congrès et la séparation des puissances alliées, pour avoir des chances plus favorables de succès. Je suis fermement convaincu que, d'une manière ou de l'autre, les monarques ne se seraient pas séparés, sans qu'au préalable ils n'eussent enchaîné le prisonnier auquel ils se repentaient d'avoir laissé la facilité de se mouvoir dans l'étroit passage de l'île d'Elbe. On le disait hautement à Vienne : il fallait renoncer à l'espérance de conserver ce que l'on venait d'acquérir, à quelque prix que ce fût, s'en tirer et le perdre. Et comme le Code nouveau des souverains n'avait pu fournir encore un expédient capable de rassurer tant de consciences timorées, on préféra sans doute de le compromettre, de faciliter et de conseiller secrètement, et par toutes sortes de moyens, son retour en France, parce qu'on y trouvait le double avantage de terminer avec lui la lutte par un coup de tonnerre, qui devait étouffer dans sa chute les cris de la victime, et d'épuiser, en même temps, les ressources de cette France si jalouée. L'Europe entière resta sous les armes.

« L'histoire du monde n'offre point et n'offrira jamais un second exemple d'un  
« hommage aussi éclatant rendu au génie et à la puissance morale d'un monar-  
« que déchu, isolé et renfermé dans un petit espace, que bloquaient, de tous côtés, des flottes ennemies. »



tacle. L'accueil qu'il reçut des populations répondit à ses vœux, et lui donna la certitude que le peuple avait conservé son caractère mâle et restait blessé par l'humiliation nationale.

A Vizille, le 6 mars, l'Empereur rencontra les premières troupes envoyées pour le combattre ; il se présente seul au devant d'elles ; des acclamations partent de leurs rangs en réponse à cette preuve de confiance : c'était un détachement du 5<sup>e</sup> de ligne, suivi bientôt de tout le 7<sup>e</sup>, commandé par le colonel Labédoyère.

Le peuple et les soldats l'ayant reçu avec les mêmes cris de joie, Grenoble lui ouvre ses portes ; le 10, ses troupes, venant de Grenoble, rencontrèrent l'armée royale aux approches de Lyon ; celle-ci ne fut pas plutôt en présence du drapeau tricolore, qu'elle vint, aux cris de : Vive l'Empereur ! reprendre sa place sous la bannière qui lui rappelait tant de glorieux combats. Le maréchal Macdonald eut peine à s'échapper, et le comte d'Artois n'eut que le temps de reprendre la poste pour retourner à Paris (1).

Les Lyonnais reçurent Napoléon avec plus d'enthousiasme encore qu'à son retour de Marengo.

L'Empereur quitte Lyon pour s'avancer sur Châlon, où l'attendaient les troupes du maréchal Ney ; elles avaient à

(1) « On a prétendu que le plus fougueux des ministres de la Restauration, M. de Blacas, voulut recourir au moyen plus sûr que celui de l'épée, et chargea un nommé B.... d'assassiner l'Empereur. (Voir la brochure publiée chez Moronval, quai des Augustins, en 1816, où ce B... rend compte de ses exploits.) Quoique un individu de ce nom se soit vanté, dans une brochure, d'avoir accepté cette mission, on aime mieux soupçonner ce misérable de folie, que d'ajouter foi à une pareille assertion. Du reste, Napoléon affectait une grande tranquillité, comptant qu'il avait pour lui la gloire et la France. »

(Le général de JOMINI, 1815, p. 49 et 50.)

l'avance arboré les couleurs nationales, en présence même de leur vaillant chef. Restaient les troupes du camp de Melun ; mais les soldats de ce camp, frères de ceux de Grenoble, de Lyon et de Châlon, ne pensaient qu'à se porter au devant de leurs aigles ; ils vinrent en masse se ranger autour de l'Empereur le 19, et le 20 mars, l'empereur Napoléon rentra aux Tuileries.

« Cette étonnante révolution fut terminée en vingt jours, « sans avoir coûté une seule goutte de sang ; l'empereur « Napoléon était donc bien l'homme de la France (1). »

« Le grand capitaine avait refusé la paix qu'on lui offrait « à Châtillon, avec les limites de 1792, parce qu'il se trou- « vait alors sur le trône de France et qu'elle le faisait « descendre trop bas ; mais rien ne l'empêchait d'accepter « celle qu'on avait imposée aux Bourbons, parce qu'il ve- « nait de l'île d'Elbe, et que la responsabilité ne pesait « plus sur lui, ni aux yeux de la France, ni aux yeux de « la postérité. » (Baron FAIN).

L'Empereur, s'occupant aussitôt de la réorganisation de l'armée, jugea nécessaire d'augmenter l'infanterie de sa garde, qu'il porta à huit régiments, quatre de grenadiers et quatre de chasseurs, chaque armé ayant un colonel en premier pour le commandement supérieur et l'administration des corps en dépendant (tirailleurs, voltigeurs, etc.) Le général Morand venait d'être tout nouvellement nommé pour l'arme des chasseurs. Il a été dit comment le général

(1) L'Empereur avait écrit, les premiers jours, au général commandant son avant-garde : « Vous ne rencontrerez que des Français ; je vous défends de tirer « un seul coup de fusil ; calmez vos soldats ; démentez les bruits qui les exaspè- « rent ; dites-leur que je ne voudrais pas rentrer à leur tête, dans ma capitale, « si leurs armes étaient teintes du sang français. »

Friant l'avait été pour l'arme des grenadiers, en 1812, à Witespk, et quelle avait été sa réception.

Ces huit régiments, à deux bataillons, formèrent deux divisions : une de grenadiers, commandée par le général Michel, une de chasseurs, par le général Roguet : toutes deux aux ordres du général Friant (1).

La vieille garde ainsi composée avait encore une compagnie de sapeurs et une de marins, aussi vieille garde. Ces deux compagnies marchaient habituellement en tête de la division de grenadiers, et se portaient où le besoin du service rendait leur présence nécessaire.

Une batterie d'artillerie de la garde était attachée à chacune des divisions.

L'ouverture des Chambres a lieu le 7 juin.

L'Empereur répond à l'adresse de la Chambre des pairs :

« La lutte à laquelle nous sommes engagés est sérieuse ;  
« l'entraînement de la prospérité n'est pas le danger qui  
« nous menace aujourd'hui ; c'est sous les fourches cau-  
« dines que les étrangers veulent nous faire passer. La  
« justice de notre cause, l'esprit public de la nation et le  
« courage de l'armée, sont de puissants motifs pour es-  
« pérer des succès ; mais si nous éprouvons des revers,  
« c'est alors surtout que j'aimerais à voir déployer toute  
« l'énergie de ce grand peuple ; c'est alors que je retrou-  
« verais, dans la Chambre des pairs, des preuves d'atta-  
« chement à la patrie et à son chef. C'est dans les temps  
« difficiles que les grandes nations, comme les grands  
« hommes, déploient toute l'énergie de leur caractère, et  
« deviennent un objet d'admiration pour la postérité. »

(1) Le général Friant fut créé pair de France le 2 juin suivant.

« Cette postérité conviendra, en lisant ces paroles, que  
« l'Empereur n'avait rien négligé de ce qui pouvait éle-  
« ver la France au niveau des dangers qui la menaçaient,  
« et qu'il avait tout prévu : sa réponse à la Chambre des  
« députés le prouve encore mieux (1). »

Voici cette réponse :

« Dans ces graves circonstances, ma pensée est absor-  
« bée par la guerre imminente au succès de laquelle sont  
« attachés l'indépendance et l'honneur de la France. Je  
« partirai cette nuit pour me mettre à la tête de mes ar-  
« mées.... Pendant mon absence, je verrais avec plaisir  
« qu'une commission, nommée par chaque Chambre, mé-  
« ditât mûrement sur nos institutions : la constitution est  
« notre point de ralliement ; elle doit être notre étoile  
« polaire dans ces moments d'orages. Mais toute discus-  
« sion publique, qui tendrait à diminuer directement ou  
« indirectement la confiance qu'on doit avoir dans le gou-  
« vernement et dans ses dispositions, serait un malheur  
« pour l'État. Nous nous trouverions au milieu des écueils,  
« sans boussole et sans direction. La crise où nous som-  
« mes est forte : *n'imitons pas l'exemple du bas Empire,*  
« qui, pressé de toutes parts par les barbares, se rendit  
« la risée de la postérité, en s'occupant de discussions  
« abstraites au moment où le bélier brisait les portes de  
« la capitale. »

« Paroles prophétiques et bien propres à confondre  
« tous ses déclamateurs qui, méconnaissant les principes

(1) Le général de Jomini, 1815, p. 127 et 128.

« de l'Empereur à cette mémorable époque, ont lancé  
« tant de foudres contre lui (1). »

L'Empereur partit de Paris le lendemain 12 juin, visita l'armement de Soissons et de Laon, et établit son quartier général à Beaumont le 14.

« Cette entrée en campagne de Napoléon et son premier plan, peuvent être regardés comme des opérations  
« les plus remarquables de sa vie : neuf corps d'infanterie ou de cavalerie, cantonnés depuis Lille jusqu'à  
« Metz, durent, par des marches habilement dérobées, se  
« concentrer devant Charleroi, au même instant où la  
« garde partie de Paris y arrivait. Ces mouvements furent  
« combinés avec tant de précision, que cent vingt mille  
« hommes se trouvèrent réunis, le 14 juin, sur la Sambre,  
« comme par enchantement. Wellington, tout occupé de  
« donner des fêtes à Bruxelles, croyait Napoléon encore  
« à Paris, lorsque ses colonnes se présentèrent, le 15 au  
« matin, pour passer cette rivière (2). »

La garde, partie de Paris en différentes colonnes, se réunit à Beaumont. Le 14, l'armée occupait Philippeville, Beaumont, Ham-sur-Eur et Solre-sur-Sambre.

Le 15, le général Friant se mit en marche sur Charleroi. Le corps qui devait précéder la vieille garde, ne se montrait pas. L'Empereur, impatient de ce retard, prit les devants, se faisant suivre des sapeurs et marins, et de ses escadrons de service. Aux approches de Charleroi, les sapeurs et marins se forment pour l'attaque ; le pont est lestement franchi ; ils pénètrent dans la ville et la traversent sans éprouver de grandes pertes, aidés d'un régi-

(1) Le général de Jomini, 1815, p. 131.

(2) Le général de Jomini.

ment de cavalerie qui arrivait. L'ennemi, ainsi surpris et chassé de la ville, a pris position à une lieue environ en arrière ; les escadrons de service, qui le suivaient, culbutèrent deux de ses carrés formés à Soleilmont, sur les hauteurs et à la lisière du bois de Lambusart. Ces charges donnèrent quelques centaines de prisonniers ; mais, dans un dernier engagement, vers les trois heures, le général Letort, aide de camp de l'Empereur et colonel du régiment des dragons de la garde, fut tué.

Il est de nécessité de se reporter en arrière de quelques heures pour rappeler un fait raconté souvent par le témoin qui en fut auditeur silencieux, mais des plus attentifs, et qui, malgré la scrupuleuse exactitude qu'il a toujours mise dans son récit, a été rapporté et interprété diversement dans plusieurs écrits.

La garde, à la tête de laquelle se trouvait le général Friant, suivait la direction que l'Empereur avait prise ; aux premiers coups de fusil tirés au moment de l'attaque du pont, et qui furent distinctement entendus, le général Friant, craignant que l'Empereur ne se trouvât engagé malgré lui avec sa seule escorte contre des forces supérieures, donna l'ordre au chef d'escadron Friant, chef d'état-major de la division de grenadiers, de partir à fond de train pour rejoindre Sa Majesté et la prévenir qu'il faisait presser le pas à ses grenadiers.

Cet officier arrive bientôt au pont, où quelques morts étendus sur les côtés faisaient preuve du combat qui venait d'avoir lieu ; il traverse Charleroi, et se trouve, en peu d'instants, à vingt pas derrière l'Empereur, arrêté sur la hauteur qui domine la ville, s'entretenant avec le maréchal Ney, dont le corps défilait sur la gauche, accla-

mant Sa Majesté de ses vivats les plus enthousiastes.

L'Empereur, entendant le galop d'un cheval se rapprochant aussi promptement de lui, se retourne et fait un signe d'arrêt.

Quelques minutes après, le maréchal quittait l'Empereur, qui venait d'appeler l'officier près de lui; il avait à peine fait quelques pas, qu'il est rappelé par Sa Majesté. « Ah! maréchal, dit-elle, vous connaissez le pays? — Oui, » Sire, répond-il, j'y ai fait la guerre assez longtemps. — « Eh bien, alors, maréchal, aux Quatre-Bras, le sort de la France est entre vos mains. » Ces paroles ont été *ainsi prononcées* par l'Empereur et par l'illustre prince de la Moskowa, au moment où le jeune chef d'état-major se trouvait auprès de l'Empereur, on peut dire botte à botte, et le prince qui avait fait retour se tenant en face de Sa Majesté.

Pour juger de l'importance de cet ordre, accompagné de paroles si graves, indiquant cette immense confiance dans le chef auquel en était confié l'exécution, il semble qu'il convient de se reporter à l'heure où cet ordre fut donné; il était à peine midi : la distance de Charleroi aux Quatre-Bras est bien connue, et pouvait être promptement et facilement franchie, surtout avec des troupes aussi pleines d'énergie, en observant que la tête de colonne du corps du maréchal avait à ce moment dépassé de beaucoup la hauteur où se tenait l'Empereur; enfin, il y a la certitude acquise que la position des Quatre-Bras n'a été occupée par l'ennemi que le lendemain 16, dans l'après-midi, et d'abord par un faible détachement.

Disons encore que, le 16 au soir, lorsque le chef d'escadron Friant vint rendre compte à l'Empereur de la

position qu'occupait la division de grenadiers au delà de Ligny, Sa Majesté lui dit : « Eh bien ! *est-on aux Quatre-Bras, enfin ?* » L'Empereur n'avait donc pas oublié la présence de cet officier, lorsqu'il avait interpellé le maréchal la veille.

Pourquoi cet ordre, de l'accomplissement duquel l'Empereur comptait obtenir de grands avantages, n'a-t-il pas été exécuté ? Quelles ont été les causes qui ont empêché l'illustre maréchal d'y obtempérer ? Nos maîtres en science militaire peuvent seuls traiter cette question, seuls ils peuvent en donner la solution ; nous n'avons voulu que rappeler un fait, et nous l'avons rapporté en toute conscience.

L'infanterie de la garde prit ses bivouacs sur les hauteurs de Gilly, le 15 au soir ; les premiers régiments de grenadiers et chasseurs descendirent dans Charleroi, où se trouvait le quartier général de l'Empereur.

#### BATAILLE DE LIGNY.

Le 16, toute l'infanterie de la garde se réunit vers neuf heures du matin, se mit en marche et arriva dans les plaines de Fleurus, vers les deux heures de l'après-midi : elle s'y forma en colonne par bataillon déployé et ensuite par régiment : cet ordre de bataille fut interrompu pour traverser Fleurus, et repris au moment où les huit régiments prirent position à hauteur d'un moulin, les chasseurs en première ligne en avant de ce même moulin, les grenadiers y appuyant leur gauche.

A ce moment, le combat était fortement engagé contre les corps prussiens au village de Saint-Amand : une bri-



gade de jeune garde aux ordres du général Chartran fut envoyée sur ce point pour appuyer les troupes engagées, contenant à grande peine les forces qu'elles avaient à combattre. Le général Chartran, en exécutant l'ordre qui lui était donné, se porta en avant de sa personne, pour reconnaître les positions : un mouvement rétrograde des nôtres s'opérait alors ; il voit la possibilité de l'arrêter et n'hésite pas à retenir quelques compagnies qui se trouvaient près de lui ; il se met à leur tête, et, par son élan, les entraîne plutôt qu'il ne les conduit jusque sur les hauteurs de l'autre côté de Saint-Amand : cette marche audacieuse rendit aux corps engagés le terrain qu'ils avaient perdu peu d'instantes auparavant ; mais l'ennemi revient à la charge avec de nouvelles troupes et plus nombreuses ; la brigade entière du général Chartran dut alors prendre part au combat : cette première réserve ainsi mise en action fut remplacée par les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> régiments de chasseurs, qui furent bientôt eux-mêmes successivement engagés. Un mouvement général en avant venait d'être ordonné : Saint-Amand fut emporté ainsi que les hauteurs qui le couronnent, et cette position, si longtemps défendue, resta définitivement au pouvoir de nos troupes.

La division de grenadiers et le 1<sup>er</sup> de chasseurs, devaient avoir aussi une tâche à remplir dans cette journée. Vers les six heures du soir, l'Empereur donna l'ordre au général Friant de s'emparer de Ligny : les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> de grenadiers, formant tête de colonne, pénétrèrent hardiment dans le village, qui fut bientôt forcé et pris ; les positions que l'ennemi voulait défendre au delà, furent également enlevées avec le même entrain, malgré deux

charges de sa cavalerie faites avec audace et vigueur. La première charge fut reçue par le 4<sup>e</sup> de grenadiers et repoussée avec grande perte d'hommes et de chevaux. Les escadrons de service, qui avaient débouché de Ligny aussitôt après la division (un escadron de lanciers, un de grenadiers et une compagnie de gendarmerie d'élite, capitaine Raffet (1), se mirent à la poursuite de cette cavalerie mise en désordre par le feu meurtrier du 4<sup>e</sup> de grenadiers ; en se retirant, cette cavalerie démasqua un carré d'infanterie, qui fut rompu et taillé en pièces. La cavalerie prussienne, ainsi délaissée, ne tarda pas à faire demi-tour et se lança contre nos escadrons désunis par leur attaque contre son infanterie ; ceux-ci, promptement ralliés, firent retraite sur nos carrés, qu'ils retrouvèrent à une petite distance, le général Friant ayant toujours gagné du terrain en avant. La cavalerie ennemie, repoussée de nouveau par les grenadiers, fut poursuivie une seconde fois par nos escadrons.

Pendant ce temps, le général Friant avait fait prendre position aux 1<sup>ers</sup> de chasseurs et grenadiers : ces deux régiments étaient en bataille sur la droite de Ligny, faisant face à l'ennemi qui occupait encore les hauteurs, défendant les débouchés de Wavres, et que l'arrivée du corps du comte de Lobau lui fit abandonner : la nuit venue, les deux régiments vieille garde, chasseurs et grenadiers, prirent leurs bivouacs en arrière de ce corps d'armée.

Plusieurs batteries de la garde furent employées sur

(1) Tué colonel de la gendarmerie de la Seine, par la machine infernale du régicide Fieschi.

Ligny, comme sur Saint-Amand ; dans cette vive attaque sur Ligny, une brigade de cuirassiers vint prendre aussi sa part du succès , à la suite duquel l'ennemi perdit sept pièces de canon , plusieurs caissons et bon nombre de prisonniers.

La division de chasseurs eut ses bivouacs en avant de Fleurus , où s'établit le quartier général de l'Empereur.

A dix heures du matin , le 17, la garde se réunit en avant de Ligny ; l'infanterie se mit en marche pour rejoindre la chaussée de Bruxelles aux Quatre-Bras, traversa Genappes, et reçut l'ordre de venir prendre position à la droite de la route, à une demi lieue en avant de la ferme de Caillou, quartier général de l'Empereur.

On avait quitté la grande route pour prendre la traverse un peu avant la tombée de la nuit, afin d'éviter l'encombrement causé par la présence de l'artillerie et de la cavalerie. Sur les six heures, on fut assailli par un orage affreux par sa force et sa durée ; les chemins devinrent impraticables en peu de temps et se trouvèrent dans un état de dégradation tel, qu'il devint impossible de conserver aucun ordre dans la marche ; la troupe dut chercher des sentiers plus faciles ; une partie prit à travers champs et s'égara malgré la grenadière que l'on fit battre pour donner la direction : la tête de colonne n'arriva qu'à onze heures du soir à la position qui lui avait été assignée, et ce ne fut qu'au jour, le lendemain 18, que chacun rejoignit son drapeau.

BATAILLE DE WATERLOO, 18 JUIN.

Le temps s'étant un peu calmé, il fut possible de net-

toyer les armes; à dix heures du matin, on se mit en mouvement, en suivant la chaussée; les huit régiments vieille garde, chasseurs et grenadiers, ainsi que les sapeurs et marins, prirent position derrière le centre de l'armée, au delà de la ferme de Rossomme, et la jeune garde qui, la veille, était en arrière, vint prendre sa place en avant des deux divisions.

La garde resta ainsi spectatrice du combat jusqu'au moment où le corps du général Bulow, qui avait échappé au maréchal Grouchy, se présenta devant Planchenoit; c'est alors que, tout entière, elle prit une part si active à cette terrible lutte, dont il ne lui fut pas donné de sortir victorieuse. Obligée de soutenir sur tous les points, ainsi divisée, elle ne fut assez forte nulle part; accablée par le nombre, elle ne défiait l'ennemi que par son courage et son dévouement; rien ne faillit en elle: le temps était venu de mourir pour la France. La jeune garde se porte la première au devant du corps de Bulow; après deux heures d'une lutte inégale, où les généraux Duhesme et Barrois furent blessés, elle fut forcée et l'ennemi allait posséder Planchenoit, lorsque deux bataillons des 2<sup>e</sup> de chasseurs et de grenadiers furent envoyés pour arrêter ce mouvement de retraite; ces deux bataillons prirent immédiatement l'offensive, traversèrent Planchenoit et poursuivirent les Prussiens jusqu'au delà du Plateau, où ils se maintinrent, malgré les nouvelles troupes que le maréchal Blücher y avait amenées en personne; mais les masses ennemies allaient croissant; c'était l'armée prussienne tout entière qui entrait en ligne et continuait son mouvement pour déborder notre droite: il fallait céder devant une armée; ces deux bataillons opérèrent leur retraite sur le village, et le 1<sup>er</sup> de grenadiers se tint prêt à com-

battre. Un de ces bataillons se porta sur la droite de la chaussée, au sommet de la position qui domine le petit chemin débouchant de Planchenoit pour gagner la grande route, et s'y forma en carré; ce bataillon jeta des tirailleurs à l'extrême droite du village pour y observer l'ennemi qui s'y trouvait déjà en force; plusieurs grenadiers y furent pris avec l'adjudant-major Farré, tombé blessé et embarrassé sous son cheval abattu. Le second bataillon se plaça également en carré, à la gauche de la grande route, sur le mamelon où s'était d'abord tenu l'Empereur; il y fut joint par une batterie de six pièces de huit et par les sapeurs et marins; le 2<sup>e</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> de grenadiers était détaché au même moment sur notre gauche, où l'ennemi prononçait une attaque assez sérieuse pour que l'Empereur y crût sa présence nécessaire.

Il pouvait être sept heures, lorsque l'Empereur ordonna un mouvement en avant sur les lignes anglaises; quatre bataillons prirent d'abord part à cette attaque; ce furent: le 1<sup>er</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> de grenadiers, aux ordres du général Poret de Morvan, appuyant sa droite à la grande route; en arrière et à sa gauche le 4<sup>e</sup> de chasseurs, puis le 4<sup>e</sup> de grenadiers, ces deux régiments ne formant plus chacun qu'un seul bataillon; enfin, le 3<sup>e</sup> de chasseurs; c'est avec ces quatre bataillons, ainsi formés en colonne par échelons, que le général Friant allait aborder l'ennemi.

Le 1<sup>er</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> de grenadiers commence le mouvement; il marche parallèlement à la route; les autres bataillons suivent, conservant leur distance; ils s'avancent ainsi au pas de charge jusqu'au delà de la Haye-Sainte, chassant devant eux tout ce qui leur est opposé, malgré le plus grand feu d'artillerie et de mousquerie. Le général Friant blessé, le général Michel, tué peu d'instant après, privent

les troupes de deux chefs qu'elles aiment, auxquels elles obéissent depuis longtemps; un mouvement d'hésitation se prononce; mais, à la voix du général Poret de Morvan, le bataillon qu'il commande reprend avec vigueur et s'avance de nouveau aux cris de : Vive l'Empereur ! Le maréchal Ney, démonté, est à pied, en tête de ce bataillon, l'épée à la main; les trois autres bataillons reprennent en même temps leur essor; tous marchent comme à la manœuvre; ils voient fuir de nouveau l'ennemi devant eux; ils dépassent la première batterie; mais là s'arrêtent leurs succès. L'ennemi peut encore lui opposer une nouvelle réserve, et cette dernière colonne, infanterie et cavalerie, soutenue par l'artillerie de la seconde ligne, voit tomber devant elle, foudroyés par la mitraille et la mousqueterie, des rangs entiers de cette poignée de braves, sans que pour cela ceux qui restent debout abandonnent le terrain conquis par eux; ils y furent rejoints par les 2<sup>e</sup> bataillons de chasseurs et de grenadiers, ayant à leur tête les généraux Pelet et Christiani, colonels de ces deux régiments, sous le commandement du général Roguet.

Le général Roguet essaie vainement de reprendre l'offensive; la grande disproportion des forces et les pertes cruelles éprouvées déjà, et qui vont s'augmentant, ne le permettent plus; il fallut rétrograder, mais non sans combattre; l'ennemi voyait toujours devant lui la garde impériale. Combien de ces valeureux soldats restèrent couchés sur ce champ de carnage !... Le général Roguet eut son cheval tué.

Après ce succès, l'ennemi se trouva plus à l'aise pour continuer ses efforts sur nos deux ailes.

Le 1<sup>er</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> de chasseurs, de service, le 17 au soir, au quartier général de l'Empereur, dut se placer en

arrière de la ferme de Caillou ; il arrêta tous les efforts de l'ennemi pour déboucher sur la grande route, et conserva sa position jusqu'au moment où la retraite fut ordonnée.

Pendant tous ces malheurs, le 2<sup>e</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> de grenadiers, détaché sur la gauche, se maintenait, bien qu'il fût fortement engagé; le général Cambronne, colonel du 1<sup>er</sup> de chasseurs, arriva à son aide avec le 2<sup>e</sup> bataillon de son régiment; c'était au moment le plus critique; l'ennemi redoublait d'efforts sur ce point, comme sur toute sa ligne. Le général Cambronne ne tarda pas à être blessé, renversé de son cheval; on le croit mort; officiers, chasseurs et grenadiers tombent autour de lui; là, comme au delà de la Haye-Sainte, ces vétérans de notre gloire devaient succomber devant le nombre, étonnés qu'ils étaient de ne pas mourir dans un jour de victoire. Leur dévouement en ce jour néfaste a porté ses fruits; leurs enfants ont hérité de leur vaillance; les murs écroulés de Sébastopol l'ont redit au monde entier.

De l'aile gauche, où s'était porté l'Empereur, il était revenu au carré du 1<sup>er</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> de grenadiers; l'armée était alors en pleine retraite, et bientôt il n'y eut plus que les deux carrés du 1<sup>er</sup> de grenadiers et celui du 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs à la ferme de Caillou, qui conservassent encore leur position et tinssent tête à l'ennemi.

Par ordre de l'Empereur, le général Petit, colonel du 1<sup>er</sup> de grenadiers, fit battre la grenadière pour rallier sur ces deux bataillons tous les hommes de la garde; puis, la nuit venue, l'Empereur donna lui-même l'ordre de quitter les positions, qui n'étaient plus tenables, en ce qu'elles étaient totalement débordées.

Les deux carrés du général Petit exécutèrent leur mou-

vement en bon ordre ; le 1<sup>er</sup> bataillon à travers champs, le 2<sup>e</sup> par la grande route, en faisant des haltes fréquentes, pour maintenir les faces des carrés et donner le temps aux tirailleurs de rejoindre. A une demi-lieue de Genappes, les deux bataillons se réunirent sur la grande route et marchèrent en colonne par section. Dans cet ordre, on réunit tout ce qui restait des autres régiments de chasseurs et grenadiers ; l'ennemi suivait bien, mais sans beaucoup inquiéter : ce ne fut qu'au moment où l'on trouva la route encombrée de voitures et de caissons renversés, qu'il attaqua la gauche de la colonne par une fusillade très-vive ; elle fit peu de mal, mais augmenta beaucoup le désordre de la retraite.

Dans cet état de choses, il ne fut plus possible à la garde de passer par Genappes ; elle prit à gauche du chemin et de cette ville ; elle était, le 19 au soir, à Beaumont ; et, le 21, à Laon : elle y apprit, le 22, l'abdication de l'Empereur ; il n'y eut plus que le devoir qui la fit rester sous le drapeau.

Les circonstances d'un crime, dont l'atrocité et la froide barbarie sont heureusement sans exemple, doit terminer ce récit. Le propriétaire de la maison où il a été commis, en a raconté les détails à un officier français revenant du congrès d'Aix-la-Chapelle, qui avait logé chez lui la veille de la bataille ; cet officier est encore existant. M. Ch. Liskenne rapporte ce crime en peu de mots, dans son *Esquisse historique*, 221 ; nous pouvons donc en donner les détails :

« Le général Duhesme, grièvement blessé à Waterloo et transporté à Genappes, ne peut aller plus loin ; il reçoit l'hospitalité d'une personne dont il était connu, et qui



s'empessa de lui prodiguer tous les soins qu'il était en son pouvoir de lui offrir dans une aussi pénible circonstance, et le retira dans une chambre éloignée, espérant le soustraire aux regards des troupes qu'il venait de combattre. Des garçons d'écurie dénoncent, le *surlendemain*, à des soldats prussiens, la retraite du malheureux général; ils s'y précipitent, et là commence un premier assassinat. Le général Duhesme, couvert de blessures, est soustrait, non sans peine, à leur férocité, et caché dans une cave; mais il y est bientôt retrouvé par ces barbares, auxquels s'en étaient joints d'autres, tout aussi impatients de frapper un officier de marque blessé et sans défense. Ces vainqueurs des vainqueurs, ainsi qu'ils se sont nommés, conviennent toutefois de n'entrer dans cette cave qu'un certain nombre à la fois; et c'est ainsi que, tour à tour, ils assouvissent leur épouvantable fureur sur le corps de leur victime; car, quoique le malheureux général Duhesme eût depuis longtemps cessé d'exister, ses restes inanimés n'en étaient pas moins outragés, et l'on n'a plus relevé qu'un corps en lambeaux, sans *qu'aucun officier* soit venu s'opposer à un acte indigne d'un véritable soldat, ou, tout au moins, mettre un terme à cette scène d'horreur.

Le général de division Duhesme était l'un des plus anciens défenseurs de son pays, et avait puissamment contribué à son illustration.

Tel fut, dans l'ivresse d'un succès inespéré, que nulle conception savante n'avait préparé, le terrible prélude de nouveaux excès commis dans notre France.

Le général Friant, plus heureux que le général Duhesme, retrouva ses foyers; mais, s'il avait noblement rempli sa tâche, il rentrait profondément affligé de voir

l'ennemi imposer des conditions à la France ; il regrettait amèrement que ce fût au moment où sa carrière, si bien remplie jusqu'alors, allait se terminer, qu'il lui serait signifié que son épée n'était plus nécessaire au service de son pays, et qu'il pouvait la suspendre.

Effectivement, il reçut le 31 août une lettre du général d'Hastrel, chef de la 2<sup>e</sup> division au ministère de la guerre, le prévenant que son âge (né le 18 septembre 1758, il avait cinquante-sept ans) le mettait dans le cas de l'article 1<sup>er</sup> de l'ordonnance du 1<sup>er</sup> août 1815, et qu'il était admis au maximum de la retraite. Il lui fut en conséquence alloué 6,000 francs, moins la retenue du dixième, que l'on devait subir alors, soit 5,400 francs ; ainsi furent acquittés les services du général Friant. Le gouvernement de la Restauration avait à suivre d'autres pensées qu'à consacrer dignement la rémunération d'éminents services. Il en était d'autres auxquels il devait reconnaissance, et c'est encore M. Charles Liskenne qui nous les indique dans son *Esquisse historique*, page 86.

Ce souvenir nous amènera naturellement à présenter ici un contraste affligeant avec de bien anciens temps, il est vrai ; mais, tout singulier que peut en paraître le rapprochement, il n'en a pas moins son cachet de vérité.

C'est que, si le premier des Brennus fut puni de son insolence, s'il vit son épée, plus d'une fois victorieuse, rejetée hors de la balance romaine par un Camille, nos Brennus modernes, loin d'avoir devant eux un Camille, ont rencontré dans le gouvernement de 1815 l'assistance qui devait faire trouver à la France le poids de leurs fers

plus pesants (1). Ces faits, au reste, appartiennent à l'histoire, qui saura les redire dans sa dure vérité.

Le général Friant avait vécu en soldat ; il sut mourir en soldat, le cœur haut et fier, sans remords, comme ses frères d'armes tombés à Waterloo.

Ce fut le 26 juin 1829, que les restes de ce brave et loyal guerrier furent déposés dans le cimetière du village de Seraincourt, où il venait de terminer une vie aussi pure que glorieuse.

Le lieutenant-général Petit, son ami, son ancien aide de camp, son lieutenant de prédilection, son élève, si digne du maître, ne pouvait manquer aux adieux que recevaient à ce moment suprême les dépouilles de son général, et personne plus que lui ne devait prétendre à exprimer les regrets de l'armée, comme la douleur des amis du général Friant ; il le fit en peu de mots mais avec un sentiment qui prouvait combien la perte que l'on déplorait était immense, et le mérite de l'orateur ajoutait à l'impression excitée par ses paroles.

C'est par la reproduction de ce discours que se terminera ce tracé de la vie militaire du général Friant ; il la résume et la caractérise.

« Messieurs,

« Un cri de douleur s'est échappé du cœur des braves  
« de l'ancienne armée. Les vieux soldats se sont dit les  
« uns aux autres avec attendrissement : Le général Friant  
« est mort !

(1) Le mouvement arrêté contre l'armée prussienne, à Versailles.

« Ainsi ce chef illustre d'une troupe immortelle, que  
« le sort des combats épargna tant d'années, descend  
« dans la tombe pour s'y réunir à tous ces guerriers si  
« chers à la France, et qui n'ont vécu que pour la  
« gloire.

« Vos mânes vont tressaillir ! ô Desaix et Kléber... !  
« et vous tous, Lasalle, Duroc, Ney, Saint-Hilaire, Le-  
« grand, Davout, Régnier, Lannes, Masséna.... et tant  
« d'autres qu'il serait trop long de nommer, vous qui fûtes  
« ses amis, ses pairs, ses chefs ou ses admirateurs, dans  
« le séjour céleste que vous habitez, vous accueillerez ce  
« digne Français, modèle des braves et des vertus guer-  
« rières. Avec vos noms glorieux le sien sera placé dé-  
« sormais dans les fastes de l'histoire ; la postérité l'y re-  
« marquera et sa mémoire ne périra pas.

« Que sa haute renommée soit à jamais la récompense  
« de ses faits éclatants : les regrets amers, ainsi que la  
« constante admiration de ses compagnons d'armes diront  
« assez quels furent les grandes qualités de son cœur, sa  
« justice, sa bonté, sa probité, mais surtout son amour  
« constant du bien.

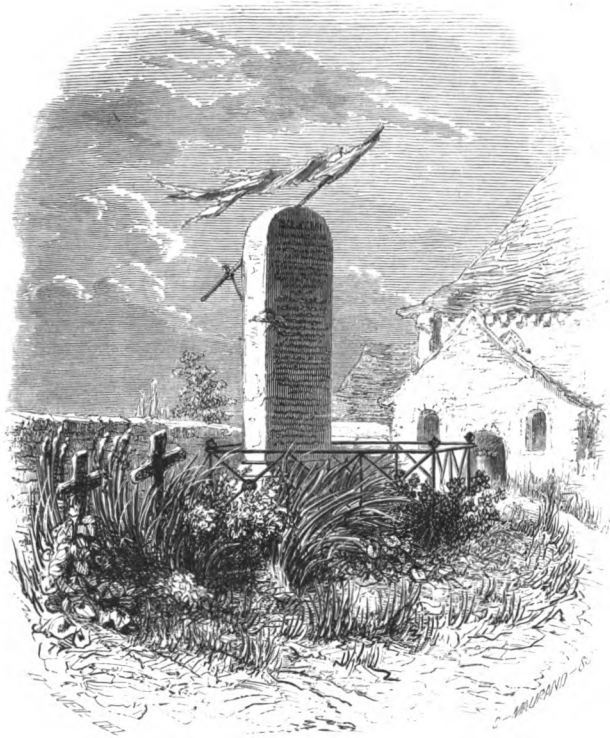
« Repose en paix, vaillant capitaine ; que cette terre  
« de la patrie arrosée de ton sang, et que tu as glorieuse-  
« ment défendue aux jours du danger, te sois légère.

« Heureux celui qui, comme toi, jusqu'à la fin de sa  
« carrière, est demeuré fidèle à la gloire de ses armes !  
« qui constamment pur dans le chemin de l'honneur  
« pendant le cours de sa vie tout entière, peut ainsi  
« mourir en paix avec lui-même, sans regrets sur ses  
« actions passées, sans inquiétude sur le jugement de  
« l'avenir.

« Bientôt la sagesse éternelle, dans ses décrets immuables, rendra à chacun la justice qui lui est due ;  
« elle reconnaîtra à ton égard que tu as bien mérité d'elle.  
« Repose en paix....! »







**TOMBEAU DU GÉNÉRAL FRIANT**  
**DANS LE CIMETIÈRE DE SERAINCOURT.**

Imp. L. Tinterlin.

## ICI REPOSE

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE FRIANT,  
NÉ A VILLERS-MORLANCOURT,  
DÉPARTEMENT DE LA SOMME, LE 18 SEPTEMBRE 1758,  
MORT A GAILLONNET, LE 24 JUIN 1829.

---

### EX-COLONEL-GÉNÉRAL

DE L'ARME DES GRENADIERS A PIED DE L'EX-GARDE,  
IL EUT SA PART DE GLOIRE DANS LES JOURNÉES  
DE FLEURUS, D'ARLON, DU RHIN,  
DU TAGLIAMENTO, DE GRADISCA,  
DE CHEBREISSE, DES PYRAMIDES, DE SÉDIMAN,  
DE SAMANHOUT, D'HÉLIOPOLIS, D'ABOUKIR,  
D'AUSTERLITZ, D'AUERSTÆDT, D'EYLAU,  
D'ECKMUHL, DE WAGRAM,  
DE SMOLENSK, DE LA MOSKOWA, .  
DE DRESDE, DE LEIPZIG, D'HANAU,  
DE MONTMIRAIL, DE VAUCHAMPS, DE CHAMPAUBERT,  
ET DE TANT D'AUTRES MOINS CÉLÈBRES.  
SA CARRIÈRE MILITAIRE SE TERMINA A FLEURUS ET WATERLOO,  
OU, GRIÈVEMENT BLESSÉ AU FORT DE LA BATAILLE,  
IL N'EUT PAS LA DOULEUR DE VOIR SON DRAPEAU SE RETIRER  
DEVANT LES IMPLACABLES ENNEMIS DE LA FRANCE.  
N'AYANT PAS EU, COMME TANT DE BRAVES,  
LE BONHEUR DE MOURIR DANS UN JOUR DE VICTOIRE,  
COUVERT DE BLESSURES, ACCABLÉ D'INFIRMITÉS,  
IL VINT, APRÈS UNE VIE PLEINE DE HAUTS FAITS,  
DÉPOSER SES ARMES DANS CETTE COMMUNE  
OU IL FIT QUELQUE BIEN.  
NÉ SOUS LE CHAUME, IL SUT, PAR LA NOBLESSE DE SON AME  
ET SON GÉNIE MILITAIRE,  
S'ÉLEVER AUX PREMIÈRES DIGNITÉS DANS L'ARMÉE;  
MAIS, TOUJOURS MODESTE, IL CHOISIT ICI  
SA DERNIÈRE DEMEURE.





**PIÈCES JUSTIFICATIVES**

**ET**

**LETTRES PARTICULIÈRES.**



Fac-simile  
apposées aux pie

Championne

J. Bern

abd. j. mon

le succ. de

Alber

~~W. W. W.~~

Charly Gen. 2

789.

91.

'92.

I. II.

L.

VII.

IX.



**PIÈCES**

**JUSTIFICATIVES.**

---

**SERVICES**

DU

**LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE FRIANT.**

Soldat au régiment des gardes-françaises, le	9 février 1781.
Grenadier, le . . . . .	11 juillet 1781.
Caporal, le . . . . .	1 <sup>er</sup> juillet 1782.
Parti avec congé absolu, le . . . . .	7 février 1787.
Caporal fourrier dans la garde nationale sol- dée de Paris, le. . . . .	4 <sup>er</sup> septembre 1789.
Congédié, le. . . . .	31 décembre 1791.
Chef du 9 <sup>e</sup> bataillon de Paris, le. . . . .	23 septembre 1792.
Général de brigade provisoire, le . . . . .	16 thermidor an II.
Confirmé dans ce grade, le. . . . .	25 prairial an III.
Général de division, commandant la Haute- Égypte, le. . . . .	19 fructidor an VII.
Nommé, par le général en chef de l'armée d'Orient, lieutenant général et comman- dant après lui de tous les territoires dé- pendant de l'Égypte, le. . . . .	24 germinal an IX.

Confirmé dans ce grade, le . . . . .	17 fructidor an IX.
Inspecteur général d'infanterie, le . . . . .	27 frimaire an X.
Employé au camp de Bruges, le . . . . .	12 fructidor an XI.
Employé au 3 <sup>e</sup> corps de la Grande Armée, le . . . . .	an XIV.
Colonel commandant les grenadiers à pied de la garde impériale, le . . . . .	7 août 1812.
Commandant les deux divisions vieille garde, le . . . . .	21 décembre 1813.
Colonel des grenadiers à pied de France, le . . . . .	18 juillet 1814.
Colonel des grenadiers de la garde impériale, le . . . . .	13 avril 1815.
Retraité, le . . . . .	4 septembre 1815.
Décédé, le . . . . .	24 juin 1829.

### CAMPAGNES.

1792, 1793, ans II, III, IV, V, VI, VII, VIII et IX, armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, d'Italie et d'Orient; ans XII et XIII, sur les côtes; an XIV, 1806 et 1807, Grande Armée; 1808, 1809 et 1811, Allemagne; 1812, Russie; 1813 et 1814, grande armée du Nord; 1815, Waterloo.

### BLESSURES ET ACTIONS D'ÉCLAT.

Blessé d'une balle à la jambe, en nivôse an II, devant Weissenbourg; quatre chevaux tués sous lui à Austerlitz, le 2 décembre 1805; blessé à Eylau, en 1807; blessé à Wagram, le 8 juillet 1809, par un obus; blessé à Smolensk, le 17 août 1812, d'une balle à la jambe droite; deux blessures à la bataille de la Moskowa, au milieu et à la fin de l'action, le 7 septembre 1812; blessé à la bataille de Waterloo, le 18 juin 1815.

Membre de la Légion d'honneur, le . . . . .	19 frimaire an XII.
Grand officier du même ordre, le . . . . .	25 prairial an XII.
Grand aigle idem, le . . . . .	25 nivôse an XIV.
Commandeur de la Couronne de fer, le . . . . .	4 mars 1806.
Comte de l'Empire, le . . . . .	1808.
Chambellan de l'Empereur, le . . . . .	15 décembre 1813.

Chevalier de Saint-Louis, le. . . . . 2 juin 1814.  
Pair de France, le. . . . . 2 juin 1815.

Inscrit sur l'arc-de-triomphe de l'Étoile, côté du Nord.

S'est distingué aux combats et batailles ci-après indiqués :

Abbaye d'Orval, Kaiserslautern, Landau, Lauterbourg, Weissembourg, siège de Charleroi, Gembloux, Herstal, Fleurus, sièges de Maëstricht, de Luxembourg, d'Ereinbreistein, passage du Tagliamento, prise de Gradisca, Laybach, Chebreïss, Pyramides, Sédiman, Samanhout, Aboumanah, Alexandrie, Héliopolis, Belbeïs, Caire, Aboukir, Austerlitz, Eylau, Golymnin, Thann, Pœring, Eckmühl, Ratisbonne, Wagram, Smolensk, la Moskowa, Hanau, Champ-Aubert, Montmirail, Vauxchamps, Craonne, Fère-Champenoise, Plancy, Méry, Waterloo.

En foi de quoi le présent certificat a été délivré pour servir et valoir ce que de raison.

Paris, 27 septembre 1854.

Le conseiller d'Etat, directeur,

Signé : PETITET.

Délivré gratis à M. le comte Friant, en réponse à sa lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1854.

Enregistré, n° 1992.

---

Le citoyen FRIANT,  
*lieutenant-colonel*  
*en chef.*

BATAILLON DE L'ARSENAL

Nomination libre.

23 *Septembre* 1792.

---

Suivant le procès-verbal du 23 septembre 1792, l'an IV<sup>e</sup> de la liberté et le 1<sup>er</sup> de l'égalité, dressé au camp sur Châlons, pour l'organisation du bataillon de l'Arsenal, fédéré de Paris,



Le citoyen *Louis Friant* a été nommé lieutenant-colonel en chef dudit bataillon, laquelle place il a acceptée.

Pour extrait conforme à la minute dudit procès-verbal déposée aux registres du conseil d'administration dudit bataillon, et délivré le 26 octobre 1792, l'an 1<sup>er</sup> de la République française, par moi, secrétaire-adjoint et soussigné.

FRANCHET, secrétaire-adjoint.

Vu par nous, soussignés, membres du conseil d'administration, BANKS, capitaine de grenadiers; MAILLET, adjudant-major; FORMONT, membre du conseil; LORDEREAU, sous-lieutenant, membre du conseil; MOUTIER, membre du conseil; CHARRIER; VESSET; HERVET, lieutenant; MACIPS, sergent; FARDE, commandant en second; ROYER.

---

CANTONNEMENT D'IVOY.

---

9<sup>e</sup> BATAILLON DE PARIS, DIT DE L'ARSENAL.

---

Nous, membres du conseil d'administration, certifions et attestons que le citoyen FRIANT, commandant en chef ledit bataillon depuis sa formation, s'est comporté, tant par ses mœurs que par son zèle à remplir ses devoirs militaires, en vrai ami de la discipline et de la liberté, et qu'il s'est toujours empressé à procurer tous les services qu'il a pu rendre à ses frères d'armes qu'il commande.

En conséquence, nous lui avons délivré le présent certificat pour rendre hommage à la vérité, et pour lui servir et valoir ce que de raison.

Fait à Ivoy-Carignan, le 26 février 1793, l'an II<sup>e</sup> de la République française.

BRUTUS TEILLARD, sergent; AUBÉ, lieutenant; MAILLET, adjudant-major; HYARDIN, capitaine; DURAND, capitaine; HERVET, quartier-maître; GOBIN; WAFFLART.

Nous, officiers municipaux de la ville d'Ivoy, en permanence, certifions que les signatures ci-contre sont celles des citoyens membres composant le conseil d'administration du bataillon de l'Arsenal, en cantonnement en cette ville, et que foi doit y être ajoutée.

A Ivoy, le 27 février 1793, l'an II<sup>e</sup> de la République française.

BEVIERRE, municipal; LANGOT; PONS; DORTU, secrétaire greffier.

---

### 9<sup>e</sup> BATAILLON DE PARIS, DIT DE L'ARSENAL

---

Je certifie à qui il appartiendra, avoir traité pendant deux mois le citoyen Friant, lieutenant-colonel en chef dudit bataillon, d'une plaie d'arme à feu, laquelle fut cicatrisée et consolidée au terme ci-dessus énoncé. En foi de quoi je lui ai délivré le présent pour lui servir et valoir à sa volonté.

Fait à Cosne, ce 25 pluviôse, II<sup>e</sup> année républicaine (13 février 1794).

Le chirurgien-major dudit corps,

J. ALLARD.

---

### ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

---

Au quartier général, au château de Mallef, le  
1<sup>er</sup> thermidor, II<sup>e</sup> année de la République, une  
et indivisible (19 juillet 1794).

Tu te rendras, mon camarade, avec tes troupes, au village de Bammal; le général Morlot t'enverra dans la journée un bataillon et un escadron de dragons. Tu t'établiras militairement; tu prendras connaissance de ma position ainsi que de celle du général Morlot. Comme faisant notre avant-garde, ne néglige aucun soin ni argent pour découvrir les forces de l'ennemi, sa position et ses marches. Tiens ta troupe dans le meilleur ordre. Corresponds

deux fois par jour avec moi. Lorsque tu auras besoin d'argent, demande et tu seras servi; mais, surtout, tâche de savoir où l'ennemi a des forces réunies.

Salut, fraternité et amitié.

Le général de division,

CHAMPIONNET.

*Au citoyen Friant, chef du 3<sup>e</sup> bataillon de la 181<sup>e</sup> demi-brigade, commandant l'avant-garde des divisions Morlot et Championnet.*

---

### ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

---

Au quartier général, à Fooz, le 16 thermidor  
(3 août 1794), II<sup>e</sup> année républicaine.

Le représentant du peuple Gillet vient de rendre justice à ton mérite; il t'a nommé général de brigade. Tu en recevras ta commission demain ou aujourd'hui. J'ai le regret de te quitter; mais nous servirons dans la même armée, et mon plaisir sera de dire : Friant a fait toujours son devoir étant sous mes ordres.

Le général de division,

CHAMPIONNET.

*P. S.* Tu seras sous les ordres du général Kléber, et tu seras charmé de connaître ce brave républicain. J'ai reçu ton rapport. Tâche de connaître la force de la Chartreuse.

---

Au quartier général, à Warem, le 16 thermidor,  
an II<sup>e</sup> de la République française, une, indivisible et démocratique (3 août 1794).

*Gillet, représentant du peuple près l'armée de Sambre-et-Meuse,*

Sur le compte qui lui a été rendu par le général Kléber, commandant l'aile gauche de l'armée, que la division aux ordres du général Muller est dépourvue d'officiers généraux par l'absence du général de division Muller et du général de brigade Chevalier, pour cause de maladie ou d'infirmités, en sorte qu'il ne reste

qu'un seul général de brigade pour commander cette division, ce qui peut compromettre le service et les succès de l'armée.

Et, sur le bon témoignage qu'il a reçu des talents militaires et du patriotisme du citoyen Friant, chef du 3<sup>e</sup> bataillon de la 481<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie, le nomme au grade de général de brigade, pour être employé en cette qualité à la division commandée par le général Muller, et arrête qu'il jouira du rang et des appointements attachés à ce grade.

GILLET.

---

### ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

---

Quartier général du château d'Hex, le  
1<sup>er</sup> fructidor (18 août 1794).

Le général Friant prendra, par intérim, le commandement de la division du centre de l'aile gauche de l'armée.

Le chef de brigade Brusselle commandera provisoirement la seconde brigade de la même division.

Le général de division commandant l'aile gauche  
de l'armée de Sambre-et-Meuse,

KLÉBER.

---

Du quartier général de Weldverert,  
26 vendémiaire, III<sup>e</sup> année de la  
République française (17 octobre  
1794).

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

La 33<sup>e</sup> demi-brigade a exécuté son mouvement hier, à une heure de l'après-midi, mon brave et cher général, et elle occupe aujourd'hui la ligne de campement qui lui avait été tracée.

Le 1<sup>er</sup> bataillon de cette 33<sup>e</sup> demi-brigade manque de paille pour la confection de ses baraques; j'ai autorisé le papa Ancel à envoyer des soldats escortés pour couper des branches et en faire des baraques.

J'ai trouvé le 3<sup>e</sup> bataillon de la 49<sup>e</sup> demi-brigade changé de place et occupant un terrain sur une partie de la hauteur, à la gauche de la 33<sup>e</sup> et à la droite du retranchement, où sont quelques pièces de position. Ce bataillon manque de paille et en désirerait un peu.

Ne serait-il pas possible d'engager la sollicitude ordinaire du commissaire des guerres pour en procurer un supplément à ces deux bataillons? N'aurais-tu donc pas pu obtenir, mon bon général, le transport de nos baraques laissées à Herderen? Qu'il me serait doux d'avoir les moyens de leur en procurer, et qu'il te serait agréable de les savoir à couvert dans ces temps froids et touchant aux mauvais temps! Je t'en parle comme d'une peine que tu sens bien, que nous partageons l'un et l'autre.

Je reconnais toujours, mon bon camarade, toutes tes sollicitudes tous les jours répétées pour que tout aille bien, et pour les intérêts généraux et pour les intérêts particuliers. Dans ma tournée au camp ce matin, il m'a été rendu compte que la division que tu commandes avec toute l'activité et l'intelligence dont je te connais capable depuis que je suis sous tes ordres, ce dont je m'applaudis, que tu es de la surveillance la plus grande, mais j'ai à te reprocher de ne pas faire partager à ton vieux camarade et à l'ami Roussot tes peines et tes soins. Je serai toujours avec plaisir de moitié dans tout ce que tu feras. J'aurais concouru de tout mon pouvoir à tes succès de la nuit dernière, si tu m'en avais prévenu. Fais-moi donc l'amitié de m'en prévenir : je suis et le jour et la nuit tout entier à tes ordres, et tout à fait à la besogne. Ne me laisse donc jamais regretter d'avoir pu t'être utile et ne pas y avoir été employé.

Reçois les amitiés bien sincères et les mieux senties de mon brave camarade Roussot.

Les miennes et les siennes à Binot et Godaud, et salut, amitié, santé et bonheur pour toi.

BRUSSELLE.

L'ordre d'hier, qui demandait cent cinquante travailleurs, ne portait pas le nombre d'officiers et sous-officiers qui devaient commander ces travailleurs; ordonne, je te prie, qu'à l'avenir

l'état-major donne là-dessus un ordre plus détaillé, afin que ces travailleurs aient des chefs.

*Pour le général Brusselle,*

Antoine Roussot.

L'ordonnance sur cet objet a bien parlé, mais le grand nombre d'officiers aux hôpitaux ne permet pas qu'on l'exécute à la lettre.

*Au citoyen Friant, commandant la division du centre,  
à Cavemberg.*

---

### ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

---

Du quartier général de Cologne, le 3 frimaire,  
III<sup>e</sup> année républicaine (22 novembre 1794).

*Le général de division Kléber au général Friant.*

Ayant reçu l'ordre du Comité de salut public, mon camarade, de passer de l'armée de Sambre-et-Meuse à l'armée du Rhin, je te prie de témoigner à mes frères d'armes de la brigade sous tes ordres, le regret que j'éprouve de les quitter. Leurs vertus républicaines, qui les ont familiarisés avec la victoire, m'ont inspiré l'attachement inviolable que je leur porte, et je me séparerais de ces braves soldats avec plus de douleur, si je ne savais leur valeur dirigée par des officiers-généraux qui, à tous égards, méritent leur confiance.

Je te demande particulièrement, mon cher camarade, une part dans ton souvenir, et je t'assure en retour des regrets d'amitié que j'ai en m'éloignant de toi ; satisfait si j'emporte la tienne et ton estime.

Salut et fraternité.

**KLÉBER.**

---

Quartier général de Crevelt, le 29 pluviôse, l'an III<sup>e</sup>  
de la République française (17 février 1795).

*Hatry, général de division, commandant par intérim l'armée de  
Sambre-et-Meuse, au général de brigade Friant, commandant la  
quatrième division.*

Tu commanderas, mon cher camarade, la quatrième division  
pendant l'absence du général Schapsal.

J'en préviens le général Duvignot.

Salut et amitié,

HATRY.

---

## CORPS DÉTACHÉ DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE

(6<sup>e</sup> DIVISION).

---

Quartier général de Bingen, le 20 floréal  
l'an III<sup>e</sup> de la République française,  
une et indivisible (9 mai 1795).

*Le général de division Poncet, au général de brigade Friant.*

En nous séparant à Coblenz, mon cher camarade, je ne pensais pas m'en éloigner sitôt, et j'aurais été content de le faire sur-le-champ pour prendre la même destination que toi, mais il en était autrement décidé. Je te dirai que je reçus ordre, le 16 de germinal, de partir de Coblenz pour me porter sur la rivière de la Naw. Là, j'y formai un camp d'observation; mon principal but était de couvrir l'aile droite de notre armée, d'empêcher un passage sur Bingen, et protéger l'armée devant Mayence. Le 11, il y eut une vigoureuse sortie sur l'attaque de gauche, dont le plateau de Mombach est resté à l'ennemi, et le 12 je passai la rivière pour me porter entre Ockenheim et Bingen, dans une position assez avantageuse et d'où nous nous voyons réciproquement avec l'ennemi. Depuis ce temps tout est assez tranquille. L'ennemi travaille à force sur le plateau qu'il nous a enlevé; ce qui va nous obliger à former de nouvelles lignes derrière Mombach. Au moment où je t'écris, je reçois l'ordre de me porter avec ma division

dans cette nouvelle position, comme toi devant Luxembourg. Je ne te dirai rien de la disette et des privations que nous avons souffertes. Les huit premiers jours nous avons été sur la Naw. Il suffit de te dire qu'étant abandonnés à nous-mêmes dans un pays ruiné, nous ne recevions de secours de personne. Actuellement les subsistances nous viennent au jour le jour et nous manquent encore quelquefois. Pour du foin, c'est une chose très-rare, et la distribution ne se fait pas souvent.

Voilà, mon ami, tout ce je puis te dire de nouveau. Écris-moi, je t'en prie, et fais-moi un petit détail de ta position; crois que je saisirai toujours avec empressement les occasions favorables pour te dire que je suis avec fraternité,

Ton ami,  
PONCET.

Mes aides de camp ne manquent pas de te dire bien des choses, et te prient d'en faire part à leur camarade qui est près de toi.

---

Au quartier général à Winesheim, le  
16 frimaire, IV<sup>e</sup> année républicaine  
(7 décembre 1795).

*Le général en chef commandant l'armée de Sambre-et-Meuse,  
au général Friant.*

Le général de division Micas étant arrivé à Luxembourg par ordre du gouvernement, vous resterez, citoyen général, employé dans cette place sous les ordres de ce général. Recevez le tribut d'éloges que méritent votre conduite et votre activité dans la circonstance critique où vous vous êtes trouvés.

Salut et fraternité.

JOURDAN.

---



A Kirsberg, le 29 frimaire an IV  
(20 décembre 1795 (1)).

Je vous envoie, citoyen, ci-inclus une lettre pour Garreau que je vous prie de porter sur le registre. Peut-être aurez vous de la peine à la lire.

Il n'y a rien de nouveau dans le moment. Je vous prie de me communiquer tout ce qui se passera d'important à Luxembourg. Mes amitiés au brave général Friant; nous avons beaucoup parlé de lui, le général Jourdan et moi. Il peut être assuré qu'il réunit au plus haut degré l'estime et la confiance de son digne chef. Il a été surtout très-satisfait de la fermeté qu'il a montrée à Luxembourg.

Salut et fraternité.

JOUBERT.

---

Au quartier général à Coblenz, le 18 frimaire l'an IV<sup>e</sup> de la République française, une et indivisible (9 décembre 1795).

*Le général de division Kléber, au général Friant.*

Je profite, mon bien cher camarade, de l'occasion de mon homme d'affaires qui passe à Luxembourg, pour me rappeler à votre souvenir. Le général en chef et Joubert m'ont plusieurs fois donné de vos nouvelles; mais ce qui m'a fait le plus de plaisir, sans me surprendre, c'est que tous ceux qui m'ont parlé de vous, ont fait l'éloge de votre zèle et de votre activité dans le commandement dont vous êtes chargé.

Recevez, mon bien cher Friant, l'assurance de mon parfait attachement et de ma sincère amitié.

KLÉBER.

Si mon homme d'affaires avait besoin de quelque assistance, je vous le recommande.

---

(1) On ne sait à qui cette lettre était adressée.

Au quartier général à Bruxelles, le  
12 pluviôse, IV<sup>e</sup> année républi-  
caine (1<sup>er</sup> février 1796).

*Le général de division Tilly, commandant les neuf départements réunis, au général Friant, commandant à Luxembourg.*

Je vous prévien, citoyen général, que le commandement du département des Forêts vous est confié, et que le général Le Doyen doit être employé sous vos ordres. Vous voudrez bien, en conséquence, correspondre directement avec moi pour tout ce qui concernera le service et la police de ce département. Je compte sur votre zèle à cet égard comme sur votre exactitude à m'envoyer vos états de situation de quinzaine aux époques fixées, et cela ne vous empêchera pas de correspondre avec le chef de l'état-major de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Salut et fraternité.

TILLY.

*Au général Friant, à Rubenach.*

---

Coblentz, le 14 brumaire an V  
(4 novembre 1796).

Je te donne avis, mon cher Friant, que le général Kléber vient de me charger d'une mission près du général Beurnonville; ce voyage me tiendra à peu près deux jours. Pendant mon absence, tu prendras le commandement de la division. J'écris au général Barbou pour l'en prévenir. J'en instruis de même le général Simon.

Salut et amitié.

J. BERNADOTTE.

---

Quartier général de Codroïppo, le 27 ven-  
tôse an V de la République française,  
(17 mars 1797).

*Ordre dudit jour.*

---

A deux heures et demie précises, la générale battra dans tous

les corps de la division, toutes les troupes qui en font partie se mettront en marche dans l'ordre suivant, immédiatement après la générale battue et l'appel fait :

Le général Murat se dirigera avec son avant-garde sur *Palma*, en suivant la grande route ; le 4<sup>er</sup> régiment de hussards ouvrira la marche, les trois compagnies de carabiniers, les deux pièces d'artillerie légère et ensuite la 15<sup>e</sup> demi-brigade suivront ;

Le général Murat donnera ordre au 15<sup>e</sup> régiment de dragons et au 25<sup>e</sup> de chasseurs qui rentrent dans la division *Serrurier*, de l'attendre sur la grande route. Il donnera de même l'ordre au 5<sup>e</sup> régiment de cavalerie d'attendre aussi sur la grande route le général de division Dugua qui leur en donnera de nouveaux ;

Le général Murat est prévenu que le 14<sup>e</sup> régiment de dragons avec le bataillon de grenadiers seront à la tête de la division, et se porteront au secours de son avant-garde s'il était nécessaire : ces deux corps seront conduits par l'adjutant-général Mireur. Le général Murat leur donnera les ordres que les circonstances exigeront ; ce général fera rentrer au bataillon de grenadiers les trois compagnies qui en sont détachées dans ce moment ;

Le général Murat se fera éclairer par sa gauche, en marchant sur *Parlona*, par des partis qu'il jettera sur *Udine*, et qui, passant la rivière de *Carpando*, se rabattront sur *Palma* en tournant à droite et éclairant la route qui conduit d'*Udine* à *Palma*. Les villages de *Stéfane*, *Sainte-Marie* et *Lalonga* devront être éclairés. Le général Murat éclairera aussi sa droite ; il mettra à la tête de ses partis des officiers intelligents. Si l'ennemi était à *Palma*, le général Murat fera ses dispositions pour l'attaquer, et en fera prévenir de suite le général Bernadotte pour qu'il puisse le seconder dans son attaque ;

Le général Friant marchera de même à deux heures et demie sur *Palma* ; il poussera des partis de droite et de gauche pour éclairer ses flancs ; il aura sous ses ordres les deux pièces d'artillerie légère qui ont toujours marché avec lui ;

Le général Friant donnera l'ordre au bataillon de grenadiers de prendre la tête, et de se réunir en avant de *Codroïppo* ;

Le chef de brigade Dargoubet suivra la même route que l'avant-garde et le général Friant ; il fera les mêmes dispositions pour s'éclairer. Deux pièces d'artillerie marcheront entre le gé-

néral Friant et le chef de brigade Dargoubet. Ces deux dernières à la queue de la colonne.

Il est défendu de faire suivre entre les colonnes aucune voiture d'équipage ni chevaux de main, tout ce qui devra suivre les demi-brigades marchera à la queue de la division avec une escorte qu'y mettra le chef de brigade Dargoubet.

L'ambulance sera à la tête de ces équipages ; le commissaire des guerres la pourvoira de voitures pour le transport des blessés.

Toutes les colonnes marcheront par sections ou par pelotons dans les plaines ; elles devront toujours être serrées pour se ployer et déployer au besoin.

Le général annonce avec plaisir à ses troupes que le général Bonaparte a été satisfait de leur contenance et de leur bravoure ; il leur en témoigne sa satisfaction aujourd'hui en leur faisant l'honneur de les faire marcher en tête.

Le général de division ,

J. BERNADOTTE.

---

## ARMÉE D'ITALIE.

---

Au quartier général à Médéa, le 29  
ventôse an V, à 11 heures du ma-  
tin (19 mars 1797).

Le général Mailly fera partir de suite la 55<sup>e</sup> demi-brigade, si ce mouvement n'est pas déjà effectué ; la 64<sup>e</sup> suivra la 55<sup>e</sup>. Ces deux corps seront formés en bataille en avant des haies de Mariano, faisant face à *Gradisca*. Le général Friant quittera sa position, et, passant par *Médéa* et *Mariano*, il formera sa troupe en bataille à la droite du général de brigade Mailly. Les chefs feront faire l'appel et tiendront la troupe prête à faire l'attaque de *Gradisca*, qui doit avoir lieu dans l'après-midi. Les quatre pièces d'artillerie suivront la colonne du général Friant.

L'ambulance sera à *Mariano*. Une subdivision se portera dans la prairie en avant des haies. Le conseil de guerre restera à la

queue de la colonne. Les administrations se rendront à *Mariano*.

Par ordre du général Bernadotte,

L'adjutant-général,

SARRAZIN.

---

ARMÉE D'ITALIE.

---

Au quartier général à Conegliano, le  
29 ventôse, à 3 heures du matin  
(19 mars 1797).

*Ordre dudit jour.*

La générale se battra dans toute la division à cinq heures précises du matin ;

Le général Murat se disposera à attaquer avec l'avant-garde les hauteurs de Médéa, en passant la Torre; mais il ne commencera son attaque que lorsqu'il verra paraître derrière lui la tête du corps de bataille de la division. Si, au cas où l'ennemi ne tenait plus la hauteur de Médéa, le général Murat y prendrait position de suite ;

Le général Friant se mettra en mouvement à cinq heures et demie précises. Le 14<sup>e</sup> régiment de dragons, conduit par l'adjutant-général Mireur, marchera à la tête de la colonne. Ensuite viendront quatre pièces d'artillerie et la 30<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> demi-brigades ; les deux pièces d'artillerie restant marcheront après la 88<sup>e</sup> ;

Le général Friant se dirigera sur Nogarède, en suivant le même chemin qu'a tenu hier l'avant-garde. Le général Mailly partira à la même heure que le général Friant avec toute sa brigade. L'adjutant-général Sarrazin fera joindre le bataillon de grenadiers aux compagnies qui sont au quartier général, afin que le général Murat ait les douze compagnies à sa disposition.

Le général de division,

J. BERNADOTTE.

---

ARMÉE D'ITALIE.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

*Ordre du 29 ventôse an V (19 mars 1797).*

Rien de nouveau.

*Ordre du 30 ventôse an V (20 mars 1797).*

L'armée a passé la rivière de l'Isonzo sous le feu de l'ennemi et à gué. La division du général Serrurier sur *San-Pietro*, la division du général Bernadotte sur *Gradisca*, où l'ennemi s'était renfermé et fortement retranché. L'ennemi, épouvanté de l'audace des premières attaques, a capitulé sous la première sommation du général Bernadotte : 3,700 hommes ont été faits prisonniers, 7 pièces de canon et 8 drapeaux enlevés. Le général Masséna a fait de son côté 800 prisonniers vers le *Ponteba*. Le général en chef, en louant la bravoure et l'intrépidité des troupes dans les différentes journées qui viennent de se succéder, voit avec déplaisir les excès auxquels se sont livrées plusieurs demi-brigades, soit quelques corps de la division Bernadotte à *Codroippo*, soit la 69<sup>e</sup> demi-brigade de la division Serrurier. Le général en chef rappelle à tous les généraux l'ordre qu'il a donné de faire fusiller les pillards.

Signé ALEX. BERTHIER.

---

*Lettre du général de division, chef de l'état-major général,  
datée de Palma, le 30 ventôse.*

Le général en chef me charge de faire complimenter les braves que vous commandez sur les succès de la journée d'hier ; mais il a vu avec peine les excès de pillage et de désordre auxquels quelques troupes de votre division se sont livrées. Il vous répète l'ordre qu'il vous a donné de faire fusiller les pillards.

Masséna a fait hier 800 prisonniers.

Signé ALEX. BERTHIER.

*Ordre de la division du 30 ventôse an V.*

Les chefs des corps enverront le plus tôt possible à l'état-major de la division, les états journaliers, décadaires et de quinzaine ; ils enverront aussi un rapport des mouvements et actions qui ont eu lieu depuis le 20 ventôse (10 mars).

L'adjudant-général,

**SARRAZIN.**

---

**ARMÉE D'ITALIE.**

*Alexandre Berthier, général de division, chef de l'état-major  
général de l'armée d'Italie.*

Au quartier général de Milan, le 21 thermidor an V  
de la République (8 août 1797).

En conséquence des ordres du général en chef,

Il est ordonné au général de brigade Friant, de prendre provisoirement le commandement de la division Bernadotte, jusqu'au retour de cet officier-général, chargé d'une mission particulière auprès du Directoire exécutif.

**ALEX. BERTHIER.**

---

• Au quartier général de Passeriano, le 20 fructidor an V,  
de la République une et indivisible (7 septembre 1797).

*Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie,  
au général Friant.*

Vous voudrez bien, citoyen général, donner l'ordre au général Fiorella de se rendre avec la 64<sup>e</sup> demi-brigade et un escadron du 25<sup>e</sup> régiment de chasseurs, en cantonnement dans les villages compris depuis Feletis, Palmada, Campolongo, Castione, Maralo.

Il ne mettra, dans ce dernier poste, que vingt-cinq ou trente hommes, avec un commandant.

Il aura soin, 1° de garder en force le pont que nous avons près de Campolongo, sur l'Isonzo, et de maintenir toujours ses communications avec Montefalcone, où est un bataillon de la 15<sup>e</sup> d'infanterie légère; 2° de placer des postes de cavalerie et d'infanterie entre tous les postes autrichiens de Palma-Nuova; 3° d'empêcher la sortie d'aucun blé ni foin des pays vénitiens; 4° il aura soin également d'envoyer des petits postes dans tous les villages vénitiens qui se trouvent mêlés avec les autrichiens, du côté de Gradisca.

Tout le pays de Montefalcone, ainsi que les troupes qui s'y trouvent, seront sous les ordres du général Fiorella.

Les trois compagnies de grenadiers de la 61<sup>e</sup> rejoindront leur demi-brigade.

Il se concertera avec le général Guillaume pour favoriser, autant que possible, l'approvisionnement de sa place, et pour fournir tous les jours le nombre de travailleurs dont il aura besoin pour les fortifications de Palma-Nuova.

Dès l'instant que les troupes seront établies, il signifiera au chef d'escadron autrichien qui est à Outaniono, qu'il ne peut pas souffrir qu'il y ait des vedettes autrichiennes sur le chemin de Palma à Codroippo, ce chemin devant être libre.

Il aura soin de cantonner ses troupes, de manière que le soldat soit commodément.

BONAPARTE.

---

Au quartier général de Passeriano, le  
23 fructidor an V de la République  
française, une et indivisible (9 sep-  
tembre 1797).

*Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au général Friant.*

Veillez bien, citoyen général, envoyer des agents dans la Carniole et à Trieste, et connaître le nom de tous les bataillons et corps de cavalerie qui s'y trouvent ainsi que les noms des généraux.

BONAPARTE.

27



ARMÉE D'ITALIE.

ÉTAT-MAJOR - GÉNÉRAL.

Au quartier général de Milan, le 19 brumaire an VI de la République française, une et indivisible (9 novembre 1797).

*Le général de division, chef de l'état-major général par intérim, au général de brigade Friant.*

Le général en chef prévient le général Friant qu'il est du nombre des généraux de brigade destinés à être employés dans l'armée d'Angleterre, et qu'il sera des premiers à partir pour cette expédition. Il voudra bien, en conséquence, se tenir prêt.

VIGNOLLE.

---

Udine, le 15 pluviôse an VI de la République française (3 février 1798).

*Le général Bernadotte au général Friant.*

Je t'ai vainement attendu toute la journée du 11 à Mantoue, mon cher Friant; j'aurais vivement désiré te voir et causer avec toi. J'ai été forcé de partir sans avoir ce plaisir-là. J'ai chargé *Secret* de te renouveler l'assurance de mon amitié; je pense qu'il se sera acquitté de la commission.

Ton congé ne tardera pas à te parvenir. Avant de quitter l'*Italie*, ne manque pas de m'écrire à *Vienne*, et de me donner ton adresse à *Paris*.

Adieu, mon cher Friant, compte toujours sur un attachement bien sincère de ma part, et crois que je redoublerai d'efforts pour contribuer à obtenir quelque chose qui te soit agréable, et pour me rapprocher de toi, si, comme je l'espère, je commande bientôt en *Italie*.

Rappelle-moi au souvenir de tes jeunes gens et conserve-moi le tien.

Je t'embrasse bien cordialement.

J. BERNADOTTE.

ARMÉE D'ITALIE.

---

*État-major général.*

Au quartier général de Milan, le 21 ventôse an VI de la République française, une et indivisible (11 mars 1798).

*Le général de brigade, chef de l'état-major général.*

En conséquence des dispositions arrêtées par le général en chef :

Il est ordonné au général de brigade *Friant* de partir en poste, au reçu du présent ordre, pour se rendre à *Brescia* et y prendre le commandement de la division qui était confié au général *Guyeux*. Il recevra de ce général les instructions relatives à son nouveau commandement. Il trouvera ci-joint un ordre pour le général *Guyeux* qui lui donne une autre destination ; il le lui remettra à son arrivée à *Brescia*.

LECLERC.

---

ARMÉE D'ITALIE.

---

ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

---

Au quartier général de Milan, le 9 germinal an VI de la République française, une et indivisible (29 mars 1798).

*Le général de brigade, chef de l'état-major général.*

En conséquence des dispositions arrêtées par le général en chef,

Il est ordonné au général de brigade *Friant* de partir de *Brescia* en poste pour se rendre à *Civita-Vecchia*, où il recevra de nouveaux ordres pour faire partie de l'expédition.

Le général Friant ne partira de Brescia qu'après l'arrivée du général de brigade Chevalier, qui doit le remplacer, et auquel il remettra les papiers et instructions qui sont relatifs au commandement qu'il avait. Il m'accusera la réception dudit ordre, et me fera connaître le jour de son arrivée à sa destination.

LECLERC.

---

### LE GÉNÉRAL DESAIX AU GÉNÉRAL FRIANT.

---

Au Caire, le 28 vendémiaire an VII  
(19 octobre 1798).

*Le général de division Desaix au général de division Friant.*

Je suis arrivé très-rapidement au Caire, mon cher général. J'étais très-pressé de m'y rendre; je croyais trouver tout en feu, rien n'était plus tranquille; on y est en paix, on ne pense à rien, et tous les bruits du grand-visir ne font pas peur. Le fait est qu'il est encore en ce moment à Damas avec toute son armée, qui est bien loin d'être bien formée, qui souffre infiniment de la faim et des maladies, et qu'il n'y a qu'un petit corps de cinq à six mille Turcs à Gaza, qui a toutes les peines du monde à s'y soutenir. La mauvaise saison va rendre tous les mouvements de ces gaillards-là bien difficiles; ainsi, on peut les regarder comme très-peu dangereux encore. La grande affaire est de presser l'organisation du pays, de chasser constamment et détruire Mourad, soumettre vos méchants Arabes, prendre des otages en très-grand nombre de tous ceux qui voudront être en paix. Un travail assidu et continu vous y fera parvenir. Le général Kléber compte très-fort sur vous; il est plein d'espérance que vous ferez à merveille et que vous satisferez bien ses desirs et remplirez bien ses intentions; il s'attend à beaucoup. Vous aurez bien à faire pour le contenter, car il compte très-fort sur vous. Il vous ôte de l'Égypte le 20<sup>e</sup> de dragons; sous peu vous perdrez ensuite le 22<sup>e</sup> de chasseurs. Vous aurez vos deux demi-brigades. J'espère qu'on vous enverra de la

petite artillerie. Avec vos dromadaires et vos garnisons, vous devez faire la guerre à Mourad, contenir le pays et en tirer toutes les ressources. On vous demande bien des choses : de l'argent, c'est le point principal ; beaucoup de chevaux : tant mieux, vous aurez moins d'ennemis à combattre à cheval. On en veut deux cents de Girgeh, trois cents de Syout, cent de Minieh, deux cents de Bénisouef. C'est huit cents hommes à cheval de moins à combattre, en cas d'événement. Mettez bien vos commandants de province en mouvement ; ils croient avoir tout fait quand ils sont restés dans leurs capitales, occupés à des constructions. Il vaut bien mieux courir le pays. Si on a cent hommes, on n'est pas plus sûr dans une ville que dans un village. En marchant beaucoup et rapidement on fait trembler tout le pays, on le tient en respect ; je vous engage à les faire mouvoir constamment. Cette ville-ci est pleine de généraux, d'officiers qui n'ont rien à faire et qui sont jaloux de ceux qui font. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour les déchirer, mais aussi il y en a de bien estimables qui apprécient bien ceux qui se mettent en action. Nous, vos anciennes connaissances, nous nous occupons de vous, nous nous intéressons bien à votre santé, nous la désirons bien bonne et qu'elle vous permette votre infatigable activité. Je voudrais bien vous savoir rétabli. Je vous donnerai souvent de mes nouvelles, je vous dirai ce qui est vrai pour que vous ne soyez pas tourmenté par des contes sans nombre qui ne signifient rien et font bien du mal. Je vous prie de m'apprendre ce qui vous arrive. Je pense que si vous pouvez chasser entièrement les Géamas de chez vous, continuellement pousser Mourad, tout de suite que vous saurez des voleurs les poursuivre vivement, votre pays ira bien. Mais, je vous le répète, ne laissez pas les commandants de province dans leur capitale ; il faut qu'ils agissent sans cesse ; désarmer toujours les habitants est un très-bon principe.

Cet imbécile de Mourad, qui se tourmente sans cesse, croit que les Turcs le protégeront ; il ne sait pas qu'ils ont juré sa mort. Il ne comprend pas ses intérêts. Je vous engage à bien vous porter et toujours croire que je vous aime plus que moi.

Je vous salue.

DESAIX.

Souhagué, le 13 floréal an VII (2 mai 1799).

*Le général Desaix au général Friant.*

Vous êtes chargé, mon cher général, du commandement de la province de Girgeh, dont les limites sont, sur la rive droite, de *Kau*, inclus, jusqu'à *Gasser-Zaïade*, aussi inclus.

Sur la rive gauche, de *Thata et dépendances*, exclusivement, jusqu'au village de *Louafi*, inclusivement.

En conséquence, les troupes qui se trouveront dans cette province seront à vos ordres. Le chef de brigade Morand reste chargé, pendant votre absence, des détails du commandement, en vous rendant compte de ses opérations. Je lui écris en conséquence.

Salut et amitié,

DESAIX.

---

Syout, le 30 prairial an VII (18 juin 1799).

*Le général Desaix au général Friant.*

Je suis très-content de vos nouvelles, mon cher général; vous allez avoir une bien belle et nombreuse armée d'Arabes et de Français. J'espère que vous allez vivement mener nos Géamas. Après les avoir battus, poursuivez-les vivement un jour, deux ou trois s'il est nécessaire, et ne faites pas ce qu'on a presque toujours l'habitude, de se faire rosser un peu par nos ennemis et puis les laisser tranquilles. Les Arabes ont plusieurs milliers de chameaux, quantité de bestiaux; en les poussant bien fortement, on peut certainement joindre avec facilité toute leur propriété, leurs femmes, etc. Alors on aura des otages de leur conduite et de leurs actions. J'espère que sous peu vous m'en donnerez de bonnes et parfaites nouvelles, que vous me ramènerez assez de chameaux de prise pour aller seul aux (*illisible*). L'arrivée de Rabasse me fait plaisir. Je le verrai avec joie.

A votre retour, tâchez de prendre des informations du pays, d'arrêter les voleurs et les assassins dans une contrée nommée *le Marni*. On a assassiné un domestique de..... (*illisible*).

J'aurai demain des renseignements plus certains ; je vous les enverrai, afin que vous fassiez un bon exemple du village coupable. Je veux qu'il n'y ait pas un voleur et un assassin dans toute la Haute-Égypte.

Salut et amitié, mon cher général ; je vous aime de toute mon âme. Revenez, mais après avoir pris les femmes et les bestiaux des Géamas.

Salut et amitié aussi à tous nos amis qui sont avec vous.

DESAIX.

---

Au quartier général du Caire, le 15 messidor  
an VII (3 juillet 1799).

*Bonaparte, général en chef, au général Friant.*

J'ai reçu, citoyen général, la lettre que vous m'avez écrite du Faïoum. La rapidité et la précision de votre marche vous ont mérité la gloire de détruire Mourad-Bey.

Le général Murat, qui est depuis cinq à six jours dans le Bahiré, et que j'ai prévenu de l'intention où était Mourad-Bey de s'y rendre, vous le renverra probablement.

L'état-major vous écrit pour que vous fassiez une course dans la province d'Alfich, afin de détruire les Mamelouks qui paraissent s'y être établis.

Je vous salue,

BONAPARTE.

---

Près Miniéh, le 16 messidor an VII  
(4 juillet 1799).

*Le général Desaix au général Friant,*

Je viens de recevoir, mon cher général, votre lettre du 11, da-

tée de Faïoum. Elle m'a fait d'autant plus de plaisir que j'étais inquiet de ne point recevoir de vos nouvelles. Les détails que vous me donnez sur la vigoureuse chasse que vous avez donnée à Mourad, sont très-satisfaisants. Je vois que vous ne lui avez pas donné le temps de respirer, et qu'il a été obligé de s'éloigner promptement. Les marches forcées qu'il vient de faire doivent l'avoir absolument réduit. Je ne doute pas que si les Arabes de Géama ne lui eussent fourni des chameaux, il aurait été très-embarrassé.

Je vous ai mandé, par plusieurs messagers, que le vieux Hassan était descendu avec quatre-vingts Mamelouks misérables ; cet avis m'a été donné par Morand, le 14. Je n'en ai point reçu de nouvelles depuis. Peut-être qu'il ira dans l'oasis supérieur. Dans tous les cas, je me suis placé près du désert pour l'inquiéter à son passage et le tenir éloigné de l'eau, s'il prend le parti de descendre. Je préviens d'Estrées de longer le désert en remontant dans sa province.

Mon intention est que vous restiez encore quelque temps dans le Faïoum, tant pour empêcher Mourad de venir dans ce bon pays, que pour jeter le vieux Hassan dans le désert, s'il va jusqu'à vous. J'écris à Boyer, qui devait aller dans la province de Bénisouef, prêter main-forte au général Zayoncheck pour la levée du Miri, de rester dans le Faïoum avec vous. Vous occuperez, avec un corps de troupes, Garra, pour tenir en respect Mourad. Il ne peut rester longtemps à Rayenne, les vivres n'y sont pas abondants. De quelque côté qu'il se dirige, il aura toujours une traversée de sept à huit jours de désert. Je doute qu'il aille dans le Bahiré, où il trouvera également des troupes qui ne lui laisseront pas un instant de repos. Il serait possible qu'il se retirât à *Sioua*, au couchant d'Alexandrie. Ce serait le meilleur parti pour lui. Outre le corps de Garra, vous en aurez un autre, divisé en colonnes mobiles, pour parcourir le Faïoum, lever le Miri et dissiper les rassemblements qui pourraient avoir lieu.

Adieu, mon cher général ; mes amitiés à votre famille.

J. DESAIX.

Prévenez souvent le général en chef de tout ce qui se passera.

---

Au quartier général du Caire, le 17 messidor  
an VII (5 juillet 1799).

*Bonaparte, général en chef, au général Friant.*

Je reçois, citoyen général, votre lettre du 14. Je souhaite fort que vous ayez réalisé votre projet de suivre Mourad-Bey. Le général Rampon part demain pour se rendre à Alfichli.

Le général Murat est avec une bonne colonne mobile dans le Bahiré. Je l'ai prévenu de la marche de Mourad-Bey. Le général Destaing a battu les Arabes de cette province et dissipé tous les attroupements.

Je désire que, le plus tôt possible, vous vous mettiez aux troussees de Mourad-Bey, afin de ne pas lui laisser de repos. S'il va aux lacs Natron ou dans le Bahiré, il y sera vivement pourchassé.

L'état-major donne l'ordre au général Zayoncheck de se porter du côté d'Alfichli, pour seconder le général Rampon. Au reste, tout cela doit être subordonné à la conduite de Mourad-Bey, auquel il est, par dessus tout, important de ne pas donner de repos.

Je désire fort que vous ajoutiez aux services que vous n'avez cessé de nous rendre, celui bien majeur, de tuer ou de faire mourir de fatigue Mourad-Bey. Qu'il meure d'une manière ou de l'autre, et je vous en tiendrai également compte.

Je vous salue,

BONAPARTE.

---

Zaizi, près Samalout, le 20 messidor an VII  
(8 juillet 1799).

*Le général Desaix au général Friant.*

Je reçois à l'instant, mon cher général, votre lettre du 17. Il est bien étonnant qu'on vous rapporte que Mourad est toujours à



Rayenne, tandis que depuis trois jours on me l'annonce à Bahr-ruezé, avec les Arabes de Géama. A cette nouvelle, comme je vous l'ai mandé, je suis revenu sur mes pas, car je remontais vers Syout ; et, présentement réuni à Détrées, je marche vers Bénéhézé. Je mande au général Zayoncheck de venir m'y joindre.

Je compte donner une bonne chasse à Mourad, si je puis le joindre, mais j'en doute. Aussitôt ma jonction avec le général Zayoncheck, je ferai remonter la garnison de Miniéh pour lever le Miri et les chevaux de la province. Détrées partira avec son régiment pour le Caire, ainsi qu'il en a reçu l'ordre du général en chef. Mourad chassé, je m'occuperai, avec le général Zayoncheck, de la perception des impôts et des chevaux dans la province de Bénisouef. Je tâcherai d'un peu organiser cette province. Mourad, en quittant le bon pays, se retirera, à ce qu'on peut croire, à Rayenne ; alors vous ne l'y laisserez pas ; les mesures que vous avez prises vous mettent en état de l'y aller poursuivre. Je vous en sais bon gré, mon cher général ; je vois avec la plus grande satisfaction que vos indispositions, que je ne connais qu'indirectement et dont je suis très-fâché, ne vous ôtent rien de votre zèle et de votre activité. Dans le cas où ce bey prendrait un parti définitif, c'est-à-dire qu'il s'éloignerait, vous exécuteriez l'ordre du général en chef, qui est de passer le Nil, pour chasser, conjointement avec le général Rampon, les beys qui sont dans l'Al-fichli. Je le passerais aussi, mais plus haut, afin de leur barrer le passage s'ils voulaient se porter dans la Haute-Égypte. En attendant, mon cher général, je vous prie d'aider de *tous* vos moyens l'adjutant-général Boyer, pour lever les contributions dans le Faioum. Le général en chef a besoin d'argent. Cette opération est d'autant plus urgente, qu'on éprouverait mille difficultés pour la faire pendant l'inondation ; elle serait même impossible. Ayez donc toujours des détachements en campagne et prenez des otages aux scheicks.

DESAIX.

Je suis inquiet de votre maladie ; ménagez-vous ; donnez-moi souvent de vos nouvelles ; écrivez tous les deux jours au général en chef. Il faut qu'il soit bien instruit de tout. Je désire bien que

vous vous rétablissiez, et que Mourad aille à Rayenne s'y faire rosser par vous. J'espère que vous mènerez les troupes du Faïoum, vous n'en auriez pas assez; ne vous compromettez pas. Je vous aime bien et vos jeunes gens, dites-leur bien. Je souhaite le bonjour à Boyer; qui est-ce qui le remplace à Faïoum? En attendant son arrivée, je compte envoyer Saigneville dans la province de Miniéli y lever les impositions. Il faut employer tous les moments que nous avons.

---

Au quartier général du Caire, le 21 messidor  
an VII (9 juillet 1799).

*Bonaparte, général en chef, au général Friant.*

Je reçois à l'instant, citoyen général, vos deux lettres du 18. Le général Murat doit être dans ce moment-ci au lac Natron, mais il paraît que Mourad-Bey remonte.

Hier, à cinq heures du soir, une centaine de Mamelouks et autant de chameaux, sont venus du désert de la Haute-Égypte et ont voulu faire de l'eau à un village à deux lieues de Belbeis. Je pense que ce sont les Mamelouks qui étaient dans la province d'Alfichli, que la présence du général Rampon a fait fuir.

Je vous salue,

BONAPARTE.

---

ARMÉE D'ÉGYPTE.

---

DIVISION DESAIX.

---

Embaché, près Sédiman, le 21 messidor  
an VII (9 juillet 1799).

*Le général de brigade Friant au général en chef Bonaparte.*

Mon général,

J'ai reçu votre lettre du.... courant au moment où je venais de

donner une nouvelle chasse à Mourad-Bey. C'est sur les mêmes lieux où, il y a huit mois, nous le battîmes si complètement. Aujourd'hui, je lui ai enlevé deux cents moutons, dix chameaux chargés de biscuit, deux dromadaires et vingt outres. Si mon infanterie pouvait marcher comme la cavalerie, j'aurais rempli vos désirs : Mourad-Bey ne serait plus. Mais comment combattre des hommes qui ne veulent que fuir ? Ainsi, pour la quatrième fois, j'ai vu Mourad-Bey défilé devant moi. Il est enfoncé dans le désert, et marche sans doute sur Garra ou Rayenne.

Le bruit avait couru, il y a deux jours, que Mourad-Bey devait passer le Nil pour se joindre à Elfy-Bey ; c'est pourquoi j'avais prié le général Zayoncheck de garder le point de Teschené, et je me disposais à me rendre à Manssoura, en passant par le désert, quand je fus instruit que Mourad se décidait à descendre dans la province de Gizo. Au lieu de me rendre à Manssoura, je me rendis à Sediman, et, sans trois Arabes qui furent le prévenir, il se rendait droit dans mon camp. Je pars cette nuit et tâcherai de le joindre dans le sien. Dans tous les cas, s'il se retire à Rayenne, je le suivrai.

D'après les ordres que j'ai reçus du général Desaix, je continue de garder près de moi l'adjutant-général Boyer, avec le détachement à ses ordres ; sans ce renfort, ma colonne ne serait composée que de deux cent cinquante hommes, tant infanterie que cavalerie... Etc.

---

A Ardomanous, près Reheneti, le 24 messidor (12 juillet 1799).

Je reçois à l'instant une lettre de vous du 18 messidor ; j'apprends que vous avez poursuivi Mourad en vous plaçant à Sédiman ; que vous l'avez poursuivi à Garra. Je présume qu'il est à Rayenne, y restera deux ou trois jours, de là ira à un jour encore dans le désert et finira par prendre un parti. Il y a une autre fontaine entre Rayenne et Terrames, à un jour du premier endroit et un jour de Faïoum. N'épargnez rien pour aller à un de ces lieux-là si il y est, et à le poursuivre à l'autre s'il s'y retire. Il

faut absolument nous en défaire, c'est à vous qu'en revient l'honneur. Je fais placer... (*illisible*) près Barmehi, pour être à portée de Mourad si il revient. Ici je me tiens trois lieues plus haut. Par ce moyen Mourad-Bey ne peut pas venir ici facilement. Le général Murat l'attend à Terrames; le général Destaing plus bas encore; ainsi il ne peut ni descendre ni remonter, je crois qu'il est bien mal. Les Géamas me font demander la paix; ils sont divisés en partis; un attaché à Mourad, l'autre qui veut l'abandonner. Si vous pouviez avoir tous les chameaux que vous avez rassemblés, tout sera détruit. Vous leur prendrez leurs chevaux, bestiaux, vous les réduirez à la misère la plus horrible. Courage, mon cher général, portez-vous bien; nous vous aimons tous; je vous salue. Tout va à merveille dans la Haute-Égypte, tout y est tranquille. Détrées est retourné dans sa province et l'organise. Ma cavalerie va au Caire demain. Si votre cavalerie a besoin de quelques chevaux, levez-les dans le pays, sinon je lui en préparerai quelques-uns pour quand elle viendra ici.

DESAIX.

Adressez mes lettres au général Zayoncheck, il les fera parvenir au citoyen... (*illisible*), qui me trouvera toujours.

---

Au quartier général du Caire, le 25 mes-  
sidor an VII de la République fran-  
çaise (13 juillet 1799).

*Alexandre Berthier, général de division, chef de l'état-major  
général de l'armée, au général Friant, à Zaoë.*

Le général en chef est instruit, citoyen général, que Mourad-Bey se trouve dans la plus grande détresse, errant du côté du lac de Natron, ne sachant quel parti prendre, se trouvant poursuivi par les colonnes mobiles des généraux Murat et Destaing. Le général pense qu'il serait possible qu'il cherchât à se rejeter sur le Faïoum. Le général en chef ordonne que, si vous êtes encore à

Zaoë, vous vous portiez avec toute votre colonne aux pyramides de *Sakara*, d'où vous ferez observer ce que pourrait faire Mourad-Bey, et le couper s'il revenait du côté du Faïoum.

Si, lorsque vous recevrez cet ordre, vous étiez parti de Zaoë pour remonter le Nil et que vous soiez à plus de distance de trois heures de marche, vous ne reviendrez pas à *Sakara*, mais vous vous tiendrez entre le Faïoum pour tomber sur Mourad-Bey dans le cas où il remonterait. Donnez souvent de vos nouvelles au général en chef, et prévenez le général Desaix, auquel je n'écris pas.

ALEX. BERTHIER.

Vous trouverez ci-joint un rapport qui vous fera connaître le nom des villages où Mourad-Bey se rendrait dans le cas où il remonterait le Faïoum, ce qui vous servira à prendre position.

---

Saft-Abou-Girgé, le 27 messidor  
an VII (15 juillet 1799).

*Le général Desaix au général Friant.*

Ce matin je suis parti de Tambardy pour remonter jusqu'au village de Saft-Abou-Girgé, où je reçois votre lettre du 25.

Je savais déjà que Mourad-Bey avait descendu vers le Bahiré. Votre lettre que m'a remise Boyer m'en instruisait. La cavalerie est en route pour le Caire; elle a dû arriver hier à Bénisouef. Le bataillon de la 22<sup>e</sup> s'en approche.

Le général Zayoncheck m'a fait part que les Arabes de Géama avaient paru aux environs de Garra; ceux d'El-Bacouchy, près de Temié, où ils ont été reçus à coups de fusil par les habitants. Ces Arabes, poussés de tous côtés, ne savent où aller ni que devenir. Ceux de Géama rôdent autour du Faïoum, et cherchent à vivre sans faire la guerre. Je crois plutôt qu'ils pensent à la paix. Je vous mande par mes lettres des 24 et 25 de les sonder. Je suis fort content que vous l'ayez faite avec la petite tribu de Houmal-querte. Vous verrez dans ces lettres que mon intention est que vous alliez dans le Faïoum pour y rester encore quelques jours.

Croyez, mon général, que Mourad-Bey, chassé du Bahiré, remontera sûrement, et je crois bien qu'il reviendra dans le Fayoum ; j'en ai la présomption, parce que cette province est à son passage et le seul point où il peut faire des subsistances. Il faut donc la bien garder vers les points de Garra et Temié. Faites-les bien éclairer. Je vous ai mandé d'aider le général Zayoncheck dans l'organisation du Faïoum et la levée du Miri et des chevaux. Je vous prie de vous concerter avec lui à ce sujet.

Après quelque temps, si Mourad ne remonte pas, qu'il ait pris un autre parti, que les Arabes aient fait la paix ou se soient éloignés, qu'on n'en entende plus parler, alors vous monteriez doucement pour vous réunir à nous. Nous serons toujours dans la partie supérieure de la province de Bénisouef.

Instruisez toujours le général en chef de ce que vous saurez d'intéressant.

Le village de Kémé n'est point assez puni. Mais ce n'est ni des bœufs, ni des moutons, ni de l'argent qu'il faut exiger de lui. Demandez-lui des chevaux et des armes. Je vous autorise même à lui faire rendre ses buffles et ses moutons ; ces animaux ne peuvent servir contre nous. Au lieu qu'en prenant les chevaux et les armes, nous nous montons et armons et démontons et désarmons les habitants rebelles que nous mettons dans l'impossibilité de rien entreprendre contre nous.

J'ai adopté deux manières de corriger les villages récalcitrants, celle-ci et celle de faire abattre les têtes des scheicks lorsque le cas l'exige. *Mettez-les* donc en usage lorsque vous en aurez l'occasion. Je les crois meilleures que celle de brûler les villages, c'est augmenter le nombre des voleurs ; d'exiger de l'argent ou des bestiaux, c'est les aigrir plutôt que de les corriger. Mais de leur ôter les moyens de se défendre et de nous faire la guerre, c'est les soumettre. N'ayant pas d'armes, ils n'oseront remuer.

Salut, amitié.

DESAIX.

---

PROVINCE DE BÉNISOUEF.

DIVISION DESAIX.

Finte, près Feschn, le 3 thermidor  
an VII (21 juillet 1799).

*Le général Desaix au général Friant.*

J'ai reçu, mon cher général, votre lettre de Temié, en date du 30 messidor. Je ne puis trop vous engager de ne donner aucune relâche à Mourad-Bey, surtout dans les circonstances actuelles. Ma lettre du même jour (30 messidor) vous est-elle parvenue? Je vous mandais que l'intention du général en chef est qu'il y ait une colonne attachée particulièrement à Mourad-Bey, pour le poursuivre, le harceler sans cesse. Je vous chargeais de cette besogne et vous en charge encore par celle-ci. Mettez-vous donc aux troupes de ce bey; ne le quittez point, suivez-le où il ira, soit dans la Haute-Égypte, dans le Bahiré ou le Charkié, etc. Vous sentez, comme moi, le danger qu'il y aurait de le laisser un instant tranquille; il ne serait pas plutôt arrêté qu'il aurait formé un gros parti des Arabes qui se réuniraient à lui, des mécontents et Mamelouks qui sont répandus dans le pays. Il n'y aurait rien de plus dangereux dans ce moment où nos côtes sont menacées. Faites donc vos dispositions pour empêcher autant que possible la moindre réunion avec Mourad. Je vous laisse la gloire de l'achever, ou plutôt de l'empêcher de faire le mal dans le cas où il y aurait un débarquement. Ce serait alors bien le cas de l'occuper sans cesse.

Depuis le 27, je n'ai reçu aucune lettre du général en chef. Quand je recevrai quelque chose d'intéressant, je vous en informerai.

Je ne suis plus qu'à six lieues de Bénisouef. Je m'en rapprocherai encore et j'attendrai les ordres du général en chef. Toutes les troupes de la division ont ordre de se disposer à un grand mouvement.

Tout est parfaitement tranquille dans la Haute-Égypte.

Pressez vivement Mourad. Vous avez la tâche la plus pénible, mais la plus glorieuse.

Salut et amitié.

DESAIX.

---

( Copie. )

---

Alexandrie, le 9 thermidor an VII (25 juillet 1799.)

*Merlin, aide de camp du général en chef,  
au général de division Dugua.*

J'arrive à l'instant d'Aboukir, où nous avons remporté ce matin une victoire complète sur l'armée turque. La redoute et le fort d'Aboukir ont été emportés d'emblée; le champ de bataille a été couvert d'ennemis morts, les autres se sont précipités dans les flots, où ils se sont noyés. De toute cette multitude, il ne s'est pas sauvé quatre cents hommes.

Nous avons pris un grand nombre de pièces de canon, des tentes pour camper trente mille hommes.

Notre perte est peu considérable.

Aussitôt après l'affaire, le général en chef m'a envoyé à Alexandrie pour y annoncer cette bonne nouvelle, dont il m'a chargé de vous faire part.

Salut et respect,

Signé MERLIN.

Pour copie conforme.

Le général de division,  
C.-F. DUGUA.

---

Benézé, le 16 thermidor an VII (3 août 1799).

*Le général Desaix au général Friant.*

Votre lettre du 14 courant me parvient à l'instant, mon cher général; quand vous auriez su les mouvements de Mourad-Bey.



vous n'auriez pas mieux manœuvré. Vous êtes très-bien à Kemé, soit pour empêcher les Mamelouks d'arrêter les barques, soit pour marcher contre Mourad ou pour descendre vers le Caire, si Ibrahim-Bey s'en approchait. Mais, depuis la défaite des Turcs à Aboukir, je ne crois pas que ce bey persévère dans la résolution de venir en Égypte, et les craintes du général Dugua, à mon avis, ne sont pas fondées. D'ailleurs, depuis le 7 que l'armée turque a été détruite, le général en chef aura pourvu du côté de la Syrie.

La nouvelle d'Aboukir nous est arrivée hier soir. Il serait difficile de vous peindre la joie qu'elle nous a causée. Tout le monde était dans l'allégresse, et nous avons tiré des fusées et quatre coups de canon pour célébrer cet heureux événement.

Mourad-Bey, qui était ici hier matin, remonte; on le dit déjà à la hauteur de *Taa*. J'en prévien Boyer, qui est vers Melaoui. Je vais remonter aussi; les ordres sont donnés pour réunir autant de chameaux qu'il sera possible pour pouvoir suivre ce bey dans le désert. Je ne néglige rien pour l'achever.

Salut et amitié,

DESAIX.

Si la nouvelle d'Ibrahim se confirme, je m'approcherai rapidement du Caire; je voudrais bien aussi rosser des Turcs. Je m'ennuie de courir toujours; je voudrais bien connaître les dispositions générales (du général en chef, pour m'y conformer et faire quelque chose qui..... *(illisible)*).

---

Azep, le 24 thermidor an VII (11 août 1799).

*Le général Desaix au général Friant.*

Je viens enfin de recevoir une lettre du général Dugua, qui m'annonce que les généraux Kléber et Reynier, ayant repris leurs positions, le premier à Damiette et le dernier dans le Charkié, les inquiétudes sont finies, et que je peux disposer de mes troupes selon que je le jugerai convenable. Je reçois en même temps une lettre du général en chef, par laquelle il me dit de reprendre les mêmes positions qu'auparavant. Ainsi donc, mon cher général,

vous viendrez me rejoindre le plus tôt possible à Syout, où je vais remonter sans perdre de temps. Vous remettrez à Conroux, qui descend au Caire, les hommes que vous pourriez avoir de ses bataillons, qui sont dans la Basse-Égypte. Vous prendrez avec vous les hommes de la 21<sup>e</sup> et de la 88<sup>e</sup>, que le général en chef m'avait envoyés dernièrement, et qui sont en ce moment avec le général Zayoncheck.

Vous remontrerez autant que vous pourrez, en longeant le désert. Si vous vous apercevez que l'eau augmente, et que vous prévoyiez de ne pouvoir plus passer le canal Joseph, alors vous passeriez promptement sur la rive droite de ce canal, et vous approcheriez du Nil à un endroit propice pour vous embarquer et remonter à Syout. Ayez bien soin de ramener votre artillerie; en longeant le désert, vous serez à même d'inquiéter Mourad-Bey s'il descendait. Si vous aviez des vivres assez, à Bénisouef, pour en prendre ce qu'il vous faudrait pour monter de Sédiman à Syout, en marchant toujours dans le désert, vous êtes le maître de le faire, si vous le jugez convenable. Faites pour le mieux.

Salut et amitié,

DESAIX.

Je vous attends avec impatience. J'ai neuf cents chameaux de rassemblés. Venez vite organiser cela, commander mes colonnes; allons vite à Clonah, ou à Ib... s'il le faut, pour finir avec notre coquin de Mourad, et ensuite ne penser qu'au plaisir et aux délices de la capitale. Dites à Lasalle que son régiment sera tout entier réuni à Syout, et que j'espère qu'il sera bien monté, équipé, exercé, et que, pendant l'inondation, il aura tous mes soins.

DESAIX.

---

Au quartier général, à Rosette, le 9 fructidor  
an VII (26 août 1799).

*Le général en chef Kléber au général de brigade Friant.*

Le général en chef est parti, citoyen général, dans la nuit du 5 au 6, pour se rendre en Europe. Ceux qui connaissent, ainsi que

vous, l'importance qu'il attachait à l'issue glorieuse de l'expédition d'Égypte, doivent apprécier combien ont dû être puissants les motifs qui l'ont déterminé à ce voyage; mais ils doivent se convaincre, en même temps, que dans ses vastes projets, comme dans toutes ses entreprises, nous serons sans cesse l'objet principal de sa sollicitude. « Je serai, me dit-il, d'esprit et de cœur avec vous; et « je regarderai comme mal employés tous les jours de ma vie où « je ne ferai pas quelque chose pour l'armée dont je vous laisse le « commandement. » Ainsi, nous devons nous féliciter de ce départ plutôt que nous en affliger. Cependant, le vide que l'absence de Bonaparte laisse, et dans l'armée et dans l'opinion, est considérable; comment le remplir? En redoublant de zèle et d'activité; en allégeant, par de communs efforts, le pénible fardeau dont son successeur demeure chargé; vous les devez, citoyen général, ces efforts, à notre patrie, vous les devez à notre propre gloire, vous les devez à l'estime et à l'affection que je vous ai vouées.

Je vous salue,

KLÉBER.

*P. S.* Vous m'adresserez vos dépêches au Caire, où je serai rendu dans trois jours.

---

Behenesé, le 15 fructidor an VII (1<sup>er</sup> septembre 1799.)

*Au général Friant.*

Je reçois, mon cher général, votre lettre du 2. Vous avez bien et très-bien manœuvré. Courage et patience. Ecrivez au général Dugua où vous êtes; prévenez-le de ce que vous faites. Il commande au Caire en l'absence du général en chef, qui est parti pour repousser un débarquement d'imbéciles Turcs qui sont descendus vers Aboukir. Le général Dugua me recommande de me rapprocher de lui; j'ai Mourad vis-à-vis de moi; si je l'abandonne et que je rétrograde, tout est perdu, tout s'insurge dans toute l'Égypte. Je vais donc le poursuivre, l'envoyer au chef de brigade Détrées, ou à Boyer, qui le mènera le mieux qu'il pourra et le

chassera au loin ; le grand point, c'est de l'éloigner. Si le Caire a vraiment besoin de secours, vous serez à portée de vous y rendre. Je ne suis pas étonné de la petite émeute de Massas : tâchez d'en massacrer tous les habitants à la première occasion. Le cheik était tout dévoué en entier à Ali Cach., si dévoué, que toutes ses femmes étaient chez lui ; il est donc important de lui faire du mal. Le pays se conduit très-bien : les Arabes ont poussé hier très-vivement Mourad-Bey ; il était sur les dents. Si je le déluge d'un peu loin, je ferai la paix. Si le général Dugua avait un bien pressant besoin de vous, vous iriez le joindre. Il tremble, cependant, que, si vous descendez, toute l'Égypte se réunira à Mourad et descendra avec lui derrière nous. Les Arabes de Géama font la paix dans ce moment avec moi ; ils demandent la tranquillité. Les Arabes de Gaza en font autant. Tout cela détaché, nous diminue extrêmement nos ennemis. Prévenez bien de tout le général Dugua. Nous sommes en grand danger si nous faisons un pas rétrograde mal à propos. Je suis en peine.

DESAIX.

Ecrivez souvent au général Dugua.

---

Au quartier général du Caire, le 19 fructidor an VII de la République française  
(5 septembre 1799).

*Kléber, général en chef, au général de division Friant.*

Les services que, sous mes yeux, vous avez rendus à la patrie, et dans la Belgique et en Allemagne, la manière distinguée dont vous vous êtes conduit depuis, et en Italie et en Égypte, méritent, mon cher général, un témoignage de satisfaction : je vous le donne, mais c'est en doublant votre tâche, en augmentant vos travaux. Votre zèle, votre activité si bien connus, si bien exprimés par le général Desaix, le voulaient ainsi, et je suis charmé que, dans cette circonstance, mon affection particulière ait été si parfaitement d'accord avec les intérêts de la République et la justice qui vous était due.

Je vous salue,

KLÉBER.

ARMÉE D'ÉGYPTE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier général du Caire, le 19  
fructidor an VII de la République  
française (5 septembre 1799).

*Damas, général de division, chef de l'état-major général de  
l'armée, au général de division Friant.*

Je suis fort aise, mon cher général, d'être chargé de vous donner un témoignage de vos bons et loyaux services ; je désire que les circonstances nous rapprochent et me procurent les moyens de vous donner des preuves d'attachement.

Il s'est passé des choses bien extraordinaires depuis peu ; le départ que quelques gens appellent fuite, nous fera peut-être jouir de quelque amélioration dans notre monotone colonie. Je le désire aussi ardemment que les besoins l'exigent.

Je vous salue cordialement,

**DAMAS.**

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier général du Caire, le 21 fructidor an VII de la République française  
(7 septembre 1799).

*Kléber, général en chef.*

Le général de division Friant commandera l'arrondissement composé des provinces de Minièh, de Bénisouef et de Fayoum : il fera procéder avec activité au recouvrement des impôts tant en argent qu'en nature.

Ces revenus devant être exclusivement affectés à la place du Caire, le général Friant ne souffrira point qu'il en soit distrait aucun objet sous quelque prétexte que ce puisse être.

Le général Friant demeurera sous les ordres du général Desaix pour tout ce qui concerne les mouvements et dispositions militaires. Les troupes nécessaires dans son arrondissement lui seront fournies par ce général, et le bataillon de la 61<sup>e</sup> demi-brigade de bataille en fera partie pour être plus rapproché des deux autres que le général en chef réunira au Caire. Le général Friant établira son quartier général à Bénisouef. Il aura sous ses ordres le général Zayoncheck et l'adjutant-général Boyer ; il pourra, s'il le juge convenable, laisser ce dernier à Minièh et envoyer l'autre à Fayoum.

**KLEBER.**

---

## ARMÉE D'ÉGYPTE.

### PREMIÈRE DIVISION.

---

A Balousoura, le 22 vendémiaire an  
VIII de la République française (14  
octobre 1779).

*Charles Lasalle, chef de brigade, commandant le 22<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval et la colonne mobile de cavalerie, au général de division Friant, à Bénisouef.*

Mon général,

C'est à vous que je dois le commandement de la colonne que le général m'a confié en partant pour le Caire, je m'empresse, en conséquence, à vous en témoigner ma reconnaissance. Je cours après Mourad-Bey, qui, échappé à Boyer, a passé devant nous et va je ne sais où, peut-être à Éloy, peut être à Assouan, peut-être va encore nous faire un pied de cochon et me croiser. Je désire bien ardemment le joindre et me rendre digne de la confiance que le général Desaix et vous avez bien voulu avoir en moi. Je vous rendrai compte le plus souvent possible de ses mouvements, et correspondrai chaque jour avec Boyer qui pourra me transmettre vos ordres.

Veillez recevoir l'assurance de mon profond respect et de ma reconnaissance,

C. LASALLE.

*P. S.* Amitiés à Petit. J'ai appris avec plaisir que votre santé était meilleure.

---

Au quartier général du Caire, le 13 frimaire an VIII de la République française (4 décembre 1799).

*Kléber, général en chef, au général Friant.*

Je présume, mon cher général, qu'à l'heure qu'il est vous êtes aux troupes de Mourad-Bey, et que vous le forcerez incessamment à se jeter de nouveau dans la Haute-Égypte ou en Syrie ; car il ne faut pas absolument qu'il reste aux environs du Caire. Si vous pouviez le détruire vous vous couvririez de gloire.

Si l'adjudant-général Boyer ne vous convient pas, envoyez-le moi ici pour que je puisse lui donner une autre destination, et si vous avez besoin de quelqu'un de bien actif et de beaucoup de bonne volonté, je vous enverrai l'adjudant-général Martinet.

Si vous pouviez nous envoyer ici deux ou trois cents chameaux pour l'artillerie, vous nous rendriez un grand service.

Je vous salue,

**KLÉBER.**

---

Au quartier général, en face de Chéronée, le 25 frimaire an VIII de la République française, une et indivisible, à une heure après midi (16 décembre 1799).

*Le général de brigade Zayoncheck, au général divisionnaire Friant.*

Général,

Votre lettre du 20 vient de m'être remise. Les circonstances ayant changé, je ne puis exécuter les ordres qu'elle contient. Mou-

rad-Bey est dans ce moment à très-peu de distance de Chéronée. Un de ses caches est au village avec vingt-cinq Mamelouks. Le capitaine Durand les a vu filer ce matin. Peut-être ce voisinage m'offrira-t-il quelque occasion de l'attaquer.

Salut et dévouement,

ZAYONCHECK.

---

Au quartier général du Caire, le 5 nivôse an VIII de la République française (26 décembre 1799).

*Kléber, général en chef, au général Friant.*

J'ai reçu vos trois lettres du 2, mon cher général ; je suis fâché que vous ayez perdu les traces de Mourad, mais j'ai la conviction que vous le retrouverez incessamment, et que si vous ne parvenez pas à détruire cet ennemi par le fer, vous le ferez au moins périr de misère et de fatigue, et cela ne sera pas moins méritoire.

Je fais partir demain l'adjutant-général Martinet.

Ce que j'ai dit de la redoute de Bénisouef ne peut concerner que celui qui a ordonné ces travaux ; cela est d'ailleurs peu important.

Je vous salue,

KLÉBER.

---

Au quartier général du Caire, le 8 nivôse an VIII de la République française (29 décembre 1799).

*Kléber, général en chef, au général de division Friant.*

Je viens seulement de recevoir les quatre lignes que vous m'écrivez du désert pour m'annoncer la prise du camp d'Hassan-Bey-Tambourgy ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il y a trois jours que le bruit en courait au Caire. Je vous félicite, mon cher général, de cette bonne aventure, j'attends avec impatience votre rapport, et espère bien que vous ferez toujours de mieux en mieux jusqu'à ce que Mourad expire. Je pars demain pour



**Belbeis.** Le général Dugua ouvrira mes lettres pendant mon absence; correspondez fréquemment avec lui et avec moi.

Je vous salue,

**KLÉBER.**

---

Au quartier général du Caire, le 12  
nivôse an VIII de la République  
française (2 janvier 1800).

*Kléber, général en chef, au général Friant.*

Je reçois votre lettre du 7, mon cher général, et j'y ai vu avec une vive satisfaction votre affaire contre Hassan-Bey-Tambourgy. Elle prouve, indépendamment d'une grande activité et du plus ardent désir de bien faire, beaucoup de connaissance du pays et de talents militaires.

J'ai promu au grade de chef d'escadron votre aide de camp Binot; à celui de sergent le caporal Choutant de la 88<sup>e</sup>; j'accorde des baguettes d'argent au tambour Huard. Quant au brave chef de bataillon Leblan et le capitaine Gagnepin, ils me feront, je pense, crédit jusqu'à la première occasion; mais en attendant qu'elle se présente, donnez-leur de ma part le tribut d'éloges que méritent leur zèle et leur valeureuse conduite, ainsi que celle de vos infatigables soldats.

Je vous remercie de la portion du trophée de votre victoire que vous avez bien voulu m'envoyer; elle me rappellera sans cesse vos signalés services et votre amitié pour moi.

Je vous salue,

**KLÉBER.**

---

Au quartier général au Caire, le 17  
nivôse an VIII de la République  
française (7 janvier 1800).

*Damas, général de division, chef de l'état-major général de l'armée, au général de division Friant.*

Veillez bien, mon cher général, conformément à l'ordre du

général en chef, vous mettre en route au reçu du présent, pour vous rendre le plus promptement possible au Caire avec tout ce que vous pourrez réunir de troupes disponibles, sans pourtant trop dégarnir les points de la Haute-Égypte que vous croiriez les plus menacés. Vous recevrez de nouveaux ordres à votre arrivée ici ; mais, comme dans tous les cas votre absence ne peut être de longue durée, il y a tout à présumer que les ennemis qui nous occupent ne pourront pendant ce temps faire de grands progrès ni beaucoup de mal.

Mettez toute diligence, c'est un coup qu'il faut frapper avec force pour éviter de les recevoir.

Je vous salue,

DAMAS.

---

Au quartier général du Caire, le 18  
nivôse an VIII (8 janvier 1800).

*Du même au même.*

Vous voudrez bien, mon cher général, aussitôt votre arrivée au Caire, en partir pour vous rendre à Belbeïs avec les troupes que vous avez amenées, où vous trouverez de nouveaux ordres du général en chef qui attend votre arrivée avec impatience.

Je vous salue,

DAMAS.

---

Au quartier général de Salahieh, le  
24 nivôse an VIII de la République  
française (14 janvier 1800).

*Damas, général de division, chef de l'état-major général de  
l'armée, au général Friant.*

Vous voudrez bien, citoyen général, conformément aux ordres du général en chef, aussitôt votre arrivée au Caire, prendre le commandement des colonnes mobiles chargées de couvrir cette place et ses établissements. Vous les organiserez conjointement avec les troupes que vous aurez amenées de la Haute-Égypte et

celles que vous trouverez au Caire. Dès que le général Lanusse sera arrivé dans cette place, il vous remplacera dans ce commandement avec les troupes qu'il aura amenées avec lui, et vous vous rendrez à Belbeïs avec les vôtres.

Vous trouverez dans cette dernière place deux bataillons de la 13<sup>e</sup> demi-brigade et deux régiments de cavalerie, avec lesquels vous serez chargé de couvrir les derrières de l'armée, d'envoyer dans les *Oadys* des partis qui communiqueront jusqu'à Salahieh, de faire rentrer les subsistances qui ont été achetées ou requises pour la nourriture de l'armée, de fournir les escortes nécessaires pour les convois, et de maintenir le tranquillité dans la province de Charkié. Vous entretiendrez correspondance avec le commandant de Suez, qui a ordre d'organiser en colonne mobile les troupes de sa garnison plutôt que de les tenir continuellement en poste fixe.

A votre arrivée à Belbeïs, suivant les circonstances et les troupes que vous aurez disponibles, vous donnerez le commandement d'une colonne mobile à l'un des officiers généraux et supérieurs qui se trouveront sous vos ordres. Le général Davout, qui y commande maintenant, vous donnera tous les renseignements qu'il se sera procuré.

Vous vous entendrez avec le général Lanusse pour tout ce qui sera relatif à la sûreté du Caire, et envoyer, s'il est nécessaire, des troupes contre les beys de la Haute-Égypte, s'ils s'approchaient de cette place.

Je vous salue,

DAMAS.

---

Au quartier général de Salahieh, le  
27 nivôse an VIII (17 janvier 1800).

*Kléber, général en chef, au général de division Friant.*

Aussi-tôt que vous aurez donné les ordres nécessaires, citoyen général, pour l'évacuation de la Haute-Égypte, conformément à la lettre ci-jointe, vous vous rendrez de votre personne à Salahieh pour y prendre le commandement d'une division; vous amènerez avec vous ce qui reste à Belbeïs de la 61<sup>e</sup> demi-brigade,

et laisserez dans ce poste ce que vous avez amené d'infanterie de la Haute-Egypte, jusqu'à ce que je puisse la faire relever par des troupes que j'attends de Cathié.

Jusqu'à ce que j'aie envoyé un général de brigade pour prendre le commandement de Belbeïs, vous le remettrez au plus ancien chef de brigade qui y restera.

Je vous salue,

**KLÉBER.**

---

Du même jour.

*Du même au même,*

Au reçu de la présente, citoyen général, vous donnerez tous les ordres nécessaires pour la prompte évacuation de la Haute-Egypte et même de Coçéir; ce mouvement devra néanmoins être exécuté dans le meilleur ordre, et en levant, chemin faisant, le plus de contributions possibles qui seront très-scrupuleusement versées dans la caisse du payeur général; les généraux et commandants ramèneront aussi au Caire autant de grains qu'il sera possible d'en charger sur tous les bateaux qu'ils feront réunir à cet effet.

Toute l'artillerie mobile suivra le mouvement des troupes; celles plus près de Siout, qui sera le premier lieu de rassemblement, attendront que les autres, qui en sont le plus éloignées, se soient réunies à elles, afin que l'évacuation se fasse avec ensemble.

Bénisouef sera le second point de réunion de toute l'évacuation supérieure qui se fera autant que possible sur la rive gauche.

Vous expédiez ces ordres par duplicata, et des détachements de dromadaires afin qu'ils arrivent avec plus de promptitude et de sûreté.

Je vous salue,

**KLÉBER.**

Vous voudrez bien tenir ce mouvement *secret*.

---

A Siout, le 14 messidor an VIII  
(30 juin 1800).

Les événements veulent donc sans cesse se succéder dans ce pays, mon cher général, et nous ne pouvons passer un instant sans en apprendre de nouveaux. La mort de Kléber est un attentat horrible qui couvre de déshonneur le vizir ; mais de tels hommes ont-ils quelque sensibilité ? Cet événement affreux remplira d'indignation toute l'Europe. Changera-t-il notre situation politique en ce pays ? Voilà une autre question que vous pouvez presque me résoudre. Vous devez être au courant des affaires. On dit que la correspondance avec les Anglais est active. En sait-on le motif ! Ont-ils toujours une croisière devant Alexandrie ? Que fait l'escadre turque devant ce port, et de quoi est-elle composée ? A-t-on des nouvelles de Syrie ?

Ici, mon général, vous savez qu'on a besoin d'apprendre les nouvelles, et surtout quand elles viennent de vous. On dit aussi qu'on a reçu des journaux : s'il était possible d'en recevoir quelques-uns !

Pense-t-on qu'il se fera quelque débarquement cette année, ou que l'on aura à combattre une armée venant de Syrie ?

Ecrivez-moi, mon cher général, dites-moi si vous êtes rétabli. Vous savez que je m'intéresse vivement à votre santé, et que personne au monde ne vous aime autant que moi.

Mes amitiés à vos aides de camp et à votre chef d'état-major.

Je vous embrasse de cœur et d'âme,

DONZELOT.

---

Le 18 messidor an VIII (7 juillet  
1800).

Un mot d'explication amicale est si doux, mon cher général, quand il part d'un bon cœur ! Je sens le mien soulagé d'un fardeau qui me pesait depuis que j'avais remarqué votre éloignement que je ne croyais pas avoir mérité.

Il est si agréable de retrouver un ami, surtout pour les malheu-

reux auxquels il en reste ordinairement si peu, que je vous jure avec le plus grand plaisir que je ne me souviens nullement de ce qui s'est passé.

Je vous embrasse cordialement ,

DAMAS.

---

A Siout, le 20 messidor an VIII  
(9 juillet 1800).

*Au général de division Friant.*

Il est bien vrai, mon cher général, les événements se succèdent avec bien de la rapidité. Qui eût pensé que Kléber serait si promptement enlevé à l'armée qui le chérissait ? Les regrets que nous éprouvons tous seront éternels. Il est difficile, après lui, d'inspirer autant de confiance. Que pense-t-on, au Caire, de son successeur ? Ses vues d'amour public seront sans doute dirigées par le même esprit.

Je ne m'étonne pas que la mort du brave Kléber vous ait profondément affligé. Il est des pertes qui ne s'effacent jamais dans le souvenir, et surtout lorsqu'on perd un *parent cher* ou un *ami sensible et sincère*. Tous les jours, dans ce malheureux monde, nos chagrins augmentent. Il faut être insensible ou gémir sans cesse.

Je vous remercie, mon bon général, des nouvelles que vous me donnez. Il est agréable que nos ennemis n'interceptent point la navigation entre Damiette, Rosette et Alexandrie. Je crois, d'ailleurs facilement, que les Turcs et les Anglais ne doivent pas s'aimer ; ces derniers ont trop mal joué les premiers. Il est de notre politique de maintenir parmi eux la discorde. Mais, cependant, on sait Smith à Gaza ; qu'y fait-il ? Le visir est-il à Jaffa ou à Gaza ? Vous êtes plus à même que personne de savoir s'il sera en état d'entrer en campagne, ce qui ne lui sera pas facile, si ses troupes désertent à fur et à mesure qu'elles arrivent, comme vous me le marquez.

Les nouvelles d'Europe sont satisfaisantes. Je suis charmé d'apprendre que les Russes ont quitté l'Italie ; mais ont-ils abandonné entièrement la coalition et la cause des Anglais ? Si cela était,

l'empereur ne serait pas longtemps en guerre, et la Porte ottomane suivrait cet exemple pour ses intérêts, qui doivent l'unir à nous, comme étant la seule puissance qui puisse s'opposer aux vues d'envahissement qui, depuis longtemps, animent ses ennemis naturels.

Enfin, si, dans notre patrie, nos concitoyens sont énergiques, si le gouvernement prend des mesures vigoureuses, nous aurons la paix, cette paix que provoque l'humanité, et qui est si nécessaire au monde.

J'ai reçu la proclamation qui était jointe à votre lettre. *J'ai vu, avec regret, que, tout en invoquant les mânes de Kléber, on censurait sa conduite d'une manière astucieuse et amère.* Je me complais à croire, cependant, qu'il n'y avait aucune intention défavorable contre la mémoire de ce brave homme, que la République aura longtemps à regretter.

Demain, j'aurai les renseignements que vous me demandez. J'attends aussi les vôtres; mais, ce que je n'espère pas, et ce dont je suis assuré, c'est de votre amitié pour moi, mon cher général, amitié sincère, dont je sens tout le prix, qui fera sans cesse ma consolation, mon bonheur, et qui vous garantit la mienne pour la vie.

Je vous embrasse de toutes mes forces,

DONZELOT.

---

Au quartier général, au Caire,  
le 30 messidor an VIII (19 juillet 1800).

*Damas, général de division, chef de l'état-major général de l'armée,  
au général Friant.*

Je vous envoie, mon cher général, le sabre garni en or du général Kléber. Il y a pour 240 gourdes d'or, ou 200 sequins zermalouk; la lame est estimée 80 piastres; en ajoutant les frais de monture, l'estimation se portera à plus de 350 piastres. Je crois ne pouvoir pas la porter au-dessous de 330, sans faire tort aux héritiers. S'il vous convient, faites-le moi dire.

Je vous souhaite le bonjour,

DAMAS.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

N°

*Bureau des opérations militaires.*

Paris, le 28 fructidor an VIII de la  
République française, une et in-  
divisible (15 septembre 1800).

*Le ministre de la guerre au général de division Friant,  
employé à l'armée d'Orient.*

Je vous prévien, citoyen général, que le Premier Consul a confirmé votre nomination au grade de général de division, dont je vous envoie le brevet joint à la présente.

La satisfaction que le gouvernement éprouve à récompenser ainsi les services que vous avez rendus à la République, ne peut être égalée que par celle que vous avez eue, sans doute, à les lui rendre. Il se plaît à se reporter, en esprit, au milieu de l'armée qui vous compte pour l'un de ses chefs, et à voir que votre courage et votre constance n'ont point été de vains exemples pour elle. Il vous invite à persévérer dans les mêmes sentiments, et surtout à penser que, malgré les obstacles et les distances, il veille pour votre salut comme vous veillez pour sa gloire.

Je vous salue,

CARNOT.

---

Au quartier général du Caire, le  
21 frimaire an IX (12 décembre  
1800).

*Menou, général en chef, au général de division Friant.*

Comme il paratt, mon cher général, que le grand-visir pense



sérieusement à nous tâter encore, cette année, par le même chemin que l'année dernière, vous donnerez ordre que cinq cents hommes, bien choisis et bien dispos, des troupes que vous commandez, soient prêts à partir de Rosette une heure après qu'ils en auraient reçu l'ordre. Je l'adresserai directement au général Zayoncheck, afin de ne pas perdre de temps. Désignez d'avance le chef de bataillon qui les commandera ; il faut que ce soit un homme vigoureux et bon militaire. Ces cinq cents hommes viendraient par eau, si le vent était bon, par terre, s'il était contraire. Vous leur donnerez une pièce de campagne, bien attelée, avec son caisson. Je m'en rapporte à vous pour que rien ne manque. Tout ceci de vous à moi.

Salut et amitié,

Abd. J. MÈNOU.

Vous donnerez le même ordre à cent hommes à cheval, bien équipés en tout point, qui devront se tenir prêts à marcher au premier ordre. Ils seront commandés par un chef d'escadron.

A. J. M.

---

## ARMÉE D'OBSERVATION.

---

Au quartier général de Florence,  
le 8 pluviôse an IX de la République  
(28 janvier 1801).

*Joachim Murat, lieutenant-général, commandant d'un corps  
d'observation, au général de division Friant.*

J'envoie mon aide de camp Didier, en Egypte, mon cher Friant, et je profite de cette occasion, plus sûre que les autres, pour me rappeler à ton souvenir et te donner de mes nouvelles. Je vous ai écrit à tous bien souvent, mais je crains que toutes mes lettres n'aient eu le même sort que celles que vous avez pu m'écrire et qui ne me sont pas arrivées. J'espère que mon aide de camp arrivera heureusement en Egypte. Je l'ai chargé de vous exprimer de vive voix combien je vous suis attaché à tous, et particulièrement à toi. Je désire de tout mon cœur être à même

de pouvoir t'être utile et te prouver toute mon amitié, et je te prie de ne m'en pas faire perdre une seule occasion.

Mon aide de camp vous fera part aussi du succès de toutes nos armées et des événements politiques en Europe. Tu verras qu'une des occupations principales du gouvernement est celle de l'armée d'Egypte, sur laquelle tous les Français portent des regards de sollicitude et d'affection. Moi, particulièrement, j'y compte mes meilleurs amis.

Adieu, mon cher Friant; porte-toi bien et donne-moi de tes nouvelles par le retour de mon aide de camp. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis pour la vie ton meilleur ami,

J. MURAT.

---

Au quartier général d'Alexandrie,  
le 24 germinal an IX (14 avril  
1801).

*Menou, général en chef, au général Friant.*

Je vous prévien, citoyen général, qu'en ma qualité de représentant du gouvernement de la République française en Egypte, j'ai fait choix de vous pour remplir sous mes ordres les fonctions de lieutenant-général dans l'armée d'Orient et dans tous les territoires qui dépendent de l'Egypte.

Citoyen général, vous connaissez l'estime que j'ai pour vous ; je connais votre dévouement pour la République, pour ceux qui la gouvernent, et notamment pour son premier magistrat, le général Bonaparte. Nous sommes dans des circonstances difficiles. Nul autre intérêt que celui de la patrie ne doit nous diriger. Toutes considérations ou affections particulières doivent être soigneusement écartées, pour peu qu'elles soient étrangères à l'intérêt national. Ici, nous devons vaincre ou périr. L'honneur est le premier guide des militaires. Vaut cent fois mieux la mort qu'une vie sans honneur.

Je vous salue,

Abd. J. MENOÜ.

Le chef d'état-major expédie votre brevet.

---

Au quartier général d'Alexandrie,  
le 24 germinal an IX (14 avril  
1801).

*Lagrange, général de division, chef de l'état-major général de  
l'armée, au lieutenant-général Friant.*

J'ai l'honneur de vous remettre, citoyen général, le brevet que le général en chef m'a chargé de vous expédier, pour la place de lieutenant-général de l'armée d'Orient, à laquelle il vient de vous nommer.

Je vous prie, général, d'agréer mon sincère compliment. Votre nomination est bien méritée, et il ne peut qu'en résulter un bien pour l'armée.

Je vous salue,

LAGRANGE.

---

**ARMÉE D'ORIENT.**

Au quartier général d'Alexandrie,  
le 24 germinal an IX (14 avril  
1801).

*Lagrange, général de division, chef de l'état-major général  
de l'armée.*

---

**NOMINATION DU GÉNÉRAL DE DIVISION FRIANT AUX FONCTIONS  
DE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.**

Le général en chef, en sa qualité de représentant de la République française en Egypte, voulant donner en son nom un témoignage de satisfaction au général de division Friant, pour les services qu'il a rendus à l'armée d'Orient,

Nomme le général de division Friant lieutenant-général, pour en remplir, sous ses ordres, les fonctions dans l'armée, ainsi que dans tous les territoires qui dépendent de l'Egypte.

Il jouira, en conséquence, à dater de ce jour, de toute l'autorité ainsi que des prérogatives et honneurs attachés à ces éminentes fonctions.

Le général en chef prévient le Premier Consul et le ministre de la guerre de cette nomination, pour lui en demander la confirmation.

LAGRANGE.

---

Caire, le 26 germinal an IX  
(16 avril 1801).

*Le général de division Belliard au général Friant.*

J'ai reçu votre lettre, mon cher Friant, elle m'a surpris. Comment se fait-il que, dans le moment de crise où nous nous trouvons, vous ne soyez pas tous amis, que vous ne vous voyiez même pas? Ne devons-nous pas tous marcher sur la même ligne; ne devons-nous pas tous travailler de concert pour conserver à la brave armée d'Égypte l'honneur et la gloire qu'elle s'est acquises? S'il y a eu des torts de part et d'autre, n'est-ce pas le moment de les oublier! Je vous y engage, mon cher Friant. Si vous ramenez l'union, vous rendrez un grand service à l'armée.

Les Osmanlis sont à Salahiéh; ils se réunissent et marcheront sûrement sur le Caire; nous les attendons, et nous opposerons nos faibles moyens pour défendre l'entrée de la capitale jusqu'à la dernière extrémité. . . Il paraît que les Anglais veulent aussi débarquer du monde à Suez. Ils nous prennent par tous les bouts..... Il y a de grands mouvements en Angleterre. Pitt chassé, nous allons sûrement avoir la paix. Puisse-t-elle venir bien vite.

Bonjour et attachement,

BELLIARD.

Donzelot vous embrasse.

---

Au Caire, le 8 floréal an IX  
(28 avril 1801).

*Au lieutenant-général Friant.*

Chaque jour, mon cher général, on vend une partie des objets

que vous m'avez envoyés. En descendant, le waguemestre vous portera de l'argent.

Je vous ai mandé l'arrivée des Osmanlis à Belbeïs, où l'on dit qu'ils se retranchent. Les Anglais sont à Suez, et, suivant les rapports, ont demandé quinze cents chameaux. Mourad-Bey, qui était en marche pour se joindre à nous, et qui, dans la circonstance, nous aurait servi d'une manière très-utile, vient de mourir en route. On ignore encore le parti que prendront les beys. Il sera fort heureux s'ils ne se divisent pas et si on parvient à leur donner un chef qui soit dans nos intérêts et qui ait d'aussi grandes vues politiques.

Ici, nous nous retranchons du fort Camin à Boulac, c'est-à-dire jusqu'au Nil.

Voilà la situation des choses de nos côtés.

Le général en chef a fait entendre à Belliard qu'il serait peut-être nécessaire d'aller, avec ses troupes, attaquer les Osmanlis, en lui rappelant la bataille de Mont-Thabor. Mais, de deux choses l'une : doit-on abandonner le Caire pour aller à leur rencontre ? En ce cas, c'est le leur livrer, car ils ne manqueraient pas de faire un crochet et de s'y jeter. Nous avons pour nous l'expérience de l'année dernière. A quoi aboutirait donc cette manœuvre ? Elle nous jetterait encore dans l'embarras par les mouvements ultérieurs qu'elle nécessiterait, puisque, ne pouvant laisser aucune colonne mobile au Caire (vous devez connaître notre force), nous aurions de la peine à venir protéger nos établissements. Je ne ferai à ce sujet aucune observation. Un point où il était facile, et où on aurait dû attaquer les Osmanlis, c'est à leur débouché du désert, où une armée, quelque énergie qu'elle puisse avoir, est fatiguée, harassée et dégoûtée par des marches pénibles et des privations continuelles. Si on eût pris ce parti, déjà nous serions débarrassés et nous aurions chassé de l'Égypte l'ennemi qui est pour nous le plus dangereux, puisqu'il y a plus d'influence. Après l'affaire du 30, ne devait-on pas, à grandes journées, envoyer un corps de troupes commandé par le général Reynier, ou par tout autre connaissant le pays, pour couvrir cette partie et y attendre un succès, tandis que les troupes qui sont ici auraient empêché tous les partis ennemis de pénétrer dans le Caire ? Mais ce n'est pas sur ce qui aurait dû se faire ici, comme ailleurs,

qu'il faut s'occuper en ce moment, au contraire, c'est des moyens de tirer parti de nos forces pour attaquer les ennemis dans leurs points les plus faibles, et successivement, par des manœuvres promptes, profiter de leurs fautes. Il ne faut pas se le dissimuler, nous ne sommes pas assez forts pour opposer une résistance partout. Je pense donc que garder vigoureusement Alexandrie, Lesbeh, s'il est en état, et le Caire avec ses dépendances, et réunir en masse le surplus de l'armée pour venir attaquer les Osmanlis à Belbeïs et tâcher de les culbuter dans le désert, c'est, je pense, ce que nous avons de mieux à faire. On ne doit pas craindre, pendant ce mouvement, que les Anglais pénètrent; on sera toujours à même de reporter tous les moyens sur eux, s'ils avançaient dans la plaine, et de les contenir. L'essentiel, le pressant, c'est de chasser l'armée de Syrie, de l'y renvoyer. Dès lors, notre situation change, nos forces doublent par l'opinion, et le pays ne prendra pas alors part à notre querelle avec les Anglais, que nous pourrions fatiguer et lasser, peut-être obliger à se rembarquer, tout au moins nous mettre en mesure d'attendre les secours que nous devons espérer de France. Si on ne prend pas ce parti, l'armée du visir se grossira, leurs rapprochements avec les Anglais s'augmenteront, leur réunion deviendra plus facile, et nous aurons laissé échapper une occasion favorable, peut-être la seule, de rétablir l'équilibre de notre puissance et de déjouer tous les projets des Anglais en ce pays, l'objet de leurs craintes et de leur jalousie. En résumé, mon cher général, tant que l'armée du visir, ou de Syrie, sera en Egypte, nous ne pouvons pas compter sur la tranquillité du pays; qu'elle soit chassée, l'opinion publique sera pour nous contre les Anglais. C'est assez vous occuper d'un objet important et de pensées qui sont sans doute les vôtres. Le général en chef a de la confiance en vous; parlez-lui, faites-lui des représentations et vos justes observations sur les mesures que la sûreté, l'honneur et la gloire de l'armée exigent impérieusement. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que les lenteurs entraînent des pertes de temps précieux et dont les conséquences peuvent devenir funestes. Je ne vous parlerai pas de la concorde et de l'union que, dans les circonstances, il fallait rétablir, au lieu d'éloigner par des mesures impolitiques et inconséquentes. C'est un malheur qui devient public par ses effets, qui jette de la méfiance

au lieu de répandre ces sentiments de fraternité qui, depuis la guerre, ont fait la consolation, le bonheur des défenseurs de l'État, je dirai plus, porté la victoire dans les rangs et fait triompher la République. Quelle a été, je vous l'avoue, mon cher général, ma surprise, en descendant du Saïd, d'apprendre les résultats de ces mésintelligences malheureuses, et de voir que chacun était sur la réserve dans la société, que la vérité y était un outrage, et qu'au lieu d'y vivre comme des guerriers francs, loyaux et généreux, il fallait se fixer avant de faire entendre son organe. Mais je ne vous apprend rien que vous ne sachiez mieux que moi, et si je vous parle de cet objet, ce n'est que pour vous inviter à employer tous vos moyens de conciliation pour ramener la confiance. Par le nouveau grade qui vous a été donné, c'est une obligation pour vous. Taire la vérité, c'est manquer de caractère; ne point faire des représentations utiles, ou plutôt ne pas donner son avis sur ce qui intéresse le bien public, l'honneur et la gloire de l'armée, c'est une lâcheté, c'est manquer à ses devoirs. Si jamais il y eut une circonstance où tous les cœurs dussent être réunis et également animés du bien public, c'est assurément celle où nous nous trouvons. C'est le moment d'envelopper le général en chef des avis et des conseils que les mesures militaires exigent, et que, j'en suis convaincu, il écoutera et recevra toujours avec l'intérêt qu'un commandant en chef prend à tout ce qui peut contribuer au bonheur public, à la gloire de l'armée, à sa propre gloire.

Mais c'est assez : je viens de vous ouvrir mon cœur. Trop heureux serai-je si cette lettre contribue, d'une manière quelconque, à vous procurer la jouissance de faire encore le bien, que vous aimez tant, pour notre commune patrie. Adieu, mon cher général, trouvez aussi dans cette lettre la nouvelle expression de mon inaltérable amitié.

**DONZELOT.**

Bien des choses à vos aides de camp.

---

Paris, le 8 frimaire an X (29 novembre  
1801).

J'ai connu, citoyen général, les efforts que vous avez faits pour empêcher le débarquement des Anglais. Je sais que depuis et dans toutes les occasions vous avez soutenu la réputation que vous aviez acquise. Lorsque vous vous serez reposé dans le sein de votre famille le temps que vous jugerez convenable, venez à Paris ; je vous y verrai avec le plus grand plaisir.

Je vous salue ,

**BONAPARTE.**

---

Marseille, 17 germinal an X (7 avril  
1801).

*Le général Menou au général Friant.*

Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir , mon cher général ; j'en ai toujours beaucoup à recevoir les témoignages de votre amitié. Je vous ai écrit dix lettres, je ne sais si le diable les a emportées. Je vous en avais adressé plusieurs dans la rue de la Tixeranderie, ainsi que vous me l'aviez indiqué.

J'ai été bien satisfait, mon cher général, de la sanction qu'a donnée le Premier Consul à toutes mes nominations, et tout le monde est en activité.

Le Premier Consul m'a personnellement témoigné toutes sortes de bontés. Je vais partir pour Paris, étant entièrement guéri de mon flux de sang. Ne croyez pas, mon cher général, que je sois indifférent sur la chose publique, ou dégoûté pour ce qui m'intéresse personnellement. Quant à la chose publique, je la servirai jusqu'à ce que ma chétive carcasse s'en aille dans l'autre monde. Quant à moi personnellement, j'ai tellement besoin d'une place, que sans cela je mourrais de faim. J'ai voulu seulement vous dire que j'étais beaucoup plus empressé pour ce qui regarde les autres que pour ce qui m'est personnel.

Je suis très-sensible au souvenir de Petit; dites-lui, je vous prie, mille choses de ma part. Qu'avez-vous fait de Binot? Ecrivez-



moi à Paris, mon cher général, sous l'enveloppe du citoyen Maret, secrétaire d'Etat. Je vous souhaite joie, santé et prospérité. Mes aides de camp vous présentent leurs hommages et font leurs amitiés à vos vicaires.

Salut et amitié pour la vie, mon cher général,

Abd. J. MENOU.

La paix, la paix générale! le Premier Consul est le plus grand homme de l'histoire moderne. Portez un toast à sa santé et un autre à la mienne.

---

Paris, le 12 prairial an XII (1<sup>er</sup> juin 1804).

*Le maréchal Bernadotte au général Friant.*

J'ai reçu, mon cher Friant, la lettre que tu m'as fait l'amitié de m'écrire; j'apprécie à leur juste valeur les nouveaux témoignages d'attachement que tu me donnes; je n'oublie point et n'oublierai jamais nos anciennes liaisons. Je me rappelle avec beaucoup de plaisir le temps où nous servions ensemble; notre amitié est inaltérable, mon ami; je conserverai toujours pour toi les sentiments que je t'ai voués. Reçois-en l'expression et crois-moi à jamais occupé de tout ce qui peut rendre ta vie agréable et douce.

Je t'embrasse,

J. BERNADOTTE.

---

Au camp de Bruges (sans date).

*Le général de division Oudinot.*

Mon bon ami, ton obligeance comble la mesure. Je suis très très-reconnaissant de tes procédés; je n'en attendais pas moins de toi, mais aussi je m'estimerai à mon tour bien heureux de trouver l'occasion d'une douce vengeance. Je n'oserais accepter ta dernière offre parce qu'il y aurait de la témérité; mais, au sur-

plus, je tâcherai de faire face à tout sans profiter de ce que ton officieuse démarche offre de loyal.

Ton dévoué camarade,  
OUDINOT.

---

Arras, 13 ventôse an XIII (4 mars 1805).

*Le général Oudinot à son ami Friant.*

Je n'en attendais pas moins de toi, mon cher bon camarade ; ta lettre, que j'ai trouvée à mon arrivée ici, en justifiant ma confiance en ton attachement, a renouvelé les peines que notre séparation m'a si justement fait éprouver ; mais ce qui me dédommage de cette privation, c'est que, ton voisin, je suis, j'espère, destiné à faire cause avec toi. Oh ! qu'il me serait agréable, mon cher bon ami, de me voir en campagne passer aux ordres de notre maréchal Davout, et lui prouver que je ne connaîtrais point d'obstacles s'il s'agissait d'ajouter à sa gloire et de marcher en ligne avec Friant.

J'ai, avant mon départ, pris la liberté d'emmener ton fils à ma campagne passer deux jours gras *pendant lesquels je n'étais pas de service* ; je pense que tu n'en seras point fâché, et que tu m'autoriseras à lui procurer de ces moments de récréation lorsqu'il sera en congé. Je lui ai recommandé comme à mon fils d'être amant de ses devoirs, et d'apprécier la faveur du souverain qu'ils ont le bonheur de servir de si près.

Je me suis présenté chez Madame, mais elle était avec M<sup>me</sup> la maréchale à Savigny, de manière que je n'ai pu lui présenter mes devoirs.

Adieu, mon cher ami, donne-moi souvent de tes nouvelles, charge-moi de ce que je pourrais faire pour t'être agréable dans ce pays. Rappelle-moi au souvenir de ton chef d'état-major, et compte à jamais sur

OUDINOT.

Mes amitiés aux frères les aides de camp.

---

LÉGION-D'HONNEUR.

DIVISION DES DÉPÊCHES.

Paris, le

*Le Grand chancelier à M. le général Friant, grand-officier et grand-cordon de la Légion d'honneur.*

Monsieur le général et cher confrère,

Sa Majesté l'Empereur vient de vous conférer, par un décret du 6 nivôse an XIV (27 décembre 1805), le grand cordon de la Légion d'honneur.

J'éprouve une satisfaction bien vive, Monsieur et cher confrère, en vous annonçant cette nouvelle marque de bienveillance de S. M. I. et de l'estime qu'elle accorde aux services éminents rendus à l'État.

B. g. é. L. LACÉPÈDE.

Les membres de la légion verront avec un grand plaisir, mon cher confrère, la grande décoration réunie aux lauriers que vous venez de moissonner sous le plus grand des héros dans la plus mémorable des campagnes, et à ceux que vous avez déjà cueillis à Fleurus, à Maëstricht, à Ehrenbreistein, sur les bords du Tagliamento, à Gradisca, auprès des Pyramides, dans la Haute-Égypte, à Héliopolis, au Caire et à Alexandrie.

L.

---

Mon bon Friant,

J'étais loin de m'attendre à ta visite lors de mon départ de Vienne, car malgré mon indisposition je t'eusse, diable m'emporte, attendu. Outre le besoin que j'avais de t'embrasser, j'avais aussi à te féliciter de la récompense que tu viens d'obtenir. Ce témoignage de l'Empereur m'a fait la même sensation que s'il

m'eût été relatif. Crois-moi, mon cher ami, toute ma famille y a pris la même part; nous avons bu à ta santé et humé jusqu'au fond du verre. Quand nous te reverrons nous te presserons de manière à te faire voir qu'il n'y a point de grimaces dans notre fait.

Oh ! comme tu étais beau le jour d'Austerlitz ! Quatre chevaux tués sous toi dans le combat pendant que je ramassais les fourreaux de baïonnettes ! C'est bien brillant pour l'un et bien fâcheux pour l'autre !

Attachement pour la vie, mon cher Friant.

Ton ami,

LOUDINOT.

Veinberg, 19

(1805).

---

*Au général Friant.*

J'ai reçu, mon général, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ainsi que celle que vous m'avez adressée pour S. M. Je me suis empressé de la lui remettre. Si la demande qui concerne votre aide de camp me revient, comme cela est possible, j'y porterai le même intérêt que je mettrai toujours à ce qui vous regarde. J'ai pris beaucoup de part au plaisir qu'ont éprouvé toutes les personnes qui vous connaissent en apprenant les distinctions que S. M. vous a accordées et que vous avez su bien mériter.

Je vous renouvelle l'assurance de mon attachement et de la considération la plus distinguée.

DUROC.

Saint-Cloud, le 29 juin 1806.

---

*Au général Friant.*

Paris, 15 septembre 1806.

J'arrive de Saint-Cloud, mon cher général; Sa Majesté m'a accueilli avec sa bonté ordinaire; elle m'a parlé de partir sous

peu de jours pour vous rejoindre. Cette nouvelle est pour vous seul et mon chef d'état-major. Tout est à la guerre ici : une partie de la garde est partie ce matin. Cependant beaucoup de personnes croient que les préparatifs n'auront aucun autre résultat que de déterminer la paix, et, par conséquent, l'armement ridicule des Prussiens, mais dans tous les cas nous sommes 'en mesure. Ma dernière inspection des troupes m'a donné cette conviction. Il y a un article bien important cependant dont nous manquons totalement : c'est celui des marmites-bidons, et je me suis assuré ici que l'on n'avait aucun moyen de nous en faire délivrer. Il ne faut donc compter que sur nous. Aussi je vous invite, à la réception de ma lettre, de prier les généraux de division de recommander aux colonels de s'assurer que, dans le cas d'un ordre de départ, chaque capitaine se procure, de gré à gré des habitants, de ces marmites faites en tôle battue dont on fait usage en Allemagne. Cet objet n'est point très-coûteux, et donnera au soldat la faculté de faire sa soupe. Il faut que chaque compagnie s'en procure de manière à en avoir une ou deux de plus ; il vaut mieux à cet égard être riche, puisqu'il ne s'en perd que trop. Cet ordre devra être promptement exécuté et est pour toutes les armes du 3<sup>e</sup> corps.

Il est probable que lorsque vous recevrez cette lettre, je serai en route pour vous rejoindre.

Votre femme se porte bien et est depuis quelques jours à Pontoise, où elle a été chercher sa mère. Ma femme a été surprise de mon arrivée. Elle fait mille amitiés à son excellent beau-frère.

Je pars à l'instant pour Savigny, y faire la connaissance de ma petite.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre affectionné beau-frère,

L. DAVOUT.

ROYAUME D'ITALIE.

EXPÉDITION N° 31.

ORDRE ROYAL DE LA COURONNE DE FER.

Paris, le 1<sup>er</sup> mars 1806.

*Le chancelier de l'ordre de la Couronne de fer, à M. le général  
Friant.*

Sa Majesté l'Empereur, roi d'Italie, grand-maitre de l'ordre de la Couronne de fer, vient de vous nommer, Monsieur, commandeur de cet ordre comme un de ceux qui ont le plus contribué au gain des batailles dans les campagnes qui ont fondé son royaume d'Italie, et obligé ses ennemis à en reconnaître l'existence à Campo-Formio.

Je m'empresse de vous annoncer ce témoignage éclatant de la bienveillance de Sa Majesté Impériale et Royale, et de la reconnaissance de la nation.

Sa Majesté me charge de vous autoriser à porter la décoration de votre grade, se réservant à la première convocation de recevoir elle-même le serment prescrit par le statut.

J. MARSCALCHI.

---

*Au général Friant.*

Mon cher général Friant, vous portez par votre intérêt à la perte que j'ai faite une consolation dans mon âme. Ce sont de véritables consolations que le rapprochement de ses amis dans de

pareilles circonstances. Vous avez apprécié mon frère, c'était un ami pour moi, un loyal et bon camarade pour l'armée.

Croyez, mon cher Friant, à mon attachement bien vrai.

Le maréchal Alex. BERTHIER.

Pr. de N.

Ce 25 avril 1807.

---

*Au général Friant.*

---

Dantzic, le 8 décembre 1807.

Je n'entends plus parler de vous, mon cher Friant, vous savez pourtant que vous avez dans ce monde des amis qui s'intéressent à vous et qui vous aiment bien, et j'espère être de ce nombre ; donnez-moi donc de vos nouvelles, je les recevrai avec plaisir, surtout quand vous me direz que vous vous portez bien.

Il y a bientôt un an que j'ai eu le bras cassé, la balle est seulement sortie il y a un mois, je suis bien maintenant.

Dites-moi où vous êtes. Je fais partir du vin pour le maréchal Davout, j'y ai joint un petit envoi pour vous et à votre adresse.

Adieu, mon cher Friant, je suis pour la vie votre bon et sincère ami.

RAPP.

J'espère que vous ne m'appellerez plus morveux : j'ai deux crachats sur la poitrine, ce n'est plus une plaisanterie.

Je vous embrasse comme je vous aime.

---

*Le grand-duc de Francfort au général Friant.*

---

Monsieur,

Je suis pénétré de reconnaissance pour le beau procédé de Votre Excellence, qui sait si bien allier le zèle pour le service de

son auguste maître, aux sentiments de noblesse et de magnanimité. J'enjoins au comte de Beust de seconder le mieux qu'il sera possible les intentions de l'auguste protecteur de la Confédération rhénane. Puisse-je prouver les sentiments de la haute estime que je lui voue à jamais.

De Votre Excellence,

Le très-humble et bien affectionné,

CHARLES, g.-d.

Hanau, 22 octobre 1810.

Je porte la santé de l'illustre général Friant. Un *toast* à son aimable messenger.

---

*Le grand-duc de Francfort au général Friant.*

Monsieur,

Le comte de Beust, mon ministre, m'a dépeint la manière également noble et équitable avec laquelle Votre Excellence s'acquitte des ordres que l'auguste protecteur lui a remis pour coopérer à détruire l'abus que l'Angleterre a fait pour s'appropriier exclusivement le commerce continental. L'intention du monarque n'est pas, sans doute, de détruire le crédit et l'influence de la ville de Francfort, utile pour le débit des productions de la Hollande, de l'Allemagne, de la Suisse et de la France, si utile pour le débit des manufactures de Lyon et de Flandre, des vins de Bordeaux et de Bourgogne. La haute sagesse de Votre Excellence évitera sans doute tout ce qui peut détruire une place de commerce utile sous tant de rapports. Telle est ma consolation fondée sur les hautes qualités qui l'arrêteraient et le respectable général Friant.

Je suis avec une vénération sincère,

De Votre Excellence,

Le très-humble et bien dévoué,

CHARLES, g.-d.

Hanau, 26 octobre 1810.



*Le duc de Nassau au général Friant.*

Monsieur le général,

Je connais trop bien vos sentiments envers ma personne et mon pays pour ne pas être persuadé de la nécessité de la mesure que vous me proposez, de placer un bataillon de vos troupes dans la ville de Hœchst et aux environs; je ne balance donc pas d'y souscrire, avec cet empressement que je me plais à montrer pour tout ce qui peut être utile aux troupes de S. M. l'Empereur et Roi, et je le fais encore plus volontiers, en me flattant que vous reconnaîtrez dans cette démarche une marque de la considération distinguée et de la reconnaissance à laquelle je me sens engagé par vos procédés obligeants.

J'ai donné les ordres nécessaires concernant la bonne réception des troupes, et je ne doute pas que vous voudrez bien leur enjoindre le maintien de cette discipline exemplaire qui caractérise le militaire français.

Agréez, Monsieur le général, les assurances de ma haute considération,

FRÉDÉRIC,  
Duc de Nassau.

Biebrich, le 1<sup>er</sup> décembre 1810.

---

*Le grand-duc de Francfort au général Friant.*

Monsieur le comte,

J'aurai l'honneur de présenter, à Francfort, à Votre Excellence, mon neveu, le comte Tascher, et son épouse. Ne pouvant demeurer moi-même constamment à Francfort, je vais les charger de faire en mon nom les honneurs de cette ville, dans laquelle Votre Excellence se fait chérir et respecter par tous les honnêtes gens, en inspirant cette vénération, commandée par cette élévation d'âme qui sait allier les principes les plus magnanimes au zèle qu'elle voue à son auguste monarque. Je passerai quelque temps

à Francfort, et m'empresserai, de même que ma nièce et mon neveu, de mériter l'estime et la confiance de Votre Excellence, dont elle m'a déjà donné des témoignages auxquels j'attache le plus grand prix.

Je suis, avec une considération la plus haute et la plus sincère,  
Monsieur le général en chef,

De Votre Excellence,

Le très-humble et dévoué,

CHARLES, grand-duc.

Aschafenburg, le 10 décembre 1810.

---

*Au général de division comte Friant.*

Mon cher ami,

En passant dernièrement à Kayserslautern, on m'a dit, en arrivant, que vous alliez venir souper dans cet endroit. Vous pouvez juger, mon cher comte, avec quelle impatience je vous ai attendu; cela aurait été une vraie fête pour votre vieil ami. Mais puisque le destin en a ordonné autrement, il faut espérer que je serai plus heureux à Paris cet hiver; car, enfin, quand vous aurez fini de brûler ces coquines de marchandises, on vous laissera respirer un moment au sein de vos amis.

Je vous embrasse de cœur et d'âme,

Le duc de DANTZIG.

Coblentz, le 2 février 1811.

---

*Le grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin au général Friant.*

Monsieur le comte,

Je ne puis être que fort sensible à l'attention polie que Votre Excellence me témoigne par la lettre que Monsieur son fils vient de me remettre de sa part; je ne suis pas moins pénétré, Monsieur le comte, de vos favorables dispositions et de ce que vous faites pour le soulagement de mes sujets dans les circonstances

présentes. Votre Excellence voudra en agréer mes remerciements et recevoir l'assurance, bien vraie, que le moment qui me procurera l'avantage de faire sa connaissance personnelle en sera un de véritable satisfaction pour moi, et que toute occasion me sera chère, où je pourrai vous témoigner, Monsieur le comte, les sentiments de considération la plus distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le comte,  
De Votre Excellence,  
Le très-dévoué serviteur,  
FRÉDÉRIC-FRANÇOIS.

A Ludwicalust, ce 23 mai 1811.

---

*Le grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin au général Friant.*

Monsieur le comte,

Les agréables nouvelles dont Votre Excellence vient de me faire part me pénètrent de reconnaissance envers elle; comme par son intercession tous mes souhaits ont été vérifiés, acceptez-en mes sincères remerciements, et soyez bien persuadé que rien n'égale l'estime particulière et le plus sincère dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le comte,  
De Votre Excellence,  
Le très-humble et très-obéissant serviteur,  
FRÉDÉRIC-FRANÇOIS.

A Dobberan, le 14 juillet 1811.

---

*Le duc de Mecklenbourg-Strelitz au général Friant.*

Monsieur le général,

J'ai reçu avec reconnaissance la communication que Votre Ex-

cellence a bien voulu me donner de la décision concernant le régiment cantonné actuellement chez moi. Je n'ai pas douté de l'effet de votre intervention, et je vous suis réellement obligé d'avoir bien voulu vous y prêter. C'est donc bien sincèrement que je m'empresse de vous en offrir tous mes remerciements, charmé de l'occasion de vous réitérer les sentiments distingués de considération et d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le général,

De Votre Excellence,

Le très-obéissant serviteur,

CHARLES,

Duc de Mecklenbourg-Strelitz.

Neustrelitz, le 18 juillet 1811.

---

*Au général de division comte Friant.*

Le 3 septembre 1811.

Je viens de recevoir, mon cher général, votre lettre sans date ; il était inutile que vous m'en écrivissiez si long pour me démontrer que vous remplissiez tous vos devoirs envers notre souverain ; il y a longtemps que j'en suis convaincu, et mon amitié pour vous date du moment où j'ai acquis cette conviction, c'est-à-dire de la Haute-Égypte.

Je vois avec plaisir que vos troupes vont être baraquées. Quant à faire construire des fours, je n'y tiens pas ; il suffit que la troupe ait de bon pain. Au surplus, mon cher général, je m'en rapporte entièrement à vous, et si je vous ai recommandé de faire construire des fours, c'était pour que vous puissiez faire confectionner de bon pain de munition.

Il faut que votre camp soit bien chaud pour le tenir le plus longtemps possible. Le pays devra bientôt en sentir l'avantage. Cherchez à obtenir de bonnes couvertures pour vos soldats ; vous les rendrez en quittant le camp. Je vous recommande les écoles régimentaires,

Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur,

Le maréchal prince d'ECKMUHL.

Rappelez-moi au souvenir de votre femme, la mienne vous assure, ainsi qu'elle, de son amitié.

---

*Au général de division comte Friant.*

Vitebsk, le 8 août 1812.

Mon cher général Friant, je vous apprendsWith plaisir que l'Empereur vous a nommé *colonel commandant* les grenadiers à pied de sa garde, en remplacement du général Dorsenne, qui vient de mourir. Vous n'en conserverez pas moins, jusqu'à nouvel ordre, le commandement de votre division. Rendez-vous ici demain, à six heures du matin, pour être reconnu à la parade, à sept heures.

Mille amitiés,

Le prince de Neufchâtel, major-général,

ALEXANDRE.

---

*Au général de division comte Friant.*

Monsieur le comte, nous n'avons pas encore reçu de bonnes nouvelles sur le rétablissement de votre santé. S. M. me charge de vous en demander, et je vous prie d'avoir la complaisance de me dire quand vous croyez pouvoir être en état de rentrer en campagne.

Je saisis avec empressement, Monsieur le comte, cette occasion de me rappeler à votre souvenir et de vous renouveler l'assurance de ma haute considération.

Duc de FRIOUL.

Dresde, le 17 mai 1813.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

—  
2<sup>e</sup> DIVISION.

—  
*Bureau de la Garde impériale.*

—  
LETTRES DE SERVICE.

—  
Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin et médiateur de la Confédération suisse ;

Ayant à nommer un général de division au commandement de deux divisions d'infanterie (vieille garde), a fait choix de M. le général comte Friant, colonel des grenadiers à pied.

Il est en conséquence ordonné aux officiers généraux, aux officiers d'état-major, à ceux de l'artillerie et du génie, aux inspecteurs aux revues, aux commissaires ordonnateurs et ordinaires des guerres, aux commandants des corps, et à tous autres qu'il appartiendra, de le reconnaître et faire reconnaître en ladite qualité par ceux étant à leurs ordres.

Fait à Paris, le 24 décembre 1813.

Le ministre de la guerre,  
Duc de FELTRE.

---

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

—  
2<sup>e</sup> DIVISION.

—  
*Bureau de la Garde impériale.*

—  
Paris, le 29 décembre 1813.

Général, j'ai l'honneur de vous annoncer que Sa Majesté vous a nommé au commandement des deux divisions d'infanterie

(vieille garde); chacune de ces divisions est composée de deux brigades :

La première brigade de la première division sera commandée par le général Petit, major du 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers à pied.

La deuxième brigade sera sous les ordres du général de brigade Cambronne, major du 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs.

Sa Majesté a nommé M. le général de division, baron Michel, au commandement particulier de la deuxième division d'infanterie (vieille garde).

Cette division est également de deux brigades.

La première brigade est confiée à l'adjudant-général Gros.

La seconde sera sous les ordres du général de brigade Christiani, major du 2<sup>e</sup> régiment de grenadiers à pied.

Sa Majesté a bien voulu confier les fonctions de chef d'état-major de la première division à M. le chef d'escadron Friant.

M. l'adjudant commandant Choisy est nommé chef d'état-major de la deuxième division.

Tous ces officiers généraux et supérieurs sont informés des dispositions qui les concernent.

J'ai l'honneur de vous adresser vos lettres de service, ainsi que celles de ces officiers.

Je vous prie, général, de vouloir bien les leur remettre.

Recevez, général, l'assurance de ma parfaite considération.

Le ministre de la guerre,

Duc de FELTRE.



Avant de laisser imprimer le mot *fin* à cet ouvrage, que l'amour filial et paternel m'a fait tenter d'élever à la mémoire de mon père et pour l'instruction de mon fils, je ne puis résister au désir de faire connaître une des preuves de l'attachement que les troupes commandées par le général Friant lui portaient.

Après la bataille de Wagram, la division Friant était cantonnée aux environs de Kritschen en Moravie, lorsque arriva le jour de la Saint-Louis, patron du général; les soldats, aussi bien que les officiers; voulurent lui souhaiter sa fête, et improvisèrent des réjouissances où leur amour pour celui qu'ils appelaient leur père, éclata de la manière la plus touchante et fit éprouver au général Friant les émotions les plus douces.

Parmi les décors dont le camp était embelli par ces braves soldats, on remarquait un transparent représentant la figure aimée de leur général, au-dessous de laquelle étaient tracés ces vers :

Père de ses soldats, sous lui toujours vainqueurs,  
Son nom, que tant de fois couronna la Victoire,  
Par la reconnaissance est gravé dans nos cœurs,  
Comme il l'est par Bellone au temple de Mémoire!

Ces vers, comme le dessin, étaient du capitaine Michel, du 48<sup>e</sup> de ligne.

Comte FRIANT.

FIN.





# TABLE.

	Pages
Dédicace. . . . .	1
CHAPITRE I <sup>er</sup> — Naissance du général Friant, son entrée au service, ses campagnes aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, sur le Rhin et en Italie, depuis 1793 jusqu'en 1798. . . . .	4
CHAPITRE II. — Campagne d'Egypte, depuis 1798 jusqu'au retour du général Friant en France, en 1801. . . . .	24
CHAPITRE III. — Inspections en Italie, camp d'Ambleteuse, campagne de 1805. . . . .	90
CHAPITRE IV. — Campagnes de 1806 et de 1807. — Cantonnements à Varsovie et dans le pays de Bayreuth, de 1807 à 1809. . . . .	118
CHAPITRE V. — Campagne de 1809. — Cantonnements en Moravie, en Bavière, à Francfort et dans le Mecklembourg, de 1809 à 1812. . . . .	153
CHAPITRE VI. — Occupation de la Poméranie suédoise. — Campagne de 1812. . . . .	198
CHAPITRE VII. — Campagne de 1813. . . . .	262
CHAPITRE VIII. — Campagne de 1814. — Abdication de l'Empereur. . . . .	318
CHAPITRE IX. — Retour de l'île d'Elbe. — Campagne de Waterloo. — Le général Friant est mis à la retraite. — Sa mort. . . . .	394
Pièces justificatives et lettres particulières. . . . .	397





## ERRATA.

- Page 4, dans la note. Gagnée; lisez : engagée.
- 5, ligne 4 et 5. *Au lieu de* : Six mois après il était caporal de grenadier, et presqu'aussitôt; lisez : six mois après il était grenadier et le 1<sup>er</sup> juillet 1782, etc.
  - 6, ligne 22, *Au lieu de* 4, lisez : 1<sup>er</sup>.
  - 6, — 23. Après Centre, lisez : congédié le 31 décembre 1792, il rentre dans le bataillon de l'Arsenal qui apprécie, etc.
  - 11, — 5. L'intervalle; lisez : Lintervalle.
  - 18, — 2. Et; supprimez et; mettez : ,
  - 29, — 6. De; lisez : des.
  - 29, — 19. Pas; supprimez : pas.
  - 31, — 10. Hou; lisez : Houé.
  - 31, — 12. Et; supprimez et; mettez , ,
  - 32, — 17. Assez; supprimez : assez.
  - 33, — 4. Bayonnette; lisez : baïonnettes.
  - 39, dernière ligne. Après Kléber; ajoutez : Met à l'ordre du jour de l'armée la lettre si connue de lord Keith qui la lui révélait, y joint ces seuls mots : *Soldats, on ne répond à de telles insolences que par la victoire; préparez-vous à combattre!*
  - 40, lignes 1 et 2. (La division Friant fut du nombre), ajouter ces parenthèses ( ).
  - 48 — 5. Bord; lisez : bras.
  - 49 — 10. Et; supprimez et; mettez : ,
  - 49 — 11. ,; mettez : ;
  - 51 — 6. Mettez , après et,
  - 51 — 7. *Id.* , après attaque.
  - 51 — 8. *Id.* ; après retranchements. Après côté, *au lieu de* : .
  - 51 — 9. Supprimer L et mettre l.
  - 67, — 5. Permettait; lisez : donnait l'avantage.
  - 70, — 18. 13<sup>e</sup>; lisez : 18<sup>e</sup>.
  - 73, dernière ligne. Le rendre; lisez : rendre son tir.
  - 78, ligne 14. Entêté; supprimez : entêté.
  - 92, — 30. 103<sup>e</sup>; lisez : 108<sup>e</sup>.
  - 93, — 28. Trann; lisez : Traun.
  - 98, — 8. Turias; lisez : Turas.
  - 99, — 14. Bataillon; lisez : les compagnies.
  - 102 et 103. Guillemets à mettre aux quatre dernières lignes de la page 102, et aux onze premières de la page 103.

- Page 127, ligne 29. Sompoluo ; lisez : Sompolno.
- 129, — 27. 38<sup>e</sup> ; lisez : 33<sup>e</sup>.
  - 130, — 21. Et ; mettez : , elles, et supprimez et.
  - 132, — 26. Après Ortelsbourg, mettez , et supprimez et.
  - 157, — 1. Golenbach ; lisez : Gobenbach.
  - 157, — 3. 113<sup>e</sup> ; lisez : 111<sup>e</sup>.
  - 157, — 18. Neumarkt ; lisez : Neumark.
  - 158, — 13. Sa ; lisez : la.
  - 159. Note. *Supprimez* : Était tombé en son pouvoir, et mettez à la place de ces mots : Tomberait bientôt en son pouvoir, mais le général Friant lui prouva que ce n'était pas comme prisonnier qu'il voulait entrer dans Vienne à la tête de sa division.
  - 162, ligne 21. Seraire ; lisez : Saraire.
  - 163, — 4. Id. id. id.
  - 163, — 14. Après cet officier, *supprimez* la virgule et ajoutez : s'avança.
  - 167, — 22. Quitté ; lisez : perdu.
  - 172, — 12. Repartis ; lisez : reportés. — 176 avant-dernière
  - 177, — 11. Seraient ; lisez : eussent été.  
ligne, avait, lisez : aurait.
  - 186. — 20. A suivi ; lisez : suivit.
  - 190, — 24. S'était ; lisez : s'étant.
  - 190, — 25. *Supprimez* : qui.
  - 198, — 3. 38<sup>e</sup> ; lisez : 33<sup>e</sup>.
  - 223, — 4. 38<sup>e</sup> ; lisez : 33 .
  - 268, — 27. Était ; lisez : revenu.
  - 268, — 28. Fermentation ; lisez : résister.
  - 268, — 19. Après 28, mettez : ; et *supprimez* : il.
  - 278, — 8. Le ; lisez : les.
  - 298, — 13. Sa ; lisez : la.
  - 311, — 22. Attaqué ; lisez : abordé.
  - 312, — 6. Après boulet, mettez : ; après lui , et non ;.
  - 312, — 7. Après débarrassé, mettez : , et non ;.
  - 312, — 18. Après réserve ; ajoutez : bientôt.
  - 313, — 2. Après bravoure ; mettez : ,
  - 313, — 10. *Supprimez* : aux champs de Leipzig, et mettez : .
  - 313, — 21. *Supprimez* : ,
  - 214, — 2. *Supprimez* : sont et et.
  - 324, — 12, 13, 14 et 15. *Remplacer ce paragraphe par celui-ci* :  
Les deux bataillons vieille garde, en réserve der-  
rière la division Ricard, sont aux ordres du

maréchal Lefebvre; ils doivent, conjointement avec cette division, emporter à la baïonnette le village de Marchais.

- Page 329 — 20. Vint bivouaquer; *lisez* : bivouaque.  
— 330 — 20. Après colonne; *ajoutez* : d'attaque.  
— 337 — 1. Il; *lisez* : Blücher.  
— 337 — 4. Après l'empereur; *ajoutez* : qui; et après direction, *supprimez* : et, *et mettez* : ,  
— 342 — 24 et 25. Les hauteurs de Semilly également abordées, les Prussiens sont; *lisez* : Les hauteurs de Semilly également abordées par les Prussiens sont conservées intactes et ces derniers repoussés, etc.  
— 344 — 3. *Supprimez* : est.  
— 344 — 4, 5, 6, 7. Après Vesle; *lisez* : entraîne la seconde; toutes deux reculent jusqu'à l'entrée du faubourg où le comte de Saint-Priest est mortellement frappé et traverse la ville en désordre; *et supprimez ce qui existe depuis* : compris et recule... *jusqu'à la fin du paragraphe*.  
— 344, — 19. Après longtemps; *mettez* : , comme on le voit.  
— 348, — 6. *Supprimez* : la position est des plus critiques.  
— 349, — 21. N'est; *lisez* : n'était.  
— 349, — 22. Ait; *lisez* : avait.  
— 372, — 9. *Supprimez* : les prêtres.  
— 372, — 10. Après contrôle; *ajoutez* : Ainsi qu'il en a été jadis pour les prêtres espagnols multipliant les auto-da-fé : et de nobles princes, qu'il disait servir, ont retrouvé l'exil !!!...  
— 384, — 14. Revient; *lisez* : revenu.  
— 384, 19 et 20. Successivement engagés; *lisez* : aux prises avec l'ennemi.  
— 393, — 3. Après terminer; *mettez* : . et supprimez le reste du paragraphe.

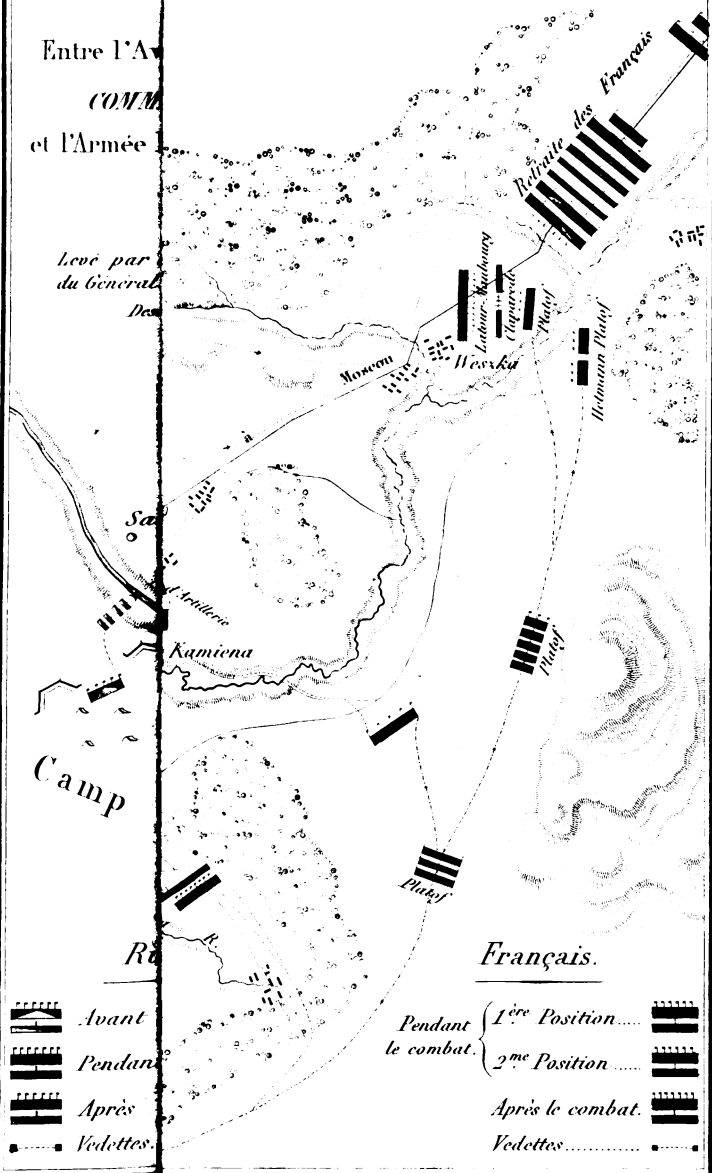


COM de 2,000 Toises.

1000 1500 2000

Entre l'Av  
COMM  
et l'Armée

Levé par  
du Général  
Des



Avant le combat

Pendant le combat

Après le combat

Vedettes

Français.

Pendant le combat

1<sup>ère</sup> Position

2<sup>me</sup> Position

Après le combat

Vedettes

Gravé par le procédé

à la lettre par Laurens







## EN VENTE

A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13.

- Campagnes d'Italie et de Hongrie**, en 1848, par un capitaine de chevau-légers, 1 vol. in-8° orné de gravures..... 3 fr.
- Dictionnaire historique des ordres de chevalerie** créés chez les différents peuples, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, par H. GOURDON DE GENOULLAC, auteur de la Grammaire héraldique, 1 vol. gr. in-18 jésus. 2 fr.
- L'Esprit dans l'histoire**, recherches et curiosités sur les mots historiques, par EDOUARD FOURNIER, 1 charmant vol. in-18..... 3 fr.
- L'Esprit des autres**, recueilli et annoté par EDOUARD FOURNIER, 3<sup>e</sup> édition revue et très-augmentée. 1 charmant vol. in-18..... 3 fr.  
Il en a été tiré 100 exemplaires sur papier vergé..... 6 fr.
- Le Général comte de Contard**, étude historique sur la République, l'Empire et la Restauration, par HENRI DE RIANCEY, ancien député de l'Assemblée législative, 1 vol. in-8°, avec portrait..... 6 fr.
- Grammaire héraldique**, contenant la définition exacte de la Science des Armoiries, suivie d'un vocabulaire explicatif, par H. GOURDON DE GENOULLAC, 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée de 200 blasons gravés intercalés dans le texte, 1 joli vol. grand in-18 jésus..... 2 fr.
- Les grands corps politiques de l'État**, Biographie complète des membres du Sénat, du Conseil d'État et du Corps législatif, par un ancien député, 2<sup>e</sup> édition, 1 fort vol. in-18..... 3 fr.
- Histoire des Morisques**, ou des Arabes d'Espagne sous la domination des Chrétiens, par M. le comte ALBERT DE CIRCOURT, 3 vol. in-8°..... 10 fr.
- Histoire générale de la Diplomatie européenne**, par FRANÇOIS COMBES, professeur d'histoire, etc.  
I. *Histoire de la formation de l'Équilibre européen*, 1 vol. in-8°. 7 fr. 50  
II. *Histoire de la Diplomatie Slave et Scandinave*, — Danemarck, — Suède, — Pologne, — Russie, 1 vol. in-8°..... 7 fr. 50
- Histoire de la Société française pendant la Révolution et le Directoire**, par EDMOND ET JULES DE GONCOURT, 2<sup>e</sup> édition, 2 vol. grand in-8°. Chaque volume..... 5 fr.
- Les Hommes d'État de l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle**, suivis d'un coup d'œil sur la Russie et sa politique, par le comte A. DE LA GUERONNIÈRE, 1 fort vol. grand in-18 jésus..... 3 fr.
- Lettres de mademoiselle Aïssé à madame Calendrini**, 5<sup>e</sup> édition, revue et annotée par E. RAVENEL, conservateur de la bibliothèque impériale; avec une Notice par M. *Sainte-Beuve*, de l'Académie française, 1 vol. grand in-18 jésus, orné de deux beaux portraits..... 3 fr.
- Lettres de Silvio Pellico**, recueillies et mises en ordre par GUILLAUME STEFANI, traduites et précédées d'une Introduction (les dernières années de Silvio Pellico), par ANTOINE DE LATOUR, 1 beau vol. in-8°, avec portrait et autographe..... 8 fr.
- Mémoires du Président Henault**, de l'Académie française, écrits par lui-même, recueillis et mis en ordre par son arrière-neveu, M. le baron DE VICAN, 4 vol. in-8°..... 6 fr.
- Mémoires secrets** pour servir à l'histoire de la Cour de Russie, sous les régnes de Pierre-le-Grand et de Catherine I<sup>re</sup>, rédigés et publiés pour la première fois d'après les manuscrits originaux du sieur Villebois, chef d'escadre et aide de camp de Pierre I<sup>er</sup>, par M. THÉOPHILE HALLEZ, 1 vol. in-8°..... 6 fr.
- Mémoires sur les événements de Juillet 1830**, par M. le vicomte DE FOUCAULD, ancien colonel de la gendarmerie, 1 vol. in-8°..... 2 fr. 50
- Portraits intimes du XVIII<sup>e</sup> siècle**, études nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits, par MM. EDMOND ET JULES DE GONCOURT, 1 joli volume in-18..... 3 fr.  
Il en a été tiré 100 exemplaires sur papier vergé..... 6 fr.
- Précis historique des Opérations militaires en Orient**, de Mars 1854 à Octobre 1855, par A. DU CASSE, chef d'escadron d'état-major, 1 vol. in-8° avec cartes et plans..... 6 fr.
- Tablettes des Révolutions de la France**, de 1789 à 1848. Études sur leurs secrets ou conflits des pouvoirs souverains dans les affaires d'État, par M. CABIOT, 4<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18..... 2 fr.
- La Turquie et ses différents peuples**, par HENRI MATHIEU, 2 volumes gr. in-18 jésus..... 7 fr.

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C<sup>e</sup>, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.